



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

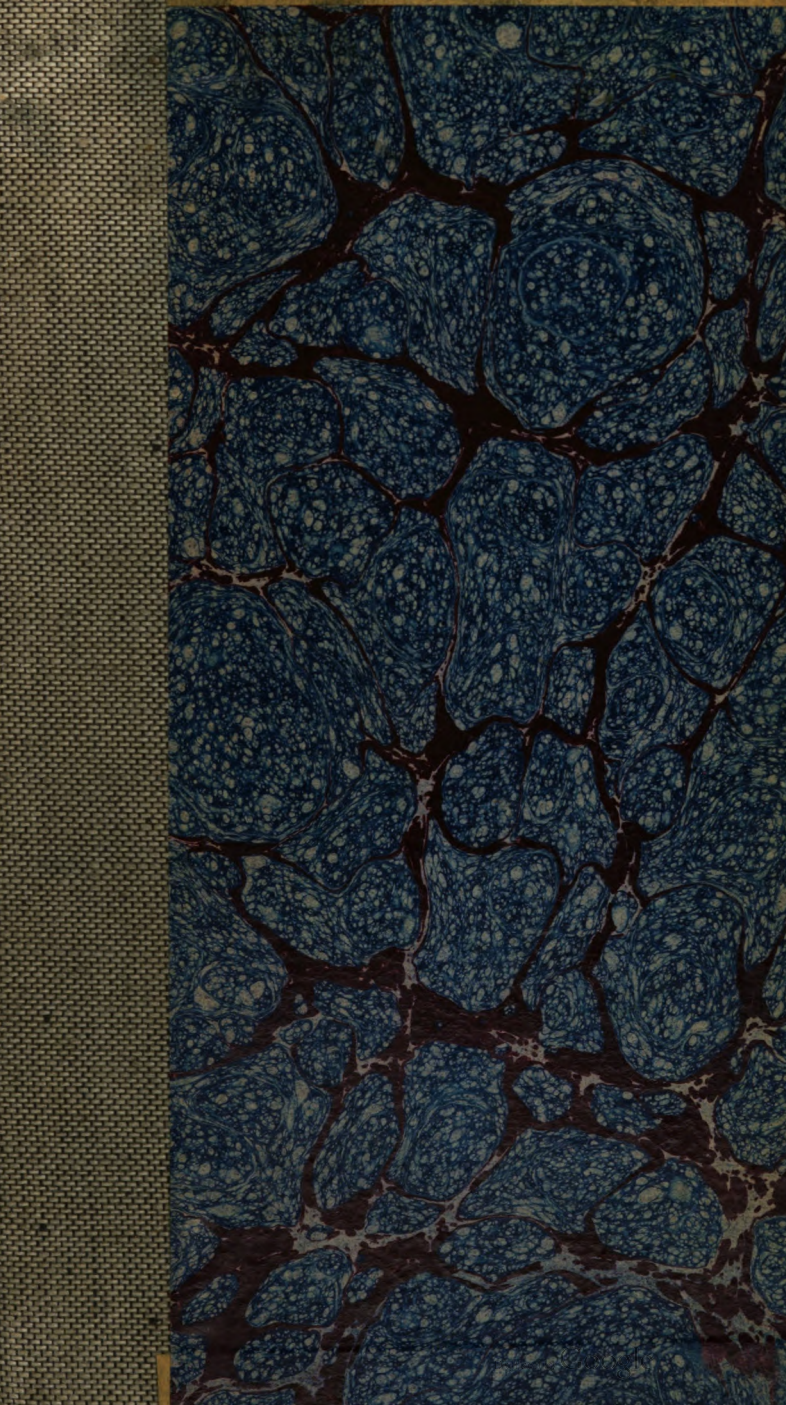
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



1761

UNIVERSITÄTSBIBLIOTHEK GENT



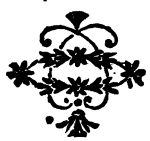
Inj...
R 1767

En la...
(...)

ESPRIT DES LIVRES DÉFENDUS; OU ANTILOGIES PHILOSOPHIQUES;

*OUVRAGE dans lequel on a recueilli les
Morceaux les plus curieux & les plus inté-
ressans sur la Religion, la Philosophie,
les Sciences & les Arts, extrait des Livres
Philosophiques les plus modernes, & les
plus connus.*

TOME PREMIER.



A A M S T E R D A M ;

Et se trouve A PARIS,

Chez { NYON, aîné, Libraire, rue Saint-Jean-
de Beauvais;
LAPORTE, Libraire, rue des Noyers.

M. D C C. L X X V I I.

2826



P R É F A C E.

IL en est des productions de la littérature comme des fruits de la terre. Dans celle-ci, souvent à côté d'une plante saine & nourricière, on voit s'élever des végétaux nuisibles, dont le fuc perfide est d'autant plus redoutable, qu'en flattant le palais, il brûle les veines, déchire les entrailles, & porte rapidement au fond du cœur le poison & la mort. Que fait le cultivateur prudent & éclairé? Applique-t-il indistinctement par-tout le fer & le feu? Son économie est beaucoup mieux entendue: il marque avec intelligence les plantes qui peuvent se convertir en alimens, il en rassemble les germes épars, il en classe les différentes familles dans des plans dessinés avec goût; il les environne de bandes de fleurs,

iv *P R É F A C E.*

dont l'assortiment gracieux & l'émail brillant servent de bordure aux divers tableaux de ce riant potager ; souvent, du fond d'un bosquet touffu qui le couronne, comme le bon vieillard de Virgile, il promène un œil satisfait sur ce nouveau domaine, où par ses travaux l'agréable s'unit à l'utile ; il voit, au déclin du jour, une épouse laborieuse & chérie, des enfans sains & joyeux, cueillir en chantant les légumes qui vont orner sa table rustique, sans danger de mêler le poison avec les herbes salutaires, ou de rencontrer le serpent caché sous les fleurs.

Ce qu'un habile économiste fait dans le regne des végétaux, nous pensons qu'il est à propos de le faire dans l'empire de la littérature, du moins dans cette portion que l'esprit philosophique a cultivée, & qu'il regarde comme son précieux héritage.

P. R É F A C E. ▼

Rassemblons auparavant les traits principaux de l'histoire de la philosophie , de ses progrès & de ses abus , d'après les monumens les plus incontestables.

La philosophie , qui parut presque dès l'origine du monde , & qui eut ses premiers temples sur les bords du Gange , du Nil , & dans le sein des républiques de la Grece , concourut avec la religion à rassembler les hommes , à les civiliser & à les instruire. Des écoles nombreuses , présidées par des chefs illustres , s'occupèrent des vérités les plus importantes à l'humanité , & des recherches les plus essentielles à son bien-être. L'essence de la divinité , le sublime accord de ses attributs , le prix & le sort de la vertu , les devoirs de l'homme & les rapports de la société ; tels furent les objets sacrés des méditations d'une partie des premiers Sages ; tandis que

vj *P R É F A C E.*

l'autre , à force d'interroger la nature , à force d'observations & d'analyses , créoit les sciences , en établissoit les principes , en développoit les élémens , & monroit à des concitoyens ravis d'admiration , l'utilité qui en pouvoit résulter pour l'avantage de la législation ou le bonheur de la vie privée. Ce fut l'âge des Socrate, des Platon, des Aristote, des Archimede : ce fut l'effor le plus sublime de l'esprit humain, le période de la philosophie le plus glorieux & le plus intéressant.

L'épée de Rome , qui avoit asservi la Grece , ayant été elle-même brisée par les Barbares , la philosophie , & les arts qui lui servoient de cortège , fut mise aux fers avec les restes de l'héritage des Césars ; & , comme eux , elle fut traitée selon les droits de la victoire. Du fond de sa captivité,

P R É F A C E. vij

elle voulut quelquefois élever la voix ; elle essaya sur la férocité de ses vainqueurs les accens que l'amant de Julie fit entendre dans le pays glacé des Thraces ; & , comme ce chantre malheureux , elle put s'écrier : *Les barbares ! hélas ! ils ne m'entendent point.* Que pouvoit en effet la philosophie chez des hordes de demi-sauvages , qui s'honoroient de leur ignorance , qui ne sçavoient que boire & combattre ; chez des peuples qui alors en étoient , à bien des égards , au point où Linus & Orphée trouverent les premiers humains , que la douceur de leurs manieres , l'aménité de leurs mœurs , le pathétique de leurs discours adoucirent bien plus que les accords touchans de leur lyre ?

Cependant , après des siècles de sang & de ravages , après le massacre d'une partie des peuples

a iv

viii *P R É F A C E.*

de l'Europe, la paix & la liberté ayant reparu, le calme ressuscita le goût de l'étude. La philosophie vit tomber ses fers; &, dans son premier transport, elle crut qu'elle alloit rentrer dans son empire & reprendre les ornemens de sa gloire. Mais, hélas ! que sa joie fut courte, & que ses plus cheres espérances furent trompées ! Du salon magnifique de Platon, ou de la campagne de l'orateur Romain, elle se vit transportée avec tous ses apanages dans des écoles mesquines, obscures, superstitieuses, ignorantes, entêtées, & par-dessus tout infiniment vaines : son phantôme pâle & défiguré fut placé solennellement sous ces ignobles portiques, & à ses pieds on enchaîna le livre d'Aristote : sur ces pages sacrées, il fallut jurer de ne soutenir jamais des dogmes étrangers à la doctrine du philosophe de Macédoine,

P R É F A C E. ix

d'adopter ses erreurs comme des oracles , de renoncer à entrevoir la lumière, en cas qu'elle vînt à frapper les yeux ; & , lorsqu'un candidat indocile , ou quelque étranger indiscipliné , osoit proposer un argument assez fort pour ébranler les fondemens du Péripatétisme , alors tous les graves maîtres, respectueusement inclinés, la main étendue vers le volume mystérieux, s'écrioient, en forme d'amende honorable ou de solution triomphante : *Ipsè dixit ;* « Tais-toi, téméraire, le maître l'a décidé. »

Il est aisé de juger des progrès que dut faire l'esprit humain sous le joug despotique du prince de Pécole. Mais ce qui est inconcevable, c'est le ton gothique, absurde & ridicule que prirent les Lycées Européens. Une métaphysique aride & décharnée usurpa le trône de la philosophie. Des so-

x P R É F A C E.

phismes puérils , un jargon intelligible & barbare , une élocution pédantesque & boursoufflée , remplacèrent une morale intéressante & les traités sublimes de l'antiquité : *les abstractions, les formes, les universaux, les catégories, les substances abstruses* , furent substitués à ces systèmes ingénieux & féconds qui furent comme la base des sciences , à ces vastes & sçavantes hypothèses qui devinrent la clef de toutes les connoissances humaines. Les Universités elles-mêmes , les doctes Universités , qui se vantoient d'être (ce que quelques-unes sont devenues depuis) le sanctuaire des arts & les archives de la raison , les Universités n'étoient alors pour la plûpart que l'asile d'une ignorance superbe , le dépôt de la crédulité , du préjugé & de l'entêtement le plus inflexible. Il ne fut pas même sûr d'oser lutter contre les vieilles

P R É F A C E. xj

opinions, ni d'en conjurer la ruine; la vengeance & la persécution étoient le salaire des efforts de l'esprit philosophique: en un mot, les écoles publiques ne ressembloient pas mal à ces antres religieux du paganisme, d'où s'échappoient des oracles ambigus, & au fond desquels on entendoit gronder la foudre, dès qu'un mortel intrépide avoit franchi la barrière, & s'avançoit vers les mystérieuses profondeurs.

Enfin, sur cet horizon nébuleux, avec les regnes brillans de François I & de Louis le Grand, on vit se lever l'aurore des nouveaux jours de la philosophie. Comme l'astre qui perce l'obscurité des nuages, son éclat parut plus pur & plus touchant: elle reprit insensiblement ses droits, son empire, ses rayons & sa dignité: guidée par la nature & la raison, elle s'avança majestueusement

xij *P R É F A C E.*

dans la carrière antique, jadis le théâtre de sa gloire; & elle vit tomber à ses pieds cette vieille idole, qui, depuis plus de douze siècles, avoit osé ceindre son diadème. Ses premiers regards firent éclore un essaim d'êtres libres & pensans, qui continuerent la chaîne des génies du premier ordre, que l'ignorance & la barbarie avoient interrompue. Pendant que Descartes, Leibnitz & Mallebranche dissipoient les ténèbres épaisses de l'école; pendant qu'ils examinoient l'empire de l'imagination, son influence sur les opérations de l'esprit, le mystère profond de la génération de nos idées, la dignité de l'ame, la destinée de l'homme, & les élémens de son bonheur sur la terre; Galilée & Neuton, dirigés par l'esprit d'observation & le génie du calcul, étudioient l'architecture céleste. Philosophes intrépides, ils osèrent fixer de près le

P R É F A C E. xiiij

foyer éblouissant des astres, en compter les especes, en différencier les ordres, en déterminer les proportions, la marche, les fonctions & les domaines : dans ses travaux sublimes, le philosophe Anglois parut être le créateur de ces spherés brillantes qui roulent sur nos têtes avec tant de grandeur & d'harmonie, & qui semblent servir d'avenue au palais de la Divinité.

Le nouveau regne de la philosophie fut donc très-florissant ; mais il ne fut pas long. Son empire, comme tous ceux que le soleil a vus s'élever sur la terre, subit la loi générale. Parvenus au dernier période de splendeur & de puissance, au moment où ils n'ont qu'à se reposer avec gloire sur leurs fondemens affermis, on les voit s'ébranler, tomber, & ne laisser de vestiges de leur ancienne magnificence, que dans les monumens

de l'histoire. Voilà l'image de la révolution funeste que la philosophie vient d'éprouver parmi nous, & que nous ne pouvons enfin nous dissimuler. Il est inutile d'en retracer ici plus au long la triste peinture. Redirai-je quelle fut la surprise de tous les gens de bien, en voyant la philosophie, autrefois si bienfaisante & si modeste, se métamorphoser tout-à-coup en Furie, & s'armer contre la religion, contre la patrie & contre la société?

Contre la religion, à qui elle conteste son origine, dont elle décrie le culte & la morale divine, qu'elle accable de calomnies, d'outrages, de blasphêmes; qu'elle accuse de conseiller toutes les atrocités, & d'occasionner tous les maux qui désolent la terre.

Contre la patrie, qui lui reproche amèrement d'avoir anéanti ses droits sacrés sur ses enfans; & de substituer dans leur ame flétrie le

dogme destructeur de l'Egoïsme aux sentimens d'amour, de tendresse, d'élévation, de courage & de magnanimité, qui furent la source de sa gloire & le germe de ses héros.

Contre la société, dont elle a voulu briser les liens, étouffer les connoissances, détruire les habitations, & renvoyer tous les membres végéter seuls au fond des cavernes & des plus épaisses forêts, sans rapport, sans lois, sans vues ; en assimilant leur état à celui des animaux sauvages qui se nourrissent de racines, de mousse, d'écorce ou de feuilles d'arbres, &c.

Cette décadence de la saine philosophie, trois hommes l'ont opérée sous nos yeux. Le premier, esprit vaste, critique érudit, dialecticien subtil, littérateur agréable, établit le système du doute & de l'opinion dans les matieres de la reli-

xvj *P R É F A C E.*

gion. Ses écrits volumineux, ornés de discussions profondes, de savans épisodes, d'anecdotes piquantes, de saillies ingénieuses; revêtus des charmes d'un style séduisant, dont les négligences même attachent, furent d'autant plus contagieux, que, parmi des monumens curieux d'histoire antique & moderne, ils offrent des traits d'obscénité capables de porter aux mœurs les plus funestes atteintes; d'autant plus dangereux, que l'auteur, sans affecter de but déterminé, rassemble sous un même point de vue & les argumens qui appuient la religion & ceux qui la combattent, en donnant à ceux-ci un ton de force & d'énergie qu'il refuse aux autres; en sorte qu'après quelques pages du fameux Dictionnaire, les cœurs gâtés & les esprits superficiels, c'est-à-dire le plus grand nombre des lecteurs, entre dans

P R É F A C E. xvij

un étonnement & une irrésolution qui produit un scepticisme universel, & celui-ci mène droit à l'incrédulité la plus absolue.

Héritier du cothurne des grands maîtres du théâtre françois & d'une partie très-considerable de leur gloire, le second, connoissant mieux le génie de sa nation, pensa que, pour rendre la philosophie triomphante, il suffisoit qu'elle fit rire; en conséquence il lui prêta les armes de l'ironie & de la causticité. Son prédécesseur avoit ébranlé, dans bien des cœurs, les fondemens de la religion; celui-ci couvrit l'édifice entier du sel du ridicule: sa naissance, son auteur, son histoire, ses combats, sa morale, sa lithurgie, ses héros, rien ne put échapper au torrent & à l'âcreté de ses sarcasmes; ils furent répétés, renouvelés, ressassés dans un si grand nombre d'opuscules, que, comme on l'a dit d'un philo-

xvii] P R É F A C E.

fosophe ancien très-laborieux, ils
suffisent seuls & sans autre matière,
pour former le bûcher de ses funé-
railles (a).

Sans emprunter le masque du
premier ni les armes du second, le
troisième, après un assez long in-
tervalle, a paru dans la carrière.
Génie plus ferme, raisonneur plus
pressant, écrivain plus éloquent,
plus précis, peintre plus sçavant, co-
loriste plus mâle, l'auteur d'Emile

(a) Note de l'Editeur. Ce que l'on dit ici de
quelques écrits pernicieux du philosophe de Fer-
nex, écrits que ses amis & ses ennemis lui attri-
buent unanimement, ne touche en aucune ma-
nière au juste tribut de gloire que le siècle lui a
décerné, & qu'il mérite par des productions im-
mortelles d'un tout autre genre. Quand on ne
considéreroit M. de Voltaire que comme l'au-
teur de plusieurs drames qui, malgré leurs dé-
fauts, n'ont point eu d'imitateurs; que comme
un des plus faciles, des plus ingénieux, des plus
piquans & des plus naïfs de nos poètes, il y
auroit déjà de quoi placer son nom bien haut.
Pour paroître grand, il n'a pas besoin du reste,
puisque lui-même cent fois il a essayé de le
désavouer; & voilà précisément ce que nous
voulons dire.

vint mettre la dernière main à l'œuvre philosophique. Il ne fut plus question ni de l'art de douter, ni du talent de faire rire : on vit l'intrépidité de Diogene s'unir à la gravité de Socrate & à la brillante élocution de son disciple. Le philosophe de Geneve affecta le ton de ces hommes fameux ; & , au lieu de saisir les détails les uns après les autres , il entreprit à son tour de fonder une législation toute entière , dont les branches s'étendissent à-la-fois sur la religion , la morale , le gouvernement , les sciences , les instituts , en un mot sur toutes les faces de la société ; & , se plaçant à la source de ce qu'il appelloit *les erreurs & les maladies des nations* , il prit l'homme par la main , au sortir du berceau , & il ne le quitta plus que pour le remettre entre les bras de l'hymen. La philosophie , enchantée de voir un guerrier aussi brave & aussi bien

armé combattre pour ses intérêts, enorgueillie du lustre qui en rejaillissoit sur sa bannière, fit à ce nouveau code l'accueil le plus distingué ; l'enthousiasme gagna de proche en proche, les esprits s'exalterent, & l'épidémie devint générale.

Mais, pendant qu'on étoit occupé à le lire, à le dévorer, à le citer, à le commenter ; durant les accès les plus violens du délire & de l'extase, quelques esprits plus éclairés, quelques têtes plus mûres, après l'avoir attentivement examiné, publièrent ce qu'en dernière analyse ils y avoient remarqué.

1^o Que, dans ce qui regarde le physique & une partie du moral de l'éducation, l'auteur proposoit dès choses réellement bonnes, mais qui n'étoient point neuves, & qu'alors il n'avoit à lui que le mérite d'un style pathétique, nerveux & original.

P R É F A C E. xxi

2° Que le plan général d'éducation tant vanté, ne pouvoit convenir qu'à une classe de citoyens très-peu nombreuse, ce qui confitue un vice radical dans une législation dont on prétend adresser les articles à tout le genre humain.

3° Que, dans les attaques livrées à la religion, ils n'avoient vu que les objections les plus communes; mais qu'elles y étoient présentées avec un art, une chaleur & une rapidité singulière, que la méthode de l'auteur étoit de déguiser, autant qu'il lui étoit possible, la fausseté de ses principes, de prêter au paradoxe & au sophisme la couleur séduisante d'un axiome; qu'alors il n'étoit plus possible de l'arrêter; qu'on le voyoit attacher brusquement à cette base une chaîne de conséquences les mieux liées, les plus incontestables & les plus propres à étonner tous les esprits qui lui

xxij *P R É F A C E.*

avoient laissé passer son premier théorème; & de-là le jugement assez vrai, qu'un homme d'esprit a porté des ouvrages de cet écrivain; *sa logique, dit-il, a toujours l'air de marcher en triomphe, mais souvent elle cache sa tête dans les nuages.*

L'impartialité, la franchise & l'honnêteté avec lesquelles nous venons de crayonner le tableau des coryphées de la philosophie; l'attention à placer l'éloge à côté des traits d'une critique décente, prouve assez l'intention que nous avons eue en publiant cet ouvrage. Nous avouons que ces hommes célèbres, & quelques-uns de ceux qui marchent sur leurs traces, n'ont à se reprocher que l'abus qu'ils ont fait de leurs connoissances; qu'ils ont tourné contre des objets sacrés, ces armes qu'il leur eût été bien plus glorieux d'employer pour leur défense; & que;

P R É F A C E. xxiiij

comme ce conspirateur dont l'éloquence de Cicéron triompha, ils ont montré des talens supérieurs & bien dignes d'une meilleure cause. On trouve quelquefois dans leurs écrits des morceaux dignes des meilleurs siècles de la philosophie, des vues utiles à la société, des peintures faites pour l'immortalité : quel dommage que cet or si brillant soit mêlé aux métaux les plus pernicioeux, & que l'ivraie étouffe presque le plus pur froment! C'est donc ici l'occasion d'imiter la prudence du cultivateur dont nous avons tracé l'image au commencement de cette Préface ; & tel est le plan de l'ouvrage que nous présentons au public. Il peut être envisagé comme l'*Esprit permis des livres prohibés* qu'a produits la philosophie de nos jours.

Tout ce qui, dans ces traités, porte l'empreinte du bon goût, de la raison, d'une critique honnête,

xxiv PRÉFACE.

de l'éloquence, de l'amour de la vertu, de la patrie, & des arts, sans affecter la haine de l'autorité publique, sans toucher au dépôt des mœurs, sans contrarier les vérités du Ciel, tout cela appartient de droit aux sciences & à la bonne littérature qui l'ont produit; nous avons droit de le revendiquer, de nous en saisir, de le reproduire, & de l'offrir aux esprits cultivés, en plongeant dans la nuit de l'oubli, s'il est possible, l'accessoire infiniment dangereux qui accompagne ces richesses. Les personnes que leur état & la délicatesse de leur conscience empêchent de lier commerce avec des auteurs qui souvent se transforment en apôtres de l'irréligion & de la volupté, & qui néanmoins seroient curieuses de jeter les yeux sur quelques morceaux intéressans que ces auteurs ont travaillés, nous sçauront gré sans doute d'avoir exécuté ce dessein:
d'ailleurs

P R É F A C E. xxv

d'ailleurs nous ôtons à la jeunesse imprudente tout prétexte de consulter les originaux dont nous leur présentons les extraits. Ils peuvent, en les lisant attentivement, se former le goût, comme ils le disent, y puiser les graces du langage, étudier la maniere de ces peintres habiles, & saisir leur ton de couleur, sans s'exposer à respirer le poison le plus actif & le plus incurable. On peut les assurer que, dans les monumens étrangers & nationaux qui sont cités, on a transcrit exactement tout ce qui a paru bon, d'après les principes exposés ci-dessus; le reste ne contient que des diatribes furieuses contre la Religion, qui annoncent ou une mauvaise foi bien indécente, ou une ignorance incroyable, des tableaux propres à faire baisser les yeux à la vertu la plus solide, & des déclamations éternelles & injustes contre l'administration pu-

Tome I.

b

xxvj *P R É F A C E.*

blique. Nous sommes persuadés que ces objets sacrés paroissent trop respectables aux jeunes citoyens, pour aimer & rechercher des écrits qui les traitent avec une hauteur & un mépris bien anti-philosophiques.

Nous ne dissimulerons point les changemens ~~que nous~~ nous sommes quelquefois permis. Lorsqu'au milieu d'un fragment utile ou agréable, nous avons apperçu quelques traits peu châtiés ou trop hardis, nous y avons passé doucement l'éponge, en effaçant & en substituant le moins qu'il nous a été possible; nous cherchons à éviter les reproches des imaginations les plus scrupuleuses & des esprits les plus difficiles. Si quelqu'un taxe de témérité ces légères corrections, nous lui répondrons qu'elles ne touchent point au fonds, & qu'elles n'altèrent aucune des qualités de l'image dont elles faisoient partie.

P R É F A C E. xxvij

Quel tort feroit à un chef-d'œuvre du Titien ou de l'Albane, une main sage, qui sur des beautés trop nues, jetteroit le voile de la pudeur ou celui des graces décentes? La touche, l'ordonnance, le coloris & l'expression demeurent les mêmes; & alors seulement le tableau réuniroit au suffrage de la peinture, celui de la sagesse & de la vertu.

On pourroit ajouter que les arts d'agrément, enfans du génie & de la gaieté, sont faits pour embellir la sphere de l'homme, amuser ses loifirs, & contribuer au bonheur de son existence. Si leurs écarts indiscrets, si leur délire fougueux troublent la société; si, non contents de déchaîner les passions, de les irriter, ils s'allient avec elles pour porter le ravage dans tous les cœurs; ils sortent de leur carrière; il faut arrêter leur impétuosité, retrancher impitoyablement de

b ij

xxviii *P R É F A C E.*

leur ouvrage tout ce qui est contraire à leurs fonctions, & , parmi les matériaux, ne conserver que ceux que le goût & la saine raison peuvent avouer publiquement.

Pour mettre quelque ordre dans cette collection, nous avons rassemblé les matieres analogues, & nous les avons distribués en Livres & en Chapitres. Le premier livre traite de la Religion; le deuxieme, de la Philosophie; le troisieme, de la Morale; le quatrieme, de la Mythologie; le cinquieme, de l'Histoire; le sixieme, des Arts. Ainsi tous les esprits exercés, ceux qui cultivent les sciences, ceux qui s'intéressent à la gloire de la Religion, trouveront dans ce recueil, les uns de quoi satisfaire leur piété, les autres de quoi nourrir leur goût.

Il sera difficile, en jetant les yeux sur le premier livre, de revenir de

P R É F A C E. xxix

l'étonnement que doit causer la lecture des extraits sur la Religion qui y sont rassemblés, & qu'on a recueillis dans les codes de l'incrédulité. Le deuxieme débute par un assez long tableau de la vraie philosophie, auquel tous les gens de bien & les sages instruits applaudiront unanimement : puisse-t-il servir de modele à tous ceux qui ambitionnent le titre éminent dont ce morceau développe les qualités indispensables ! Le troisieme contient divers chapitres que l'on peut regarder comme un excellent traité de morale. Le quatrieme est celui qui renferme le plus d'objets absolument neufs, & les plus propres à exciter la curiosité des amateurs de l'antiquité. L'auteur a travaillé toute sa vie sur ses ruines, il les a fouillées avec une sagacité & une constance étonnantes ; & l'on verra combien il y a à réformer

b iij

dans les opinions vulgaires & trop répandues sur les rits, les livres & les cérémonies du paganisme. Le cinquieme est un des plus curieux & des plus variés. On y lira en particulier avec plaisir le chapitre, XV où l'on pourra prendre enfin une idée nette de l'état physique & moral de l'Amérique, & une notion bien précise de ce qu'étoit cette hémisphere au tems de la conquête des Espagnols. Le chapitre XIV^e, sur Mahomet, n'est point une répétition ennuyeuse de ce qui a été dit mille fois ailleurs. L'auteur examine en philosophe la personne, la législation & la conduite de ce fameux imposteur; il discute, il raisonne, il apprécie & il juge un homme qu'on affecte d'exalter jusqu'au ciel, & que peu de gens connoissent à fond. C'est ce qui nous a engagé à en parler. On trouvera dans le VI^e Livre des dé-

PRÉFACE. xxxj

ails curieux sur l'état des sciences & des arts, chez les peuples anciens & ceux du nouveau Continent; les portraits de presque tous les écrivains de l'antique littérature, & des réflexions sur la république moderne; l'extrait de la fameuse Lettre de M. Rousseau à M. d'Alembert sur les spectacles, dans laquelle cette matière délicate est discutée avec une force de raison, une finesse de tact, une connoissance profonde du cœur humain, qui font regarder cet ouvrage comme un des meilleurs du philosophe Genevois.

Ce second volume est terminé par un recueil de Pensées & de quelques Anecdotes qui, n'ayant pu figurer dans le corps du texte, ont paru mériter d'être connues.

Le titre simple d'*ANTILOGIES* ou de *Contradictions PHILOSOPHIQUES* nous a paru le plus propre à servir d'annonce à une collec-

b iv.

xxxij *PRÉFACE.*

tion méthodique des morceaux les plus intéressans en faveur de la Religion, des mœurs & du gouvernement, &c, &c, échappés de la plume de ces mêmes auteurs, malheureusement trop connus par des écrits où ils s'efforcent de préconiser l'irréligion, le libertinage & l'indépendance. Cependant, comme dans ces écrits, les auteurs se sont quelquefois exercés sur des objets qui n'ont aucun rapport ni au dogme, ni à la morale, ni au gouvernement, on a mêlé ces Fragmens aux autres articles; & c'est pour cette raison qu'on a placé au frontispice ANTILOGIES & FRAGMENS, &c.

Illustres écrivains de ce siècle, vous qui vous glorifiez du titre de Sages, & à qui, pour le mériter, souvent il ne manque que des vues plus modérées & un meilleur usage de vos talens; c'est à vous que cet

P R É F A C E. xxxiiij

Ouvrage est dédié, il vous appartient, & l'hommage ne peut vous en être ravi sans injustice. Puiffe l'intérêt que les citoyens vertueux & éclairés prendront à vos écrits dépouillés de tout alliage pernicieux, puissent leurs applaudissemens & leurs éloges vous engager à n'en jamais produire que de semblables ! Ils feront pour l'âge présent & pour les futurs le fleuron de votre couronne le plus brillant & certainement le plus incorruptible; seuls, ils résisteront au torrent des années : le reste, vous le sçavez mieux que personne, systêmes frivoles, déclamations outrées, assertions téméraires, satires injustes, tout cela ira se perdre dans le gouffre immense où l'erreur, les opinions éphémères, les vues intéressées, & les querelles particulières vont s'engloutir sans retour.

Citoyen obscur, mais passionné

b v

xxxiv *P R É F A C E.*

pour l'amour de la vérité & le progrès des arts ; qu'il me soit permis de vous répéter le vœu de la meilleure partie de la nation ; elle ne vous dit point : Philosophes de nos jours, génies supérieurs, arrêtez-vous, ne raisonnez plus, n'analysez, n'approfondissez, ne réformez plus rien ; au contraire, au contraire, examinez, discutez, étudiez sans cesse, pourvu que vous ne preniez pour sujet de vos graves méditations que les objets créés, que le ciel abandonne à vos lumières, & que votre pensée peut embrasser : mais cette sagesse, l'amie & la compagne de l'homme sur la terre ; mais cette vertu, l'ornement de son ame & l'empreinte de sa dignité ; mais ces bonnes mœurs, qui établissent le calme dans le cœur & la paix dans la société ; philosophes célèbres, disciples de la lumière & de la raison, pourquoi les persécutez-vous ?

P R É F A C E. xxxv

Qui conçoit mieux que vous la nécessité d'un gouvernement général, & les maux affreux qui dérivent de l'anarchie? Laissez donc, laissez reposer doucement sur nos têtes le sceptre de l'héritier de Henri le Grand; voyez avec plaisir une liberté, funeste à l'homme sans frein, remise entre les mains d'un souverain, dont la vigilance paternelle, & les lois pleines d'équité assurent notre tranquillité & notre bonheur. Bénissez la Providence, qui du haut du ciel distribue les sceptres & les empires, d'avoir placé sur nos têtes un jeune prince fait pour être l'amour de son peuple, & le modèle des bons rois. Ecoutez ce vœu touchant, formé dans le sanctuaire par le zèle & la piété, accueilli par tous les ordres du royaume, & répété avec transport par tous les bons François:

« Dieu de Clovis ! Dieu de saint

xxxvj *P R É F A C E.*

» Louis ! Dieu des rois très-Chré-
» tiens qui ont gouverné cette
» puissante monarchie, nous vous
» conjurons de combler notre jeu-
» ne ROI de vos plus abondantes
» bénédictions. Il vous demande ,
» comme autrefois Salomon , *un*
» *cœur docile* aux inspirations de
» votre divine sagesse , *afin qu'il*
» *puisse juger un peuple nombreux* ,
» *& discerner entre le bien & le mal*
» (*3 Régum, c. 3.*) Daignez faire
» briller devant lui les lumières de
» votre justice , pour qu'elle dirige
» toutes ses démarches ; qu'il soit
» l'afile du pauvre & l'appui des
» malheureux ; qu'il confonde le
» mensonge & la calomnie ; qu'il
» protege ses sujets contre l'oppres-
» sion des hommes injustes, *Pf. 71 ;*
» qu'il remplisse les vœux de son
» aieul mourant, ainsi que les hautes
» espérances que nous avions con-
» çues de l'auguste prince dont il
» a reçu jour, & dont la mémoire

P R É F A C E. xxxvij

» fera toujours si précieuse à la na-
» tion ! enfin, que, toujours sem-
» blable à lui-même, il fasse régner
» avec lui la Religion, l'abondance
» & la paix * ! »

Eh ! quel plus heureux présage
de l'accomplissement de nos vœux
pour le prince qui nous gouverne,
que les sentimens de justice & de
bonté consignés dans le premier
de ses Edits ? N'avons-nous pas re-
connu la voix & le langage du
premier des Bourbons, du plus
cher & du meilleur des rois, dans
ces expressions consacrées par la
reconnoissance & les acclamations
publiques ? . . . « Nous devons nous
» occuper de soulager nos peu-
» ples du poids des impositions ;
» mais nous ne pouvons y parve-

* Mandement de Monseigneur l'Archevêque
de Paris, qui ordonne des prières publiques
pour le repos de l'ame du feu ROI.

xxxviii *PRÉFACE.*

» nir que par l'ordre & l'écono-
» mie. . . . Il est des dépenses qui
» tiennent à notre Personne & au-
» faite de notre cour : sur celles-
» là , nous pourrons suivre plus
» promptement les mouvemens de
» notre cœur , & nous nous oc-
» cupons déjà des moyens de les
» réduire à des bornes convena-
» bles : de tels sacrifices ne nous
» coûteront rien , dès qu'ils pour-
» ront tourner au soulagement de
» nos sujets ; leur bonheur fera no-
» tre gloire , & le bien que nous
» pourrons leur faire sera la plus
» douce récompense de nos soins
» & de nos travaux. . . . * »

C'est sur les secours du ciel que
compte ce digne monarque , pour
ne s'écarter jamais d'un plan si

* Edit du roi , portant remise du droit de
joyeux avènement. . . . Donné à la Meute , au
mois de Mai 1774.

P R É F A C E. xxxix

sage : « Assis sur le trône où il a
» plu à Dieu de nous élever, dit-il
» au commencement de son Edit,
» nous espérons que sa bonté sou-
» tiendra notre jeunesse, & nous
» guidera dans les moyens qui
» pourront rendre nos peuples
» heureux. . . . »

Aimez donc, sages philosophes,
aimez, exaltez une religion qui
forme des rois selon le cœur de
Dieu & celui de leurs sujets; une
- religion qui nous peint la Divinité
sous des traits magnifiques & tou-
chans, qui nous donne de notre
ame une idée pleine de grandeur
& de noblesse, qui, dans l'avenir,
nous présente des espérances infi-
niment consolantes.

Les mœurs, l'autorité publique
& la religion; voilà donc les limi-
tes que vous ne pouvez franchir
sans crime; le reste est à vous,
on vous le livre; que dis-je? on
vous exhorte, on vous presse, on

vous conjure de vous y exercer, de travailler sans relâche à purger la société des vices qui la corrompent, des erreurs qui la tyrannisent, des passions qui l'oppriment, des ridicules qui en dégoûtent.

Que votre philosophie pénètre courageusement dans le palais des grands; qu'elle y réveille le noble indolent, endormi sur les lauriers des anciens de sa race, & qui se croit quelque chose, parce que ses ancêtres le furent; que, le sarcasme à la bouche, elle se présente au publicain altier qui s'enorgueillit & s'endurcit à la vue de ses trésors, & qu'elle lui applique le mot d'un fabuliste charmant: un bloc de marbre, taillé en statue & élevé sur un piédestal doré, ou placé dans un char pompeux, est toujours un bloc dont le caprice du sculpteur a fait un demi-dieu, mais dont il pouvoit à son gré for-

PRÉFACE. xli

mer une *cuvette* (a); qu'elle s'insinue sous le pavillon de l'homme de guerre, & qu'elle lui dise : Soldat intrépide, appui des autels & des foyers de la patrie, verse tout ton sang pour son salut & la gloire de ton prince, mais ne sois pas assez

(a) Un bloc de marbre étoit si beau,
Qu'un Statuaire en fit l'empiette :
Qu'en fera , dit-il , mon ciseau ?
Sera-t-il Dieu, table , ou cuvette ?

Il fera Dieu : même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez , humains : faites des vœux :
Voilà le Maître de la Terre.

L'artisan exprima si bien
Le caractère de l'Idole ,
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien
A Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'Ouvrier
Eut à peine achevé l'image ,
Qu'on le vit frémir le premier ,
Et redouter son propre ouvrage.

LA FONTAINE, Livre 9, Fable 6.

lâche, assez petit pour mettre ton honneur à la pointe de ton épée, puisqu'alors un *brave coquin* peut te le ravir d'un seul coup & sans ressource.

Du champ de la morale, passez dans l'empire des sciences; éclairez les hommes par vos recherches, instruisez-les par vos découvertes, efforcez-vous d'agrandir tous les jours le patrimoine des arts & d'ajouter au trésor de la raison : là il vous est permis, là il vous est glorieux d'exercer cette espèce de magistrature souveraine & cette législation que vous ne pouvez légitimement affecter ailleurs; en un mot, élèves, ou, si vous le voulez, successeurs des anciens sages, marchez sur leurs traces; mais, avec les Socrate, les Platon & les Aristote, prenez plutôt le parti de la décence, de la saine morale, du respect pour le culte de la Divinité, qu'avec les

P R É F A C E. xliij

Diogene, les Diagoras & les Critias, celui du cynisme & de la plus audacieuse incrédulité.

Alors, oui alors, législateurs des hommes, lumières du monde, bienfaiteurs de l'humanité, vous soutiendrez dignement ces titres augustes ; notre gratitude & notre admiration croîtront avec votre zèle, vos dons & vos progrès. Nous vous prodiguerons à l'envi les noms d'*hommes illustres*, d'*esprits transcendans & extraordinaires*, &c. &c. Un jour la mort placera votre dépouille à côté de celle du vulgaire que vous aurez éclairé ; mais vos écrits immortels demeureront sur la terre ; l'éclat qu'ils répandront rejaillira sur votre tombeau ; la postérité viendra y répandre les regrets de vous avoir perdus ; & , pendant qu'en caractères de gloire & de tendresse, elle gravera votre nom dans les annales du monde,

xliv **P R É F A C E.**

la Renommée, suivant la pensée si noble & si touchante d'Horace, la Renommée vous portera sur ses ailes d'un pôle à l'autre, sans jamais vous laisser tomber dans la nuit des siècles.

*Illum aget pennâ metuente solvi
Fama superstes.* HOR. Lib. II, Od II.



ANTILOGIES



ANTILOGIES
PHILOSOPHIQUES.



LIVRE PREMIER.
LA RELIGION.

CHAPITRE PREMIER.

DIEU

§. I. *Preuves de l'existence de l'Etre
suprême.*

* **L'**ORDRE & l'uniformité qui regnent dans tout l'univers, concourent à démontrer l'existence de Dieu, & l'absurdité de l'opinion contraire. Ce même ordre, cette variété toujours uniforme & toujours la même que nous admirons

* Discours sur la liberté de penser, par Collins, traduit de l'Anglois.

2 LIVRE PREMIER.

dans les cieux, dans le cours du soleil, de la lune & des planetes, dans les révolutions des autres astres toujours constantes & invariables; ce même ordre & cette même uniformité se retrouvent dans toute la nature. Depuis qu'on se souvient qu'il y a des hommes sur la terre, l'air a toujours servi à leur respiration, il a toujours été pour eux le séjour des différens météores, le véhicule des sons, de la lumiere & des odeurs. La mer n'a point cessé de fournir matiere à leurs réflexions, par son flux & reflux toujours uniforme. La terre, destinée à les porter & à les nourrir, a continué, sans interruption, à leur rendre les mêmes services; & les plantes qu'elle renferme dans son sein, comme les animaux qui l'habitent, ont toujours été les mêmes dans leur espece. Dans ceux-ci, l'espece ovipare a toujours mis bas des œufs, d'où, après un certain tems, à l'aide d'un certain degré de chaleur, doivent sortir des petits; & l'espece vivipare n'a jamais manqué de mettre au monde des petits parfaits & tout formés. Qu'on lise l'histoire, qu'on parcoure les différens pays; on trouvera qu'à quelques légers différences près, dans tous les tems & dans tous les lieux,

LA RELIGION.

Les hommes ont toujours été formés sur le même moule. Qu'on avance dans la mer, au tems du reflux, on y reconnoitra, dans une multitude prodigieuse de coquillages épars sur le sable, la postérité de ceux que les curieux conservent depuis des centaines d'années dans leurs cabinets : les peres & les enfans sont parfaitement les mêmes ; ils sont tous invariablement la copie du premier modele. Qu'on parcoure nos plaines, nos bois & nos montagnes, on n'y découvrira aucune plante dont la racine, la tige, les feuilles, les fleurs & les fruits ne soient exactement les mêmes qui se trouvent décrites dans nos histoires naturelles, ou représentées dans les herbiers de nos botanistes. Jamais homme ne fut le pere d'un cheval ou d'un éléphant ; jamais le lion n'engendra un pigeon ou une perdrix ; & jamais graine de laitue ne produisit un choux, une carote ou une asperge. Dans la propagation des plantes & des animaux, chaque espece se perpétue toujours sous la même forme, avec les mêmes inclinations, les mêmes vertus, les mêmes propriétés. Une uniformité si constante peut-elle donc s'attribuer au hasard & au concours fortuit de quelques parcelles de matiere ?

A ij

4 LIVRE PREMIER.

Il en est de même du dessein si marqué, que l'on ne peut s'empêcher d'apercevoir dans toutes les parties de la nature. Pour peu qu'on les considère avec attention, il est impossible de ne pas convenir que toutes sont formées pour un certain usage; & que celles même dont les actions semblent être contraires, sont destinées à concourir admirablement au bien & à la conservation du tout. Si l'œil est fait pour voir, le soleil n'a-t-il pas été formé pour l'éclairer? Si l'oreille est faite pour entendre, l'air n'a-t-il pas été destiné à porter jusqu'à elle, par ses vibrations, les sons sans lesquels cet organe seroit inutile? Ce que les pluies ont humecté, l'air & le soleil le dessèchent. Le feu chauffe par sa chaleur ce que le froid a glacé; & l'eau éteint le feu, lorsque, devenu trop violent, il brûle, & peut causer un incendie. Il n'y a point de partie dans l'univers, quelque vile, quelque accidentelle à la nature qu'on puisse l'imaginer, qui ne soit nécessaire à sa conservation & à son entretien, & dont il puisse se passer, sans perdre quelque chose de ses avantages ou de sa beauté. Si nous n'en apercevons pas toujours la destination, ce que nos foibles lumières nous laissent entrevoir doit nous

LA RELIGION. §

convaincre que, dans ce que nous ne voyons point, il n'y a pas un dessein moins formé & une utilité moins réelle. Une fin si marquée sera-t-elle donc encore une production du hasard? Celui qui ne voit point aura donc formé l'œil? & la structure merveilleuse de l'oreille sera l'ouvrage d'une matière sourde & insensible? Non; & tant qu'on ne voudra pas renoncer au sens commun, il sera toujours vrai de dire que, quelques combinaisons qu'on puisse imaginer dans la matière, pour agir avec tant de vue & tant de dessein, pour se diversifier en tant de formes, pour se prêter & s'accommoder à tant de propriétés différentes, & ne jamais s'y tromper, il faut qu'elle ait eu l'intelligence même en partage.

§. II.

Idée touchante de la Divinité.

L'impie, du tems de David, disoit dans son cœur, *Il n'y a point de Dieu*; mais, à présent, il s'est corrigé de l'athéisme; il reconnoît une Divinité, mais à peu près de la trempe des dieux d'Épicure; une Divinité oisive & dédaigneuse, qui, de crainte de troubler son repos, n'entre point dans le détail des af-

* A iij

fares de ce bas monde ; qui ne se tient point offensée par les injustices des hommes, ni honorée par leurs hommages, qui nous laisse fort indifféremment jouer sur la surface de la terre un rôle passager, qui se terminera par notre anéantissement. Cette fiere Divinité, mettant la créature raisonnable au niveau des brutes, n'a ni récompenses pour les vertus, ni punitions pour les crimes. Nous ne sommes à ses yeux que de vils automates, dont toute l'intelligence & l'industrie consistent uniquement dans un heureux mécanisme ; &, comme ces bulles légères que forme une pluie orageuse sur le courant des ravines, nous ne paroissions au monde un instant, que pour disparaître dans l'instant qui suit.

Une pareille Divinité, en effet, n'est point incommode à ceux qui regardent la pratique des bonnes mœurs comme un joug importun : elle ne se formalise point de leurs dérèglemens ni de leur impiété, &, ne leur promettant rien, n'a rien à exiger d'eux. Ce n'est pas là mon Dieu. Le mien a fait l'univers ; il m'a tiré du néant ; tous les avantages du corps, de l'esprit & du cœur dont je jouis, c'est de lui que je les tiens. Il veille à ma conversation, & sçaura pour-

LA RELIGION. 7

voir à ma félicité. Pour sa bonté, je lui dois de l'amour; pour ses bienfaits, de la reconnoissance; pour sa majesté, des hommages. . . .

Quelle admirable idée ne nous donne pas l'archevêque Tillotson de la Divinité ! Elle suffit seule, sans aucun autre raisonnement, pour inspirer à un athée le désir qu'il y eût une Divinité; &, comme ce que dit ce prélat, de cet Etre suprême, est très-propre à le guérir de tous ses préjugés, elle le dispose par-là même à être convaincu de son existence.

« Si un homme, dit-il, avoit une véritable idée de Dieu, il lui paroîtroit un Etre si aimable, & si plein de bonté & de toutes les perfections qu'on peut souhaiter en lui, que ces personnes même, qui ont un jugement si irrégulier que de ne point croire la Divinité, ne pourroient s'empêcher de souhaiter de tout leur cœur qu'il y en eût une. Car n'est-ce pas une chose désirable à tout homme, qu'il y ait un Etre qui prenne un soin particulier de nous tous, qui nous aime & qui se plaise à nous faire du bien, qui connoisse tous nos besoins, qui puisse & qui veuille nous assister dans nos plus grandes détresses, lorsque rien autre

8 LIVRE PREMIER.

» chose ne peut le faire ? N'est-ce pas
» l'intérêt de tous les hommes , qu'il y
» ait un tel Etre qui gouverne le monde ,
» qui se propose de nous rendre véri-
» tablement heureux , & qui n'omette
» rien de tout ce qui peut y contribuer ;
» qui nous gouverne pour notre propre
» avantage , & qui ne nous demande rien
» que pour notre propre bien ; qui enfin
» nous récompensera infiniment pour
» avoir fait ce qui nous est le plus avan-
» tageux ? N'avons-nous pas lieu de croire
» que , s'il y a un tel Etre , c'est Dieu ? »

§. III.

*Certitude & utilité du dogme d'un Dieu
récompensateur & vengeur.*

* Toutes les nations policées font d'accord sur la croyance en une autre vie après celle-ci. Cette opinion est aussi ancienne que générale. En effet , il faut reconnoître un Dieu récompensateur & vengeur , ou n'en point reconnoître du tout. Il ne paroît pas qu'il y ait de milieu : ou il n'y a pas de Dieu , ou Dieu est juste. Nous avons une idée de la justice , nous

* Homélie prononcées à Londres , en 1765 , dans une assemblée particulière.

dont l'intelligence est si bornée : comment cette justice ne seroit-elle pas dans l'Intelligence suprême ? Nous sentons combien il seroit absurde de dire que Dieu est ignorant, qu'il est foible : oserions-nous dire qu'il est cruel ?

Les impies disent que la justice de Dieu n'est pas la nôtre. J'aimerois autant qu'on me dît que l'égalité de deux fois deux & quatre, n'est pas la même pour Dieu & moi. Ce qui est vrai, l'est à mes yeux comme aux siens. Toutes propositions mathématiques sont démontrées pour l'être fini, comme pour l'Être infini. La seule différence est que l'Être infini comprend toutes les vérités à la fois, & que nous nous traînons à pas lents vers quelques-unes. S'il n'y a pas deux sortes de vérités dans la même proposition, pourquoi y auroit-il deux sortes de justice dans la même action ? Nous ne pouvons comprendre la justice de Dieu que par l'idée que nous en avons. C'est en qualité d'êtres pensans que nous connoissons le juste & l'injuste. Dieu, infiniment pensant, doit être infiniment juste.

Voyons combien cette croyance est utile, combien nous sommes intéressés à la graver dans tous les cœurs.

A v

On sçait assez que la terre est couverte de scélérats heureux, & d'innocens opprimés. Il faut donc recourir à la théologie de toutes les nations policées, qui ont posé, pour fondement de leur religion, des peines & des récompenses dans une vie nouvelle.

Il semble que cette doctrine soit un cri de la nature, que tous les anciens peuples avoient écouté. Il y a chez toutes les nations des opinions universelles, qui paroissent empreintes par le maître de nos cœurs : telle est la persuasion de l'existence d'un Dieu, & de sa justice miséricordieuse : tels sont les premiers principes de morale, qui sont communs aux Chinois & aux Romains, & qui n'ont jamais varié, tandis que notre globe a été bouleversé mille fois.

Ces principes sont nécessaires à la conservation de l'espece humaine. Otez aux hommes la croyance d'un Dieu vengeur & rémunérateur, Sylla & Marius se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens. Auguste, Antoine & Lépide surpassent les fureurs de Sylla. Néron ordonne de sang-froid le meurtre de sa mère. Il est certain que la doctrine d'un Dieu vengeur étoit éteinte alors chez les Romains ; l'athéisme domi-

noit ; aussi , que de crimes ne commit-on pas à Rome dans ces tems malheureux !

Il se peut , & il arrive trop souvent , que la persuasion de la justice divine n'est pas un frein à l'emportement d'une passion. On est alors dans l'ivresse ; les remords ne viennent que quand la raison a repris ses droits , mais enfin ils tourmentent le coupable. L'athée , au contraire , ne se repent pas : il peut sentir cette horreur secrète qui accompagne les grands crimes , mais il ne craint point qu'on lui demande compte des proies qu'il a déchirées ; il sera toujours méchant ; il s'endurcira dans ses férocités. L'homme , au contraire , qui croit en Dieu , rentrera en lui-même. Le premier est un monstre pour toute sa vie ; le second n'aura été barbare qu'un moment. C'est que l'un a un frein , l'autre n'a rien qui l'arrête.

L'athée fourbe , ingrat , calomniateur , brigand , sanguinaire , raisonne & agit conséquemment ; s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes. Car , s'il n'y a point de Dieu , ce monstre est son Dieu à lui-même ; il s'immole tout ce qu'il désire , ou tout ce qui lui fait obstacle : les prières les plus tendres , les meilleurs raisonnemens ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé de carnage.

* Ce qui m'intéresse, moi & mes semblables, c'est que chacun sache qu'il existe un Arbitre du sort des humains, duquel nous sommes tous les enfans, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisans & miséricordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis & les siens; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien; qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet Etre suprême fera le rémunérateur des bons, & le juge des méchans.

** Consulte Zoroastre, & Minos, & Solon;
Et le martyr Socrate, & le grand Cicéron;
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un pere:
Ce système sublime à l'homme est nécessaire;
C'est le sacré lien de la société,
Le premier fondement de la sainte équité,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.
Si les cieus, dépouillés de son empreinte auguste,
Pouvoient cesser jamais de le manifester;
Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer.

* Emile de *J. J. Rousseau*.

** Epître de *M. de Voltaire* à l'auteur du livre des *T. I.*

Que les sages l'annoncent , & que les rois
le craignent.

Rois , si vous m'opprimez , si vos grandeurs
dédaignent

Les pleurs de l'innocent que vous faites couler ;
Mon vengeur est au ciel , apprenez à trembler.
Tel est au moins le fruit d'une utile croyance.

Mais toi , raisonneur faux , dont la triste im-
prudence

Dans le chemin du crime oses les rassurer ,
De tes beaux argumens quels fruits peux-tu
tirer ?

Tes enfans , à ta voix seront-ils plus dociles ?
Tes amis , au besoin , plus sûrs & plus utiles ?
Ta femme plus honnête ? & ton nouveau fer-
mier ,

Pour ne pas croire en Dieu , va-t-il mieux te
payer ?

§. IV.

Perfections de Dieu.

* Demander si Dieu aime les hommes ,
c'est demander s'il est bon ; & deman-
der s'il est bon , c'est mettre en question
s'il existe : car comment concevoir un
Dieu qui ne soit pas bon ? & le seroit-il ,
s'il haïssoit son propre ouvrage , s'il vou-
loit le malheur de ses créatures ?

* Les Mœurs , I. part.

14 LIVRE PREMIER.

Il ne doit rien aux hommes. Soit : mais il se doit à lui-même. Il faut indispensablement qu'il soit juste & bienfaisant. Ses perfections ne sont point de son choix. Il est nécessairement ce qu'il est. Il est le plus parfait de tous les êtres, ou il n'est rien.

Mais je connois encore qu'il m'aime, par l'amour même que je sens pour lui. C'est parce qu'il m'aime, qu'il a gravé dans mon cœur ce sentiment, le plus précieux de ses dons. Son amour est le principe du mien, comme il en doit être le motif.

Dans le commerce des hommes, l'amour & la reconnoissance sont deux sentimens distincts. On peut aimer quelqu'un sans en avoir reçu des bienfaits ; on peut en recevoir des bienfaits sans l'aimer ; & , quoique comblé de ses faveurs, on peut ne le pas aimer sans être ingrat.

Il n'en est pas de même par rapport à Dieu : notre reconnoissance ne sçauroit aller sans amour, ni notre amour sans reconnoissance, parce que Dieu est tout à la fois un être aimable & bienfaisant. Vous sçavez gré à votre mere de vous avoir donné le jour ; à votre pere, de pourvoir à vos besoins ; à vos

maîtres, d'avoir orné votre ame de connoissances utiles ; à vos bienfaiteurs, de leurs secours généreux ; à vos amis, de leur attachement : or Dieu seul est véritablement votre mere, votre pere, votre maître, votre bienfaiteur & votre ami ; & ceux que vous honorez de ce nom, ne font, à proprement parler, que les instrumens de ses bontés sur vous.

S'il est quelqu'un qui dispute à Dieu le titre de bienfaiteur, je n'écris pas pour lui, & ne me mets pas en devoir de le combattre : la lumiere dont il jouit, l'air qu'il respire, tout ce qui contribue à sa conservation & à ses plaisirs, les cieus, la terre & la nature entiere, destinés à son usage, déposent contre lui, & le confondent assez. Il ne pense lui-même, ne parle & n'agit que parce que Dieu lui en a donné la faculté : & , sans cette providence contre laquelle il s'éleve, il seroit encore dans le néant ; & la terre ne seroit pas chargée du poids importun d'un ingrat.

On convient, il est vrai, assez unanimement, qu'on est redevable à Dieu de l'existence ; mais il semble qu'on prenne plaisir à dépriser ce bienfait, pour s'exempter de la reconnoissance. L'homme ingrat oublie ce que Dieu a

fait en sa faveur , pour se plaindre de ce qu'il n'a pas fait ; & voici ses principaux griefs contre la Providence : Il arrive des *désordres dans le monde physique* ; le corps a des *besoins incommodes* ; l'ame , des *passions déréglées*.

Examinons donc ces trois chefs , & justifions le Tout-Puissant.

« Une ville est submergée par les eaux ;
 » une caravane est enterrée sous les
 » sables ; la terre s'entrouvre , & creuse
 » d'affreux abymes ; des animaux fé-
 » roces attentent à la vie des hommes ;
 » la famine , la peste , & mille autres
 » fléaux terribles leur font la guerre , &
 » les détruisent. »

1^o Qu'y a-t-il , dans ces événemens , qui vous dispense de la reconnoissance que vous devez à Dieu ? Etes-vous moins comblé de ses bienfaits , parce que Lima est submergée ? Les feux que vomit le mont Gibel ou le Vésuve , vous ont-ils endommagé ? Et quand le contre-coup de ces prétendus désordres atteindroit jusqu'à vous , que peut-il vous en arriver ? La mort , tout au plus.

La mort est-elle donc un mal par elle-même ? C'est la porte qui mène de cette vie-ci dans l'autre. Or c'est de vous qu'il a dépendu de vous assurer ,

pour cette seconde vie , un fort heureux ou malheureux.

Ne jugez jamais de Dieu par les événemens : jugez plutôt des événemens par l'idée que vous avez de Dieu. Dans les affaires régies par les hommes, il n'arrive des désordres , que parce que ceux qui s'en mêlent sont foibles , injustes ou ignorans. Aucune de ces imperfections ne se trouve dans Dieu. C'est lui sans doute qui régit l'univers : comment donc pourroit-il y avoir de véritables désordres ? Je vois deux choses à cet égard , dont l'une est évidente, & l'autre obscure. Il est évident que Dieu est juste , sage & tout-puissant ; il n'est pas évident que ce qui paroît un désordre le soit en effet , Dieu pouvant avoir des lumières supérieures aux nôtres : je décide de l'incertain par le certain , & je conclus que tout est dans l'ordre.

2^o Pour les *besoins* du corps , bien loin qu'ils me fassent douter de la bonté de Dieu , j'y trouve des marques sensibles de son attention paternelle sur nous. Je les regarde comme d'utiles distractions , par où il nous empêche de nous livrer trop long-tems à un travail soutenu qui nous consumerait. Et ce que j'admire encore davantage , c'est que ces

incommodités apparentes sont les sources de nos plaisirs. Je ne bois & ne mange avec délices, qu'autant que les besoins m'y ont excité par l'importunité de leur aiguillon. L'ouvrier se leve & court à l'atelier : le seul mobile qui le remue d'ordinaire est l'espoir du gain. Son activité ne lui laisseroit prendre aucun relâche, si Dieu, qui la modere par l'impression des besoins du corps, ne le forçoit à quitter son travail. Mais son estomac affamé l'oblige, au moins trois fois le jour, à suspendre son pénible exercice. Il obéit à cette voix impérieuse : la fatigue lui a aiguisé l'appétit ; il l'affouvit avec une volupté que la mollesse & l'inaction des Grands ne leur permettent pas de goûter : il reprend ensuite courageusement le rabot ou la lime, & va, par la sueur & l'agitation de son corps, mériter un autre repas aussi délicieux que celui qu'il vient de faire.

3^o Un autre motif dont s'autorisent, pour nier la Providence, les ingrats qui la méconnoissent, est l'empire des *passions* sur le cœur humain. Il leur semble que l'homme est fort à plaindre, de ce qu'il s'éleve dans son ame des sentimens indéliérés qu'il n'est pas maître de prévenir : ils appuient sur les funestes

effets des passions, & ferment les yeux sur les avantages infinis qu'elles produisent. Détesterons-nous donc le feu, parce qu'il peut nous consumer ; l'eau, parce qu'elle peut nous engloutir ; le fer, par les ravages dont peut être l'instrument ?

Nos passions ne sont point notre ouvrage : nous les éprouvons dès la plus tendre enfance ; nous sentons avant de penser. Ce sont donc des présens de la nature, ou, pour mieux dire, des dons de Dieu ; car le philosophe n'entend autre chose par la nature, que la main bienfaitrice du Tout-Puissant. Or, Dieu n'a pas fait sans doute à ses créatures des présens empoisonnés.

Non-seulement les passions ne sont pas mauvaises en elles-mêmes ; mais elles sont bonnes, utiles & nécessaires.

Il est juste & naturel qu'une créature intelligente souhaite sa félicité, & travaille à se la procurer. Or deux choses concourent à la félicité ; l'exemption des peines, & la jouissance du plaisir ; & c'est-là précisément ce qui fait l'objet de toutes les passions. Toutes ont pour fin d'écarter de nous ce qui pourroit altérer notre bonheur, ou de nous assurer la possession de ce qui peut l'augmenter.

Tout sentiment qui naît en nous de

la crainte des souffrances ou de l'amour du plaisir, est donc légitime & conforme à notre instinct. Mais, comme cet instinct n'est point libre, il n'est pas non plus éclairé, & n'a pas besoin de l'être, puisqu'il n'est pas fait pour se conduire lui-même. Il fuit le mal & cherche le bien; mais il faut qu'on lui montre l'un & l'autre : il ne s'y connoît pas par lui-même; & c'est l'ouvrage de la raison de faire pour lui ce discernement. C'est à elle qu'il appartient de régler les sentimens, en les appliquant chacun à leurs propres objets, & en les contenant dans de justes bornes; & c'est précisément à quoi nous manquons souvent, en ne suivant pas ses lumières (a).

* Dans l'état d'une vie pastorale, mille objets ramènent l'homme à l'idée d'une Providence universelle. Si la nuit le surprend dans les déserts, il se repose assis sur quelque roche élevée, d'où il

(a) *Note de l'Editeur.* Pour faire disparaître jusqu'à l'ombre de l'équivoque, dans une matière aussi délicate, il faut observer qu'en disant que les passions sont bonnes en elles-mêmes, on ne prétend point justifier ces désordres qui corrompent le cœur, dégradent l'homme, troublent la société, & qui ne sont que l'abus des passions, comme l'ivresse est l'abus de l'usage du vin, qui en lui-même est bon & salutaire.

* Le Théisme, Essai philos.

contemple l'astre du jour qui descend comme à regret sous l'horizon, & laisse encore briller quelque feu pour consoler la nature. Déjà les couleurs s'effacent, & l'obscurité devient plus noire; déjà les bêtes féroces font entendre leurs hurlemens; le sauvage effrayé se heurte en tâtonnant dans la forêt, & croit voir étinceler leur prunelle sanglante.

Mais voici que la lune officieuse darde au travers des bois ses rayons argentés, & lui montre le chemin de sa cabane. Ce secours inattendu, que la Providence paroît lui offrir, excite sa joie & ses transports. Il les sent renaître au printems, lorsque les fleurs épanouies exhalent leurs parfums au milieu des feuilles naissantes; lorsque les oiseaux trouvent çà & là une subsistance facile, & que Dieu semble la leur verser de sa main. C'est sur-tout dans des scènes aussi touchantes que le sauvage Américain s'écrie: *O grand Esprit! nous te voyons par-tout!*

§. V.

Devoirs de l'Homme à l'égard de Dieu.

* Ce n'est pas précisément parce que Dieu est grand que nous lui devons des

* Les Mœurs, I. Partie.

hommages, c'est parce que nous sommes ses vassaux, & qu'il est notre Souverain. Le sultan de Constantinople est un des plus puissans monarques ; mais, n'étant pas ses sujets, nous ne lui devons point d'hommages. Dieu seul possède sur le monde entier un domaine universel, dont celui des rois de la terre n'est tout au plus que l'ombre. Ceux-ci tiennent leur pouvoir, au moins dans l'origine, de la volonté des peuples : Dieu ne tient sa puissance que de lui-même. Il a dit : *Que le monde soit fait*, & le monde a été fait. Voilà le titre primordial de sa royauté. Les rois publient des édits pour la police de leurs Etats ; leurs officiers, le glaive en main, en procurent l'exécution : Dieu veut, & l'univers prend la forme qu'il lui plaît. Nos rois sont maîtres des corps, mais Dieu commande aux cœurs. Ils font agir, mais il fait vouloir. Autant son empire sur nous est supérieur à celui de nos souverains, autant lui devons-nous rendre de plus profonds hommages.

Ces hommages dus à Dieu, sont ce qu'on appelle autrement culte ou Religion. On distingue pour l'ordinaire deux sortes de culte, l'un intérieur, & l'autre extérieur ; tous deux sont d'obligation.

CHAPITRE II.

L'ATHÉISME.

§. I. Réfutation d'un de ses principaux raisonnemens.

* C'Est une belle démarche de l'esprit humain, un élanement divin de notre raison, si j'ose ainsi parler, que cet ancien argument : *J'existe ; donc quelque chose existe de toute éternité.* C'est embrasser tous les tems du premier pas & du premier coup d'œil. Rien n'est plus grand, mais rien n'est plus simple. Cette vérité est aussi démontrée que les propositions les plus claires de l'arithmétique & de la géométrie : elle peut étonner un moment un esprit inattentif, mais elle le subjuge invinciblement le moment d'après. Enfin elle n'a été niée par personne ; car, à l'instant qu'on réfléchit, on voit évidemment que si rien n'existoit, tout seroit produit par le néant, par le hasard ; notre existence n'auroit nulle cause, ce qui est une contradiction absurde.

* Homélie prononcée à Londres, en 1765, dans une assemblée particulière.

Nous sommes intelligens ; donc il y a une Intelligence éternelle. L'univers ne nous atteste-t-il pas qu'il est l'ouvrage de cette Intelligence ? Si une simple maison bâtie sur la terre, ou un vaisseau qui fait sur les mers le tour de notre petit globe, prouve invinciblement l'existence d'un ouvrier ; le cours des astres & toute la nature démontrent l'existence de leur Auteur.

Non, me répond un partisan de Strabon ou de Zénon, le mouvement est essentiel à la matière ; toutes les combinaisons sont possibles avec le mouvement ; donc, dans un mouvement éternel, il falloit absolument que la combinaison de l'univers actuel eût sa place. Jetez mille dés pendant l'éternité, il faudra que la chance de mille surfaces semblables arrive ; & on assigne ce qu'on doit parier pour ou contre.

Ce sophisme a souvent étonné des esprits sages, & confondu les superficiels : mais ce n'est, après tout, qu'un sophisme trompeur.

1° Il n'y a nulle preuve que le mouvement soit essentiel à la matière : au contraire, tous les sages conviennent qu'elle est indifférente au mouvement & au repos ; & un seul atome, ne remuant pas de

de sa place, détruit l'opinion de ce mouvement essentiel.

2° Quand même il seroit nécessaire que la matiere fût en motion, comme il est nécessaire qu'elle soit figurée, cela ne prouveroit rien contre l'Intelligence qui dirige son mouvement & qui modele ses diverses figures.

3° L'exemple de mille dés qui amènent une chance, est bien plus étranger à la question qu'on ne croit. Il ne s'agit pas de sçavoir si le mouvement rangera différemment des cubes. Il est sans doute très-possible que mille dés amènent mille six ou mille as, quoique cela soit très-difficile; ce n'est là qu'un arrangement de matiere, sans aucun dessein, sans organisation, sans utilité: mais que le mouvement seul produise des êtres pourvus d'organes dont le jeu est incompréhensible; que ces êtres produisent leurs semblables; que le sentiment de la vue, qui au fond n'a rien de commun avec les yeux, s'exerce toujours quand les yeux reçoivent les rayons qui partent des objets; que le sentiment de l'ouïe, qui est totalement étranger à l'oreille, nous fasse à tous entendre les mêmes sons, quand l'oreille est frappée des vibrations de l'air; c'est-là le véritable nœud de la question; c'est-là ce

que nulle combinaison ne peut opérer sans un artisan. Il n'y a nul rapport des mouvemens de la matiere au sentiment, encore moins à la pensée. Une éternité de tous les mouvemens possibles ne donnera jamais ni une sensation ni une idée ; & , qu'on me le pardonne, il faut avoir perdu le sens ou la bonne foi, pour dire que le seul mouvement de la matiere fait des êtres sentans & pensans.

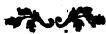
Aussi Spinoza, qui raisonnoit méthodiquement, avouoit-il qu'il y a dans le monde une Intelligence universelle.

Cette Intelligence, dit-il avec plusieurs philosophes, existe nécessairement avec la matiere : elle en est l'ame ; l'une ne peut être sans l'autre. L'Intelligence universelle brille dans les astres, nage dans les élémens, pense dans les hommes, végete dans les plantes : *Mens agit molem, & magno se corpore miscet.*

Ils sont donc forcés de reconnoître une Intelligence suprême ; mais ils la font aveugle & purement mécanique ; ils ne la reconnoissent point comme un principe libre, indépendant & puissant. Il n'y a, selon eux, qu'une substance ; & une substance n'en peut produire une autre. Cette substance est l'universalité des choses, qui est à-la-fois pensante, sentante, étendue, figurée.

Mais raisonnons de bonne foi. N'apercevons-nous pas un choix dans tout ce qui existe ? Pourquoi y a-t-il un certain nombre d'especes ? Ne pourroit-il pas évidemment en exister moins ? ne pourroit-il pas en exister davantage ? Pourquoi, dit le judicieux Clarke, les planètes tournent-elles en un sens plutôt qu'en un autre ? J'avoue que, parmi d'autres argumens plus forts, celui-ci me frappe vivement : *Il y a un choix ; donc il y a un Maître qui agit par sa volonté.*

Cet argument est encore combattu par les athées ; vous les entendez dire tous les jours : *Ce que vous voyez est nécessaire, puisqu'il existe.* Eh bien ! leur répondrai-je, tout ce qu'on pourroit déduire de votre supposition, c'est que, pour former le monde, il étoit nécessaire que Dieu fît un choix. Ce choix est fait ; nous sentons, nous pensons, en vertu des rapports que Dieu a mis entre nos perceptions & nos organes. Examinez, d'un côté, des nerfs & des fibres ; de l'autre, des pensées sublimes ; & ayoutez qu'un Etre suprême peut seul allier des choses si dissemblables.



§. II.

Pensées diverses contre les Athées.

* Il est un livre ouvert à tous les yeux ; c'est celui de la nature. C'est dans ce grand & sublime livre qu'on apprend à connoître son divin Auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire , parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les esprits.



** Tenez votre ame en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu , & vous n'en douterez jamais.



*** Vous jugez que j'ai une ame intelligente , parce que vous appercevez de l'ordre dans mes actions : jugez donc , en voyant l'ordre de ce monde , qu'il y a une Âme souverainement intelligente.



**** Dans le système qui admet un Dieu , on n'a que des difficultés à surmonter ; & dans tous les autres systèmes , on a des absurdités à dévorer.

* Emile de J. J. Rousseau.

** *Id. ibid.*

** Dictionnaire philos.

**** *Ibidem.*



* Il suffiroit de l'ordre admirable qui regne dans la nature pour fonder l'existence de Dieu, si nous n'en avions déjà des preuves évidentes. Cet ordre nous montre que cet Etre est sage, intelligent & raisonnable, par la volonté duquel tout est réglé, & de qui les hommes, ainsi que toutes les créatures, sont forcés de dépendre. Nous devons en conclure que nous devons l'aimer, le respecter, & nous soumettre sans murmure à ses décrets suprêmes, qui, quoique souvent fâcheux pour nous, doivent toujours être regardés comme partant d'un Etre sage, dont il n'est pas possible à l'homme d'approfondir ni l'essence ni les vues.

§. III.

Instabilité de l'Athéisme.

** Il est assez apparent que ceux qui affectent, dans les compagnies, de combattre les vérités les plus communes de la Religion, en disent plus qu'ils n'en pensent. La vanité a plus de part à leurs disputes que la conscience. Ils s'imaginent que la singularité & la hardiesse des sen-

* De l'indifférence des Religions, par M. ***

** Analyse de Bayle.

timens leur procurera la réputation de grands esprits. Les voilà tentés d'étaler, contre leur propre persuasion, les difficultés à quoi sont sujettes les doctrines de la Providence & celles de l'Evangile. Ils se font donc peu à peu une habitude de tenir des discours impies; &, si la vie voluptueuse se joint à leur vanité, ils marchent encore plus vite dans ce chemin. Cette mauvaise habitude, contractée, d'un côté, sous les auspices de l'orgueil, & de l'autre, sous les auspices de la sensualité, émouffe la pointe des impressions de l'éducation; je veux dire qu'elle assoupit le sentiment des vérités qu'ils ont apprises dans leur enfance, touchant la Divinité, le paradis & l'enfer. Mais ce n'est pas une foi entièrement éteinte; ce n'est qu'un feu caché sous les cendres; ils en ressentent l'activité dès qu'ils se consultent, & principalement à la vue de quelque péril: on les voit alors plus tremblans que les autres hommes. J'ai oui dire à un gentilhomme qui avoit été à M. le comte de Soissons, que Saint-thibal, fameux esprit fort, se plaignoit de ce qu'aucun homme de leur secte n'avoit le don de persévérance. « Ils ne nous » font point d'honneur, disoit-il; quand » ils se voient au lit de la mort, ils se

» démentent , ils meurent comme les
 » autres. » Sainthibal pouvoit ajouter ,
 qu'ordinairement ils passent jusqu'aux mi-
 nuties de la superstition. L'exemple de
 Tullus Hostilius est admirable sur ce su-
 jet : une longue maladie terrassa tellement
 ce prince , qu'il passa de l'esprit fort , à
 l'esprit superstitieux & propagateur des su-
 perstitions. . . .

. . . . Ces réflexions me portent à croire
 que ces athées prétendus , qui parlent si
 haut , ne sont pas intérieurement persua-
 dés de ce qu'ils disent. Ils n'ont guère
 examiné ; ils ont appris quelques objec-
 tions , ils en étourdissent le monde ; ils
 parlent par un principe de fanfaronne-
 rie , & ils se démentent dans le péril. Le
 célèbre Desbarreaux étoit un athée de
 cette classe : en santé , c'étoit un homme
 d'un libertinage outré ; malade , il faisoit
 des sonnets dévots. C'est ce que Bour-
 fault lui reprocha , dans une lettre dont
 la suscription étoit conçue en ces termes :
*A monsieur Desbarreaux , qui ne croit en
 Dieu que lorsqu'il est malade.* Bourfault ,
 en lui envoyant cette lettre , y joignit la
 fable du *Faucon malade* , qui prie sa mere
 d'intercéder pour lui auprès des dieux. La
 fable se terminoit par ce trait de morale ,
 que , *s'il y a quelque chose de plus ex*

travagant que de ne pas croire en Dieu ; c'est la foiblesse de l'invoquer sans y croire.

On suppose que ce fut la réponse de la mere du Faucon. . . . Il arrive tous les jours que ceux qui n'ont rien déterminé positivement ni sur l'existence ni sur la non - existence de Dieu , lui font des vœux & des prieres à la vue d'un grand péril. Tel est l'état de presque tous les incrédules : ils disent qu'ils ne connoissent pas clairement l'existence d'une Divinité ; mais aussi ils ne connoissent pas clairement qu'elle n'existe point. Il est naturel que de telles gens , aux approches de la mort , prennent le parti le plus sûr , & qu'ils se recommandent à la grace & à la miséricorde divines.

Bion , un des philosophes les plus impies , étant tombé malade à Chalcis , où il s'étoit retiré , il changea de ton , & donna dans une extrémité toute opposée ; il devint superstitieux , il eut recours aux ligatures & à d'autres charmes. Diogene Laërce s'est bien moqué de lui à ce sujet. « Cet homme , dit-il , qui , à » ce qu'on prétend , nia l'existence des » dieux , & qui , en persistant dans cette » opinion , quoique mauvaise , pouvoit » au moins s'acquérir la réputation d'un » homme constant & intrépide ; cet

» homme ne fut pas plutôt malade, qu'il
 » chanta la palinodie. Il n'étoit jamais
 » entré dans un temple, il se moquoit
 » même de ceux qui offroient des sacri-
 » fices ; & le voilà qui immole des vic-
 » times, qui offre des parfums, qui rem-
 » plit les narines des dieux de la fumée
 » des viandes & de l'encens. Non con-
 » tent de dire à Jupiter, *J'ai péché, par-*
 » *donnez-moi mes offenses*, il tend le cou
 » à une vieille qui l'exorcise, il met à ses
 » bras des ligatures, il attache un laurier à
 » sa porte, se soumettant à tout, pourvu
 » qu'il conserve par-là ses jours. L'insensé !
 » il ne croit les dieux que lorsqu'il est
 » intéressé à les admettre, comme s'ils
 » n'existoient que du moment où Bion
 » se persuade enfin qu'ils existent. » Ce
confiteor de Bion est remarquable ; mais
 il n'a rien, au reste, de fort étonnant ;
 c'est la conduite ordinaire de la plupart
 des impies. Comme ils n'ont pas de prin-
 cipes, ils ne font que douter, ils ne par-
 viennent jamais à la certitude. Se voyant
 donc dans le lit d'infirmité, où l'irreligion
 n'est plus d'aucun usage, ils prennent le
 parti le plus sûr, celui qui promet une
 félicité éternelle, en cas qu'il soit vrai,
 & qui n'expose à aucun risque, en cas
 qu'il soit faux.

§. IV.

*L'Athéisme est-il un principe de politesse ?
est-il tolérant ?*

* En adoptant les paroles de Bacon, que le siècle d'Auguste, où l'athéisme a eu le plus de partisans, a été un des plus polis ; il faut répondre : *Graces à Auguste, qui étoit naturellement poli.* Mais si dans ce siècle-là, avec de la politesse, on avoit eu de la religion, & sur-tout de saines idées de religion ; si seulement la philosophie des Stoïciens avoit pris la place de celle des Epicuriens, la politesse se seroit soutenue, au lieu qu'elle tomba avec Auguste. L'empire devint dans la suite, & dans la capitale & dans les provinces, un chaos de monstres & d'horreurs ; ce qui souffroit quelque interruption, lorsque le trône étoit occupé par des empereurs qui avoient des idées & des sentimens de religion, mais qui recommençoit toujours avec les athées & les brutaux.

L'athéisme est donc fort éloigné d'être par lui-même un principe de politesse. Un athée, à proprement parler, n'a aucun principe : s'il se trouve par hasard d'un tempérament doux, & qu'il ait assez

* Discours sur la liberté de penser, par Collins.

LA RELIGION. 35

d'esprit pour comprendre qu'il ira plus sûrement à ses fins par la politesse, il se rendra poli; mais si, par l'effet d'un tempérament opposé ou d'une mauvaise éducation, il est rude, & prend plaisir à maltraiter les hommes, il fera tout ce à quoi son humeur le portera, sur-tout s'il n'a pas assez de génie pour bien démêler ses véritables intérêts, ou si la raison, qui l'éclairera quelquefois, ne se trouve pas chez lui le principe le plus fort & le plus efficace. On n'a pas à craindre des athées les effets cruels du fanatisme, pendant qu'ils sont en petit nombre, & par-là réduits à la nécessité de se déguiser: mais si une fois ils devenoient les maîtres, en vertu de quel principe, je vous prie, regarderoient-ils sans chagrin des gens qui les regarderoient, eux, comme les ennemis du Souverain de l'univers, indignes de vivre, par leur mépris pour l'adorable Auteur de leur vie, & de toutes les douceurs dont elle est accompagnée? On sent vivement les maux présens; on connoît dans toute leur étendue ceux qu'on a sous les yeux: mais on ne se forme pas des idées si exactes de ceux qu'on n'apperçoit qu'en éloignement. C'est par cette raison que de grands hommes, frappés des tristes effets de la

superstition & du fanatisme, en ont fait des paralleles avec l'athéisme, où ils n'ont pas pensé à faire entrer ce que cet opprobre de la nature humaine a de dangereux, & ce qu'il feroit, s'il étoit libre & puissant.

§. V.

Difficulté de convertir un Athée.

.... Les erreurs par lesquelles un superstitieux embrouille son système de religion, sont toujours mêlées de quelques vérités; & ces vérités sont des principes dont on peut, si on prend bien son tems, & si on sçait bien le manier, se servir pour le ramener de ses erreurs: en sorte qu'avec le mal, on trouve dans l'esprit même du superstitieux des remèdes pour le guérir. J'en dis autant du fanatique, quand ses visions n'ont pas pour fondement quelque dérangement physique du cerveau. Mais l'athéisme, de l'aveu même de l'auteur que je combats, suppose un renversement total de la raison; & quand un homme est résolu de ne se rendre à quoi que ce soit, & de prendre sur toutes choses le parti de l'incertitude, on ne trouve en lui, quoi que ce soit par où on le puisse saisir. Un homme engagé dans le vice, mais qui ne laisse pas d'admettre

des principes de religion, a des momens de calme, dont on peut profiter pour l'engager à renoncer à ses vices, ou du moins à en suspendre ou à en modérer le cours : mais si un athée se plaît dans l'injustice & dans la débauche, par où l'engagera-t-on à renoncer à ses penchans & à se faire violence ?

En quoi peut un athée faire consister le souverain bien, que dans la volupté ; & le souverain mal, que dans la douleur ? Or, suivant la maxime de Cicéron, que l'auteur veut bien adopter, comme fort juste, « lorsqu'on ne fait point dé-
 » pendre le souverain bien de la vertu
 » & de l'honnêteté, & qu'au lieu de l'y
 » faire consister, on ne le mesure que
 » par l'utilité & l'intérêt, il est clair que
 » si l'on veut être d'accord avec soi-
 » même, & si la bonté du naturel ne
 » l'emporte quelquefois sur ses principes,
 » on ne sçauroit être ni bon ami, ni équi-
 » table, ni bienfaisant ; & qu'il n'est pas
 » possible de trouver ni force dans celui
 » qui croit que la douleur est le souverain
 » mal, ni tempérance dans celui qui fait
 » son souverain bien de la volupté. »



§. VI.

Reflexions sur les Athées.

* Il faut que l'athée garde en son cœur des motifs secrets bien puissans , pour embrasser un système si décourageant & si triste. Quelle différence de bonheur actuel ou espéré , entre lui & le croyant ! La vie offre à chacun d'eux une suite de plaisirs à peu près pareils ; mais cette suite n'est pour l'un qu'un léger prélude , au lieu que l'autre y concentre tout son espoir ; & ses plaisirs s'aigrissent encore par les réflexions ameres qu'il est forcé d'y joindre. Le croyant jouit en paix , parce qu'il a l'espoir de jouir toujours ; l'athée se trouble & s'empresse , parce qu'il ne dispose que d'un moment qui ne reviendra jamais. La voûte des cieux , si vaste & si brillante , fait sur chacun d'eux une impression bien différente ; l'un y reconnoît sa patrie , & l'autre n'apperçoit qu'une décoration fortuite & passagere.

L'athée qui contemple la nature , se voit environné d'agens bruts , dont l'action rigide & irrévocable l'entraîne au

* Le Théisme , Essai philos.

néant. Les êtres sensibles ne l'émeuvent guères ; car il ne voit en eux que des agrégations forcées qui vont se dissoudre. La nature des atomes n'est point inférieure à la fiente ; les marbres, les cailloux, sont les égaux & ses frères ; & c'est apparemment la dureté de son cœur qui l'empêche d'y répugner. Cruel à lui-même, il rejette un Dieu dont la grandeur seroit sa sauve-garde ; & c'est sous la main de fer de la fatalité qu'il se réfugie. Il s'enfonce à dessein dans les ténèbres, & fuit la lumière, que ses yeux ne peuvent plus supporter. Il a cru se rendre heureux, en coupant le nœud des chaînes sociales ; mais cette prétendue liberté n'est qu'un malheureux abandon ; c'est l'état d'un voyageur perdu dans un désert vaste & aride. Tous les êtres se tiennent par le principe commun qui les produit & les conserve ; mais l'athée se détruit lui-même, en niant ce principe ; il s'isole, il se retranche de l'arbre dont la tige seroit à le soutenir.

La tristesse qui ronge le cœur de l'incrédule, dément en secret le rire dont il se masque. Sa morale Epicurienne, qui ne parle que de plaisirs, est, au fond, la plus désespérante que l'on ait pu imaginer ; c'est un cadavre chargé de fleurs.

40 LIVRE PREMIER.

Bientôt les pertes de l'âge approchent Pathée de la décrépitude, & lui font entendre la mort qui secoue les clefs du tombeau. Quel malheur, que de sentir peu à peu les appuis de la vie nous défailir, & de descendre pas à pas dans cette profondeur obscure & muette qui doit nous engloutir pour jamais !.

L'homme, au contraire, qui adore la Divinité qui l'a créé, ressent avec transport la douce harmonie de la nature. L'ensemble & l'accord de tous les mouvemens, lui démontrent une Sagesse qui les dirige ; l'immensité des choses, leur splendeur, leur utilité, le font tressaillir sans épouvante. Il lui suffit de lever les yeux, pour voir sur sa tête un exemplaire de la Divinité. Il s'égare dans des palais enchantés dont il ne voit pas encore le Maître ; mais dans les richesses qui brillent de toutes parts, il reconnoît les symboles de sa magnificence & de sa grandeur. Il ne murmure point d'avoir des obligations à remplir ; c'est un moyen de s'acquitter envers son Créateur. L'aspect des épreuves qu'il doit subir ranime son courage & ses espérances ; c'est la carte de son pays natal, c'est le chemin qui mène à l'immortalité.

Il est trop vrai que la plupart des

hommes perdent de vue l'idée de Dieu, ou la défigurent ; mais n'accusons pas pour cela l'insuffisance des facultés humaines ; c'est l'abus même de ces facultés, c'est la corruption des grandes sociétés, qui nous déprave l'esprit par le cœur. Un sentiment secret nous rappelle notre céleste origine, & chaque jour nous ramène l'aspect des chiffres divins taillés dans les cieux.

Lorsque le soleil, caché par la terre, achève son cours sous nos pieds, la nuit s'étend, l'horizon s'efface, & l'hémisphère disparoît dans les ténèbres. Mais bientôt l'orient s'enflamme à l'approche du jour ; l'astre environné de nuages d'or élève peu à peu sur la mer son disque brillant, & partage les flots par une large traînée de lumière. Voilà l'image de la Divinité, que la nature se plaît à nous offrir. Vous voyez que le soleil fait pâlir les flambeaux de la nuit, & répand la clarté jusqu'aux extrémités du monde : à son aspect, toute la nature brille ou s'enflamme, l'éclat des objets rejailit de toutes parts, & la source de la lumière paroît n'en être plus que le centre. C'est ainsi que la Divinité nous éclaire par la loi qu'elle écrit dans nos cœurs. Sans cette loi, qui élève nos pensées vers le

ciel , toute harmonie s'évanouit pour nous ; & l'homme abandonné reste plongé dans les ténèbres.

§. VIII.

(a) *Dialogue entre le comte de Bissi ,
& le chevalier d'Etavigni , sourd
de naissance.*

LE COMTE DE BISSI.

« Avant votre instruction , aviez-vous
» l'idée d'un Etre supérieur à vous ?

LE CHEVALIER D'ETAVIGNI.

» Un jour je m'égarai dans une hor-
» rible folitude ; & , perdant sans res-
» source le chemin de mon village , qui

(a) *Note de l'Auteur.* « On connoit les talens de
» M. Péreyre , qui apprend à parler aux sourds de nais-
» sance ; mais on ignore communément la conversa-
» tion d'un de ses meilleurs élèves avec M. le comte de
» Bissi. Cet élève , plein d'esprit & de mémoire , s'appe-
» loit *le chevalier d'Etavigni* , & fut mis entre les mains
» de cet illustre maître , il y a environ une vingtaine
» d'années. Au bout de quelques années d'instruction ,
» il fut en état de lire , d'écrire , de prononcer presque
» aussi bien que s'il eût eu la faculté d'entendre les
» sons. La conversation que l'on rapporte ici , se passa
» par écrit en présence de M. le comte d'Autrei. J'ai
» des preuves de son authenticité ; je vais la rapporter
» un peu abrégée , mais sans y rien changer , & même
» sans rédiger ce qu'elle a d'obscur. »

LA RELIGION. 43

» est au milieu des Cévennes, je conçus
» ce soupçon qu'il y avoit au-dessus de
» ma tête un Etre immense qui voyoit
» à-la-fois tout l'univers, & qui pouvoit
» me faire recouvrer le chemin. Les mou-
» vemens de mon ame exprimoient la de-
» mande que je lui faisois de me conduire
» au logis.

LE COMTE.

» Quel âge aviez-vous ?

LE CHEVALIER.

» Huit ou neuf ans.

LE COMTE.

» Avant ce tems, aviez-vous pensé
» que l'univers eût un maître ?

LE CHEVALIER.

» Les mouvemens que je vis alors dans
» les astres, & les accroissemens des ani-
» maux & des plantes, me persuaderent
» que l'univers avoit un moteur que je
» ne pouvois définir. Je conçus cette idée
» informé à sept lieues de Montpellier,
» dans une petite ville : j'avois pour-lors
» neuf ans.

LE COMTE.

» Après que vous vous fûtes égaré

44 LIVRE PREMIER.
» l'idée de la Divinité s'est-elle renou-
» velée ?

LE CHEVALIER.

» Mes idées, à cet égard, ne se per-
» fectionnoient point. Avant mon ins-
» truction, je mourois d'envie de sça-
» voir ce que cet Etre étoit, & je sou-
» haitai ardemment d'avoir l'ouïe ; mais,
» depuis que M. Péreyre m'a instruit, je
» n'ai pas grande envie de l'avoir.

LE COMTE.

» Quelles sont les plus anciennes per-
» ceptions que vous vous rappeliez ?

LE CHEVALIER.

» D'abord les perceptions des objets
» sensibles m'ont conduit à me former
» l'idée de mon corps, puis de mon ame.

LE COMTE.

» Vous dites-vous implicitement, *Je*
» *suis...* *Que suis-je ?*

LE CHEVALIER.

» Je n'avois pas un langage tel que
» vous l'avez pour m'entretenir avec moi-
» même. La peinture intellectuelle me
» tenoit & me tient lieu de langage. J'eus
» l'idée de mon être autant qu'il tombe

» sous les sens, & la notion de mon être
» intellectuel.

LE COMTE.

» Aviez-vous l'idée de communiquer
» avec l'intelligence des autres hommes ?

LE CHEVALIER.

» Je faisois des gesticulations; j'enten-
» dois celles des personnes habituées au-
» tour de moi, quand elles vouloient ex-
» primer ce qui m'étoit familier. J'eus
» une notion d'un Etre qui les interpré-
» toit au dedans de moi-même.

LE COMTE.

» Quelle idée vous formiez-vous de
» l'intelligence d'autrui ?

LE CHEVALIER.

» J'en jugeai par la mienne. C'est vers
» dix ans que ma raison commença à se
» former; car alors je me rendis raison de
» ce que je sentoais, & de ce que j'avois
» senti plus confusément auparavant.

LE COMTE.

» Quelle idée aviez-vous du tems ?

LE CHEVALIER.

» Confuse. Il me paroissoit couler,

» comme il m'a paru depuis, avec les
 » mouvemens périodiques.

LE COMTE.

» A quoi pensiez-vous le plus souvent
 » à onze ou douze ans ?

LE CHEVALIER.

» Au spectacle de la nature & à moi-
 » même. Mes réflexions étoient foibles ;
 » cependant je me souviens qu'un jour à
 » mon réveil, je sentis vivement la diffi-
 » culté de faire connoître distinctement,
 » par gesticulations, les rêveries que je
 » venois d'avoir. 1^o Un jour, ayant gravi
 » sur un rocher presque inaccessible, au
 » sommet d'une des plus hautes monta-
 » gnes des Cévennes, je fus étonné de
 » voir le soleil se lever pour ainsi dire
 » sous mes pieds ; j'admurai la concavité
 » immense du ciel, & l'abaissement des
 » extrémités de la terre, lesquelles tou-
 » choient le ciel : c'étoit le 3 Mai 1750 ;
 » il y geloit, & le chaud étoit extrême
 » dans les vallons. 2^o Je ne puis com-
 » prendre comment, pendant mon som-
 » meil en bas Languedoc, je fus transféré
 » porté à Versailles, lieu de ma naissance.
 » Je m'y promenai ; j'admurai les jardins :
 » j'eus de la peine à comprendre com-
 » ment mon être intellectuel sembloit

» sortir de mon être corporel pour par-
 » courir tout l'univers. J'observai aussi
 » que dans ce tems les nuées, qui m'a-
 » voient surpris sur les hautes montagnes
 » des Cévennes, se fondirent, & se ré-
 » pandirent en torrens dans les vallons.

» Etant à Ganger, je vis une chambre
 » obscure : on me fit éloigner de cette
 » chambre pour y dessiner mon portrait.
 » Un demi-quart d'heure après, on se
 » plaignit que j'avois changé de place ;
 » alors je fis une gesticulation qui vouloit
 » dire : il faut s'en prendre aux mouve-
 » mens du soleil, au déplacement des
 » ombres.

» Un jour je vis le soleil au travers
 » d'un verre noirci ; cet astre me parut
 » semblable à la pleine lune, & marcher
 » à grands pas. Je conclus que c'étoit lui
 » qui causoit la vicissitude des saisons,
 » des jours & des nuits.

LE COMTE.

» Lorsque quelqu'un vous affectoit en
 » bien ou en mal, réfléchissez-vous à
 » cette affection de votre ame ?

LE CHEVALIER.

» Un jour que j'étois à sept lieues de
 » Montpellier, un tanneur voulut me
 » donner le fouet. La honte me porta à

48 LIVRE PREMIER.

» lui résister ; mais il exécuta par force son
» mauvais dessein. Dès-lors je soupçon-
» nai qu'il y avoit quelque chose qui de-
» voit le juger & le punir. A la réception
» des bienfaits & des caresses, mon ame
» en tressaillissoit de joie ; j'aimois ceux
» qui sçavoient avoir le cœur bon, &
» je haïssois les autres.

LE COMTE.

» Vous rappelez-vous d'avoir été saisi
» de frayeur avant votre instruction ?

LE CHEVALIER.

» Je me rappelle qu'un jour la terre
» s'éroula sous mes pas ; je roulai de
» trente pieds de haut, & frémis de tom-
» ber dans un abyme qui étoit proche du
» lieu de ma chute. Cet accident fit naî-
» tre en moi mille idées confuses & ter-
» ribles.

LE COMTE.

» Vous ne pouviez songer à la mort
» dont vous n'aviez aucune idée ?

LE CHEVALIER.

» Je pressentis ma mort, & y songeai
» quelquefois.

LE COMTE.

» Comment vous représentiez-vous la
» mort ?

LE

LE CHEVALIER.

» Je me représentois des ossemens ;
 » j'avois vu mille fois enterrer des cada-
 » vres.

LE COMTE.

» Vous rappelleriez-vous les réflexions
 » que vous fîtes à ce sujet ?

LE CHEVALIER.

» Je les réduis à deux chefs : 1^o je
 » croyois qu'après ma mort, je verrois
 » un monde inconnu, par les yeux d'un
 » être qui étoit en moi, & que je ne
 » pouvois expliquer : 2^o tout le contraire
 » de ce premier chef.

LE COMTE.

» Lorsqu'on vous a parlé de cet Être
 » suprême auquel vous pensâtes quand
 » vous vous perdîtes, & que vous aviez
 » eu tant d'envie de connoître, vous
 » avez dû retrouver avec plaisir le déve-
 » loppement de cette idée confuse.

LE CHEVALIER.

» En écrivant ce mot *Dieu*, M. Lu-
 » cas, mon premier maître, leva ses
 » mains au ciel : cela ne m'a pas donné
 » l'idée d'un moteur ; au lieu que, n'ayant
 » pas eu en vue ce mot *Dieu*, je fus

50 LIVRE PREMIER.

» élevé à une idée fort dissemblable, par
» un effet du trouble où étoit mon esprit.

» M. Peyrere m'ayant expliqué les at-
» tributs divins, je ne retrouvai pas d'a-
» bord quelques-unes de mes idées. Ayant
» étudié à fond la connoissance des êtres
» invisibles, j'ai remarqué que mes an-
» ciennes idées différent de celles qu'ont
» m'a données sur la manière de les con-
» cevoir, & de les représenter à l'esprit
» engagé dans la matière.

LE COMTE.

» Comment croyez-vous qu'un sourd
» puisse prier Dieu ?

LE CHEVALIER.

» Les sourds, instruits de la Religion
» par voie de gesticulation, peuvent
» prier Dieu, en lui faisant des gesticu-
» lations intérieures.

LE COMTE.

» Comment le priâtes-vous, lorsqu'é-
» tant égaré, vous lui demandâtes le che-
» min ?

LE CHEVALIER.

» Je lui présentai une peinture inté-
» rieure.

LE COMTE.

» En êtes-vous bien sûr ?

LE CHEVALIER.

» OÙ, monsieur : la peinture intérieure a cet avantage, qu'elle donne des mouvemens aux esprits subsistans dans le cerveau.

» Il me faut du tems pour tâcher de développer cette idée, en trouvant des expressions qui lui conviennent. Dans la peinture extérieure, les passions & les traits physionomiques paroissent être fixés ; au lieu que, dans la peinture intérieure, ils prennent le cours de leurs périodes métaphysiques.

LE COMTE.

» Sçavez-vous l'histoire du sourd de Chartres, dont il est parlé dans les Mémoires de l'Académie ? Lorsqu'il fut instruit, il fit entendre qu'il avoit mené jusques-là une vie purement animale.

LE CHEVALIER.

» Sans doute il lui eût fallu bien connaître la nature du langage, & la comparer avec son ancienne manière de converser avec lui-même ; & sçavoir la métaphysique moderne, & la comparer à la sienne propre, pour pouvoir répondre aux questions. Il est dit qu'il

52 LIVRE PREMIER.

» y répondit quelques mois après sa gué-
» rison ; par conséquent , on ne peut ajou-
» ter foi à ses réponses , qui sentent un
» homme fort peu approfondi , qui ne
» sçait trop ni la force de la question ,
» ni la valeur de la repliche.

» Il faut qu'un sourd & muet connoisse
» exactement le génie de la langue gram-
» maticale ; il faut qu'il fasse le parallele
» de sa métaphysique intérieure avec la
» métaphysique scolastique , &c. . . Il
» faut qu'il puisse rendre son ancienne
» façon de concevoir , &c : tout cela
» doit coûter beaucoup de tems , de lec-
» ture , de recherches , &c.

» Je soupçonnai qu'un jour il y auroit un
» Être invisible , qui devoit rendre à cha-
» cun ce qu'il mériteroit. Je ne pus défi-
» nir cet Être-juge : j'entrevois confu-
» sément , quoique vivement , qu'il a mis
» dans notre esprit ce que nous devons
» faire ; mais ce soupçon ne m'apprit pas
» quelles peines & quelles récompenses
» attendoient les méchans & les bons.
» Ce soupçon me fit paroître cet Être-
» juge de telle sorte , que , sans être vu
» des hommes , il les rémunéroit.

» Un jour , me trouvant en Norman-
» die , un ecclésiastique me pria de lui
» donner un certificat en bonne forme

LA RELIGION. 53

» de mes anciennes notions. Je le fis,
» en ces termes : Je n'ai eu aucune idée
» de Dieu , & je n'ai jamais pu compren-
» dre comment le monde a eu un com-
» mencement , & comment il aura une
» fin.

» Je ne fis pas alors de sérieuses réflé-
» xions sur la Divinité. Je ne comparai
» pas mes anciennes notions avec celles
» que la Religion m'avoit données ; & je
» pris le mot *Dieu* , dans le sens que lui
» donne le catéchisme.

LE COMTE.

» A quel signe avez-vous reconnu en-
» suite que vous vous étiez mépris ?

LE CHEVALIER.

» Je me rappelai les especes de besoins
» qu'éprouva mon ame, selon que je la con-
» noissois , lesquels lui firent obscurément
» appercevoir qu'il y avoit un Etre qui
» pouvoit prendre soin d'elle , & écarter
» d'elle tout ce qui lui faisoit peur , & qui
» pouvoit remplir ses desirs. Comparant
» ces notions obscures avec ce que la
» philosophie m'a appris depuis , j'ai re-
» connu que j'avois eu , à ma maniere ,
» des notions implicites de la Divinité.

LE COMTE.

» Comment se peut-il que vous ayiez

» pensé que le monde avoit toujours été ;
 » puisque vous crûtes , en voyant croître
 » les plantes , qu'un moteur secret con-
 » duisoit tout ?

LE CHEVALIER.

» Je sentis en moi des mouvemens in-
 » volontaires ; je voulus les éloigner.
 » Voyant qu'ils persistoient , je soupçon-
 » nai un moteur qui agissoit sur moi. Les
 » songes effroyables que j'ai eus pendant
 » la nuit , m'ont fait naître cette première
 » idée : d'elle , je vins à celles des accrois-
 » semens. Mes rêves terribles , qui m'of-
 » froient des monstres & des spectres ,
 » ont précédé de beaucoup mon égare-
 » ment dans les Cévennes. »

J'espère qu'on me sçaura gré d'avoir rapporté ce dialogue , aussi intéressant , qu'il est peu connu. En nous instruisant des progrès d'un sourd de naissance , il nous met en état de juger ceux d'un Sauvage isolé ; car ce sourd , ne pouvant communiquer avec les autres hommes , reste vis-à-vis de lui-même , & doit à soi toutes ses perceptions. S'il ne prouve pas rigoureusement en faveur des idées innées , il prouve au moins que l'idée d'un principe intelligent & suprême se produit bien naturellement dans notre esprit.

Je ne puis trop admirer ses réflexions sur les aveux qu'on a surpris au sourd de Chartres, & sur les inductions qu'on a voulu en tirer. Que de tems ne lui falloit-il pas pour apprendre les signes de nos idées, forcé qu'il étoit de travailler sur un fonds si différent ! Les nations policées, qui se ressemblent à tant d'égards, ont cependant bien de la peine à s'entendre, lorsqu'il est question de traduire l'expression des sentimens, & des idées abstraites ou composées. Les images premières sont les mêmes, parce que les hommes ont les mêmes sens pour les percevoir ; mais la variété des combinaisons n'a point de terme ; & l'on sent combien le génie des peuples, leurs besoins, leurs préjugés, leur police, doivent déterminer le choix & le nombre des idées & des sentimens qui se combinent. Comment donc ce sourd auroit-il pu, en si peu de tems, comparer ces perceptions avec celle d'un théologien, & juger de la valeur des signes ?

On s'étonnera probablement de ce que M. d'Etavigni a eu sitôt des idées abstraites, & encore de ce qu'il en a conservé le souvenir ; mais les circonstances le favorisoient à cet égard : car, étant privé de la communication des autres.

hommes, son éducation étoit plus fiene, ses idées lui étoient propres; & l'on sçait bien que les notions qu'on acquerra soi-même, se gravent beaucoup mieux que celles qu'on emprunte. Il est visible que plus on est recueilli, & plus les idées sont distinctes: il l'est aussi que moins les sensations se multiplient, & plus leur impression est profonde. Il y a donc double raison pour qu'un sourd de naissance ait des perceptions plus précoces & plus distinctes. J'ajouterai que la mémoire ne s'efface que par la répétition des mouvemens qui lui succèdent dans le cerveau; & la sensation de l'ouïe est la plus propre à ruiner l'empreinte des autres, puisqu'elle est forte, fréquente, & souvent confuse: elle peut, par ses ébranlemens, accélérer la confusion des traces occasionnées par la vue, &c. &c; & l'homme qui en est privé doit être plus borné que les autres, mais plus net dans ses pensées.

Quoique l'homme livré à lui-même puisse faire les progrès dont nous avons parlé, il se peut bien que l'action perpétuelle des sensations en élude l'effet, & l'empêche de s'y arrêter. On prétend qu'il y a des Sauvages qui n'ont aucune idée de la Divinité. Si le fait est vrai, ce sont des malheureux abrutis par des cir-

constances particulieres. La misere & l'abandon les ramenant sans cesse aux nécessités physiques ; & l'on ne peut dire qu'ils rejettent l'idée d'un Etre suprême, mais seulement qu'ils ne la connoissent pas. Le principe qui nous apprend à bien vivre, n'importe guères à des especes d'animaux qui ne songent qu'à s'empêcher de mourir.

L'expérience de tous les tems & de tous les lieux nous prouve que les hommes à peine associés, ne fût-ce que par familles, ont bientôt des principes explicites de religion naturelle. Je pourrois même prouver, par mille exemples, que les hommes simples ont énoncé autrefois les dogmes les plus sublimes & les plus vrais.

J'avoue qu'ils négligeoient de les affeoir sur des preuves rigoureuses, parce qu'ils avoient pour guide un sentiment énergique, & parce que les sophismes n'ayant pas encore lieu, la métaphysique raisonnée étoit inutile.



CHAPITRE III.

*Du Christianisme & des divines
Ecritures.**§. I. Parallele de l'esprit du Christianisme, avec celui du Musulmanisme.*

* **J**E remarque dans les déistes une affectation à relever & à mettre en beau la religion Mahométane. Ne seroit-ce point en vue de faire disparaître les avantages que la religion Chrétienne a sur elle ? Certes, quand des gens qui se piquent de raisonner, & qui, frappés de l'aveuglement & des préventions du reste des hommes, semblent prendre le parti de la droite raison & de l'évidence ; que des gens qui font profession de ces principes, avancent néanmoins dans des livres qu'ils ont eu tout le tems d'examiner, des raisonnemens très-minces, des réflexions pitoyables, ne donnent-ils pas tout lieu de croire qu'ils se font du moins laissés éblouir par quelque intérêt secret ? Veut-on opposer livre à livre ? L'Évangile contient cent maximes de douceur, de charité, de support, d'éloignement enfin

* Discours sur la liberté de penser.

pour la violence , pour une qu'on rencontre dans l'Alcoran. Veut-on opposer conduite à conduite ? A l'exception des Chrétiens qui , par le tribunal de l'Inquisition , violent si hautement les maximes de l'Évangile , de même que celles de l'humanité , quelle différence dans les maximes des Chrétiens & des Turcs (a) ! A entendre l'auteur , vous diriez que la maxime la plus sacrée des Turcs est de souffrir toutes les religions , moyennant un léger tribut de ceux qui s'éloignent de la dominante. Mais , sans compter que Mahomet lui-même a étendu sa domination & sa religion par les armes & en répandant le sang de ceux qui refusoient de se soumettre à ses lois , au lieu que les premiers prédicateurs de l'Évangile n'ont opposé à leurs persécuteurs que la patience & leur propre sang ; sans compter qu'encore aujourd'hui les Turcs , animés du même esprit que leur fondateur , se font un devoir de religion , de ne faire jamais avec les Chrétiens d'alliance de paix , mais de se borner à des trêves , comme s'ils étoient obligés de n'abandonner jamais le dessein de les détruire ; appellerons-nous un léger tribut , le tribut

(a) Note de l'Éditeur. Il ne faut pas oublier que c'est un Anglois qui parle.

des enfans qui servent à entretenir le corps des Janissaires ? Se borne-t-on à un léger tribut , quand on ne cesse de vexer , de piller , de harceler les Chrétiens , & sur-tout les ecclésiastiques ? On sçait que les patriarches Grecs sont déposés suivant le caprice des grands visirs , & décapités même sur les plus légers prétextes. Les duretés de l'Inquisition l'emportent-elles beaucoup sur celles dont les Turcs usent à l'égard des esclaves qui persévèrent dans le Christianisme ? Enfin , M. *** se flatte-t-il de ne rencontrer que des lecteurs qui n'auront jamais lu l'histoire des Turcs , qui ne sçauront point que les Mahométans sont divisés en plusieurs sectes (a) qui se haïssent à la fureur , & qu'il n'y a que la fuite qui puisse garantir du dernier supplice un homme qui abandonne l'Alcoran pour passer à la Religion Chrétienne ?

§. II.

Description d'une fête Mahométane.

On peut juger de l'esprit tolérant des Mahométans, par ce trait qu'en rapporte M. Carré, dans son Voyage des Indes orientales, Tome I. « A Carnicha, dit-

(a) Note de l'Editeur. Les Sunnis & les Schiaïs sont les plus puissans & les plus ennemis.

LA RELIGION. 61

» il, ville assez considérable de Perse,
 » j'assistai à une fête célèbre, qu'ils ap-
 » pellent le *Nouroux*, & qu'ils célèbrent
 » tous les ans, le 10 de la lune de Mai.
 » Dès le matin, toute la ville est en ru-
 » meur, & les habitans de la campagne
 » y arrivent de toutes parts pour hono-
 » rer la fête. Toutes les rues sont pleines
 » de monde; les fenêtres & les toits ne
 » présentent pas un spectacle peu agréable,
 » par une quantité de femmes & d'enfans
 » dont ils sont remplis. La cérémonie
 » commence par une marche confuse de
 » toutes sortes de gens qui rendent
 » étroites les plus grandes rues. Tout ce
 » monde suit une espece de biere cou-
 » verte des plus riches étoffes, parsemée
 » de fleurs, & environnée de cassolettes
 » & de parfums. Cette biere avance len-
 » tement, portée sur les épaules de six
 » hommes nus; mais c'est une chose
 » affreuse de les voir tout couverts de
 » sang, qu'ils tirent du corps à coups de
 » couteau, pour honorer *Mortus-Aly*:
 » c'est ainsi qu'ils nomment le person-
 » nage dont ils prétendent célébrer la
 » mort par cette sanglante tragédie.

» Cependant ils sont entourés de
 » joueurs d'instrumens qui, s'accordant le
 » mieux qu'ils peuvent à la voix des *Mo-*
 » *las*, (ce sont les prêtres du pays) font

» un concert lugubre , qui ne met que de
 » l'horreur dans l'esprit de ceux qui y font
 » attention. Cette marche fait quelques
 » tours dans les rues ; ensuite elle se rend
 » dans la grande place , où l'on trouve au
 » milieu une tente magnifique , destinée
 » à recevoir le cercueil d'Aly. Quand il
 » y fut posé , les *Molas* se rangerent au-
 » tour , & , avec la symphonie , rëcom-
 » mencerent les lamentations. Cela dure
 » jusqu'à ce que la populace , armée de
 » bâtons , de pierres , d'épées même &
 » de sabres , se sépare en deux corps ,
 » comme deux armées qui sont en pré-
 » sence & se préparent à donner. Auf-
 » sitôt la musique cesse , & il n'y a par-
 » tout qu'un silence religieux , qui tient les
 » spectateurs dans le respect & dans l'at-
 » tente du combat. Le plus ancien *Mola*
 » prend un livre , & lit toute la vie d'Aly.
 » On l'écoute tranquillement ; mais , lors-
 » que sur la fin il vient à lire comment
 » Aly , pour la défense de leur culte , a
 » été massacré indignement , alors , comme
 » si c'étoit le signal du combat , les deux
 » partis se choquent de furie , & frappent
 » à outrance , avec aussi peu de ménag-
 » ement que s'ils combattoient contre
 » leurs plus cruels ennemis. Ils assomment
 » leurs propres citoyens , leurs amis ,
 » leurs parens ; ils dépeuplent une ville

» qui est bien aise d'être dépeuplée , tant
 » la superstition a gagné les hommes , &
 » leur a apprêté de maux. Après une
 » heure de combat , les *Molas* les firent
 » cesser à grande peine ; ces enragés
 » étoient acharnés les uns sur les autres.

» Le tumulte étant fini , les hommes
 » destinés à cet emploi firent ranger le
 » peuple ; & ayant ramassé tous les corps
 » morts qui étoient couchés sur la place ,
 » ils les apportèrent proche de la tente.
 » Il y en avoit un assez grand nombre , &
 » la place retentissoit des acclamations du
 » peuple , & des louanges qu'on donnoit
 » à ces malheureux qui s'étoient sacrifiés.
 » On fit ensuite approcher les parens de
 » ceux dont on avoit reconnu les corps ;
 » & l'un des *Molas* fit un discours à leur
 » honneur , comme on en faisoit , dans
 » l'ancienne Grece , à l'honneur des ci-
 » toyens qui avoient été tués en combat-
 » tant vaillamment. La substance de son
 » discours fut , qu'une fin si noble étoit le
 » commencement d'une vie glorieuse &
 » immortelle ; que pour ceux qui avoient
 » perdu leurs proches , ils ne devoient
 » point les regretter , mais qu'ils devoient
 » seulement songer à les imiter & à les
 » suivre. Personne ne pleuroit dans un si
 » grand sujet , de pleurer ; & la force de
 » la superstition étoit telle , que tout en

64 LIVRE PREMIER.

» dansant & pleins de joie , ils empor-
» terent ces cadavres , & les mirent en
» terre avec des cérémonies qui ne res-
» sembloient en rien à des funérailles. »

On voit par-là quels soins on se donne pour perpétuer l'esprit & le schisme chez les Mahométans , pour y renouveler l'animosité des partis , & les rendre irréconciliables. On sçait d'ailleurs à quel point ils se haïssent ; mais nos libertins dissimulent tout cela : aux divisions des Chrétiens , qui ne sont ignorées de personne , ils opposent des portraits déguisés du Mahométisme & de sa douceur ; il est aisé de voir à quel dessein : ils comptent que dès qu'ils auront une fois amené un Chrétien à mettre l'Evangile en parallele avec l'Alcoran , & à plus forte raison lorsqu'ils l'auront amené à le regarder au dessous , ce Chrétien se trouvera bientôt sans religion. Mais qui gagnent-ils par - là ? Des gens qui s'impatientent de se perdre , & n'attendent pour cela que la plus foible occasion , le plus léger prétexte.

§. III.

Eloge des Livres saints.

* Je m'étonne infiniment de la subli-

* Le Théisme.

mité des livres sacrés, qui furent composés chez des peuples d'ailleurs ignorans & abrutis. Je pourrois citer ici quantité de passages de la sainte Bible, & je ferois voir que nul peuple, & même nulle secte de philosophes, n'a parlé de Dieu avec autant de grandeur & de vérité que les Juifs. Je m'en tiendrai au Pseaume CIII, monument précieux que la Grece la plus sçavante n'auroit pas désavoué. Je n'aurois pas de peine à faire voir que l'image de la création, telle qu'il la présente, est mieux confirmée par les faits, qu'aucun systême de philosophie naturelle. Mais, sans entrer dans aucune discussion épineuse, je vais en exposer brièvement une explication raisonnée. Après l'invocation, David décrit l'origine des choses; & s'adressant à Dieu, il dit :

.... *Extendis cælum sicut pellem, qui tegis aquis superiora ejus.*

» Vous étendez la voûte du ciel comme un pavillon, & vous en couvrez la partie supérieure par la masse des eaux. »

Le prophete présente d'abord la création du ciel & des étoiles; & c'est probablement dans cette vue, qu'il commence par représenter Dieu comme environné de lumière : *Amictus lumine sicut vestimento*; « couvert de lumière, comme d'un

» vêtement.» Cette précession est d'autant plus admissible, que nous voyons dans la Genèse la création de la lumière, & la distinction des jours & des nuits avant tout le reste. Ici donc la formation de la terre devient postérieure à celle du soleil, ce qui est très-conforme au système planétaire, & sur-tout à l'attraction. Il est bien vrai que Moïse parle de la création du soleil & des étoiles après la formation de la terre & la production des végétaux : mais n'étoit-ce pas dire que l'existence des astres ne dut être regardée comme réelle, que lorsque les animaux créés purent contempler l'éclat & l'immensité des cieux ? Ce n'est qu'à l'instant qu'ils commencerent à jouir de la vie, que l'univers devint sensible ; & c'est de ce point seulement, que sa beauté peut dater à l'égard des êtres sortis des mains du Tout-Puissant.

Dieu étend les eaux dans la région supérieure ; c'est comme si l'on disoit que l'action de la chaleur nouvelle a fait monter les vapeurs ; & ces vapeurs étoient d'autant plus abondantes, que la terre n'étoit alors qu'un noyau enseveli sous les eaux. Cette disposition, déjà probable par elle-même, doit l'être bien plus aux yeux de ceux qui prétendent que la

terre s'est détachée du soleil , ou qui font de nous une comète dénaturée ; car si le globe a été dans un état de mollesse ou de fusion , l'humide a dû former la couche extérieure & concentrique.

Tu ponis nubem ascensum tuum , tu ambulas super pennas ventorum.

« Vous marchez sur les nuages , & vous » vous promenez sur l'aile des vents. »

La terre à peine lancée sur la tangente de son orbite : voilà l'action des vents produits par les rayons solaires qui raréfient l'atmosphère ; voilà les nuées qui se ramassent & qui cheminent ; voilà les météores & les orages qui se préparent. C'est apparemment dans le même sens que la Genèse a dit :

Et Spiritus Dei ferebatur super aquas.

« L'Esprit de Dieu étoit porté sur les eaux. »

... *Tu fundasti terram super stabilitatem suam ; non inclinabitur in saculum saculi.*

« C'est vous , Seigneur , qui avez assis la » terre sur des fondemens inébranlables. »

La terre prend une assiette déterminée : ses parties gravitent vers le centre de leur système , & s'appuient par une réaction mutuelle. On ne peut entendre ici que la gravitation centrale ; & cette opinion est d'autant plus surprenante , que les Hébreux étoient beaucoup trop grossiers

pour l'imaginer , & leurs voisins beaucoup trop ignorans pour la leur apprendre.

Abyssus sicut vestimentum amictus ejus ; super montes stabunt aquæ.

« Les eaux de l'abyme l'environnoient comme » un vêtement , les flots couvroient le front des » montagnes. »

Ici le futur ne fait point d'équivoque , parce qu'en langue hébraïque il s'emploie souvent pour le passé. David déclare que la terre étoit renfermée dans l'eau , & que les flots couvroient les montagnes : il y avoit donc des éminences , des *anfractuosités* ; & cela devoit être ainsi , puisque les marées & les vents agitoient la masse des mers , & fillonnoient nécessairement une terre encore molle & limoneuse.

Ab increpatione tuâ fugient ; à voce tonitruu tui formidabunt.

« Aux accens de votre voix , les vagues » émues ont pris la fuite , & les éclats de votre » tonnerre les ont fait trembler. »

Voici l'instant où la terre acheve de prendre sa consistance : les parties trop molles se resserrent ; la voûte surchargée des cavernes se creve , & les eaux s'y précipitent en mugissant. Quelqu'ouragan a pu déterminer la révolution en bouleversant les mers ; & c'est au bruit des

tonnerres que s'est creusé le lit de l'Océan.

*Posuisti terminum quem non transgredientur ,
neque convertentur operire terram.*

« Votre bras a posé le terme où leur colere
» viendra se briser , & elles ne couvriront plus
» la face de la terre. »

Maintenant les eaux sont emprisonnées dans l'abyme , parce que la terre , consolidée par une gravitation perpétuelle , ne risque plus d'éprouver de grands affaissemens.

Tu emitis fontes in convallibus . . . expectabunt onagri in siti sua.

« C'est vous qui faites jaillir les fontaines du
» sein humide des vallées . . . les animaux les
» attendent pour appaiser leur soif. »

Les fontaines font entendre leurs murmures dans les vallées ; car aussitôt que les monts eurent dégagé leur tête , ils purent arrêter les brouillards. Mais il fallut du tems pour remplir les réservoirs cachés , & les eaux ne coulerent pas tout de suite en corps de ruisseaux. Les bêtes altérées attendoient que le sein des rochers s'ouvrît. David nous peint ensuite les forêts déployant leur verdure ; ensuite les oiseaux qui l'égayent , puis les quadrupedes qui s'en nourrissent ; & l'homme , fait pour régner sur la nature , sort le dernier des mains du Créateur.

§. IV.

Eloge de l'Evangile.

* L'Evangile, ce divin livre, le seul nécessaire à un Chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le seroit pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de son Auteur, & la volonté d'accomplir ses préceptes : jamais la vertu n'a parlé un si doux langage ; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie & de simplicité ; on n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant.

La majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à-la-fois si sublime & si sage soit l'ouvrage des hommes ? se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste, ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grace touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle

* Emile de J. J. Rousseau.

présence d'esprit, quelle finesse & quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sçait agir, souffrir & mourir sans foiblesse & sans ostentation ? Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jesus-Christ : la ressemblance est si frappante, que tous les Peres l'ont sentie, & qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il pas avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au Fils de Marie ? Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, foutint aisément jusqu'au bout son personnage ; & si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale : d'autres avant lui l'avoient mise en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice ; Léonidas étoit mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie. Sparte étoit sobre avant que Socrate eût loué la sobriété ; avant

qu'il eût loué la vertu, la Grece abondoit en hommes vertueux. Mais où Jesus avoit-il pris chez les siens cette morale élevée & pure, dont lui seul a donné les leçons & l'exemple ?

La mort de Socrate philosopant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse desirer ; celle de Jesus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente & qui pleure : Jesus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour les bourreaux acharnés. Oui, si la vie & la mort de Socrate sont d'un sage, la vie & la mort de Jesus-Christ sont d'un Dieu. Disons-nous que l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir ? Ce n'est pas ainsi qu'on invente ; & les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jesus-Christ : au fonds, c'est reculer la difficulté sans la détruire ; il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en a fourni le sujet. Jamais des auteurs Juifs n'eussent trouvé ce ton ni cette morale ; & l'Evangile a des caracteres de vérité si grands, si frappans,

frappans , si parfaitement inimitables , que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros.

Le Christianisme est dans son principe une religion universelle , qui n'a rien d'exclusif , rien de local , rien de propre à tel pays plutôt qu'à tel autre. Son divin Auteur , embrassant également tous les hommes dans sa charité sans bornes , est venu lever la barrière qui séparoit les nations , & réunir tout le genre humain en un peuple de freres : *Car en toute nation , celui qui le craint & qui s'adonne à la justice , lui est agréable (a)*. Tel est le véritable esprit de l'Évangile. Je ne sçais pourquoi on veut attribuer au progrès de la philosophie la belle morale de nos livres : cette morale , tirée de l'Évangile , étoit chrétienne avant que d'être philosophique. Les préceptes de Platon sont souvent très-sublimes ; mais combien n'erre-t-il pas quelquefois , & jusqu'où ne vont pas ses erreurs ? Quant à Cicéron , peut-on croire que , sans Platon , ce rhéteur eût trouvé ses Offices ? La morale de l'Évangile seul est sûre , toujours vraie , toujours unique & toujours semblable à elle-même.

(a) Aa. X. 34.
Tome I,

LIVRE SECOND.

LA PHILOSOPHIE.

CHAPITRE PREMIER.

Tableau de la Philosophie.§. I. *Quel est l'Homme qui mérite le nom de Philosophe ?*

* **L**E véritable philosophe est un homme qui, connoissant le prix de la sagesse & les dangers de la folie, pour son bonheur propre & celui des autres, travaille à chercher la vérité. Cela posé, appliquons à la philosophie la regle générale qui doit être établie pour juger sainement des hommes & de leur conduite; voyons si elle est vraiment utile, voyons si elle procure des avantages réels, à celui qui la possède & à ceux qui en recueille les fruits.

Si l'habitude de méditer, si les sciences & les arts ne servoient qu'à faire imaginer des systèmes stériles, à raffiner sur des plaisirs passagers & souvent dange-

* Essai sur les Préjugés.

reux, à nourrir le luxe, à favoriser la mollesse, à repaître l'oïveté, quel cas pourroit-on en faire? quelle estime devrions-nous à ceux qui s'en occupent? Quelle reconnoissance la société doit-elle à des hommes qui n'emploient les forces de leur esprit, qu'à des recherches laborieuses qui ne conduisent à rien? Les connoissances humaines, pour mériter notre estime, doivent avoir des objets nobles, utiles, étendus; c'est son propre bonheur, c'est celui de ses associés, c'est le bien-être de toute l'espece humaine, que l'ami de la sagesse doit se proposer. C'est en pesant les folies des hommes dans la balance de la raison, qu'il apprend à s'en défendre lui-même, qu'il peut procurer le calme à son cœur, qu'il peut mettre des bornes à ses desirs, qu'il se détrompe des objets que le vulgaire poursuit aux dépens de son repos, de sa vertu & de sa félicité.

Ce sont des hommes de cette trempe qu'ont été réellement, ou qu'ont affecté de le paroître, ces fameux stoïciens qui méprisoient la douleur, qui montroient de la sérénité dans les tourmens, & dont la tranquillité ne se démentoit point au milieu des traverses, de l'indigence & de l'affliction. Tels furent les Lycurgue, les

Zénon, les Epictète; & tels voulurent paroître les Cyniques, les Bramines, les Fakirs, en un mot, ces hommes courageux & quelquefois insensés, qui dédaignèrent réellement, ou par feinte, tout ce que les hommes desirent. Les uns, pourvus d'une ame forte, furent des enthousiastes généreux de la vérité, des héros de la vertu, des philosophes sinceres; les autres ne furent souvent que des frénétiques, des hypocrites, des charlatans, des hommes vains, qui, par la singularité de leur conduite ou de leurs maximes, s'efforcèrent d'attirer les regards du vulgaire, & de marcher par des routes détournées à la gloire qu'ils affectoient de mépriser. La sincérité, la bonne foi avec soi-même, mettent seules de la différence entre le philosophe & celui qui ne veut que le paroître: l'un se montre tel qu'il est; l'autre joue un rôle emprunté, sujet à se démentir.

§. II.

Il ne doit point affecter de singularité.

Il n'est point de préjugé plus commun, que de confondre la singularité ou le desir de se distinguer des autres, avec la philosophie: philosophe & homme singulier sont quelquefois synonymes. N'en soyons pas surpris: le vulgaire, qui ja-

mais ne pénétre au-delà des apparences, est attiré par le spectacle nouveau de tout homme qui s'écarte des routes & des maximes ordinaires, qui suit une conduite opposée à celle des autres, qui s'annonce par un extérieur bizarre, qui méprise ce que ses semblables desirent, qui renonce aux richesses, à la grandeur, aux douceurs de la vie. La bizarrerie de sa conduite, après avoir ébloui les yeux, séduit quelquefois en faveur de ses opinions; & l'on finit par écouter celui qui n'avoit d'abord attiré les regards que par sa singularité; que dis-je? souvent, d'un objet de pitié ou de risée, il devient un objet d'éloges & d'admiration.

Distinguons donc la philosophie du prestige; voyons sans préjugé celui qui la professe; ne prostituons point le nom de la sagesse à l'humeur chagrine, à l'orgueil. Souvent sous le manteau du cynique & du stoïcien, sous les apparences du défintéressement, du mépris des grandeurs, de la louange & des plaisirs, nous ne trouverons que des âmes bilieuses, rongées par l'envie, dévorées d'ambition, embrasées du vain desir d'une gloire usurpée, toutes les fois qu'on ne la doit point aux avantages réels qu'on procure à la société.

§. III.

Défauts qui éloignent de la Philosophie.

Si la philosophie est la recherche de la vérité , la bonne-foi avec soi-même , la sincérité avec les autres , doivent être les premières qualités du philosophe. Les grands talens & l'art de méditer ne sont point exclusivement accordés à des âmes tranquilles , honnêtes , vertueuses ; l'homme qui pense n'est pas toujours un sage. Un penseur peut être d'un tempérament vicieux , tourmenté par la bile , asservi à des passions incommodes ; il peut être envieux , orgueilleux , emporté , dissimulé , chagrin contre les autres & mécontent de lui-même : mais alors il n'est guères capable de faire des expériences sûres ; ses raisonnemens seront suspects ; il ne pourra se voir lui-même tel qu'il est , ou , s'il apperçoit malgré lui les désordres de son cœur , il se met à la torture pour se les dissimuler , pour les justifier à ses propres yeux , & pour donner le change aux autres : sa philosophie , ou plutôt les systèmes informes de son cerveau , se sentiront de son trouble ; on ne trouvera point de liaison dans ses principes , tout y sera sophisme & contradictoire.

tion : la mauvaise foi , l'envie , la bizarrerie , la misanthropie , perceront de toutes parts ; & si le vulgaire , ébloui de ses talens & de la nouveauté de ses principes , croit voir en lui un philosophe profond & sublime , des yeux plus clairvoyans n'y verront que de la bile , de la vanité mécontente , & souvent la noirceur enduite du vernis de la vertu.

Il faut une ame tranquille pour envisager les objets sous leur vrai point de vue ; il faut être impartial pour juger sainement les choses ; il faut se mettre au-dessus des préjugés & des ridicules dont la philosophie elle-même n'est souvent que trop infectée , pour la perfectionner , pour la rendre plus persuasive , plus touchante , plus utile au genre humain. En effet , l'arrogance des philosophes a dû souvent dégoûter les hommes de la philosophie : ses disciples , fiers de leurs découvertes réelles ou prétendues , ont quelquefois montré leur supériorité d'une manière humiliante pour leurs concitoyens ; des penseurs atrabilaires ont révolté les hommes par leurs mépris insultans , & n'ont fait que leur fournir des motifs pour s'attacher plus opiniâtrément à leurs erreurs , & pour décrier les médecins & les remèdes. D'autres se sont complu à étaler aux yeux

de leurs semblables les maux dont ils souffroient , sans leur indiquer les vrais moyens de les guérir ; que dis-je ? ils les ont souvent exagérés , & se sont efforcés d'ôter jusqu'à l'espoir de les voir jamais finir.

§. I V.

Tout de la véritable Sagesse.

Le philosophe n'est en droit de s'estimer lui-même ; que lorsqu'il se rend utile en contribuant au bonheur de ses semblables. Les applaudissemens intérieurs de sa conscience sont légitimes & nécessaires , lorsqu'il a la conscience de les avoir mérités. Hélas ! dans un monde si souvent ingrat , cette récompense idéale est presque toujours la seule qui reste à la vertu. Ainsi , que le sage s'estime quand il a fait du bien , que son ame s'applaudisse d'être libre au milieu des fers qui retiennent les autres ; que son cœur se félicite d'être dégagé de ces vains desirs , de ces vices , de ces passions honteuses , de ces besoins imaginaires dont ses associés sont tourmentés ; mais qu'il ne se compare point à eux d'une manière choquante pour leur amour-propre : s'il se croit plus heureux , qu'il n'insulte point à leur misère , qu'il ne leur reproche

LA PHILOSOPHIE. 81

point avec aigreur les maux qui les affligent, & sur-tout qu'il ne les jette point dans le désespoir. La philosophie manque son but, & révolte au lieu d'attirer, lorsqu'elle prend un ton arrogant, dédaigneux, ou lorsqu'elle porte l'empreinte de l'humeur. L'ami de la sagesse doit être l'ami des hommes, & ne les mépriser jamais. Il compâtit à leurs peines; il cherche à les consoler, à les encourager. L'amour du genre humain, l'enthousiasme du bien public, la sensibilité, l'humanité, le desir de servir son espèce, de mériter son estime, sa tendresse, sa reconnoissance; voilà les motifs légitimes qui doivent animer l'homme de bien, voilà les motifs qu'il peut avouer sans rougir. Ces motifs méritent nos éloges, lorsque nous les trouvons sinceres ou lorsque nous en ressentons les effets avantageux; sans cela, la philosophie ne sera qu'une déclamation inutile contre le genre humain, qui ne prouvera que l'orgueil ou le chagrin de celui qui déclame, sans jamais convaincre personne.

Ainsi, consolons l'homme; ne l'insultons, ne le méprisons jamais: inspirons-lui au contraire de la confiance; apprenons-lui à s'estimer, à sentir sa propre valeur: donnons de l'élevation à son

D v

82 LIVRE SECOND.

ame ; rendons-lui , s'il se peut , le ressort que tant de causes réunies s'efforcent de briser. . . . Insulter des malheureux , c'est le comble de la barbarie ; refuser de tendre la main à des aveugles , c'est le comble de la dureté ; leur reprocher avec aigreur d'être tombés dans l'abyme , c'est unir la folie à l'inhumanité.

Si le sage , guéri de l'épidémie du vulgaire , se trouve plus heureux & plus content de son sort , si la sérénité regne dans son cœur , qu'il la communique aux autres. Le bonheur est un bien fait pour être partagé ; qu'il méprise donc lui-même , & qu'il apprenne donc aux autres à mépriser ces futiles grandeurs , ces richesses souvent inutiles , ces plaisirs suivis de douleurs , ces vanités puériles qui remplissent la vie de tant d'inquiétudes , de chagrins & de remords , qui s'achètent communément au prix de la paix intérieure , du bonheur réel , de la vertu , de l'estime que l'on se doit à soi-même , & de l'affection que l'homme en société doit , pour son propre intérêt , chercher à faire naître dans ses associés. Le vrai sage , s'il veut mériter la confiance de ses semblables , s'il prétend à la gloire d'être le médecin du genre humain , doit lui montrer l'intérêt le plus tendre ; il doit

LA PHILOSOPHIE. 83

le plaindre , le consoler , le fortifier , le guérir ; il doit entrer dans ses peines , supporter ses égaremens , regarder ses chagrins & ses transports comme des effets nécessaires de sa maladie , & ne point se rebuter de son ingratitude ou de ses délires ; le moment de la reconnoissance sera celui de la guérison.

§. V.

Conduite du Sage à l'égard des Grands.

Que dis-je ? le sage doit sa tendresse & pitié aux vicieux , au criminel même : il doit les plaindre des honteux liens qui les attachent au mal ; il doit leur montrer les précipices qui s'ouvrent sous leurs pas , les conséquences fatales de leurs égaremens , les effets déplorables de leurs désordres & de leurs crimes ; il doit effrayer & détromper ces grands de la terre , qui croient les malheurs des peuples nécessaires à leur grandeur , à leur puissance , à leur félicité. Il leur peindra avec force les tableaux les plus capables de leur faire de profondes impressions ; ou bien , prenant un ton plus doux , il tentera d'amollir leurs cœurs , d'y réveiller l'humanité engourdie par le luxe , l'inexpérience du mal-aise , la flatterie :

D vj

il leur présentera le spectacle touchant des misérables plongés dans la sueur & les larmes : si leur ame est encore sensible à la vraie gloire , il leur montrera ces mêmes hommes foulagés par leurs soins , célébrant les louanges & bénissant mille fois les noms de ceux qui les rendent heureux. C'est ainsi que le sage peut se flatter d'adoucir la dureté & de guérir les erreurs de ces grands qui , dupes des mensonges dont la flatterie les repaît , se croient intéressés à perpétuer la foiblesse , l'abattement & l'indigence de leurs vassaux : c'est sur-tout leur cure que la philosophie doit se proposer , lorsque les chefs des corps politiques jouiront de la fanté , les membres ne tarderont point à reprendre vigueur.

§. VI.

Le Sage porte son tempérament dans sa Philosophie.

Le sage portera toujours son tempérament dans sa philosophie. S'il a de la chaleur dans l'imagination , de l'élévation dans l'ame , du courage , sa marche sera impétueuse ; & dans son enthousiasme , semblable à un torrent , il entraînera sans ménagement les erreurs humaines. Pos-

se-de-t-il une ame sensible ? attendri sur le fort des mortels , il gagnera leur confiance , il remuera les cœurs , il versera du baume sur des plaies que l'aigreur ne feroit qu'envenimer. Le philosophe le plus doux , le plus tendre , le plus humain , sera toujours le plus écouté. La douceur attire & console , elle rend plus touchans les charmes de la vérité : si on la montre sous des traits irrités , parlant avec hauteur , entourée du cortège de la mélancolie , elle déplaît , elle révolte , elle ne peut attacher les regards.

C'est donc souvent à lui-même que le philosophe doit s'en prendre , si ses leçons deviennent infructueuses , & rendent la raison & la vérité désagréables pour ceux dont elles sont destinées à soulager les peines : une philosophie tyrannique , impérieuse , insultante , humilie & ne persuade jamais. Une philosophie chagrine , austère , ennemie de la joie , effarouche & n'est point faite pour attirer : une philosophie trop exaltée , & qui propose une perfection impossible , étonne sans influer sur la conduite , ou jette dans le découragement.



§. VII.

Vues de la Sageſſe.

La ſageſſe n'eſt point l'ennemie des plaiſirs légitimes & de la félicité des hommes. Son aſpect n'eſt pas fait pour effaroucher les ris & pour bannir les graces ; elle ne combat que les plaiſirs trompeurs que le repentir ſuit toujours ; elle ne s'arme que contre les paſſions oppoſées au repos des humains. L'objet de ſes deſirs eſt de voir l'abondance & la paix régner en tous pays ; de voir l'induſtrie, l'activité, la joie ranimer leurs habitans. Si l'eſpoir du ſage n'eſt qu'une chimere, ſon ame honnête aime à s'en repaître ; cette illuſion ſoutient ſon courage, anime ſon activité, l'excite à la recherche de la vérité, & fait que ſon eſprit produit des fruits utiles à la ſociété. . . . Non, il n'eſt point de ſpectacle plus raviſſant pour l'homme de bien, que de voir des heureux ; il n'eſt point d'idée plus flatteuſe, que de pouvoir en faire. Contempler de ſang froid les maux de ſes ſemblables, s'irriter de leur joie, condamner leurs plaiſirs innocens, n'être point ému de leurs ſoupirs, ſe complaire à leur voir répandre des larmes, c'eſt avoir la

LA PHILOSOPHIE. 87

férocité d'un tigre , l'ame atroce d'un démon malfaisant. . . . La brutalité , l'aigreur , l'impolitesse , la satire , annoncent un homme dur , désagréable , mal élevé , & non un philosophe. La sagesse est aimable , elle a des charmes faits pour séduire tous les yeux ; son langage sçait se proportionner au monarque , comme au dernier des sujets ; fondée sur la vertu & la vérité , elle ne conduira jamais les hommes à l'impiété ni à la corruption.

§. VIII.

L'Intérieur du Philosophe.

Mais la philosophie ne détruit point l'homme dans celui qui la possède. Le philosophe n'est point un être sans passions ; il ne seroit qu'un imposteur & un charlatan , s'il prétendoit se mettre au-dessus de la douleur , ou s'il vouloit s'annoncer comme exempt des foiblesses & des infirmités humaines. . . . Le sage a droit d'être sensible : il est susceptible d'attachement , il sent le prix de l'amitié , il entend le cri de l'infortune , il éprouve avec douleur les coups du sort , il est touché des peines des autres , il est affligé de celles dont il est la victime lui-même , il desire de les faire ces-

ser ; il n'est point indifférent sur les richesses , dont mieux que personne il connoît le bon usage ; il n'est point l'ennemi du pouvoir , dont il sçait la façon de se servir pour la félicité de ses concitoyens ; il chérit la gloire , l'estime , la réputation , comme les récompenses auxquelles tout homme utile est en droit d'aspirer ; en un mot , le vrai philosophe n'affecte rien : de bonne foi avec lui-même & sincère avec les autres , il ne se fait pas un point d'honneur de cesser d'être homme , de fuir ce qui doit lui plaire , de mépriser ce qui lui est avantageux ; il s'applaudit de ses lumières , & se croit digne de l'estime & de l'affection des autres , quand il en a bien mérité. Est-il dans l'indigence ? il tâchera d'en sortir , mais il se respecte trop pour en sortir par des voies dont il auroit à rougir. Est-il dans le mépris ? il cherche à se venger des injustes dédains par des talens , par d'utiles découvertes. Est-il dans l'affliction ? il a plus de ressources & de motifs qu'un autre pour distraire son esprit par la réflexion , il se console dans les bras de l'étude. Est-il opulent ? il sçait l'art de jouir. Est-il assis sur le trône ? il s'applaudira des moyens que le destin lui fournit de travailler à son

propre bonheur , à sa gloire , à son plaisir , en répandant à pleine main le bonheur sur tout un peuple qui bénira son zèle , & chérira la source de sa félicité.

§. IX.

Les Libertins , les Auteurs des livres obscènes ou satiriques , sont pros crits par la Philosophie.

Pour aimer la sagesse , il faut en connoître le prix. Des hommes livrés aux vices peuvent-ils être regardés comme des amis de la sagesse ? Des mortels emportés par le torrent de leurs passions , de leurs habitudes criminelles , de la dissipation , des plaisirs , sont-ils bien en état de chercher la vérité , de sonder le système des mœurs , de creuser les fondemens de la vie sociale ? Non , le dérèglement ne fera jamais la suite de la vraie philosophie : des hommes sans principes , sans mœurs . . . ne pourront sans folie s'annoncer pour de profonds raisonneurs. La vraie sagesse ne se vantera point de ces conquêtes honteuses ; elle rougira de compter parmi ses partisans , des ennemis de toute raison , des esclaves de leurs passions , des êtres nuisibles au genre humain. . . Pourroit-elle se glo-

rifier d'avoir pour adhérens une troupe dissolue, une foule de libertins dissipés & sans mœurs? Sera-t-elle bien flattée des hommages intéressés ou des applaudissemens stupides d'une société de débauchés, de voleurs publics, d'intempérans, de voluptueux, qui, de l'oubli de Dieu & du mépris qu'ils témoignent pour son culte, en viennent jusqu'à prétendre qu'ils ne se doivent rien à eux-mêmes ni à la société, & se croient des sages, parce qu'ils foulent aux pieds . . . la décence & les mœurs?

Non, la philosophie ne peut être flattée de voir grossir sa cour par des êtres totalement dépourvus de raison, de lumières & de vertus. Le vrai philosophe est l'apôtre de la raison & de la vérité; il les cherche de bonne foi, il les médite dans le silence des passions. . . . Un méchant troublé par des passions orageuses, un scélérat endurci dans le crime, un voluptueux perpétuellement enivré de plaisirs déshonnêtes, sont-ils donc en état de raisonner? Non sans doute: les hommes légers, intéressés, dissipés, examinent toujours très-mal; s'ils entrevoient quelques lueurs de vérité, elles sont foibles; ils n'embrassent jamais son ensemble, ils n'en voient que la partie

qui flatte leurs passions, ils ne la prennent point pour guide.

La sagesse ne peut donc point adopter ces écrits dangereux qui autorisent la débauche, qui amolissent le cœur, qui présentent le vice sous des couleurs aimables, qui justifient la fraude, qui décrivent la sévérité des mœurs, qui jettent le ridicule sur la vertu, enfin qui répandent des nuages sur les devoirs inviolables & sacrés qui découlent de la dignité de notre être, & qui sont les appuis de toute société. Quels reproches n'ont point à se faire ces écrivains lubriques & sans mœurs, dont les ouvrages, dévorés par une jeunesse bouillante, l'excitent à la débauche & l'animent à sa propre destruction ! De tels écrits sont des empoisonnements publics ; leurs auteurs ressemblent à des révoltés qui ouvrent les portes des prisons, pour grossir leur parti des misérables qu'elles renferment. . . . L'apologiste du vice n'est point l'ami de la sagesse ; c'est un attentat contre le genre humain que d'encourager l'homme à se nuire, & de s'efforcer d'étouffer en lui la honte & les remords destinés à punir le crime. Celui qui justifie le désordre est un méchant qui ne travaille qu'à se justifier lui-même, ou qui cherche à cor-

rompre ses semblables , pour en faire des complices ou des approbateurs de ses goûts déréglés. Celui qui ne prévoit pas les suites des passions & des vices , celui qui ne sent pas combien la modération , la raison , la vertu leur sont nécessaires , est un imprudent dont les vues sont trop bornées pour donner des conseils au genre humain. Quel philosophe que celui qui ne sçait pas que dans les sociétés même les plus corrompues , la voix publique s'éleve contre le désordre , la débauche est méprisée , les idées de la décence subsistent dans le plus grand nombre des esprits , au point que le vice se croit toujours obligé de s'envelopper des ombres du mystère un philosophe qui ne réfléchit pas que l'infidélité se voit punie tôt ou tard par les divisions subsistantes entre les époux , qui ont perdu l'un pour l'autre l'affection , l'estime & la confiance , c'est-à-dire les charmes les plus doux de la société conjugale ! Ainsi , dire aux hommes que l'infidélité n'est qu'une bagatelle , c'est leur dire que pour des êtres destinés à s'aimer , à s'estimer , à s'entraider , à supporter à frais communs les peines de la vie , il est indifférent d'être unis & de s'occuper de leur bien mutuel. Dire aux hommes que la débauche est permise ,

c'est leur annoncer que leur conservation, leur tranquillité, leur santé, sont des choses peu faites pour les intéresser

La philosophie, je le répète, désavouera toujours les maximes de ces apologistes du vice, qui empruntent son langage pour débiter leurs poisons. Elle ne peut compter au nombre de ses disciples les amis du désordre, qui n'attaquent la religion, que parce qu'elle contredit les funestes penchans de leur cœur; qui ne déclament contre les lois, que parce qu'elles gênent leur inclinations; qui ne méprisent l'autorité, que parce qu'ils n'ont point la faculté d'en abuser eux-mêmes; qui ne haïssent la tyrannie, que parce qu'il ne leur est pas permis d'être tyrans; qui ne combattent les préjugés, que parce que les préjugés s'opposent à leurs passions, à leurs débauches, à leurs prétentions frivoles, à leur vanité. L'ennemi de la morale ne peut être l'ami de la philosophie; l'avocat du vice est un aveugle ou un menteur, qui ne peut être guidé par la vérité, & qui la hait nécessairement dans le fond de son cœur. . . . Les coups du fage ne porteront jamais sur la vertu: elle est pour les hommes une colonne lumineuse faite pour les guider dans la route de la vie, & que jamais ils ne perdront

de vue sans danger. Sa base, il est vrai, est souvent entourée de buissons, de ronces & de plantes venimeuses qui servent à repaître des reptiles mal-faisans : en détruisant leur retraite, en découvrant ce monument auguste, en le dégagant des obstacles qui empêchent d'en voir les fondemens, prenons garde de les dégrader ou de les ébranler ; sa chute entraîneroit la ruine de la société. Arrachons donc ces lieres inutiles qui s'entrelacent autour de lui, mais ne touchons jamais au ciment solide qui sert à joindre ses parties.

La philosophie n'est point faite non plus pour ces êtres aveugles, qu'une imagination pétulante & vive empêche de réfléchir. Tout homme qui cherche à nuire n'est point un philosophe, dont l'objet ne peut être que de se rendre utile. Ce titre ne peut point convenir à ces esprits ingénieusement malfaisans, dont les vœux sont remplis lorsqu'ils ont ébloui la société par des faillies passageres, nuisibles à leurs semblables. Quels avantages la société retire-t-elle de ces sarcasmes, de ces traits envenimés, de ces satires ameres, de ces médisances, de ces calomnies cruelles, dont l'esprit ne se sert que trop souvent pour faire éclore des

haines , des querelles , des ruptures , ou pour porter avec dextérité le poignard dans les cœurs ? Un être qui possède ce malheureux talent est-il donc un homme utile ? A quoi sert son génie , sinon à procurer une secousse passagère à l'oïveté , à consoler l'envie & la médiocrité des chagrins que leur causent le mérite & les grands talens , & communément à faire craindre & détester celui dont la méchanceté amuse ? ... La satire est permise , elle est très-légitime , lorsqu'elle a pour objet de combattre les préjugés des hommes , d'attaquer leurs vices , de les exciter par les traits du ridicule à renoncer à leurs folies. La satire contre l'homme l'irrite , le révolte , l'afflige , & ne le corrige point ; elle prouve bien plus la malignité que les lumières de celui qui l'emploie.

§. X.

Courage du vrai Philosophe.

Le philosophe doit ambitionner la gloire : son esprit , dégagé des liens qui enchaînent le peuple , & ces grands eux-mêmes , que leurs préjugés & leur ignorance rendent si souvent peuple , doit se mettre au-dessus des objets périlleux qui occupent la multitude. Semblable à l'aigle ,

il est fait pour planer au haut des airs ; c'est de-là qu'il verra la petitesse des vains jouets qui absorbent l'attention des mortels : son œil audacieux , semblable à celui de l'aigle , fixera les chimères révérees , ces conquérans , ces soleils dont la splendeur éblouit, & qui dessèchent la terre au lieu de la fertiliser. . . . Sages , qui méditez , si vos ames sont indignées des maux que le genre humain éprouve , des erreurs qui le jouent , des passions qui le tourmentent , quand votre imagination brûlante du plus noble feu vous forcera de parler , frappez avec audace sur les folies de la terre ; attaquez avec franchise le mensonge , l'imposture & la bassesse ; faites tonner la vérité sur la tête des grands , secouez aux yeux des peuples son flambeau secourable ; inspirez à l'homme du courage , de l'estime pour lui-même , du mépris pour l'insolente opulence , de l'amour pour ses maîtres.

§. XI.

*Alliance de la Philosophie avec les Arts
& les Sciences.*

Les talens , les sciences & les arts sont destinés à rendre l'homme plus heureux , en lui rendant son existence plus chere.
Mais

Mais quelle peut être leur utilité, s'ils ne se fondent sur la vérité ? Les lettres n'ont des droits à notre estime que lorsqu'elles sont jointes à l'utilité ; elles ne sont utiles que lorsqu'elles nous montrent la vertu, la raison & la vérité plus aimables : elles deviennent méprisables toutes les fois qu'elles ne servent qu'à embellir le vice, qu'à amollir le cœur, qu'à nourrir des passions criminelles, qu'à favoriser la mollesse, qu'à charmer les ennuis de notre oisiveté, qu'à nous endormir dans le sein des voluptés. Les talens, possédés trop souvent par des âmes vénales, brûlent un encens servile sur les autels de l'impôture : les arts prostituent leurs ornemens & leurs charmes au vice & à la flatterie. . . . Quoi ! La poésie est-elle donc faite pour chanter la destruction des peuples & les fléaux du genre humain ? La langue sublime des Muses est-elle destinée à flatter des hommes altérés de sang, à les féliciter de leurs conquêtes, & à transmettre leurs crimes à la postérité sous des couleurs éclatantes ? L'éloquence faite pour élever les âmes des hommes, pour les toucher, pour les porter à la vertu, aux grandes choses, ira-t-elle prêter des armes à des hommes qui en abusent ? . . . On ne peut

trop le répéter : la vérité doit être l'objet unique du philosophe ; c'est en la montrant aux autres qu'il se rend digne de leur estime & de leur amour ; c'est en combattant leurs passions qu'il les rendra plus heureux ; c'est en s'en dégageant lui-même qu'il deviendra plus calme , plus utile , & meilleur.

§. XII.

Son Apologie à leur égard.

On accuse souvent l'esprit philosophique de refroidir le cœur , & de faire du philosophe un juge austère , propre à effaroucher les jeux innocens , incapable de se prêter aux illusions aimables des arts , insensible aux charmes des graces. Ce préjugé fait souvent des ennemis à la philosophie de la part de ceux qui cultivent les lettres & les arts. La vraie sagesse n'est point l'ennemi des plaisirs ; elle approuve & chérit tout ce qui peut contribuer à rendre notre existence plus agréable ; elle ne condamne que ce qui peut nuire ; elle ne dédaigne que ce qui est inutile au bonheur. Mais nous avons déjà vu que , par un honteux abus , les talens de l'esprit destinés aux plaisirs , à l'amusement , à l'utilité du genre humain , ne sont trop

Souvent employés qu'à orner des passions funestes , à flatter le crime , à peindre des objets futiles , à rendre plus agréable le poison de l'erreur. La sagesse est-elle donc faite pour approuver la poésie , lorsqu'elle chante les oppresseurs , les conquérans , les destructeurs de la terre ; ou lorsque , molle & efféminée , elle ne nous occupe que d'extravagances amoureuses , de voluptés , de fadeurs puérides , de fables & de chimères propres à gâter l'esprit & à corrompre le cœur ? Peut-elle approuver l'histoire , quand , livrant sa plume à la flatterie & au mensonge , elle célèbre l'apothéose des fléaux de l'humanité ? Peut-elle admirer l'éloquence quand elle prête des secours à l'imposture , & quand elle s'attache à séduire & à corrompre les mortels ? Peut-elle s'empêcher de condamner ces fictions romanesques , qui n'ont pour objet que d'amuser l'oisiveté & de nourrir les rêveries déshonnêtes d'un lecteur vicieux , par le tableau séduisant & souvent obscène d'une passion dangereuse dès qu'elle est écoutée ? Enfin la philosophie occupée du vrai , & qui ne peut trouver du goût que dans ce qui lui est conforme , consentira-t-elle à faire cas de ces productions bizarres du luxe & de la fantaisie , dans lesquels il voit les arts soumis

aux caprices de la mode , au faux goût du siècle , à la frivolité ?

Voulez-vous mériter les suffrages de la sagesse ? poètes , peignez-nous la nature , ses trésors sont inépuisables ; embellissez la vérité , montrez-la par ses côtés les plus aimables ; voilez quelquefois ses appas sous les ombres de la fiction , afin de les rendre plus neufs , plus piquans , plus variés : orateurs , foudroyez le mensonge ; montrez la vérité , donnez-lui de la noblesse & de l'énergie , rendez-la touchante & pathétique ; qu'en parlant à l'imagination , elle devienne plus séduisante & plus persuasive : historiens , peignez avec force & vérité la conduite des princes , les fureurs des conquêtes , les effets déplorables des passions qui cabalent à l'ombre du trône & de la toute-puissance : auteurs dramatiques , que vos tragédies effrayent le crime , qu'elles attendrissent en faveur de la vertu dans la détresse ; que vos comédies accablent le vice sous les traits du ridicule , qu'elles combattent les folies humaines , qu'elles forcent le spectateur de rire de ses propres foiblesses & de s'en corriger : romanciers , intéressez-nous pour l'innocence , montrez-nous dans vos fictions les charmes de la vertu , les dangers des passions ;

qu'en amufant elles gravent la fageffe dans nos cœurs : artistes , enfans de la peinture & de la sculpture , consultez la nature , peignez - la fidèlement , faiffiez l'homme dans l'inftant où il peut nous faire méditer & rentrer en nous-mêmes ; instruifez-nous par les yeux : c'est alors que le fage applaudira aux talens divers ; il eftimera vos ouvrages , il en vantera l'utilité. Si l'efprit philofophique guidoit les talens & la marche des arts , toutes leurs productions rameneroient les hommes à l'utilité , au bonheur , à la vertu.

Ainsi la vraie philofophie chérit ; approuve , admire en tout l'utilité , la conformité à la nature , la vérité : fes jugemens ne font à craindre que pour la inutilité , pour l'inutilité , pour ces talens pernicioeux qui féduifent les hommes , qui les énervent , qui les rendent complices de leurs propres infortunes , qui les entretiennent dans leurs vices & leurs honteux liens. La fageffe couronne les plaifirs honnêtes , les amufemens innocens , les productions de l'efprit qui instruifent en plaifant ; elle ne peut accorder fon fuffrage à ce qui pervertit l'homme fous prétexte de le délaffer : elle foudit aux jeux aimables des Graces , elle fe mêle aux concerts des Mufes , elle fe prête aux efforts

de l'imagination, elle approuve la fiction; elle applaudit les recherches; elle estime les inventions ingénieuses des arts, toutes les fois que ces choses tendent au bonheur de la société; elle ne montre un front sévère qu'à ce qui peut nuire, elle ne marque du mépris qu'à ce qui est inutile & capable de détourner des objets intéressans pour l'homme.

§. XIII.

Plaisirs attachés à l'étude de la Philosophie.

Le philosophe qui met son bonheur à méditer, trouve à tout moment le moyen de jouir; il éprouve à chaque instant des plaisirs inconnus à ces êtres frivoles, pour qui la nature entière, vaguement parcourue, est bientôt épuisée. Il porte au dedans de lui-même une source intarissable de plaisirs diversifiés; tout fournit une ample moisson à son esprit. Dans la solitude, il se nourrit des provisions que l'univers, le genre humain & la société lui fournissent incessamment. Enrichi d'une foule d'expériences, son esprit se sert de pâture à lui-même: le passé, le présent, l'avenir, l'occupent agréablement. Il ne connoît point la langueur; son ame est sans cesse éveillée, agissante;

le monde met sous ses yeux des tableaux aussi étendus que variés ; tout le ramene avec plaisir à lui-même.

L'habitude de converser avec soi tend toujours à rendre l'homme meilleur. On ne consent à descendre au fond de son propre cœur, que lorsqu'on est satisfait de l'ordre qui s'y trouve. Les mortels la plupart sont perpétuellement occupés à s'éviter eux-mêmes : ils cherchent dans les dissipations coûteuses, dans les plaisirs bruyans, des diversions aux chagrins qui les rongent, aux passions qui les troublent, aux erreurs qui les dévorent. Socrate avoit raison de dire qu'*une vie sans examen ne peut être appelée une vie*. Connoître la sagesse & pratiquer la vraie philosophie, c'est vivre avec *connoissance de cause*, c'est se sentir, c'est mettre l'univers dans la balance, c'est apprendre à s'estimer quand on en est vraiment digne, c'est apprendre à se corriger pour mériter d'être bien avec soi.

Heureux, & mille fois heureux celui qui te cultive, ô divine sagesse ! heureux celui que la nature & la réflexion ont rendu propre à tes célestes entretiens ! Les Muses si souvent bannies des palais de la grandeur, ne dédaignent pas la pauvreté. Elles viennent lui faire com-

pagnie dans son humble réduit ; il jouit de leurs concerts harmonieux. La poésie l'échauffe de ses brillantes images, l'histoire rend présentes à ses yeux les générations qui ne sont plus, la puissance altière vient comparoître devant son tribunal équitable ; Uranie descend du firmament pour lui communiquer ses découvertes ; le livre entier de la nature est ouvert à ses yeux ; il s'égaré avec plaisir dans les dédales du cœur humain ; la politique ne le croit point indigne de ses leçons ; la morale & ses préceptes font son occupation la plus chère ; rien ne trouble des plaisirs naissans & diversifiés. L'homme le plus heureux n'est-il donc pas celui qui peut toujours s'occuper délicieusement ? Que manque-t-il alors au bonheur du sage, si la fortune favorable l'exempte des soins incommodes que l'indigence lui imposeroit ? Quel mortel plus heureux, si, jouissant de l'opulence, il possède un cœur sensible au plaisir de faire des heureux ! L'enthousiasme du sage est une chaleur douce & vivifiante qui le pénètre & l'échauffe, qui se communique à des âmes analogues, & qui s'alimente ainsi de soi-même. S'il opère des changemens sur les esprits de ses concitoyens, ils sont doux ; jamais ils ne produisent

ces secouffes violentes & inconfidérées qui ébranlent ou qui troublent les empires. Le véritable philosophe n'est point assis sur le trépied, comme le démoniaque & l'imposteur; il ne rend point d'oracles, il ne cherche point à effrayer ou à séduire, il ne songe point à exciter des troubles comme l'ambitieux; il ne veut que porter le calme & la paix dans les ames, & les ramener ou à la vertu, ou à des connoissances sûres & utiles: l'objet de ses desirs est de mériter la gloire, & elle ne peut sans injustice être disputée ou ravie à l'homme qui se consacre au service & à l'utilité de la terre.

§. XIV.

Description du Temple de la Sagesse.

Pour consoler les hommes, & faire disparoître la plus grande partie des maux qui les tourmentent, il ne s'agit souvent que de dissiper les erreurs & les prestiges qui les environnent, & ils verront sans nuages la sagesse & la vérité. L'édifice auguste où elles résident est le sanctuaire & l'asile où ils trouveront la fin de leurs miseres. Il a toujours subsisté: pour que les yeux le découvrent, il suffit de lever le voile dont le vice & l'imposture s'es-

E v

forcent de l'environner. Il est en effet un monument aussi ancien que le monde; les âges n'ont point endommagé sa solidité. Sa beauté ne dépend point des caprices & des conventions des hommes; elle est faite pour frapper en tous tems les yeux qui voudront la considérer. Sa simplicité fit souvent méconnoître son mérite; il parut trop uniforme à des yeux dépravés : mais la justesse de ses proportions, l'heureux accord de ses parties, la majesté de son ensemble, l'étendue de son utilité, feront toujours l'admiration de tous ceux qui s'arrêteront pour le contempler. Que l'on détruise le temple de l'ignorance & des passions, que l'on brise ces ornemens inutiles & sans goût qui offusquent les regards des mortels, & bientôt nous verrons le sanctuaire de la sagesse & la sagesse elle-même briller de tout son éclat. Ce temple est ouvert à tous les hommes : le souverain qui commande & le sujet qui obéit, le philosophe qui médite & le cultivateur qui travaille, peuvent également y venir consulter la vérité; elle leur parle à tous une langue intelligible, elle leur donne des leçons proportionnées à leurs besoins. Elle montre aux hommes ce qu'ils font, elle les instruit de leurs vrais inté-

rêts ; elle leur apprend à s'aimer , à travailler à leur propre bonheur ; elle leur prouve que ce bonheur , par des chaînes indéstructibles , les lie à celui de leurs semblables. Ceux qui refusent de l'entendre , sont malheureux dès-lors ; ceux qui suivent ses lois , sont immédiatement heureux. La nécessité punit & récompense pour elle : la haine , les mépris , la honte , les remords , le vertige , vengent les outrages qu'on lui fait : la tendresse , l'estime , la gloire & le contentement intérieur , sont les récompenses assurées de ceux qui s'attachent à son culte. Les souverains qui la consultent ont des empires heureux , florissans & puissans : les sociétés dociles à sa voix ont de l'activité , des talens , des vertus ; celles qui la dédaignent sont sans lumieres , sans principes & sans mœurs.

§. XV.

Caractere du vrai Sage, raisons de redouter ses jugemens.

Le plus grand nombre des hommes craint la vérité , parce qu'il craint d'être apprécié & mis au-dessous de la valeur que lui attache l'opinion , ou qu'il se fixe à lui-même. Tout homme qui pese les

choses dans la balance de l'utilité, est un juge incommode pour des orgueilleux & des imposteurs qui sentent qu'ils ont tout à perdre à l'examen. La grandeur réelle, accompagnée de la vertu, de la bienfaisance, de l'équité, ne craint point les approches du sage; elle est bien plus flattée du suffrage de l'homme éclairé, que des respects imbécilles d'une multitude ignorante & servile. La grandeur factice & fautive est ombrageuse; elle a la conscience de sa propre petitesse ou de sa perversité; elle évite avec raison les regards pénétrants qui pourroient démêler l'homme méprisable au travers des titres, des honneurs & des dignités: il ne lui faut que des flatteurs, des stupides, des complaisans disposés à dévorer des outrages, pour obtenir des graces.

L'homme droit, qui connoît la vérité, a communément l'ame haute: la conscience de sa propre dignité l'empêche de s'avilir; il se respecte lui-même; il ne s'abaisse point à l'intrigue, il sçait qu'elle n'est faite que pour ceux qui n'ont ni talens ni vertus. L'éclat ni la grandeur ne lui en imposent point: il connoît ses droits; il sçait qu'il est homme, & que nul mortel sur la terre ne peut, sans se dégrader & se déshonorer, exercer un

pouvoir inique sur lui. Il ne pliera donc point un genou servile devant la grandeur : si la noble fierté de son cœur s'oppose à sa fortune, il sera consolé par l'estime des gens de bien. Le vrai sage ne rend hommage qu'au mérite, aux talens, à la vertu : il ne prodiguera jamais son encens au faste, au crédit, au pouvoir ; il paiera gaiement un tribut légitime à la puissance, qu'il sçait être véritablement occupée du bonheur des hommes. Il reconnoît un ordre hiérarchique dans la société. Il sçait que le souverain qui remplit ses devoirs difficiles, est le premier des hommes : il sçait que le ministre qui travaille péniblement au bonheur des nations, est le plus grand des citoyens : il sçait que le mérite & les talens, unis à la grandeur, en font bien plus éclatans : il sçait que celui qui sert vraiment la patrie, doit être chéri, distingué, respecté : il sçait que le vrai mérite est accessible au mérite, & que la grandeur éclairée est disposée à prévenir, encourager, à tendre la main aux talens dans l'obscurité ; & qu'il seroit inutile & dangereux pour un homme de bien, de se présenter aux yeux de l'ignorance superbe, de l'arrogance hautaine, de la perversité soupçonneuse : enfin il sçait que l'homme

FIO LIVRE SECOND.

de génie, peu fait à l'intrigue & au manège, ne peut lutter avec succès contre la médiocrité, toujours souple & rampante.

§. XVI.

Exhortation à la culture constante de la bonne & saine Philosophie.

De son vivant, le sage qui, dans les objets purement philosophiques, pense avec courage, qui fronde des opinions révérees dans l'ancienne école, ou dont l'esprit résiste au torrent de l'opinion, tel que les Descartes, les Galilée, les Newton, les Mallebranche, paroît un homme étrange, un esprit qui délire, ou un fou ridicule. Ses idées ne sont approuvées que par ceux qui ont le bonheur de les goûter & de penser comme lui. Leur suffrage lui suffit; il a pour lui ses vrais juges. Il jouit de la récompense de ses peines; il se console des mépris; il en appelle à la raison future, de la sentence de ces juges qui ne connoissent d'autre regle qu'une vieille routine. L'avenir qu'il a devant les yeux, le dédommage du présent; il sçait que, semblable au grain de bled, ce n'est qu'après avoir été enfouie dans la terre, que la philosophie est faite pour donner son fruit.

LA PHILOSOPHIE. 333

Si le desir de la gloire & l'heureuse illusion des suffrages de la postérité ne soutenoient dans quelques ames l'amour de la recherche de la vérité, l'enthousiasme du bien & de l'utilité publiques, combien de philosophes sublimes auroient renoncé à ces spéculations brillantes & profondes dont le résultat a éclairé l'univers !

Que les hommes donc faits pour penser & faire penser les autres, tels que les génies dont je viens de parler, continuent à cultiver la carrière des sciences & de la philosophie ; qu'ils répandent sur la surface du globe les lumières qu'ils ont acquises ; qu'ils écrivent ; qu'ils laissent aux races futures des traces de leur existence & des preuves de leurs travaux ; que, sensibles à la gloire, ils soient touchés de l'idée de se survivre ; qu'ils laissent des monumens qui déposent qu'ils n'ont pas inutilement vécu. Si leurs ouvrages sont vrais, s'ils sont solidement utiles, ni les censures de l'ignorance ni les fureurs de l'envie ne pourront les abolir ; ils passeront de races en races ; la gloire de leurs auteurs ne se flétrira point ; l'immortalité couronnera leurs travaux.

Ainsi, philosophes utiles, qui méritez ce titre vénérable, je le répète, vous n'êtes point les hommes de votre tems ;

vous êtes les hommes de l'avenir, les précurseurs de la raison future. Ce ne sont ni les richesses, ni les honneurs, ni les applaudissemens du vulgaire que vous devez ambitionner ; c'est l'immortalité. Découvrez donc, répandez à pleines mains des vérités ; elles fructifieront un jour. Trop souvent, il est vrai, vous semez dans une terre ingrate ; vos travaux, vos services, comme ceux de ces génies sublimes qui ont éclairé les nations, & à qui vous succédez, sont quelquefois dédaignés, méprisés : mais ne perdez pas courage ; ne souffrez point que les contradictions brisent les ressorts de votre ame : laissez l'antique ignorance déclamer contre ce qu'elle n'entend pas, laissez siffler à vos oreilles les serpens de l'envie. Le vrai mérite, comme le soleil, peut être quelquefois offusqué par des nuages ; mais il en sort toujours plus éclatant & plus pur. Si la nature humaine peut renoncer à ses erreurs, si l'esprit de l'homme n'est point fait pour s'égarer toujours, voyez la sagesse, la vertu & l'auguste vérité devenir les guides des princes, des législateurs & des peuples ; voyez les noms des Newton, des Leibnitz, des Pascal, & de tous les apôtres de la raison, gravés au temple de mémoire ; voyez les Aris-

tote , les Pline , & tous les interpretes de la nature , chéris & dédommagés des injustices & des mépris de leurs siècles. Comptez que la raison est un asile auquel les passions des hommes les forceront enfin de recourir. La vérité est assise sur un roc inébranlable , contre lequel les tempêtes , qui agitent le genre humain , obligeront les erreurs & les préjugés de venir tôt ou tard se briser sans retour.

Que dis-je ? nul homme de génie n'est ; même de son tems , privé de récompense. En dépit des cabales , des calomnies de l'imposture , de l'envie , de l'injustice , & des sarcasmes de la frivolité , le grand homme jouit des applaudissemens que son cœur doit desirer. Nul ouvrage vraiment utile & intéressant pour l'espece humaine ; nul ouvrage qui recule les bornes de ses connoissances , ne tombe dans la nuit de l'oubli. Un bon livre surmagne toujours au torrent de l'erreur. La voix du mensonge & de la critique est souvent forcée de joindre , en frémissant , son suffrage à celui des mortels détrompés qui applaudissent à la vérité. Les ouvrages du génie se répandent en tout lieu ; une découverte intéressante passe en un clin d'œil des climats hyperboréens jusqu'aux colonnes d'Hercule. Un livre qui renferme

des vérités utiles ne périt plus : l'envie & l'ignorance ne peuvent étouffer les productions de la science ; la typographie rend indestructibles les monumens de l'esprit humain.

Quel est en effet, chez les hommes, l'ouvrage vraiment utile qui soit enseveli dans les ténèbres de l'oubli ? Ne jouissons-nous pas avec reconnoissance des leçons que nous ont transmises les sages maîtres de l'antiquité ? Ne bénissons-nous pas la mémoire & les découvertes de ces génies bienfaisans qui, pour nous instruire, se sont eux-mêmes exposés à l'ostracisme, à l'exil & à la mort ? Enrichis de ces découvertes, aidés de leurs conseils, ne sommes-nous pas à portée de marcher en avant ? Déjà le genre humain s'est acquis un vaste fonds de lumières, d'expériences & de vérités. La science de la nature, la médecine, la chimie, l'astronomie, la navigation, tendent de jour en jour à leur perfection : on a quitté le système pour consulter l'expérience, pour amasser des faits, pour chercher la vérité. . . . La vérité est le lien commun de toutes les connoissances humaines ; elles sont faites pour se procurer un appui réciproque. Nous ne pouvons douter qu'elles ne forment un jour un vaste fleuve, qui entraî-

LA PHILOSOPHIE. 115

nera toutes les erreurs que l'ignorance, les passions, & l'habitude de ne rien approfondir dans les objets que le ciel abandonne à l'examen des mortels, a si fort multipliées sur la terre.

Note de l'Editeur. Aux différentes réflexions qui composent ce morceau intéressant, qu'on peut appeler l'abrégé du code de la Philosophie, qu'il nous soit permis d'ajouter quelques traits analogues, tirés d'un Discours sur l'Esprit philosophique, couronné il y a quelques années de l'Académie Française, avec un applaudissement universel : il est du P. Antoine Guénard, Jésuite.

§. XVII.

Révolution opérée par Descartes dans la Philosophie.

« Il est aisé, dit-il, de compter les hommes qui n'ont pensé d'après personne, & qui ont fait penser d'après eux le genre humain : seuls & la tête levée, on les voit marcher sur les hauteurs ; tout le reste des philosophes suit comme un troupeau. N'est-ce pas la lâcheté d'esprit qu'il faut accuser d'avoir prolongé l'enfance du monde & des sciences ? Adorateurs stupides de l'antiquité, les philosophes ont rampé durant vingt siècles sur les traces

des premiers maîtres. La raison condamnée au silence laissoit parler l'autorité : aussi rien ne s'éclaircissoit dans l'univers ; & l'esprit humain , après s'être traîné mille ans sur les vestiges d'Aristote , se trouvoit encore aussi loin de la vérité. Enfin parut en France un génie puissant & hardi , qui entreprit de secouer le joug du prince de l'école. Cet homme nouveau vint dire aux autres hommes , que pour être philosophes il ne suffisoit pas de croire , mais qu'il falloit penser. A cette parole , toutes les écoles se troublèrent ; une vieille maxime régnoit encore : *Ipse dixit* , LE MAÎTRE L'A DIT. Cette maxime d'esclave irrita tous les philosophes contre le pere de la philosophie pensante ; elle le persécuta comme novateur & impie , le chassa de royaume en royaume ; & l'on vit Descartes s'enfuir , emportant avec lui la vérité , qui par malheur ne pouvoit être ancienne tout en naissant. Cependant , malgré les cris & la fureur de l'ignorance , il refusa toujours de jurer que les anciens fussent la raison souveraine ; il prouva même que ses persécuteurs ne sçavoient rien , & qu'ils devoient désapprendre ce qu'ils croyoient sçavoir.

» Disciple de la lumière , au lieu d'in-

terroger les morts & les dieux de l'école , il ne consulta que les idées claires & distinctes , la nature & l'évidence. Par ses méditations profondes , il tira toutes les sciences du chaos ; & par un coup de génie plus grand encore , il montra le secours mutuel qu'elles devoient se prêter , il les enchaîna toutes ensemble , les éleva les unes sur les autres ; & , se plaçant ensuite sur cette hauteur , il marcha , avec toutes les forces de l'esprit humain ainsi rassemblées , à la découverte de ces grandes vérités que d'autres plus heureux sont venus enlever après lui , mais en suivant les sentiers de lumière que Descartes avoit tracés.

» Ce fut donc le courage & la fierté d'un esprit seul , qui causèrent dans les sciences cette heureuse & mémorable révolution dont nous goûtons aujourd'hui les avantages avec une superbe ingratitude. Il falloit aux sciences un homme de ce caractère , un homme qui osât conjurer tout seul avec son génie contre les anciens tyrans de la raison , qui osât fouler aux pieds ces idoles que tant de siècles avoient adorées. Descartes se trouvoit enfermé dans le labyrinthe avec tous les autres philosophes ; mais il se fit lui-même des aîles , & il s'envola , frayant

ainsi une route nouvelle à la raison captive. . . .

§. XVIII.

Bornes où doit, en matiere de Religion, se renfermer l'Esprit philosophique.

» Quelles sont, en matiere de religion, les bornes où doit se renfermer l'esprit philosophique ? Il est aisé de le dire : la nature elle-même l'avertit à tout moment de sa foiblesse, & lui marque en ce genre les limites étroites de son intelligence. Ne sent-il pas à chaque instant, quand il veut avancer trop avant, ses yeux s'obscurcir & son flambeau s'éteindre ? C'est-là qu'il faut s'arrêter ; la foi lui laisse tout ce qu'il peut comprendre, elle ne lui ôte que les mysteres & les objets impénétrables. Ce partage doit-il irriter la raison ? Les chaînes qu'on lui donne ici sont aisées à porter, & ne doivent paroître trop pesantes qu'aux esprits vains & légers. Je dirai donc au philosophe : Ne vous agitez point contre ces mysteres que la raison ne sçauroit percer ; attachez-vous à l'examen de ces vérités qui se laissent approcher, qui se laissent en quelque sorte toucher & manier, & qui répondent de toutes les autres : ces vérités sont des faits éclatans & sensibles, dont la Religion s'est comme en-

veloppée toute entière, afin de frapper également les esprits grossiers & subtils. On livre ces faits à votre curiosité : voilà les fondemens de la Religion ; creusez donc autour, essayez de les ébranler : descendez avec le flambeau de la philosophie jusqu'à cette pierre antique tant de fois rejetée par les incrédules, & qui les à tous écrasés. Mais, lorsqu'arrivé à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant qui soutient depuis l'origine du monde ce grand & majestueux édifice, toujours affermi par les orages mêmes & le torrent des années, arrêtez-vous, & ne creusez pas jusqu'aux enfers. La philosophie ne sçauroit vous mener plus loin sans vous égarer : vous entrez dans les abymes de l'infini ; elle doit ici se voiler les yeux comme le peuple, & remettre l'homme avec confiance entre les mains de la foi. . . . Laissez donc à Dieu cette nuit profonde, où il lui plaît de se retirer avec sa foudre & ses mystères.

» Mais vous direz peut-être, je veux entrer dans la nue, je veux le suivre dans les profondeurs où il se cache, je veux déchirer le voile qui me fatigue les yeux, & regarder de plus près ces objets mys-

térieux qu'on écarte avec tant de soin : C'est ici que votre sagesse est convaincue de folie , & qu'à force d'être philosophe , vous cessez d'être raisonnable. Téméraire philosophie , pourquoi vouloir atteindre à des objets plus élevés au-dessus de toi , que le ciel ne l'est au-dessus de la terre ? pourquoi ce chagrin superbe de ne pouvoir comprendre l'infini ? Ce grain de sable que je foule aux pieds est un abyme que tu ne peux sonder , & tu voudrais mesurer la hauteur & la profondeur de la Sagesse éternelle ! & tu voudrais forcer l'Être qui renferme tous les êtres à se faire assez petit pour se laisser embrasser tout entier par cette pensée trop étroite pour embrasser un atôme ! La simplicité crédule du vulgaire ignorant fut-elle jamais aussi déraisonnable que cette orgueilleuse raison qui veut s'élever contre la science de Dieu ?

» Tel est cependant le génie des sages de notre siècle. Plus fière & plus indocile que jamais , la philosophie , autrefois vaincue par la foi , semble vouloir se venger aujourd'hui , & triompher d'elle à son tour. Hélas ! ses tristes victoires ne sont que trop rapides. Oserai-je le dire ? elle traite aujourd'hui JESUS-CHRIST & sa doctrine

doctrine avec la même hauteur qu'elle a traité les anciens philosophes & leurs systèmes. Elle s'érige en juge souverain ; & , citant à son tribunal Dieu même & toutes ses vérités adorables , qui furent apportées du ciel , elle entreprend , comme dit l'Apôtre , avec les principes & les élémens grossiers du siècle présent , de juger les objets invisibles & surnaturels du siècle à venir. Il faudroit que Dieu , pour se conformer à son goût , eût soumis tous ses mystères au calcul , & qu'il eût réduit en géométrie une Religion touchante dans ses preuves comme dans sa morale , qu'il vouloit , pour ainsi dire , faire entrer dans l'ame par tous les sens....



CHAPITRE II.

*Nouvelles Réflexions sur le Philosophe.**§. I. Rien de plus commun que le nom de Philosophe.*

* C'Est en étudiant les hommes, & en apprenant à se connoître soi-même, qu'on peut parvenir à la philosophie morale ; on le tenteroit en vain par toute autre voie. Cependant rien ne coûte moins à acquérir aujourd'hui que le nom de philosophe : une vie obscure & retirée, quelques dehors de sagesse avec un peu de lecture, du mépris pour toutes les religions, de l'incrédulité pour celle dans laquelle on est né, quelques observations sur l'esprit & le cœur humain ; une de ces choses suffit pour attirer ce nom à des personnes qui s'en honorent sans le mériter. On doit avoir une idée plus vaste, plus juste & plus vraie du philosophe, & voici le caractère que nous lui donnons.

* Recueil philosophique, ou Mélange de pièces sur la Religion & la Morale.

§. II.

Idée du vrai Sage & de ses devoirs.

Le philosophe est une machine humaine comme un autre homme ; mais c'est une machine qui , par sa *constitution mécanique* , réfléchit sur ses mouvemens. Les autres hommes sont déterminés à agir sans sentir les causes qui les font mouvoir , sans même songer qu'il y en ait.

Le philosophe au contraire démêle les causes autant qu'il est en lui , & souvent même les prévient & se livre à elles avec connoissance : c'est une horloge qui se monte pour ainsi dire quelquefois elle-même. Ainsi il évite les objets qui peuvent lui causer des sentimens qui ne conviennent ni au bien-être ni à l'être raisonnable , & cherche ceux qui peuvent exciter en lui des affections convenables à l'état où il se trouve.

Les autres hommes sont emportés par leurs passions , sans que les actions qu'ils font soient précédées de la réflexion ; ce sont des hommes qui marchent dans les ténèbres : au lieu que le philosophe , dans ses passions même , n'agit qu'après la

F ij

réflexion ; il marche la nuit , mais il est précédé d'un flambeau.

Le philosophe forme ses principes sur une infinité d'observations particulières ; le peuple adopte le principe , sans penser aux observations qui l'ont produit : il croit que la maxime existe pour ainsi dire par elle-même ; mais le philosophe prend la maxime dès sa source , il en examine l'origine , il en connoît la propre valeur , & n'en fait que l'usage qui lui convient.

De cette connoissance que les principes ne naissent en nous que des observations particulières , le philosophe en conçoit de l'estime pour la science des faits ; il aime à s'instruire des détails & de tout ce qui ne se devine point. Ainsi il regarde comme une maxime très-oppoſée aux progrès de l'esprit , de se borner à la seule méditation , & de croire que l'homme ne tire la vérité que de son propre fonds. Certains métaphysiciens disent : évitez les impressions des sens ; laissez aux historiens la connoissance des faits , & celle des langues aux grammairiens. Nos philosophes au contraire , persuadés que beaucoup de nos connoissances nous viennent des sens , que nous ne nous sommes faits des regles que sur

l'uniformité des impressions sensibles... convaincus que la source de nos connoissances est entièrement hors de nous, ils nous exhortent à faire une ample provision d'idées, en nous liyrant aux impressions extérieures des objets; & ils veulent que nous étudions l'impression précise que chaque objet fait en nous, & que nous évitions de la confondre avec celle qu'un autre objet a causée.

C'est pour augmenter le nombre de nos connoissances & de nos idées que nos philosophes étudient les hommes d'autrefois & les hommes d'aujourd'hui.

Réparez-vous comme des abeilles, nous disent-ils, dans le monde passé & dans le monde présent, vous reviendrez ensuite dans votre ruche composer votre miel.

Le philosophe s'applique à la connoissance de l'univers & de lui-même; mais comme l'œil ne sçauroit se voir, le philosophe connoît qu'il ne sçauroit se connoître parfaitement; mais cette pensée n'a rien d'affligeant pour lui, parce qu'il se prend lui-même tel qu'il est, & non pas tel qu'il semble à l'imagination qu'il pourroit être.

La vérité n'est pas pour le philosophe une maîtresse qui corrompt son imagination.

tion, & qu'il croie trouver par-tout. Il se contente de la pouvoir démêler où il peut l'appercevoir ; il ne la confond point avec la vraisemblance ; il prend pour vrai ce qui est vrai, pour faux ce qui est faux, pour douteux ce qui est douteux, & pour vraisemblable ce qui n'est que vraisemblable : il fait plus, & c'est ici une de ses grandes perfections, c'est que lorsqu'il n'a point le motif propre pour juger, il sçait demeurer indéterminé. Chaque jugement suppose un motif intérieur qui doit l'exciter : le philosophe sent quel doit être le motif propre du jugement qu'il doit porter. Si le motif manque, il ne juge point, il l'attend, & se console quand il voit qu'il l'attendroit inutilement.

Le monde est plein de personnes d'esprit & de beaucoup d'esprit qui jugent toujours, toujours ils devinent ; car c'est deviner, que de juger sans sentir qu'on a le motif propre du jugement : ils ignorent la portée de l'esprit humain ; ils croient qu'il peut tout connoître : ainsi ils trouvent de la honte à ne point prononcer de jugement, & s'imaginent que l'esprit consiste à juger. Le philosophe croit qu'il consiste à bien juger. Il est plus content de lui même quand il a suspendu la faculté de se déterminer, que s'il s'étoit déterminé

avant que d'avoir senti le motif propre de la décision. Ainsi il juge & parle moins, mais il juge plus sûrement & parle mieux.

Le philosophe n'est pas tellement attaché à un système, qu'il ne sente toute la force des objections. La plupart des hommes sont si fort livrés à leurs opinions, qu'ils ne prennent pas seulement la peine de pénétrer celles des autres. Le philosophe comprend le sentiment qu'il rejette, avec la même étendue & la même netteté qu'il entend celui qu'il adopte.

L'esprit philosophique est donc un esprit d'observation & de justesse, qui rapporte tout à ses véritables principes. Mais ce n'est pas l'esprit seul que le philosophe cultive, il porte plus loin son attention & ses soins.

L'homme n'est point un monstre qui ne doive vivre que dans les abymes de la mer ou dans le fond d'une forêt. Les seules nécessités de la vie lui rendent le commerce des autres nécessaire; & dans quelque état où il puisse se trouver, ses besoins & le bien-être l'engagent à vivre en société. Ainsi la raison exige de lui qu'il connoisse, qu'il étudie & qu'il travaille à acquérir les qualités sociales.

Il est étonnant que les hommes s'attachent si peu à tout ce qui est de pratique, & qu'ils s'échauffent si fort sur de vaines spéculations. Que de disputes frivoles dans les écoles, que de livres sur de vaines questions ! Un mot les décideroit, ou feroit voir qu'elles sont *indissolubles*.

Notre philosophe ne se croit pas en exil en ce monde ; il ne croit point être en pays ennemi ; il veut jouir en sage économiste des biens que la nature lui offre ; il veut trouver du plaisir avec les autres, & pour en trouver, il en faut faire. Ainsi il cherche à convenir à ceux avec qui le hasard ou son choix le font vivre, & il trouve en même tems ce qui lui convient ; c'est un honnête homme qui veut plaire & se rendre utile.

La plupart des grands à qui les dissipations ne laissent pas assez de tems pour méditer, sont féroces envers ceux qu'ils ne croient pas leurs égaux. Les philosophes ordinaires qui méditent trop, le sont envers tout le monde : ils fuient les hommes, & les hommes les évitent.

Mais le véritable philosophe qui sçait se partager entre la retraite & le commerce des hommes, est plein d'humanité. C'est le Chrémeus de Térence, qui sent qu'il est homme, & que la seule huma-

nité intéressé à la mauvaise ou à la bonne fortune de son voisin. Il seroit inutile de remarquer ici combien il est jaloux de tout ce qui s'appelle honneur & probité ; il est prêt à tout sacrifier pour les honorer par une attention exacte à ses devoirs de citoyens. Les sentimens de probité entrent autant dans la constitution *mécanique* du vrai philosophe , que les lumieres de l'esprit. Plus vous trouverez de raison dans un homme , plus vous trouverez en lui de probité.

Le vrai philosophe est honnête homme parce qu'il faut l'être , & non parce qu'on est méprisé quand on ne l'est pas. Ne craignez pas que parce que personne n'a les yeux sur lui , il s'abandonne à une action contraire à la probité ; non , cette action n'est point conforme à la disposition *mécanique* du sage : il est paîtri , pour ainsi dire , avec le levain de l'ordre & de la regle ; il est rempli des idées du bien de la société civile , il en connoît les principes bien mieux que les autres hommes. Le crime trouveroit en lui trop d'opposition ; il y auroit trop d'idées naturelles & trop d'idées acquises à détruire : sa faculté d'agir est , pour ainsi dire , comme une corde d'instrument de

musique montée sur un certain ton ; elle n'en sçauroit produire un contraire. Il craint de détonner , & de se désaccorder d'avec lui-même. Ceci me fait ressouvenir de ce que Velleïus dit de Caton d'Utique : « Il n'a jamais fait de bonnes actions , dit-il , pour paroître les avoir faites , mais parce qu'il n'étoit pas en lui de faire autrement. » *Nunquam rectè fecit ut facere videretur , sed quia aliter facere non poterat.* Vell. Lib. 2 , cap. 35.

Il est inutile d'ajouter que le vrai philosophe respecte & révere la Religion ; il auroit toutes les qualités , que s'il n'a pas celle-là , il est indigne du nom de philosophe.



 CHAPITRE III.
Etude de l'Homme.

§. I.

De la Connoissance du Cœur humain.

* **I**L est certain que de toutes les connoissances auxquelles se sont appliqués les philosophes anciens & modernes, il n'y en a point où l'on ait fait moins de progrès que dans la connoissance de l'homme. Depuis Socrate, qui, s'il en faut croire Diogene Laërce, fut le premier des philosophes anciens qui traita de la morale & en recommanda l'étude à ses disciples, jusqu'à nos jours, on n'a fait, pour ainsi dire, que tourner autour de l'homme, & se promener sur sa surface. Ce seroit une chose très-curieuse, & en même tems fort divertissante, que de voir un recueil raisonné des puérités & des absurdités même qu'on trouve, sur cette matiere, dans les auteurs les plus célèbres & les plus graves.

 * Histoire philosophique de l'Homme.

§. II.

*Auteurs modernes qui ont écrit sur cette
matiere.*

Montagne est , de tous les auteurs qui ont entrepris de parler de l'homme , celui qui avoit la vue la mieux faite pour le pénétrer : mais , excessivement prévenu pour son mérite personnel , il a voulu faire participer son espece à la bonne opinion qu'il avoit de lui-même ; & si le ton de liberté qui faisoit le caractère de son esprit l'a souvent conduit à des découvertes assez profondes , la vivacité de son imagination l'a ramené aussi souvent aux illusions de la vanité humaine ; & le préconiseur de la nature l'est devenu de la secte la moins naturelle , la secte stoïque.

J'ai voulu ensuite lire Charron , le singe de Montagne ; mais lorsque j'ai vu qu'après avoir épuisé les lieux communs sur l'homme en général , il s'amusoit sérieusement à entrer dans l'examen particulier du foie , du cœur , du cerveau & de la rate de l'homme , j'ai refermé le livre , & j'ai dit : Un homme qui commence par-là , ne peut aller loin dans la vérité que je cherche.

Abadie , qui a fait un traité exprès de

la connoissance de soi-même, ne m'a paru qu'un théologien d'esprit, qui, dès l'abord supposant l'homme un être moral, l'examine moins d'après les principes naturels que d'après les principes théologiques.

J'ai lu avec plus de satisfaction le célèbre duc de la Rochefoucault; & j'ai cru démêler, dans le peu de réflexions qu'il nous a laissées, qu'il avoit, en jetant un coup d'œil sur l'espece humaine, fait plus de découvertes essentielles que les auteurs les plus célèbres & les plus volumineux: mais j'ai reconnu aussi que, de toutes les méthodes qu'on a employées pour proposer des vérités morales aux hommes, il n'y en avoit pas de moins instructive que celle des réflexions détachées. La force & l'énergie qu'on cherche à y mettre, interrompent la liaison des idées, supposent des principes sans les établir, & donnent souvent lieu à l'obscurité.

Le grand Descartes ne m'a paru, en fait de métaphysique, qu'un homme doué d'une imagination vive & forte, qui, croyant avoir vu, lorsqu'il avoit seulement défini à sa fantaisie, se promene subtilement dans les développemens arbitraires de ses définitions encore plus ar-

bitraires ; & aussitôt après avoir lu son fameux principe , qu'il ne faut donner son consentement qu'aux vérités si clairement démontrées , qu'on ne puisse le leur refuser sans sentir une certaine répugnance dans sa conscience , j'ai vu ce philosophe nous donner pour innées des idées qui sont le résultat de la combinaison de plusieurs autres idées acquises par l'expérience & la réflexion , je n'ai pas été plus loin , & je me suis dit : Comment est-il possible qu'une doctrine aussi arbitraire ait pu faire tant de progrès , & former , pour ainsi dire , une secte ?

Quant au très-célebre Mallebranche , je n'en ai lu que ce qu'il falloit pour reconnoître qu'il n'avoit pas écrit pour tout le monde , & pour voir qu'en adoptant les idées de son guide Descartes , il avoit voulu réaliser des êtres de raison , ou plutôt d'imagination , qui n'existoient que dans les termes. J'ai reconnu de plus , que , pour aller à la vérité par le chemin que nous trace Mallebranche , il falloit avoir acquis une infinité de connoissances scientifiques , que peu d'hommes ont le tems ou les moyens d'acquérir.

Ce n'est pas ainsi que s'est conduit l'immortel Locke. Il n'a pas puisé ses principes dans l'imagination , dans l'art de

l'argumentation : suivant le fil de l'expérience, sans jamais l'abandonner, en ce qui concerne la formation de nos idées, & joignant à cette expérience l'attention la plus impartiale, il a découvert lui seul, pour son tems & pour la postérité, plus de vérités que tous les philosophes ensemble qui l'avoient précédé. Mais aussitôt que, contre sa propre méthode, il a voulu raisonner sur des matieres qui étoient hors de la portée de l'expérience & de la raison humaine, il est devenu obscur & intelligible, comme tous les autres. Ceux qui bornent leurs talens à un peu de bon sens & beaucoup de bonne foi, n'ont, pour se convaincre de la vérité de ce que je dis, qu'à lire dans Locke ce qu'il a écrit sur la volonté & la liberté de l'homme.

Je dirai peu de chose de l'étonnant Pascal : malgré la force de son génie, il n'a vu l'homme qu'à travers l'humeur atrabilaire que lui donnoient son tempérament & ses infirmités (a).

Pour le fameux La Bruyere, son livre m'a fait toujours beaucoup de plaisir, parce que je ne l'ai lu que comme l'ouvrage d'un homme d'esprit, & , si l'on veut, comme l'ouvrage d'un bon obser-

(a) Note de l'Editeur. Nous doutons que l'on reconnoisse bien Pascal au portrait qu'en trace ici l'Auteur.

vateur. Il a en effet très-bien démêlé & très-énergiquement rendu le jeu des passions & les différentes nuances des caractères ; mais il est à l'égard de l'humanité, ce qu'est, à l'égard d'un tableau mouvant & changeant, le spectateur qui n'en admire que le jeu des figures, sans entrer dans l'examen raisonné des ressorts qui les font mouvoir.

Le concis, le pénétrant Montesquieu m'a moins surpris par son génie, que par l'inutilité de ses recherches sur les lois. Son optimisme législatif me paroît, en général, le système le moins satisfaisant pour l'humanité ; & je n'ai pu m'empêcher de regretter que cet auteur illustre eût consommé tout son génie, toute sa pénétration dans la découverte des causes générales & particulières de chaque législation, pour en conclure qu'à cet égard tout est bien, ou à peu de chose près. . . . J'aurois préféré que M. de Montesquieu eût employé sa pénétration à bien connoître l'homme, & que, parvenu à cette connoissance, il eût fondé dessus un plan de législation qui eût embrassé le bonheur de toute l'humanité, sans négliger aucun individu.

Je vous ai lu aussi, ingénieux Rousseau, dans les ouvrages où la beauté &

la force de votre imagination n'offusquent pas toujours votre raison. Je vous'ai vu avec plaisir ramener l'homme vers sa source, & la lui faire voir si voisine de celle des bêtes qu'il méprise tant. Ma satisfaction auroit été parfaite, si, dans votre brillant *Discours sur l'inégalité des conditions*, vous n'aviez été séduit par les idées reçues & par votre propre cœur.

Je regarde l'Essai de M. l'abbé de Condillac sur l'origine de nos connoissances, comme un complément nécessaire à l'Essai de l'immortel Locke sur l'entendement humain: mais, en rendant justice à M. de Condillac & à la régularité de sa méthode, je pense qu'il auroit mieux réussi en cherchant ses principes dans le developpement naturel de nos facultés, simplement considérées comme passives, qu'en les fondant sur la considération de ce qui se passe dans l'homme instruit. Cette dernière méthode oblige à raisonner d'après les idées reçues. Pour nous donner une idée de l'origine de nos connoissances, il ne falloit pas commencer par nous donner l'ame & la pensée, telles qu'on les conçoit parmi les hommes instruits; mais montrer, en commençant par les faits naturels & primitifs, la génération successive des idées & des con-

noissances qui , par leur nombre & leur qualité , constituent ce que nous appelons l'esprit & la pensée.

§. III.

Obstacles qui retardent la Connoissance du cœur de l'homme.

Quelque grands génies qu'aient été les Platon & les Xénocrate , je ne vois dans ce que j'ai pu connoître de leurs idées , & dans celles qu'ils ont inspirées aux philosophes modernes , que des principes dont le fondement est appuyé moins sur la connoissance de l'homme , que sur l'opinion qu'ils s'étoient faite de l'humanité.

C'est en considérant le peu de véritables découvertes faites par ces philosophes célèbres , qu'on peut assurer que les sciences les plus relevées , les talens les plus brillans , sont les plus grands obstacles à la connoissance de l'homme.

En effet , ce n'est que d'après les opinions que les hommes tiennent de leurs premiers instituteurs , d'après les goûts que leur inspirent toutes les illusions dont ils sont environnés , qu'ils s'adonnent à l'étude des sciences & des arts. Ces premiers préjugés les suivent dans le cours pénible de leurs études ; & leur applica-

tion ne fait que fortifier ces mêmes préjugés, à mesure qu'ils avancent dans la carrière qu'ils leur ont ouverte : de sorte qu'arrivés à un certain âge, ils se trouvent avoir perdu à acquérir les connoissances des autres & à se faire une maniere d'écrire, un tems qu'ils auroient plus utilement employé à penser.

Ainsi les sçavans, les gens de génie, ne s'appliquent à la connoissance de l'homme que lorsque les lumieres qu'ils ont acquises leur ont inspiré une haute idée d'eux-mêmes & de leurs semblables ; il n'est pas étonnant qu'ils y aient, jusqu'à présent, fait si peu de progrès. Leurs lumieres, leurs talens, sont pour eux une espece de microscope qui grossit l'homme à leur vue ; ou plutôt, en croyant voir l'humanité, ils ne voient qu'eux-mêmes, avec tout l'attirail de leurs connoissances.

Certains Sauvages, à la vue des premiers Européens qui, pour troubler leur repos, se priverent de celui dont ils pouvoient jouir eux-mêmes dans leur patrie, prirent d'abord nos habits pour des peaux variées, adhérentes au corps, comme les peaux des autres animaux ; & par une erreur à peu près semblable, mais bien plus étonnante, nos grands hommes s'identifient tellement avec leurs lumieres &

leurs connoissances, qu'ils les regardent comme absolument inséparables de leur existence. L'estime & la considération que ces lumieres leur attirent de la part des autres hommes, en relevent encore l'éclat à leurs propres yeux ; & , quelques efforts qu'ils fassent pour se dépouiller de ces préventions, elles influent sur toutes leurs recherches.

Ce n'est pas que, malgré l'attention perpétuelle des hommes célèbres à ramener leurs découvertes à certains principes qu'ils se sont faits d'après les préjugés généraux & leurs préjugés particuliers, la vérité ne perce quelquefois dans leurs écrits ; mais ce ne sont que des lueurs passageres qu'ils se hâtent bientôt d'éteindre eux-mêmes, comme s'ils en étoient éblouis.

Dépouillant l'homme de tous les accoutremens qu'il tient du tems, des circonstances & de ses fantaisies, M. Rousseau de Geneve l'avoit mis d'abord assez nu pour pouvoir être examiné sans obstacle. Mais il ne put long-tems soutenir cette vue : il se hâta de rendre à l'homme une partie des lambeaux qu'il lui avoit enlevés, & le rendit par-là aussi méconnoissable qu'il avoit toujours été ; & , comme s'il avoit craint de ne l'avoir pas

assez recouvert ; il s'est appliqué depuis à lui prêter des ajustemens si recherchés, qu'ils font le contraste le plus singulier & le plus bizarre avec l'état où il l'avoit d'abord mis.

§. IV.

Moyens qui y conduisent sûrement.

Mais si les sciences & les talens, qui devoient en apparence nous conduire à la connoissance de l'homme, sont précisément ce qui nous en éloigne, de qui peut-on attendre les lumieres qui nous manquent sur cet objet ? On peut les attendre d'un homme indépendant de toute autorité qui n'est pas celle des livres saints, d'un homme qui ne tende qu'à avoir l'esprit juste, qui ne puisse voir que par lui-même, & qui, doué d'un bon sens renforcé par l'expérience & par la réflexion, ne soit détourné dans sa marche par aucune des illusions qui offusquent les lumieres des plus grands hommes. Telles sont les qualités qui peuvent conduire à la connoissance de l'homme, autant que cette connoissance est possible ; &, quoiqu'il semble plus difficile de trouver un auteur avec toutes ces qualités, & qui n'ait que celles-là, que de trouver un sçavant, un homme de génie doué

des plus grandes connoissances, cela ne me paroît cependant pas impossible.

La nature & certaines circonstances ont pu former un homme qui, après avoir examiné les notions qu'il a reçues de ses premiers instituteurs, se soit déterminé à en faire la vérification la plus exacte; qui, ayant cherché à s'éclairer dans les ouvrages de gens d'esprit & de génie, & n'y ayant trouvé que des opinions fondées sur d'autres opinions, ait formé le dessein de s'en faire une indépendante de celle des autres, & prise dans la contemplation continuellement réfléchie de ce qui se passe en lui, de tout ce qu'il voit se passer sous ses yeux, & de tout ce qui s'est passé avant lui; un homme, en un mot, qui, dédaignant les sciences sans les connoître autrement que par le peu de bien qu'elles ont fait à l'humanité, & le peu de lumieres utiles qu'elles nous ont procurées, se propose de ne faire usage dans ses recherches, que de la portion du sens commun qu'il a reçue de la nature, après l'avoir épurée de toutes les erreurs dont le tems & l'exemple l'avoient obscurcie.... Un tel homme reconnoitra bientôt que tous les gens d'esprit, tous les philosophes de tous les tems & de tous les lieux,

n'ont fait que se copier les uns les autres pour le fonds , en ajoutant chacun aux idées des autres , ce que la subtilité de leur esprit & les différentes especes de préjugés leur avoient fait imaginer. Il reconnoîtra encore que tous ces philosophes si célèbres ne se sont trompés , & n'ont fait si peu de progrès dans la connoissance de l'homme , que parce qu'ils ont pris pour inséparables de son essence , des qualités & des défauts purement accidentels , & , absolument parlant , superflus. Ainsi , se détachant de toute autorité , hors de celle des livres divins , & tirant plus d'avantage des erreurs des philosophes qui l'ont devancé que de leurs découvertes , il ne suivra , dans ses recherches , d'autres guides que son expérience & ses réflexions,



CHAPITRE IV.

*Origine de nos Idées, & Réflexions
sur quelques-uns de nos Sentimens.*

§. I.

*Origine de nos Idées & de nos Connois-
sances.*

* **N**ous n'apportons en naissant qu'une disposition à connoître, c'est-à-dire à sentir & à appercevoir les impressions que nous recevons des autres êtres lorsqu'ils agissent sur nous; ces impressions sont ce que nous appelons connoissances, idées, perceptions ou appercevances. Ceux de nos philosophes qui soutiennent que nous naissons avec des idées & des connoissances actuelles, avancent une chose également contraire à l'expérience & à la raison. Nous sommes convaincus, en réfléchissant sur nous-mêmes, que nous acquérons nos connoissances successivement, & à l'occasion des différentes impressions que nous recevons des objets & des réflexions que nous faisons

* Lettre de Traübale à Leucippe.

sur

sur ce que nous sentons (a) : nous commençons par avoir des idées particulières des choses ; & par la suite , en comparant ces diverses perceptions , nous en formons des idées générales & universelles. D'ailleurs , il n'y a que deux manières de concevoir les idées : ou bien elles sont une impression actuelle de quelque objet ; & en ce cas , nous ne pouvons les avoir sans être avertis de leur présence par le sentiment qui les accompagne : ou bien ces idées sont le souvenir , & pour ainsi dire l'écho d'une impression reçue autrefois ; & alors le souvenir d'une impression plus ancienne est accompagné d'un sentiment qui se fait reconnoître par un souvenir ; ensorte qu'on le distingue parfaitement d'une idée actuelle , & qu'on se souvient de l'avoir reçue dans un tems antérieur.

Les impressions des objets laissent en nous comme une trace & un vestige d'elles-mêmes , qui se réveille quelquefois pendant l'absence des objets qui les avoient

(a) *Note de l'Éditeur.* L'homme doit , il est vrai , au commerce de ses semblables & au spectacle de la nature , une partie de ses idées : mais c'est la main du Créateur qui grave au fond de son cœur les notions de justice , d'ordre , de bienfaisance , & tous les grands principes de la loi naturelle ; ils sont indépendans des soins de l'éducation & de tous les instituts humains. Voilà ce qu'il est essentiel de ne point confondre.

excitées ; c'est-là ce que l'on nomme mémoire & souvenir ; sentiment par lequel j'ai connoissance des impressions qui ont été en moi, mais qui est accompagné d'une appercevance au moins confuse de la distinction qui est entre le tems auquel je les ai reçues ; & celui auquel je m'en souviens.

§. II.

En quoi consiste le sentiment de la Douleur & celui du Plaisir ?

Toutes ces impressions sont accompagnées d'un sentiment agréable ou désagréable : s'il est vif, on le nomme plaisir ou douleur ; s'il est foible, c'est satisfaction, complaisance, ou bien ennui, déplaisance, méfaise. Le premier de ces sentimens nous pousse pour ainsi dire vers les objets, nous porte à faire effort pour nous en approcher, pour nous y jondre, pour nous y attacher, pour augmenter la force & la vivacité du sentiment que nous éprouvons, pour en prolonger & pour en perpétuer, s'il étoit possible ; la durée, pour le renouveler quand il cesse, pour le rappeler quand il nous a quittés. Nous aimons les objets qui nous procurent de tels sentimens ; nous en jouissons lorsque nous les éprouvons à leur occasion ; nous les cher-

chions & nous en désirons la possession lorsque nous ne l'avons pas, nous la regrettons lorsque nous l'avons perdue.

Le second sentiment au contraire, c'est-à-dire celui de la douleur, nous porte invinciblement à faire effort pour le repousser, loin de nous, à fuir les objets qui nous le font éprouver, à craindre leur impression, à la détester, à la haïr. Nous naissons tellement disposés, que nous recherchons le plaisir & que nous fuyons la douleur; & cette loi que la nature a gravée en nous est d'une telle autorité, que nous ne pouvons nous empêcher d'y obéir dans toutes les actions de notre vie, parce qu'il n'y en a aucune, quelle qu'elle soit, qui ne soit pas accompagnée d'un de ces deux sentimens, ou plus fort ou plus foible. Le plaisir est attaché à toutes les actions nécessaires à la conservation de la vie, & la douleur à toutes celles qui lui sont contraires: sans examen & sans réflexion, l'amour du plaisir & la haine de la douleur nous portent à faire les unes & à nous abstenir des autres.

§. III.

Réflexion sur les suites de ces deux sentimens.

L'impression de plaisir ou de douleur

G ij

une fois reçue, nous ne sommes plus les maîtres de la prolonger, ou de la faire durer : elle a une certaine mesure que tous nos efforts ne peuvent changer. Il y a des plaisirs & des douleurs non-seulement plus ou moins durables, mais encore plus ou moins vifs, ou qui nous rendent plus ou moins heureux ou malheureux. Souvent une impression qui avoit commencé par un sentiment agréable, mais léger, se termine par une douleur infiniment vive : souvent au contraire, c'est par une légère douleur qu'il faut acheter la jouissance des plus grands plaisirs. Enfin la douleur & le plaisir sont infiniment mêlés & joints l'un à l'autre. Nous ne sommes pas faits pour goûter des plaisirs purs : à notre arrivée dans le monde, nous nous laissons conduire à l'impression actuelle de plaisir ou de douleur qui nous affecte. En cela, nos enfans ne différent point des petites bêtes ; les uns & les autres se livrent aveuglément à l'impression actuelle, sans prévoir les conséquences & les suites de cette impression. Et comment pourroient-ils les prévoir, ces conséquences ? Prévoir n'est autre chose que se souvenir qu'une telle impression, semblable à celle que nous éprouvons dans l'instant, a été suivie d'une autre toute

différente & infiniment plus vive , & que nous devons craindre quelque chose de pareil ; & cela ne se peut que par le moyen de l'expérience & des réflexions sur les impressions répétées que nous avons reçues des objets. Il y a même des hommes qui ne sortent presque jamais de l'enfance à cet égard , & qui n'acquierent jamais cette faculté de prévoir ; & il y en a peu qui , dans le cours de leur vie , n'éprouvent plus d'une fois que les impressions violentes , sur-tout celle de l'amour , la plus forte de toutes , mettent souvent les plus prudens dans la situation des enfans , qui ne prévoient rien , & qui se laissent emporter par l'impression qu'ils éprouvent dans l'instant.

§. IV.

Définition philosophique du Plaisir & de la Peine.

* J'appelle plaisir , toute perception que l'ame aime mieux éprouver que ne pas éprouver : j'appelle peine , toute perception que l'ame aime mieux ne pas éprouver qu'éprouver.

Toute perception dans laquelle l'ame voudroit se fixer , dont elle ne souhaite pas l'absence , pendant laquelle elle ne vou-

* Essai de Philosophie morale.

droit ni passer à une autre perception , ni dormir ; toute perception telle , est un plaisir. Le tems que dure cette perception , est ce que j'appelle *moment heureux*.

Toute perception que l'ame voudro éviter , dont elle souhaite l'absence , pendant laquelle elle voudroit passer à une autre , ou dormir ; toute perception telle , est une peine. Le tems que dure cette perception est ce que j'appelle *moment malheureux*.

Je ne sçais s'il y a des perceptions indifférentes , des perceptions dont la présence ou l'absence soient parfaitement égales ; mais s'il y en a , il est évident qu'elles ne peuvent rien faire ni pour le bonheur , ni pour le malheur.

Dans chaque moment heureux ou malheureux , ce n'est pas assez de considérer la durée ; il faut avoir égard à la grandeur du plaisir ou de la peine ; j'appelle cette grandeur *intensité*. L'intensité peut être si grande , que quoique la durée fût fort courte , le moment heureux ou malheureux équivaldroit à un autre dont la durée seroit fort longue , & dont l'intensité seroit moindre. De même la durée peut être si longue , que quoique l'intensité fût fort petite , le moment heureux ou malheu-

reux équivaudroit à un autre dont l'intensité seroit plus grande, & dont la durée seroit moindre.

Pour avoir l'estimation des momens heureux ou malheureux, il faut donc avoir égard non-seulement à la durée, mais encore à l'intensité du plaisir ou de la peine. Une intensité double & une durée simple peuvent faire un moment égal à celui dont l'intensité seroit simple & la durée double. En général, *l'estimation des momens heureux ou malheureux, est le produit de l'intensité du plaisir ou de la peine, par la durée.* On peut aisément comparer les durées; nous avons des instrumens qui les mesurent, indépendamment des illusions, que nous pouvons nous faire. Il n'en est pas ainsi des intensités; on ne peut pas dire si l'intensité d'un plaisir ou d'une peine est précisément double ou triple de l'intensité d'un autre plaisir ou d'une autre peine.

Mais, quoique nous n'ayons point d'exemple de mesure exacte pour les intensités, nous sentons bien que les unes sont plus grandes que les autres, & nous ne laissons pas que de les comparer. Chaque homme, par un jugement naturel, fait entrer l'intensité & la durée dans l'estimation confuse qu'il fait des mo-

mens heureux ou malheureux : tantôt il préfère un petit plaisir qui dure long-tems , au plus grand plaisir qui passe plus vite ; tantôt un plaisir très-grand & très-court , à un plus petit & plus long. Il en est ainsi de la peine , quoique fort grande ; elle peut être si courte , qu'on la souffrira plus volontiers qu'une plus petite & plus longue ; & elle peut être si petite , que quoiqu'elle durât fort long-tems , on la préféreroit à une très-courte qui seroit trop grande. Chacun fait cette comparaison comme il peut ; & , quoique les calculs soient différens , il n'en est pas moins vrai que la juste estimation des momens heureux ou malheureux est , comme nous l'avons dit , le produit de l'intensité du plaisir ou de la peine par la durée.

§. V.

Qu'entend-on par le Bien & le Mal , le Bonheur & le Malheur de l'Homme ?

Le *bien* est une somme de momens heureux , évalués par la durée & l'intensité de ces momens.

Le *mal* est une somme semblable de momens malheureux. Il est évident que ces sommes , pour être égales , ne rempliront pas des intervalles de tems égaux : dans celle où il y aura plus d'intensité ,

il y aura moins de durée ; dans celle où la durée sera plus longue , l'intensité sera moindre. Ces sommes sont les élémens du bonheur & du malheur.

Le *bonheur* est la somme des biens qui restent après qu'on en a retranché tous les maux.

Le *malheur* est la somme des maux qui restent après qu'on en a retranché tous les biens.

§. VI.

Réflexions morales sur les différens Sentimens.

On voit par-là que le bonheur & le malheur dépendent de la compensation des biens & des maux. L'homme le plus heureux n'est pas toujours celui qui a eu la plus grande somme de biens. Les maux dans le cours de sa vie ont diminué son bonheur ; & leur somme peut avoir été si grande , qu'elle a plus diminué son bonheur , que la somme des biens ne l'augmentoit. L'homme le plus heureux est celui à qui , après la déduction faite de la somme des maux , il est resté la plus grande somme de biens. Si la somme des biens & la somme des maux sont égales , on ne peut appeler l'homme heureux ni malheureux. Le néant vaut son être. Si la

G v

somme des maux surpasse la somme des biens, l'homme est malheureux, plus ou moins, selon que cette somme surpasse plus ou moins l'autre; son être ne vaut pas le néant. Enfin ce n'est qu'après le dernier calcul, qu'après la déduction faite des biens & des maux, qu'on peut juger du bonheur ou du malheur.

Les biens & les maux étant les éléments du bonheur ou du malheur, tout notre soin devrait être employé à les bien connoître, & à tâcher de les comparer les uns aux autres, afin de préférer toujours le plus grand bien & d'éviter le plus grand mal; mais il se rencontre bien des difficultés dans cette comparaison, & chacun la fait différemment.

L'un, pour passer quelques jours agréables, se met mal à son aise toute sa vie. L'autre se refuse les plaisirs les plus vifs, pour voir croître un trésor dont il ne jouira jamais. Celui-ci languit dans les longues douleurs de la pierre; celui-là souffre la plus cruelle opération; chacun fait son calcul.

Et quoique les biens & les maux paroissent d'espèces fort différentes, on ne laisse pas que de comparer les uns avec les autres, ceux qui semblent les plus hétérogènes: c'est ainsi que Scipion pré-

féra une action généreuse à la volupté.

Ce qui ajoute une nouvelle difficulté à la comparaison des biens & des maux, c'est le différent éloignement d'où l'on les envisage. S'il faut comparer un bien éloigné avec un bien présent, rarement fait-on bien cette comparaison. Cependant l'irrégularité des distances ne doit causer des difficultés que dans la pratique; car l'avenir, qui vraisemblablement est à notre portée par l'état présent de notre âge & de notre santé, devrait être envisagé à peu près comme le présent.

Il y a encore une autre comparaison plus difficile, & qui n'est pas moins nécessaire; c'est celle du bien avec le mal. J'entends ici l'estimation du mal qu'il faudroit raisonnablement souffrir pour équivaloir à tel ou tel bien. Quoiqu'on ne puisse guere faire cette comparaison avec justesse, il y a une infinité de cas où l'on sent qu'il est avantageux de souffrir un mal pour jouir d'un bien, ou de s'abstenir d'un bien pour éviter un mal. C'est dans toutes ces comparaisons que consiste la prudence; c'est par la difficulté de les bien faire qu'il y a si peu de gens sages; & c'est des différentes manieres dont ces calculs se font, que résulte la variété infinie de la conduite des hommes.

G vj

C H A P I T R E V.

*Histoire de l'Aveugle de Puiseaux,
petite ville du Gâtinois.*

* **N**ous allâmes interroger l'aveuglé né de Puiseaux : c'est un homme qui ne manque pas de bon sens, que beaucoup de personnes connoissent, qui sçait un peu de chimie, & qui a suivi avec succès les cours de botanique au Jardin du Roi. Il est né d'un pere qui a professé avec applaudissement la philosophie dans l'Université de Paris. Il jouissoit d'une fortune honnête, mais le goût des plaisirs l'entraîna dans sa jeunesse; on abusa de ses penchans, ses affaires domestiques se dérangerent, & il s'est retiré dans une petite ville de province, d'où il fait tous les ans un voyage à Paris : il y apporte des liqueurs qu'il distille, & dont on est très-content. . . . Nous arrivâmes chez lui sur les cinq heures du soir, & nous le trouvâmes occupé à faire lire son fils avec des caracteres en relief. Il n'y avoit pas plus d'une heure qu'il étoit

* Lettre sur les Aveugles.

levé, car vous sçavez que la journée commence pour lui quand elle finit pour nous. Sa coutume est de vaquer à ses affaires domestiques & de travailler pendant que les autres reposent. A minuit, rien ne le gêne & il n'est incommodé à personne. Son premier soin est de mettre en place tout ce qu'on a déplacé pendant le jour; & quand sa femme s'éveille, elle trouve ordinairement la maison rangée. La difficulté qu'ont les aveugles à recouvrer les choses égarées, les rend amis de l'ordre. . . .

Notre aveuglé parle de miroir à tout moment. Vous croyez bien qu'il ne sçait ce que veut dire le mot miroir; cependant il ne mettra jamais une glace à contre-jour. . . . Je lui demandai ce qu'il entendoit par un miroir? *Une machine, me répondit-il, qui met les choses en relief loira d'elles-mêmes, si elles se trouvent placées convenablement par rapport à elle. C'est comme ma main qu'il ne faut pas que je pose à côté d'un objet pour le sentir.* Descartes, aveugle-né, auroit dû, ce me semble, s'applaudir d'une telle définition. !. *Qu'est-ce, à votre avis, que des yeux,* lui demanda quelqu'un? *C'est, répondit l'aveugle, un organe sur lequel l'air fait l'effet de mort bâton sur ma main.* Cette réponse nous

fit tomber des nues; & , pendant que nous nous entre-regardions avec admiration , *Cela est si vrai , continua-t-il , que quand je place ma main entre vos yeux & un objet , ma main vous est présente , mais l'objet vous est absent. La même chose m'arrive quand je cherche une chose avec mon bâton , & que j'en rencontre une autre.* Nous lui vîmes enfler des aiguilles fort menues. . . . Il dispose l'ouverture de l'aiguille transversalement entre ses lèvres , & dans la même direction que celle de sa bouche ; puis , à l'aide de sa langue & de la succion , il attire le fil qui suit son haleine , à moins qu'il ne soit beaucoup trop gros pour l'ouverture ; mais dans ce cas , celui qui voit n'est guere moins embarrassé que celui qui est privé de la vue. . . .

Quelqu'un de nous s'avisâ de lui demander s'il seroit bien content d'avoir des yeux ? *Si la curiosité ne me dominoit pas , dit-il , j'aimerois bien autant avoir de longs bras : il me semble que mes mains m'instruiraient mieux de ce qui se passe dans la lune , que vos yeux ou vos télescopes ; & puis les yeux cessent plutôt de voir que les mains de toucher. Il vaudroit donc bien autant qu'on perfectionnât en moi l'organe que j'ai , que de m'accorder celui qui me manque.*

Notre aveugle adresse au bruit ou à la voix si sûrement , que je ne doute pas qu'un tel exercice ne rendît les aveugles très-adroits & très-dangereux. Je vais en raconter un trait qui persuadera combien on auroit tort d'attendre un coup de pierre , ou de s'exposer à un coup de pistolet de sa main , pour peu qu'il eût l'habitude de se servir de cette arme. Il eut dans sa jeunesse une querelle avec un de ses freres , qui s'en trouva fort mal. Impatienté des propos désagréables qu'il en esfuvoit , il saisit le premier objet qu'il trouva sous la main , le lui lança , l'atteignit au milieu du front , & l'étendit par terre. Cette aventure & quelques autres le firent appeler à la Police. Les signes extérieurs de puissance qui nous affectent si vivement , n'en imposent point aux aveugles. Celui-ci comparut devant le magistrat , comme devant son semblable. Les menaces ne l'intimiderent point. *Que me ferez-vous* , dit-il à M. Herault ? *Je vous jetterai dans un cul de basse fosse* , lui répondit le magistrat. *Eh ! Monsieur* , repliqua l'aveugle , *il y a vingt-cinq ans que j'y suis. . .*

L'aveugle de Puiseaux estime la proximité du feu , aux degrés de chaleur ; la plénitude des vaisseaux , au bruit que

font en tombant les liqueurs qu'il transvase ; & le voisinage des corps , à l'action de l'air sur son visage. Il est si sensible aux moindres vicissitudes qui arrivent dans l'atmosphère , qu'il peut distinguer une rue d'un cul-de-sac. Il apprécie à merveille les poids des corps , & la capacité des vaisseaux ; & il s'est fait de ses bras des balances si justes , & de ses doigts des compas si expérimentés , que , dans les occasions où cette espece de statique a lieu , je gagerai toujours pour notre aveugle , contre des personnes qui voient. . . . Il juge de la beauté par le toucher : cela se comprend ; mais ce qui n'est pas si facile à saisir , c'est qu'il fait entrer dans ce jugement la prononciation & le son de la voix. C'est aux anatomistes à nous apprendre s'il y a quelque rapport entre les parties de la bouche & du palais , & la forme extérieure du visage. Il fait de petits ouvrages au tour & à l'aiguille ; il nivelle à l'équerre ; il monte & démonte des machines ordinaires ; il sçait assez de musique pour exécuter les morceaux dont on lui dit les notes & leurs valeurs. Il estime avec beaucoup plus de précision que nous la durée du tems , par la succession du tems & des pensées. La beauté de la peau,

l'embonpoint , la fermeté des chairs , les avantages de la conformation , la douceur de l'haleine , les charmes de la voix , ceux de la prononciation , sont des qualités dont il fait grand cas dans les autres. Il s'est marié pour avoir des yeux qui lui appartenissent ; auparavant , il avoit eu dessein de s'associer un sourd qui lui prêteroit des yeux , & à qui il apporteroit en échange des oreilles. Rien ne m'a tant étonné que son aptitude singulière à un grand nombre de choses ; & , lorsque nous lui en témoignâmes notre surprise. *Je m'aperçois bien , Messieurs , nous dit-il , que vous n'êtes pas aveugles : vous êtes surpris de ce que je fais , & pourquoi ne vous étonnez-vous pas aussi de ce que je parle ?*

.... Je me mis à questionner notre aveugle sur les vices & les vertus. Je m'aperçus d'abord qu'il avoit une aversion prodigieuse pour le vol : elle naissoit en lui de deux causes ; de la facilité qu'on avoit de le voler sans qu'il s'en aperçût , & plus encore peut-être de celle qu'on avoit de l'apercevoir quand il voloit. Ce n'est pas qu'il ne sçache très-bien se mettre en garde contre le sens qu'il nous connoît de plus qu'à lui , & qu'il ignore la maniere de bien cacher un vol. Comme de toutes les démonstrations ex-

térieures qui réveillent en nous la commisération & les idées de la douleur, les aveugles ne sont affectés que par la plainte, je les soupçonne en général d'inhumanité.

CHAPITRE VI.

Conjectures philosophiques sur l'état des premiers habitans de la terre après le Déluge.

§. I. *Extrait de Platon sur ce sujet.*

* **P**laton, dans ses œuvres politiques, ne cesse d'insister sur les premiers tems. Voyons donc ce qu'a dit sur ce sujet le plus sage de la nation la plus éclairée du monde.

« (a) L'état présent de la société, dit ce philosophe **, la constitution des pays

* L'Antiquité dévoilée.

« (a) *Note de l'Éditeur.* Les réflexions philosophiques contenues dans ce chapitre, ne peuvent s'appliquer aux hommes qui sortirent de l'arche de Noé; l'Écriture sainte nous en donne une autre idée: mais elles paroîtront vraies & intéressantes, si elles regardent les premiers hommes qui, en s'éloignant de la première famille du monde, se répandirent dans les forêts & les déserts, qui couvroient alors la terre. Sous ce point de vue, qui n'étoit pas peut-être celui de l'auteur, ce morceau devient agréable, & ne mérite plus aucun reproche.

** Au deuxième-Livre des Lois.

» & des lois , tout cela procedé de la pro-
 » fondeur des tems , & des révolutions
 » arrivées anciennement. . . . C'est une
 » tradition qu'il y a eu autrefois de gran-
 » des mortalités causées par des inonda-
 » tions & par d'autres calamités généra-
 » les , dont peu d'hommes se sont sauvés ;
 » ceux qui furent alors épargnés , ont
 » mené une vie pastorale sur les monta-
 » gnes. Nous pouvons penser , ajoute-t-il ,
 » que ces hommes conserverent la con-
 » noissance de quelques arts utiles & de
 » quelques-uns des usages antérieurs ; mais
 » ils oublierent l'avarice & les querelles
 » qui en sont les suites. On peut encore
 » penser que les villes ayant été totale-
 » ment renversées par ces destructions ;
 » la plupart des inventions furent alors
 » ensevelies avec elles sous les eaux , &
 » qu'il a fallu bien du tems pour les re-
 » trouver ; que ces tems ont été très-
 » longs , ainsi que le prouve la nouveauté
 » de nos connoissances : elles sont pour
 » ainsi dire d'hier , & il n'a pas fallu moins
 » que des milliers d'années pour nous les
 » rendre. Ces inondations altérerent la
 » fertilité de la terre : elles changerent &
 » corrompirent la nature & l'espece des
 » créatures , & ne laisserent que peu de
 » chose pour la subsistance des hommes.

» Voilà d'où dérive l'état actuel du mon-
» de; voilà où il faut chercher l'origine
» & le principe de nos sociétés & de
» nos lois civiles, morales & politiques,
» & ce mélange singulier de biens &
» de maux, de vices & de vertus que l'on
» voit. Pour remettre les choses dans l'é-
» tat où elles sont, il a fallu bien du tems;
» cela s'est fait insensiblement. Les hom-
» mes restèrent bien des siècles sur les
» sommets les plus élevés: le ressentiment
» du passé & la crainte ne leur permet-
» toient pas de descendre dans les plaines,
» & encore moins de s'y établir tout-à-
» fait. L'espece des hommes étoit si rare,
» qu'ils se félicitoient & s'embrassoient
» toutes les fois qu'ils se rencontroient;
» mais cette satisfaction ne leur arrivoit
» pas souvent, faute de hardiesse & de
» moyens pour franchir les vallées, les
» marais & les eaux qui les tenoient sé-
» parés. Les arts & les artistes étoient per-
» dus; & les hommes étoient en trop
» petit nombre, & trop occupés de leurs
» miseres & de leurs besoins pressans,
» pour rechercher & pour retrouver ces
» arts tout à-la-fois. Ce triste état a duré
» pendant plusieurs générations. D'un au-
» tre côté, ils eurent l'avantage de ne plus
» connoître ni les combats, ni les guerres.

» la raison en est simple ; la terre n'étoit
 » qu'une solitude, ses habitans en petit
 » nombre concurent les uns pour les au-
 » tres la plus tendre affection. Sans ri-
 » cheffe, sans or, sans argent, possesseurs
 » de quelques bestiaux, de quelques va-
 » ses de terre, ils ne furent pourtant point
 » pauvres ; jouissant du seul nécessaire,
 » l'ambition n'eut plus lieu. L'état où les
 » réduisit la nature, devint la source de
 » leurs mœurs justes & honnêtes, de leur
 » sobriété, de leur modération, de leur
 » caractère doux & paisible.

. » Les premiers hommes furent
 » très - dociles ; ils suivoient exactement
 » les conseils de ceux qui les instruisoient ;
 » ils leur obéissoient, & les croyoient en
 » tout : tant étoit grande leur docilité !
 » ajoutant foi à tout ce qu'on leur disoit de
 » Dieu & de l'homme, ils dirigeoient sur
 » ces principes toutes les actions de leur
 » vie ; enfin, s'ils eurent moins de science
 » & de commodités que ceux d'avant le
 » déluge, ils eurent sur eux l'avantage de
 » pratiquer une morale plus pure, d'être
 » plus amis du bien & de la vertu,
 » plus modérés, plus sages & infiniment
 » plus justes : nous en avons dit la raison,
 » qui est tirée de leur état. . . .

» Dans ce même état, ajoute-t-il plus

» loin , ils n'avoient cependant ni législa-
 » teurs , ni lois écrites ; ils suivoient leur
 » conscience , & la coutume de génération
 » en génération : on se modeloit sur les an-
 » ciens. Chaque pere ou chaque ancien
 » étoit le roi de sa famille ; sa femme & ses
 » enfans étoient ses sujets. Beaucoup de
 » Barbares en usent encore de même ; &
 » les anciens habitans de la Sicile , au
 » rapport d'Homere , avoient ainsi vécu.
 » Ces Siciliens n'avoient point d'assem-
 » blées publiques pour juger ou délibérer ;
 » retirée dans les cavernes ou sur les mon-
 » tagnes , chaque famille formoit une so-
 » ciété particuliere , sans idée de société
 » générale. Cette forme de gouverne-
 » ment étoit en effet propre & naturelle
 » à des hommes que les révolutions de
 » la nature viennent de disperfer , & de
 » réduire à un petit nombre ; on ne peut
 » mieux faire alors que de suivre un an-
 » cien , ou son pere , ou sa mere , comme
 » font les petits oiseaux. Lorsqu'ensuite
 » plusieurs de ces familles se sont réunies
 » pour former une société & s'aider au
 » travail de la terre , cette premiere cité
 » n'a été placée que sur la pente ou au
 » pied d'une montagne , pour avoir un
 » asile prochain , en cas d'accident ; elle
 » n'a été construite que de haies , pour se

» mettre à l'abri, plus des bêtes féroces que
 » des hommes. L'union entr'eux étoit en-
 » core si parfaite, qu'ils n'avoient que l'u-
 » sage pour lois, point d'autres maîtres que
 » les plus anciens, & ceux qui sçavoient
 » comment autrefois on s'étoit comporté,
 » comment on avoit honoré la Divinité,
 » comment on avoit pratiqué la vertu.
 » Ce n'est que long-tems après que les
 » hommes ont cessé de se gouverner par
 » les lois de leur propre raison, qu'ils en
 » ont reçu des autres; & que, des lois an-
 » ciennes & nouvelles ayant été rédigées
 » & fixées, on a élu des chefs pour les
 » conserver & les maintenir »

Platon remonte ensuite sur les monta-
 gnes, & c'est de-là qu'il se plaît à confi-
 dérer le berceau & l'asile du genre hu-
 main. Il rappelle les différentes traditions
 après lesquelles il suit le genre humain
 dans trois positions différentes : 1^o sur le
 sommet des plus hautes contrées; 2^o au
 pied des montagnes; 3^o dans les plaines.
 Rien ne lui paroît plus vraisemblable que
 ces traditions, rien de plus conforme à
 la nature. Nous avouons aussi que rien
 n'est plus philosophique que la méthode
 de ce grand homme. Il se fait un tableau
 préliminaire de ce que les hommes ont
 dû faire naturellement, après les désastres

qu'ils avoient effuyés ; il compare ce tableau idéal avec celui que présentent les traditions : ainsi il a trouvé l'unique route du vrai , & il la montre à ceux qui voudront la suivre.

§. II.

Effet du premier coup de soleil sur la nature détremée des eaux du Déluge.

La surface de la terre fut sans doute long-tems à se dessécher parfaitement, même après le grand écoulement des eaux. Les brouillards qui s'éleverent des dépôts fangeux dont la terre étoit demeurée couverte, entretenrent l'humidité, & empêcherent le soleil de se montrer à découvert sur l'horizon. Mais enfin ce nuage universel & ces sombres vapeurs commencerent à se dissiper ; les nuages se divisèrent, & ces épaisseurs solides donnerent passage aux rayons de la lumiere : alors le soleil se montra à la terre, elle en fut réchauffée ; toute la nature sembla respirer & renaître. Quelle dut être la joie & la surprise des humains, jusques-là condamnés à une lumiere triste, à la vue de l'astre brillant qu'ils avoient cru totalement éteint pour eux ? A la faveur de la sérénité rendue au ciel, la nuit parvint enfin à jouir de cette lumiere douce
&

& paisible que la lune nous réfléchit, & le brillant cortège des étoiles étincela dans le firmament.

Les nuages ne furent pas plutôt dissipés, en tout ou en partie, que tous les êtres engourdis qui avoient survécu au désastre universel, se sentirent ranimés. Les habitans des eaux, sans sortir de leur élément, avoient pourtant partagé le malheur général; une partie avoit été brisée par la violence & le soulèvement des vagues, & quelques autres avoient été étouffés dans les bitumes & les vases, ou ensevelis dans les sables & les fanges. Sentant la chaleur douce du soleil & la tranquillité rendue à leur élément, ils éprouverent les premiers les bienfaits de la nature renouvelée. Dans les flots chargés des débris du monde, les poissons trouverent une subsistance facile, qui fut long-tems refusée aux premières générations de toutes les autres especes d'animaux. Les habitans de l'air ne tarderent pas non plus à reparoître; l'air devenu plus pur leur permit de chercher leur nourriture; & à la vue de l'astre du jour, ils recommencerent leurs chants. L'eau & l'air se peuplerent ainsi les premiers; l'une offroit une nourriture abondante, & l'autre un passage facile.

Il n'en étoit pas ainsi de la terre, & des animaux attachés à ce séjour, alors couvert de sable, de fange & de boue : il falloit qu'elle se desséchât tout-à-fait, pour que les animaux conservés se répandissent. Ils se tinrent d'abord sur des rochers & sur des sommets de montagnes stériles ; ils furent réduits à se repaître de toutes les substances terrestres, fluviales & maritimes, que les eaux avoient dispersées ; ils vécurent de racines, de plantes déchirées, de poissons & d'animaux souvent corrompus ; ils cherchèrent surtout les aspects où la chaleur du soleil pouvoit, en les réchauffant, rétablir leurs forces abattues. La destruction de tout ce qui marche ou qui rampe sur la terre, avoit été presque totale. Cependant beaucoup d'arbres & de plantes avoient pu résister au mouvement des-eaux. Les torrens avoient aisément balayé tout ce qui ne tenoit point au sol de la terre ; il n'en resta sans doute que la petite quantité que différens hasards porterent sur les sommets de quelques contrées élevées : aussi doit-on présumer que la terre fut bien plutôt ornée de forêts & de verdure, que de créatures vivantes, qui insensiblement repeuplerent ces immenses déserts.

Il est aisé de nous peindre le premier

état physique des hommes conservés au milieu du désastre qui ensevelit la nature entière. La raison nous indique que les montagnes durent être son premier domicile. Indépendamment des autorités sacrées, toutes les traditions & les usages le prouvent; toutes les nations ont conservé ce souvenir, & plusieurs même ont conservé pour les premiers asiles de leurs peres une reconnoissance qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, qui se manifeste par les pélerinages & par une sorte de culte qu'on remarque dans beaucoup de pays. Ce seroit bien peu connoître l'homme échappé aux calamités de la nature, que de douter que, dans ces tems déplorables & dans les premiers âges qu'il les ont suivis, il n'ait été très-humain envers ses semblables, & très-religieux envers Dieu: L'infortune rend le cœur sensible, & la crainte ramene à la soumission; ainsi ses malheurs & ses craintes tinrent lieu de législateurs & de prédicateurs aux premieres familles; elles tournerent les yeux vers le ciel & vers leurs semblables. Tels ont été les premiers, & nous pourrions dire les heureux effets des malheurs du monde sur le cœur humain. Ils ont forcé les premiers hommes à se réunir. Dénués de tout, rendus

pauvres par les désastres arrivés, la nécessité les rassembla, & les porta à se tenir inviolablement attachés : il falloit mettre en œuvre toutes les facultés pour se secourir & se consoler. L'homme sentit le besoin qu'il a de l'homme, & son ame prit une douceur que l'adversité seule est capable de lui donner. Ces sentimens sont affoiblis parmi nous ; mais les siècles des malheurs des hommes furent ceux de l'humanité & de la cordialité. L'homme des premiers tems se reconnoît par-tout à la douceur de ses mœurs ; vous ne voyez en lui qu'union fraternelle, que bonté, que bienfaisance, que pitié, que simplicité, que soumission pour les peres & les vieillards, que crainte de l'Être suprême. La terre malheureuse fut le temple de la vertu, & le crime fut long-tems sans oser violer son sanctuaire.

Il fallut bien du tems à la nature pour se réparer parfaitement, & pour changer l'affreux spectacle de sa ruine en celui que nous voyons aujourd'hui. C'est-là ce qui a tenu si long-tems le genre humain dans cet état sauvage qui nous paroît aujourd'hui si étrange. Mais la morale & le genre de vie de l'âge d'or n'ont été propres qu'aux premiers tems qui suivirent immédiatement la destruction

du monde : ils n'ont pu subsister ensuite dans les sociétés agrandies ; telles que nous les voyons , parce qu'ils ne conviennent pas plus avec le luxe de la nature abondante & tranquille , qu'avec les passions & le luxe des nations paisibles & opulentes. A mesure que le séjour de l'homme s'est embelli & enrichi , à mesure que les familles se sont multipliées & ont formé de plus grandes sociétés , le regne moral a dû nécessairement céder au regne politique. Ce fut alors que le *tien* & le *mien* parurent dans le monde , non d'abord d'homme à homme , mais de famille à famille , de société à société. La distinction de propriété devint indispensable ; elle fait partie de cette même harmonie qui a dû rentrer parmi les nations renouvelées , comme elle est insensiblement rentrée dans la nature remise des secousses qu'elle avoit éprouvées de la part des révolutions.

§. III.

Réflexions sur l'Age d'or.

Ainsi l'âge d'or est un état par lequel les hommes ont dû nécessairement passer ; & cet âge a été réellement un état de simplicité , de bonté & de sainteté ,

H iij

en un mot, une vie que nous trouvons furnaturelle, & qui a mérité les justes éloges & les regrets de l'antiquité, quant au moral, mais très-peu, quant au physique. C'est faute de distinguer ces deux choses, que tant de spectateurs se sont trompés sur l'âge d'or, & nous en ont fait des peintures chimériques. Ajoutons que, lorsque des législateurs ont voulu dans d'autres tems ramener les usages de cet âge primitif, le bien s'est changé en mal, & l'âge d'or s'est changé en âge de plomb. Tout est lié dans la nature; pour y rétablir l'âge d'or, il faudroit que la terre fût encore au même état où elle étoit lorsque cet âge subsistoit.

§. IV.

Morceau de Plutarque contre le premier carnivore.

* Tous les Sauvages sont cruels, & leurs mœurs ne les portent point à l'être : cette cruauté vient de leurs alimens. Ils vont à la guerre comme à la chasse, & traitent les hommes comme les ours. En Angleterre même, les bouchers ne sont point reçus en témoignage, non plus que les chirurgiens. Les grands scélérats s'endurcissent au meurtre en bu-

* J. J. Rousseau.

vant du sang. Homere fait, des Cyclopes mangeurs de chair, des hommes affreux ; & des Lotophages, un peuple si aimable, qu'aussitôt qu'on avoit essayé de leur commerce, on oubloit jusqu'à son pays pour vivre avec eux.

« Tu me demandes, disoit Plutarque, » pourquoi Pythagore s'abstenoit de manger de la chair des bêtes ; mais moi, je » te demande, au contraire, quel courage d'homme eut le premier qui approcha de sa bouche une chair meurtrie, qui brisa de sa dent les os d'une bête expirante, qui fit servir devant lui des corps morts, des cadavres, & engloutit dans son estomac des membres qui le moment d'auparavant béloient, mugissoient, marchaient & voyaient ? comment sa main put-elle enfoncer un fer dans le cœur d'un être sensible ? comment ses yeux purent-ils supporter un meurtre ? comment put-il voir saigner, écorcher, démembrer un pauvre animal sans défense ? comment put-il supporter l'aspect des chairs partelantes ? comment leur odeur ne lui fit-elle pas soulever le cœur ? comment ne fut-il pas dégoûté, repoussé, saisi d'horreur, quand il vint à manier l'or-

H iv

» dure de ses blessures, à nettoyer le sang
 » noir & figé qui les couvroit ?

» Les peaux rampoient sur la terre écorchées ;
 » Les chairs au feu mugissoient embrochées ;
 » L'homme ne put les manger sans frémir ,
 » Et dans son sein les entendit gémir.

» Voilà ce qu'il dut imaginer & sentir
 » la première fois qu'il surmonta la na-
 » ture pour faire cet horrible repas ; la
 » première fois qu'il eut faim d'une bête
 » en vie, qu'il voulut se nourrir, d'un
 » animal qui passoit encore, & qu'il dit
 » comment il falloit égorger, dépecer ,
 » cuire la brebis qui lui léchoit les mains.
 » C'est de ceux qui commencerent ces
 » cruels festins, & non de ceux qui les
 » quittent, qu'on a lieu de s'étonner ;
 » encore ces premiers-là pourroient-ils
 » justifier leur barbarie par des excuses
 » qui manquent à la nôtre, & dont le
 » défaut nous rend cent fois plus barbares
 » qu'eux.

» Mortels bien-aimés des dieux, nous
 » diroient ces premiers hommes, com-
 » parez les têmes ; voyez combien vous
 » êtes heureux, & combien nous étions
 » misérables ! La terre nouvellement for-
 » mée & l'air chargé de vapeurs étoient

» encore indociles à l'ordre des saisons ;
 » le cours incertain des rivières dégradait
 » leurs rives de toute part : des étangs,
 » des lacs, de profonds marécages inon-
 » doient les trois quarts de la surface du
 » monde, l'autre quart étoit couvert de
 » bois & de forêts stériles ; la terre ne
 » produisoit nuls bons fruits ; nous n'a-
 » vions nuls instrumens de labourage ;
 » nous ignorions l'art de nous en servir,
 » & le tems de la moisson ne venoit ja-
 » mais pour qui n'avoit rien semé : ainsi
 » la faim ne nous quittoit point. L'hiver,
 » la mouffe & l'écorce des arbres étoient
 » nos mets ordinaires : quelques racines
 » vertes de chiendent & de bruyères
 » étoient pour nous un régal ; & , quand
 » les hommes avoient pu trouver des fei-
 » nes, des noix & du gland, ils en dan-
 » soient de joie autour d'un chêne ou d'un
 » hêtre au son de quelques chansons rus-
 » tiques, appelant la terre leur nourrice
 » & leur mère ; c'étoit-là leur unique
 » fête, c'étoit leurs uniques jeux ; tout
 » le reste de la vie humaine n'étoit que
 » douleur, peine & misère.

» Enfin, quand la terre dépouillée &
 » nue ne nous offroit plus rien, forcés
 » d'outrager la nature pour nous con-
 » server, nous mangeâmes les compa-

H v

» gnons de notre misere, plutôt que de
 » périr avec eux. Mais vous, hommes
 » cruels, qui vous force à verser du sang ?
 » Voyez quelle affluence de biens vous
 » environne ! combien de fruits vous pro-
 » duit la terre ! que de richesses vous pro-
 » duisent les champs & les vignes ! que
 » d'animaux vous offrent leur lait pour
 » vous nourrir, & leur toison pour vous
 » habiller ! Que leur demandez-vous de
 » plus ? & quelle rage vous porte à com-
 » mettre tant de meurtres, rassasiés de
 » biens & regorgeans de vivres ? Pour-
 » quoi mentez-vous contre notre mere,
 » en l'accusant de ne pouvoir vous nour-
 » rir ? Pourquoi péchez-vous contre Cé-
 » rès, inventrice des saintes lois, & con-
 » tre le gracieux Bacchus, consolateur des
 » hommes, comme si leurs dons prodigi-
 » gués ne suffisoient pas à la conserva-
 » tion du genre humain ? Comment avez-
 » vous le cœur de mêler avec leurs doux
 » fruits des ossemens sur vos tables, &
 » de manger avec le lait le sang des bêtes
 » qui vous le donnent ? Les pantheres
 » & les lions, que vous appelez bêtes
 » féroces, suivent leur instinct par for-
 » ce, & tuent les autres animaux pour
 » vivre. Mais vous, cent fois plus féro-
 » ces qu'elles, vous combattez l'instinct

» fans nécessité, pour vous livrer à vos
 » cruelles délices. Les animaux que vous
 » mangez ne sont pas ceux qui mangent
 » les autres ; vous ne les mangez pas, ces
 » animaux carnassiers, vous les imitez.
 » Vous n'avez faim que des bêtes inno-
 » centes & douces, qui ne font de mal
 » à personne, qui s'attachent à vous,
 » qui vous servent, & que vous dévorez
 » pour prix de leurs services.

» O meurtrier contre nature ! si tu
 » t'obstines à soutenir qu'elle t'a fait pour
 » dévorer tes semblables, des êtres de
 » chair & d'os, sensibles & vivans comme
 » toi, étouffe donc l'horreur qu'elle t'inf-
 » pire pour ces affreux repas ; tue les ani-
 » maux toi-même, je dis de tes propres
 » mains ; sans ferremens, sans coutelas,
 » déchire-lés avec tes ongles, comme
 » font les lions & les ours ; mords ce
 » bœuf & le mets en pièces, enfonce
 » tes griffes dans sa peau ; mange cet
 » agneau tout vif, dévore ses chairs tou-
 » tes chaudes, bois son ame avec son
 » sang : tu frémis ; tu n'oses sentir palpi-
 » ter sous ta dent une chair vivante ?
 » Homme pitoyable ! tu commences par
 » tuer l'animal, & puis tu le manges,
 » comme pour le faire mourir deux fois.
 » Ce n'est pas assez ; la chair morte te

H vj

» répugne encore ; tes entrailles ne peuvent la supporter ; il la faut transformer par le feu , la bouillir , la rôtir , l'assaisonner de drogues qui la déguisent ; il te faut des charcutiers , des cuisiniers , des rôtitseurs , des gens pour t'ôter l'horreur du meurtre , & t'habiller des corps morts , afin que le sens du goût , trompé par ces déguisemens , ne rejette point ce qui lui est étrange , & savoure avec plaisir des cadavres dont l'œil même eut peine à souffrir l'aspect. »

CHAPITRE VII.

De l'inégalité parmi les Hommes.

§. I.

Origine de cette inégalité , & biens qui en dérivent.

* **L**A nature a mis entre les hommes la même diversité que nous voyons régner dans ses autres ouvrages : ils diffèrent entr'eux d'une façon très-marquée , par les forces , soit du corps , soit de l'esprit ; par les passions , ou les idées qu'ils se

* Politique naturelle.

font du bien-être ; par les moyens qu'ils prennent pour les satisfaire. Telle est la source de l'inégalité entre les hommes. Cette inégalité, loin de nuire, contribue à la vie & au maintien de la société. Si tous les hommes étoient parfaitement semblables, c'est-à-dire égaux en forces ou en talens ; si leurs organes ou leur façon de sentir étoient les mêmes, par une suite nécessaire, tous auroient les mêmes passions : toujours d'accord dans les discours & dans la spéculation, (puisqu'ils sentiroient & verroient de la même manière,) ils feroient perpétuellement en discorde dans la pratique ; ils ne s'occuperoient qu'à se détruire, parce que tous placeroient leur bonheur dans les mêmes choses. La société humaine, ainsi composée de concurrens, de rivaux, d'ennemis, si elle subsistoit quelque tems, ne tarderoit pas à se dissoudre.

Pour se convaincre de cette vérité, que l'on considère ce qui arrive lorsque plusieurs individus sont épris d'une forte passion pour le même objet : d'accord sur cet objet ; il naît entr'eux une émulation très-forte ; & ils vont jusqu'à s'entre-détruire, dans la vue de le posséder. Lorsque deux nations rivales se proposent le même but, l'inimitié s'allume entr'elles, & la

guerre décide leurs démêlés. L'inégalité & la diversité qui subsistent entre les hommes, sont cause que, quoiqu'ils aient une ressemblance générale, ils ne sont presque d'accord sur rien; & chacun tend, à sa manière, vers ce qu'il croit utile à son propre bonheur. De-là naît cette activité avec laquelle chaque homme cherche à cacher son infériorité, & s'efforce d'atteindre les avantages qu'il croit voir dans les autres.

§. II.

Jamais l'égalité ne subsista entre les Hommes.

Cessons donc de supposer une prétendue égalité que l'on croit avoir originairement subsisté entre les hommes; ils furent toujours inégaux. Ne déclamons point contre cette inégalité, qui fut toujours nécessaire. Les forces du corps, l'agilité, l'organisation, ont dû mettre une grande différence, une disproportion très-marquée entre les individus de la même espèce, de la même société, ou si l'on veut, de la première famille. Cette disproportion ne fut pas moins frappante pour les facultés que l'on nomme *intellectuelles*, c'est-à-dire, pour l'énergie des passions, pour le jugement, pour la sa-

gacité, pour l'esprit. L'homme foible, soit de corps, soit d'esprit, fut toujours forcé de reconnoître la supériorité du plus fort, du plus industrieux, du plus spirituel. Le plus laborieux dut cultiver un terrain plus étendu & le rendre plus fertile, que ne put faire celui qui avoit reçu de la nature un corps plus débile. Ainsi il y eut, dès l'origine, inégalité dans les propriétés & dans les possessions.

§. III.

Origine du Pouvoir.

Mais s'il y eut des hommes plus forts que quelques autres, il n'y eut point d'hommes plus forts que tous les autres. L'homme le plus robuste, le plus hardi, le plus expérimenté, prit un ascendant nécessaire sur celui ou sur ceux qui étoient plus foibles, plus timides, plus ignorans que lui : cet ascendant fut proportionné au besoin que l'on eut de la force, du courage & des lumières. Telle est l'origine du pouvoir : il est fondé sur lui-même, sur la faculté de faire du bien, de protéger, de guider, de procurer le bonheur. Ainsi l'autorité se fonde sur la nature des hommes, sur leur inégalité, sur leurs besoins, sur le desir qu'ils ont de les

satisfaire, enfin sur l'amour de leur être. L'homme le plus adroit trouve, pour sa conservation & pour satisfaire ses besoins, des ressources qui manquent à l'homme plus fort mais moins spirituel que lui. Enfin, l'homme d'un esprit éclairé sçait compenser, par son adresse & ses ressources, ce qui lui manque du côté de la vigueur du corps; l'expérience, le génie, & plus souvent la ruse, triomphent de la force même, & l'obligent à céder.

L'application de ces principes suffit pour nous éclairer sur toutes les règles de notre conduite : elle nous fera sentir ce que, dans la première de toutes les sociétés, nous devons à cette aimable moitié de l'espèce humaine, que la nature destine à faire le bonheur de l'homme. Si la femme est faite pour plaire, l'homme est fait pour l'aimer; si la nature lui refusa des forces, elle lui donna des charmes; & si elle fut privée de vigueur, elle eut en partage des attraits faits pour subjuguier la force, & devenir la récompense & le prix de la tendresse & de la protection que l'homme doit lui accorder. L'union des deux sexes fait naître des enfans foibles & sans secours, qui, après avoir éprouvé les soins tendres de leurs parens, leur rendront, dans leur vieil-

LA PHILOSOPHIE. 185
lessé, le prix des soins accordés à leur
enfance.

§. IV.

Obligation de l'assistance réciproque.

Tout est en échange dans la société. L'inégalité que la nature a mise entre les individus, loin d'être la source de leurs maux, est la vraie base de leur félicité : par-là, les hommes sont invités & forcés à recourir les uns aux autres, à se prêter des secours mutuels. Chaque membre de la société se voit obligé de payer par les facultés qu'il a reçues, celles dont les autres lui font part. Ainsi l'inégalité de forces ou de talens oblige les hommes de mettre en commun, pour le bien de tous, ce que la nature a donné à chacun en particulier. L'homme foible de corps, mais dont l'esprit est vigoureux, guidera l'homme robuste, & lui fournira les moyens de faire de ses forces un usage utile à son bonheur.

On voit donc que la première loi de toute société, est celle qui impose à ses membres le devoir de s'aider réciproquement : elle leur ordonne de jouir ; elle leur prescrit d'être utiles aux autres ; elle veut que leur bonheur particulier ne soit que le prix de celui qu'ils procurent à

leurs associés. Elle prouve que des êtres inégaux, soit en force, soit en talent, ont les mêmes besoins : elle leur fait sentir qu'ils ont les mêmes prétentions à une existence agréable. En un mot, tout nous montre que le bien est l'objet de leurs desirs, & le mal celui de leur aversion. Telles sont les lois primitives faites pour toute société : le jugement, la réflexion, l'expérience, en un mot la raison, les appliquent & les étendent aux circonstances particulières des différentes associations, & des membres qui les composent.

Quels que soient les erreurs des hommes, la bizarrerie de leurs institutions, la dépravation de leurs mœurs, l'aveuglement de leurs préjugés, toujours la raison leur montrera qu'ils se doivent quelque chose ; que les devoirs sont réciproques entre des êtres de la même nature, que l'intérêt ou le besoin a rassemblés. Chacun sentira donc non-seulement son cœur se révolter contre les hommes nuisibles, mais encore chacun se reprochera d'avoir contrarié lui-même le but de l'association. Tant que les hommes seront des êtres sensibles, tant qu'ils aimeront leur bien-être & craindront la douleur, l'affection, l'estime & la reconnoissance seront la récompense de la vertu ; la haine, le mé-

pris , l'infamie , les châtimens , suivront le crime ou le vice. Le puissant se verra donc obligé de protéger le foible ; le riche , de secourir le pauvre ; l'homme éclairé , de guider le simple ; l'homme raisonnable , d'aider de ses lumieres celui qui est égaré par ses passions : de la juste distribution de ces secours , résultera le bonheur de la société.

Si les hommes mettoient fidèlement en masse les biens & les maux que la nature leur dispense ; si chacun donnoit à ses pareils tous les secours dont il est capable ; si , jouissant lui-même , il faisoit jouir les autres , ils seroient aussi heureux , aussi égaux qu'il leur est permis de l'être. Mais , par une pente naturelle , chaque homme est bien plus occupé de son propre bonheur que de celui des autres : toutes ses facultés tendent à se rendre heureux lui-même : l'amour de soi , l'intérêt , les passions , sont les seuls mobiles de ses actions ; sa propre utilité est le centre unique de tous ses mouvemens. Telle est la premiere impulsion que la nature nous donne : mais cette nature l'a pareillement donnée à chacun des êtres de notre espece ; c'est par une suite de cette impulsion que nous vivons en société. Chacun de nous reconnoît qu'il a besoin d'assis-

tance, pour parvenir au bien-être qu'il desire; il cherche donc à faire en sorte que d'autres concourent avec lui au but qu'il se propose. Lorsque la passion le trouble, lorsque l'enthousiasme l'enivre, lorsque l'imagination le séduit, il oublie que ses associés ont les mêmes droits & les mêmes desirs que lui; il oublie qu'au lieu de mériter leur bienveillance, il se rend digne de leur haine, lorsqu'il leur nuit.

Aveugle dans ses projets, il emploie la force ou la ruse pour parvenir à ses fins particulières. Il fait avec ardeur & sans choix les moyens de se procurer l'objet de ses vœux; fantôme que sa raison feroit souvent disparaître, s'il étoit dans une position assez tranquille pour qu'elle pût guider sa volonté. Il ne voit plus que lui seul; &, dans son égarement, il ne suit que ses impulsions aveugles: peu lui importe alors si c'est aux dépens de ceux dont les secours lui sont nécessaires, dont l'affection lui est utile; il est incapable de sentir que les effets de leur inimitié lui feront funestes à lui-même. L'homme vertueux & l'homme vicieux sont également guidés par l'amour d'eux-mêmes: l'un, éclairé par la raison, voit que, pour être vraiment heureux, il doit

travailler au bonheur des autres, ou s'abstenir d'y mettre obstacle; le second, incapable de raison, se flatte de pouvoir, par ses propres forces & tout seul, parvenir à son bien-être; dans son délire, il espere jouir du bonheur au milieu de l'infortune des autres.

CHAPITRE VIII.

LA LIBERTÉ.

§. I. *Etat de la liberté chez les Grecs & les Romains.*

* **L**ES anciens, quoique fort zélés pour la liberté, ne nous en ont pas transmis des idées bien précises; cette liberté fut souvent pour eux, ainsi que pour les modernes, un mot vague, une divinité inconnue, qu'ils adoroient sans la définir. Pour les Athéniens, la liberté ne fut que la licence effrénée d'un peuple vain, léger, injuste, cruel avec gaieté, qui souvent crut l'exercer en commettant les crimes les plus noirs & les plus opposés à ses vrais intérêts. Quelle pouvoit être la liberté d'un peuple qui punissoit le

* Système social.

mérite & la vertu par l'ostracisme & la ciguë, ou qui persécutoit avec une fureur aveugle les Aristide, les Socrate, les Phocion ?

Les Romains se crurent libres dès qu'ils n'eurent plus de Tarquins ; dupes d'un mot, ils furent, dans tous les tems de la république, des esclaves inquiets & turbulens, guidés par des Tribuns ambitieux, qui les souleverent à tout moment, & quelquefois avec raison, contre des Sénateurs & des Patriciens confédérés, contre les lois de Rome, pour exercer sur les plébéiens & l'usure & la tyrannie la plus dure. Impatientés de leur joug, à la suite des dissensions, des guerres civiles & des proscriptions sanglantes, affoiblis par leurs fureurs, ces fiers Romains tombèrent sous le joug d'un Dictateur, qui les transmit, comme son héritage, à des Empereurs détestables, sous lesquels ces ennemis du nom royal furent des esclaves, très-satisfait d'avoir *du pain & des spectacles*, & dans les cœurs desquels il ne fut plus possible de réveiller aucun sentiment de liberté.

On nous montre les Pompée, les Caton, les Cicéron, les Brutus, comme des champions & des martyrs de la liberté Romaine ; tandis qu'en regardant

les choses de plus près, on trouvera qu'ils n'ont été réellement que les défenseurs & les victimes des prétentions injustes d'un Sénat tyrannique, dont l'ambitieux César prétendit affranchir ses concitoyens, Celui-ci, sous prétexte de délivrer sa patrie du joug d'une Aristocratie oppressive, secondé par ses légions, la mit dans ses propres fers. Ainsi le peuple le plus libre devint l'esclave volontaire d'un citoyen rempli de courage & d'artifice, qui, après l'avoir gagné par des largesses, des spectacles, des exploits glorieux, scût habilement se servir du beau nom de liberté, pour l'enchaîner à jamais.

§. II.

Définition de la vraie liberté.

La liberté ne consiste pas, comme quelques gens l'imaginent, dans une égalité prétendue entre les citoyens, cette chimère adorée dans les États démocratiques, mais totalement incompatible avec notre nature, qui nous rend inégaux par les facultés, soit du corps, soit de l'esprit. Cette égalité seroit encore injuste, & dès-lors incompatible avec le bien de la société, qui veut que les citoyens les plus utiles à la chose pu-

blique, soient les plus honorés, les mieux récompensés; sans être pour cela dispensés de la loi générale qui prescrit à tous des regles uniformes. La vraie liberté consiste à se conformer à des lois qui remédient à l'inégalité naturelle des hommes, c'est-à-dire, qui protegent également le riche & le pauvre, les grands & les petits; d'où l'on voit que la liberté est également avantageuse à tous les membres de la société. Quelle que soit la forme du gouvernement, on est libre par-tout où il n'est permis à personne d'exercer la licence & de se soustraire aux lois. La loi assure la liberté, loin de la détruire; elle est faite pour lier les mains de tous ceux qui voudroient envahir celle des autres, ou les priver de leurs possessions. La liberté ne donne pas le droit de résister à l'autorité ou de s'exempter des regles; elle donne le droit de faire ce qu'on doit vouloir, & non pas ce qu'on veut: en un mot, être libre, c'est obéir aux lois, & vivre en paix à leur ombre salutaire & indispensable.

Un citoyen n'exerce point sa liberté en résistant à l'autorité légitime; il est alors un insensé qui brise la barriere destinée à le garantir lui-même. *Tout citoyen, dit Locke, qui renverse un gouvernement*

vernement équitable, se rend coupable du sang & des maux de ses concitoyens. Les passions doivent être ou contenues par la raison, ou réprimées par la crainte : tout homme qui ne craint rien sur la terre, ou qui n'écoute pas la sagesse, devient un être insociable & très-dangereux.

§. III.

Elle fait naître l'amour de la patrie.

* Ce n'est point par son étendue, par ses armées nombreuses, par l'éclat de ses victoires, par le luxe de ses villes, par le faste de sa cour, par les superbes monumens de ses rois, que l'on peut juger de la prospérité d'un peuple ; c'est par son industrie, & sur tout par la culture : mais ce n'est que dans une nation libre, dans le sens que nous l'avons expliqué plus haut, que se trouvent la sécurité, l'aisance, le courage, l'activité, qui les font naître. Tranquille dans ses possessions, le citoyen se livre avec ardeur au travail, pour féconder le champ que l'injustice ne peut lui ravir. Une famille nombreuse augmente-t-elle ses besoins ? il forcera la terre à lui fournir de plus amples récoltes ; &

* Politique naturelle.

loin d'être affligé, il sera content de se voir multiplier dans une postérité qu'un travail modéré, & partagé entre un plus grand nombre de bras, rendra aussi heureuse que lui. Il consent avec plaisir à payer des impôts qu'il sçait être nécessaires au soutien de la patrie qui le protège ; il aime son pays, parce qu'il y vit heureux : il chérit ses maîtres, parce qu'il les voit occupés de lui ; son attachement pour eux, fondé sur celui qu'il a pour lui-même, n'est point un sentiment sans motif : il connoît une patrie, parce qu'il en est une là, où les citoyens éprouvent le bien-être & la tranquillité. Des ennemis injustes viennent - ils l'attaquer ? se voit-elle menacée par des conquérans ambitieux ? veut-on lui ravir les avantages dont elle jouit ? aussitôt l'enthousiasme embrase le cœur du citoyen ; il seconde les efforts de la patrie ; il sçait que ses ennemis sont les siens ; il n'ignore pas qu'en défendant l'Etat, il se défend lui-même, & qu'il éloigne la tempête de ses foyers, en faisant tous ses efforts pour s'éloigner des frontieres de l'Etat.



CHAPITRE IX.

Origine & progression du gouvernement parmi les Hommes.

§. I. *Effet de la perfection & de l'opulence des premières Sociétés.*

* **S**upposons que le Ciel anime tout-à-coup plusieurs hommes, leur première occupation sera de satisfaire leurs besoins; bientôt après, ils essaieront par des cris d'exprimer les impressions de plaisir & de douleur qu'ils reçoivent. Ces premiers cris formeront leur première langue, qui, à en juger par la pauvreté de quelques langues sauvages, a dû d'abord être très-courte. Lorsque les hommes, plus multipliés, commenceront à se répandre sur la surface du monde, & que, semblables aux vagues dont l'Océan couvre au loin les rivages, & qui rentrent aussitôt dans son sein, plusieurs générations se feront montrées à la terre, & seront rentrées dans le gouffre où s'abyment les êtres; lorsque les familles seront plus

* De l'Esprit,

voisines les unes des autres , alors le desir commun de posséder les mêmes choses , telles que les fruits d'un certain arbre , exciteront entr'eux des querelles & des combats : de-là naîtront la colere & la vengeance.

Lorsque , soulés de sang & las de vivre dans une crainte perpétuelle , ils auront consenti à perdre un peu de cette liberté qu'ils ont dans l'état naturel & qui leur est nuisible , alors ils feront entr'eux des conventions : ces conventions seront leurs premieres lois ; les lois faites , il faudra charger quelques hommes de leur exécution ; & voilà les premiers magistrats. Ces magistrats grossiers de peuples sauvages habiteront d'abord les forêts. Après en avoir en partie détruit les animaux , lorsque les peuples ne vivront plus de leur chasse , la disette des vivres leur enseignera l'art d'élever des troupeaux : ces troupeaux fourniront à leurs besoins , & les peuples chasseurs seront changés en peuples pasteurs.

Après un certain nombre de siècles , lorsque ces derniers se seront extrêmement multipliés , & que la terre ne pourra , dans le même espace , subvenir à la nourriture d'un plus grand nombre d'habitans , sans être fécondée par le travail humain , alors

les peuples pasteurs disparaîtront , & feront place aux peuples cultivateurs. Le besoin de la faim , en leur découvrant l'art de l'agriculture , leur enseignera bientôt après l'art de mesurer & de partager les terres. Ce partage fait , il faut assurer à chacun ses propriétés ; & de-là , une foule de sciences & de lois. Les terres , par la différence de leur nature & de leur culture , portant des fruits différens , les hommes feront entr'eux des échanges , sentiront l'avantage qu'il y auroit à convenir d'un échange général qui représenteroit toutes les denrées ; & ils feront choix , pour cet effet , de quelques coquillages & de quelques métaux.

Lorsque les sociétés en seront à ce point de perfection , alors toute égalité entre les hommes sera rompue : on distinguera des supérieurs & des inférieurs ; alors ces mots de *bien* & de *mal* , créés pour exprimer les sensations de plaisir ou de douleur physiques , que nous recevons des objets extérieurs , s'étendront généralement à tout ce qui peut nous procurer l'une ou l'autre de ces sensations , les accroître ou les diminuer. Telles sont les richesses & l'indigence. Alors les richesses & les honneurs , par les avantages qui y

seront attachés, deviendront l'objet général du desir des hommes.

§. II.

Dangers des innovations dans le Gouvernement.

* Il n'y a qu'un pas du sçavoir à l'ignorance, & l'alternative de l'un à l'autre est fréquente chez les nations; mais on n'a jamais vu de peuple une fois corrompu revenir à la vertu. Tout peuple qui a des mœurs, & qui par conséquent respecte les lois, & ne veut point raffiner sur les anciens usages, doit se garantir avec soin des sciences, & sur-tout des sçavans dont les maximes sententieuses & dogmatiques lui apprendront bientôt à mépriser les usages & les lois; ce qu'une nation ne peut jamais faire sans se corrompre. Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs; car les coutumes sont la morale du peuple; & dès qu'il cesse de les respecter, il n'a plus de règle que ses passions, ni de frein que ses lois, qui peuvent quelquefois

* J. J. Rousseau.

contenir les méchans, mais jamais les rendre bons.

Généralement , on apperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes dont les jeunes ans ont été préservés d'une corruption prématurée , que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer : & c'est sans doute une des raisons pourquoi les peuples qui ont des mœurs , surpassent ordinairement en bon sens & en courage les peuples qui n'en ont pas. Ceux-ci brillent uniquement par je ne sçais quelles petites qualités déliées qu'ils appellent esprit , sagacité , finesse ; Mais ces grandes & nobles fonctions de sagesse & de raison qui distinguent & honorent l'homme par de belles actions , par des vertus , par des soins véritablement utiles , ne se trouvent guere que dans les premiers.

Les peuples , ainsi que les hommes , ne sont dociles que dans leur jeunesse ; ils deviennent incorrigibles en vieillissant. Quand une fois les coutumes sont établies & les préjugés enracinés , c'est une entreprise dangereuse & vaine de vouloir les réformer : le peuple ne peut pas même souffrir qu'on touche à ses maux pour les détruire , semblable à ces malades stupides qui frémissent à l'aspect du médecin.

C'est le seul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple, que d'étudier sa vie privée dans les états les plus nombreux; car, s'arrêter aux gens qui représentent toujours, c'est ne voir que des comédiens. Toutes les capitales se ressemblent, tous les peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent; & ce n'est pas là qu'il faut aller étudier les nations. Paris & Londres ne sont à mes yeux que la même ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens; mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes pratiques font les mêmes. On sçait quelles especes d'hommes doivent se rassembler dans les cours; on sçait quelles mœurs l'entassement du peuple & l'inégalité des fortunes doivent par-tout produire. Sitôt qu'on me parle d'une ville composée de deux cents mille ames, je sçais d'avance comment on y vit: ce que je sçauois de plus sur les hommes ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre. C'est dans les provinces reculées, où il y a moins de mouvement, de commerce, où les étrangers voyagent moins, dont les habitans se déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une nation. Voyez en

passant la capitale , mais allez observer au loin le pays. Les François ne sont pas à Paris, ils sont en Touraine. Les Anglois sont plus Anglois à Mercie qu'à Londres, & les Espagnols plus Espagnols en Galice qu'à Madrid. C'est à ces grandes distances qu'un peuple se caractérise, & se montre tel qu'il est sans mélange; c'est là que les bons & les mauvais effets du gouvernement se font mieux sentir, comme au bout d'un grand rayon la mesure des arcs est plus exacte.

C'est le peuple qui compose le genre humain; ce qui n'est pas peuple est si peu de chose, que ce n'est pas la peine de le compter. L'homme est le même dans tous les états : si cela est, les états les plus nombreux méritent le plus de respect. Devant celui qui pense, toutes les distinctions civiles disparoissent : il voit les mêmes passions, les mêmes sentimens dans le goujat & dans l'homme illustre; il n'y discerne que leur langage, & qu'un coloris plus ou moins apprêté; & si quelque différence essentielle les distingue, elle est au préjudice des plus dissimulés. Le peuple se montre tel qu'il est, & n'est pas aimable; mais il faut bien que les gens du monde se déguisent; s'ils se mon-

troient tels qu'ils sont, ils feroient horreur.

§. III.

Caractère des premiers Législateurs, circonstances où ils ont trouvé le genre humain.

* L'utilité des talens de l'esprit fut en tout tems reconnue des mortels. La supériorité de lumière a subjugué le monde : des hommes plus instruits que les autres ont pris en tout tems un ascendant nécessaire sur ceux qui n'avoient ni les mêmes ressources ni les mêmes talens. Les premiers législateurs des nations furent des personnages plus éclairés que le vulgaire, qui portèrent des lumières, de la science, de l'industrie à des Sauvages épars, dénués de secours, exposés à la faim, à la misère, privés d'expérience, dépourvus de prévoyance, en un mot, dans l'état de l'enfance. Ces hommes merveilleux sans doute pour des êtres malheureux les réunirent en société, facilitèrent leurs travaux, leur apprirent les moyens de mettre leurs forces à profit, développèrent leurs facultés, leur découvrirent quelques se-

* Essai sur les Préjugés.

crets de la nature , réglerent leur conduite par des lois. Les sociétés tirées de la barbarie , rendues plus heureuses par les soins de leurs législateurs , reconnoissantes de leurs bienfaits , obéirent de plein gré à des hommes si utiles , eurent en eux la confiance la plus entière , reçurent avidement leurs leçons , montrèrent la plus grande déférence pour eux , en un mot les chérèrent , les respectèrent , & finirent souvent par les adorer comme des êtres plus grands , plus sages , plus puissans que les mortels ordinaires.

D'où l'on voit que les hommes les plus utiles ont été les premiers législateurs , les premiers souverains , les premiers dieux des nations. Nous verrons par-tout l'utilité déifiée. Des peuples ignorans , languissant dans la misère , ne subsistant qu'avec peine , exposés continuellement aux rigueurs de la nature , sans moyen de s'en garantir , durent regarder comme des êtres d'un ordre supérieur , comme des puissances surnaturelles , comme des divinités , ceux qui leur apprirent à soumettre la nature elle-même à leurs propres besoins. Tout est prodigieux , tout est divin pour l'homme sans expérience : en conséquence , nous voyons en tout pays les peuples à genoux devant les personnages

qui les premiers leur enseignèrent à cultiver , à semer , à moissonner. Les Osiris , les Bacchus , les Cérés ne furent que des hommes expérimentés qui portèrent à des Sauvages des connoissances utiles. Les Hercule , les Odin , les Mars nous montrent des guerriers qui apprirent aux nations l'art de se défendre & d'attaquer avec succès. Tous ceux qui s'annoncerent par des découvertes , des talens , des qualités extraordinaires , sont devenus les maîtres , les oracles , souvent les dieux des hommes.

C'est sans doute là-dessus que dans l'origine se fonda le pouvoir de ces personnages célestes dont la mémoire & la vénération se sont transmises jusqu'à nous. Les Orphée & les Numa furent des êtres de ce genre ; ils devinrent , de leur vivant , les souverains absolus des sociétés qu'ils avoient fondées. Leurs successeurs héritèrent de leur pouvoir. Les peuples , accoutumés à leur joug , soit par déférence à leur volonté , soit par reconnoissance pour leur mémoire , eurent pour ces successeurs , ou pour leurs descendans , la même soumission qu'ils avoient montrée à leurs prédécesseurs ou à leurs peres. Ils furent honorés , obéis , enrichis ; on continua de recevoir leurs arrêts , ils furent

LA PHILOSOPHIE. 205
chargés de veiller à la sûreté publique ;
on leur laissa le pouvoir illimité de ré-
gler le fort de la société qui les rendit
dépositaires de ses forces, de ses richesses
& de son autorité.

§. I V.

*Longueur du tems nécessaire pour qu'une
Nation barbare se civilise & se
perfectionne.*

* Pour qu'une nation soit rassemblée
en corps de peuple, qu'elle soit puissante,
aguerrie, sçavante, il est certain qu'il faut
un tems prodigieux. Voyez l'Amérique :
il n'y avoit que deux royaumes quand
elle fut découverte ; & encore, dans ces
deux royaumes, on n'avoit pas inventé
l'art d'écrire : tout le reste de ce vaste
Continent étoit partagé & l'est encore en
petites sociétés à qui les arts sont incon-
nus. Toutes ces peuplades vivent sous
des huttes, elles se vêtissent de peaux de
bêtes dans les climats froids, & vont pres-
que nues dans les tempérés : les unes se
nourrissent de la chasse ; les autres, de
racines qu'elles pétrissent : elles n'ont
point recherché un autre genre de vie,

* La Philosophie de l'Histoire.

parce qu'on ne desire point ce qu'on ne connoît pas ; leur industrie n'a pu aller au-delà de leurs besoins pressans. Les Samoyedes, les Lapons, les habitans du nord de la Sibérie, ceux du Kamshatka, sont encore moins avancés que les peuples de l'Amérique : la plupart des Nègres, tous les Caffres sont plongés dans la même stupidité.

Il faut un concours de circonstances favorables pendant des siècles, pour qu'il se forme une grande société d'hommes rassemblés sous les mêmes lois ; il en faut même pour former un langage. Les hommes n'articuleroient pas, si on ne leur apprenoit à prononcer des paroles ; ils ne jetteroient que des cris confus, ils ne se feroient entendre que par des signes. Un enfant ne parle au bout de quelque tems que par imitation ; & il ne s'énonceroit qu'avec une extrême difficulté, si on laissoit passer les premières années sans dénouer sa langue. Il a fallu peut-être plus de tems pour que des hommes, doués d'un talent singulier, aient enseigné aux autres les premiers rudimens d'un langage imparfait & barbare, qu'il n'en a fallu pour parvenir ensuite à l'établissement de quelque société : il y a même des nations entières qui n'ont jamais pu parvenir à

former un langage régulier, & à prononcer distinctement ; tels ont été les Troglodites, au rapport de Pline ; tels sont encore ceux qui habitent le cap de Bonne-Espérance. Mais qu'il y a loin encore de ce jargon barbare à l'art de peindre ses pensées ! la distance est immense.

Cet état de brutes où le genre humain a été long-tems, dut rendre l'espece infiniment rare dans tous les climats. Les hommes ne pouvoient guere suffire à leurs besoins ; & , ne s'entendant pas , ils ne pouvoient se secourir. Les bêtes carnassieres , ayant plus d'instinct qu'eux , devoient couvrir la terre & dévorer une partie de l'espece humaine. Les hommes ne pouvoient se défendre contre des animaux féroces, qu'en lançant des pierres & en s'armant de grosses branches d'arbres ; & de-là peut-être vint cette notion confuse de l'antiquité , que les premiers héros combattoient contre les lions & contre les sangliers avec des massues.

Les pays les plus peuplés furent sans doute les climats chauds , où l'homme trouva une nourriture facile & abondante dans les cocos , les dattes , les ananas , & dans le riz qui croit de lui-même. Il est bien vraisemblable que l'Inde, la Chine , les bords de l'Euphrate & du Tigre

étoient très-peuplés , tandis que les autres régions étoient presque désertes. Dans nos climats septentrionaux , au contraire , il étoit beaucoup plus ordinaire de rencontrer une compagnie de loups ; qu'une société d'hommes.

CHAPITRE X.

L'AUTORITÉ.

§. I. *Caractère du souverain Pouvoir.*

* **L**E pouvoir souverain ne procure de biens réels à celui qui le possède , que parce qu'il dépose dans ses mains les mobiles les plus puissans , les plus capables d'engager , d'inviter , d'obliger tous les membres d'une société à concourir à ses vues , à seconder ses projets , à contribuer à son propre bien-être ; à lui montrer l'attachement , le respect , la déférence , la soumission , les sentimens qui sont dus à l'autorité suprême. Est-il un homme plus grand , plus respectable , plus fort , plus digne d'amour , qu'un prince qui , placé sur un trône où il est

* Système social.

exposé aux regards de tout son peuple , y jouit de la tendresse de tous les cœurs , & voit chaque citoyen personnellement intéressé au succès , au contentement , à la conservation , au maintien de l'autorité d'un chef , qui le défend , le chérit , qui s'occupe de ses besoins , qui veille à sa sûreté ? Un bon prince est l'ami de chacun de ses sujets , & trouve dans chacun d'eux un ami véritable.

Que manque-t-il à un souverain pour être aussi grand , aussi puissant , aussi glorieux , aussi heureux que la nature humaine le comporte ? Accablé de tous les biens que l'homme puisse désirer , environné d'hommes qui s'empressent de deviner ses souhaits , en spectacle aux yeux d'une nation entière dont il ne tient qu'à lui de se rendre l'idole , distributeur des grâces , des honneurs , des richesses , des distinctions qui sont l'objet de tous les vœux , il est comme le dieu de ses sujets , & il en est adoré.

§. II.

Occupations & plaisirs de la Royauté.

Est-il bien concevable qu'un souverain puisse être sujet à l'ennui ? Ce supplice réservé à l'oïsiiveté , est-il fait pour tour-

menter un prince dont tous les momens peuvent être agréablement remplis ? Comment les occupations multipliées de la souveraineté , les détails aussi curieux que variés de l'administration , la scene toujours diversifiée de la politique , peuvent-ils donner place au dégoût & produire la satiété ? Quoi de plus auguste & de plus touchant que les fonctions de la principauté ! Le mortel qui en est chargé peut goûter , à chaque instant de sa vie , le bonheur le plus grand , le plus pur , le plus diversifié , le plus constant que l'on puisse éprouver en ce monde , puisqu'il peut faire tous les jours des heureux. Il jouit par lui-même du plaisir si doux de tarir les larmes de l'affliction , de voir couler les pleurs de la reconnoissance , & de soulager la misere. En s'occupant des besoins de son peuple , il entend perpétuellement retentir à son oreille les applaudissemens & les bénédictions de ses sujets , & il se voit couronné par la véritable gloire : il rentre avec joie en lui-même : il goûte sans interruption la satisfaction d'être content de lui-même ; sentiment qu'il verra sincèrement applaudir , non par les flatteries suspectes de quelques courtisans , mais par les acclamations & les vœux d'un peuple entier :

il jouit d'avance des hommages de la postérité, à qui l'histoire transmettra ses actions, dont la prospérité & la félicité de ses peres auront été les effets mémorables & touchans.

Telles sont les sources inépuisables de joie que la vertu réserve au souverain qui aura appris à connoître ses charmes. Les plaisirs les plus vifs perdent peu à peu leur activité; ils finissent par causer des dégoûts & se changer en peines. Les objets les plus séduisans fatiguent la vue à la longue; le beau lui-même devient indifférent: mais la vertu procure seule un contentement inaltérable. L'homme peut-il jamais se lasser de ce qui le ramene sans cesse agréablement sur lui-même? Un bon roi jouit de tous les bonheurs qu'il répand sur ses peuples; il rassemble & il goûte dans son cœur toutes les joies de ses sujets; chaque jour il peut se dire: « Ce » jour n'est point perdu; un édit conso- » lant, une loi juste, utile & bienfai- » tante vont m'attirer les bénédictions de » tout un peuple attendri. Mes provinces » les plus éloignées prononceront mon » nom avec transport. Il n'est pas un seul » de mes sujets à qui je n'aye procuré de la » joie; je suis le pere d'une famille im- » mense, & tous mes enfans sont satis-

» faits de mes soins. Mes voisins seront
 » forcés de me rendre hommage ; leurs
 » sujets porteront envie aux miens , &
 » désireront de vivre sous mes lois. Mes
 » ennemis jaloux seront obligés même de
 » respecter ma puissance ; ils la verront
 » soutenue par toute la force d'un peuple
 » fidele , prêt à verser la dernière goutte
 » de son sang pour le salut de la patrie ,
 » pour la défense & la gloire de son roi. »

§. III.

L'Autorité souveraine premier mobile des ressorts de la Société.

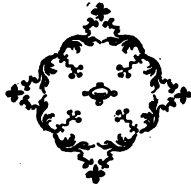
L'espérance & la crainte , voilà les grands mobiles des actions humaines ; ils sont entre les mains de ceux qui gouvernent les hommes. Les récompenses & les châtimens mettent la puissance souveraine à portée de modérer les passions , & de diriger les volontés , soit vers le bien , soit vers le mal. Les princes donnent toujours les impulsions les plus fortes à la machine politique , dans laquelle il entre une multitude de ressorts que le gouvernement doit faire agir de manière à produire le bien général ; mais ce bien général ne peut être l'effet que des efforts de tous ; & pour que tous y conspirent ,

il faut que le prince ou la force motrice les porte au même but.

Chaque membre de la société tend au bien-être à sa manière. Souvent peu d'accord avec lui-même, ses mouvemens sont sujets à varier. Le grand art de la politique seroit de faire en sorte que dans la machine compliquée de la société, il n'y eût point de ressorts superflus, inutiles, contraires au jeu universel, mais que tous conspirassent au même but sans varier. Ce problème sera parfaitement résolu, lorsque dans un Etat le mérite & la vertu pourront prétendre aux récompenses, & quand l'inutilité, le vice & le crime auront toujours à craindre le châtement ou le mépris.

Souverains de la terre, voulez-vous être chéris & adorés du peuple sur lequel le Ciel vous a établis ? tenez une balance équitable entre tous vos sujets ; soyez fideles, à récompenser la vertu, à honorer l'utilité, à distinguer le vrai mérite ; soyez exacts à punir le crime ; montrez du mépris à l'homme inutile & vain ; privez le vice de vos bienfaits ; bannissez de votre présence le grand lui-même, quand il méconnoît ses devoirs ; ne donnez les places qu'à des citoyens distingués par leur probité, leurs vertus & leurs talens, & bien-

tôt vos sujets auront de la vertu , acquerront les qualités nécessaires pour vous plaire , & s'efforceront à l'envi de se rendre utile à la société. Un prince qui , fermement attaché aux regles de l'équité , ne répandroit ses graces & ses faveurs que sur les gens de bien , & qui montreroit un front sévere aux méchans , prêcheroit la morale & la réforme bien plus efficacement peut-être que tous les moralistes ensemble.



CHAPITRE XI.

DE LA POLITIQUE.§. I. *Définition & objet de la Politique.*

* **L**A politique est l'art de gouverner les hommes, ou de les faire concourir à la conservation & au bien-être de la société. L'on ne peut douter que l'art de rendre les peuples heureux ne soit le plus noble, le plus utile, le plus digne d'occuper une ame vertueuse; il fut toujours l'objet des méditations du philosophe, du citoyen raisonnable, & des souverains pénétrés de leurs devoirs. Nous la définirons, l'expérience appliquée au gouvernement & au besoin de l'État. Pour remplir ses devoirs & pour travailler à son propre bonheur, le citoyen dans la vie privée n'a besoin que de veiller sur lui-même & de régler sa conduite. Mais les hommes que le destin place à la tête des empires, doivent non-seulement veiller sur eux-mêmes, mais encore contenir ou diriger les divers intérêts, les passions discordantes d'une multitude trop

* Politique naturelle.

souvent privée d'expérience & de raison; enfin ils doivent réunir d'intérêt, & faire conspirer avec eux, des nations & des souverains sur lesquels ils n'ont d'autre pouvoir que celui de la persuasion, & celui de la force à son défaut.

Rien ne paroît plus difficile que de faire agir de concert les membres d'une société: rien ne semble demander autant de sagacité, de vigilance & de force que l'art de diriger les passions divergentes d'une multitude d'hommes vers un même but, & de les ramener à un centre commun dont elles s'écartent sans cesse: c'est le chef-d'œuvre de la sagesse éclairée par l'expérience & l'étude, que de faire contribuer toutes les volontés particulières à l'exécution d'un plan général, qui souvent contrarie leurs penchans, leurs intérêts personnels, leurs préjugés, & de les soumettre à la volonté publique, indiquée par la loi. Il n'y a que la sagesse la plus consommée qui puisse donner aux différens ressorts de l'État le degré de tension dont ils sont susceptibles; enfin il n'y a que la raison la plus exercée qui puisse faire découvrir les nouveaux ressorts qu'il faut de tems en tems substituer aux anciens, lorsque les circonstances leur ont fait perdre leur efficacité.

Tels

Tels sont les objets que la politique embrasse : ce n'est pas tout encore , non contente de veiller sur l'intérieur de la société , elle est forcée d'étendre ses vues au dehors , de porter un œil attentif sur les mouvemens & les intérêts des nations voisines , d'arrêter leurs entreprises , de prévenir les effets de leurs passions , de leur ambition , de leur avidité ; d'empêcher qu'elles ne ravissent des avantages procurés par la nature ou l'industrie ; enfin de déterminer des sociétés indépendantes à seconder ses projets.

§. II.

Formes diverses qu'elle doit prendre par rapport aux mœurs & à la situation des différens Peuples.

Gouverner un peuple , c'est tenir la balance entre ses passions , c'est réprimer celles dont les effets peuvent être dangereux , c'est faire tourner au profit de l'Etat celles qui peuvent lui être avantageuses. Mais les passions des peuples , ainsi que celles des individus , sont infiniment variées : elles sont excitées , entretenues , modifiées par les lois , par les usages , & sur-tout par les opinions plus fortes que la nature , que la raison , que les lois ,

& qui opposent quelquefois à la politique la plus sage, des barrières insurmontables. Ces passions & ces dispositions, enracinées par l'habitude dans les ames du plus grand nombre des individus, constituent pour ainsi dire le tempérament d'une nation : il ne peut être le même dans toutes les sociétés ; il est formé & nourri par leurs besoins, leurs circonstances, leur climat, leur sol, leurs productions, leurs alimens, &c. Toutes ces choses mettent des nuances & des variétés presque infinies entre la façon d'être & de penser des nations. Ce seroit donc une entreprise ridicule & frivole, que de prétendre gouverner toutes les sociétés humaines d'après des lois uniformes : ce seroit une folie de prescrire à la politique autre chose que des regles générales. Les regles de détail deviendroient souvent fausses & nuisibles dans la pratique, & des circonstances imprévues les rendroient sans cesse inutiles. Il seroit aussi peu sensé de gouverner tous les peuples d'après les mêmes maximes, que de traiter toutes les maladies suivant la même méthode, ou de prescrire à tous les hommes un même plan de vie.

En effet, il est des Etats que leurs circonstances & leur position rendent neces-

fairement guerriers; d'autres ont plus besoin de la tranquillité & de la paix. Les uns, entourés de voisins injustes & puissans, doivent être toujours préparés à repousser ceux qui troubleroient leur félicité: d'autres, par l'aridité de leur sol, sont obligés de chercher dans un commerce paisible les ressources que la nature leur refuse, & les Etats voisins leur fournissent les productions d'un terrain plus abondant. Les nations varient par l'étendue de leur terrain: les unes possèdent un pays vaste, d'autres sont resserrées dans des bornes étroites: les unes occupent les rivages de la mer, d'autres sont enclavées dans les terres: les unes sont défendues par des fortifications naturelles, d'autres n'ont de remparts que leurs propres forces: les unes, condamnées au travail sous un ciel rigoureux, luttent contre la nature, & sont plus robustes, plus actives, plus entreprenantes; d'autres, sous un climat heureux, satisfont leurs besoins avec plus de facilité, se livrent à la mollesse & à l'inaction: les unes travaillent pour améliorer leur sort; les autres s'endorment dans les jouissances, & perdent toute énergie. Quelques peuples sont courageux, fiers, amoureux de la liberté; d'autres sont timides & éternés.

K ij

Une même législation ne peut donc pas convenir à des peuples que la nature & leurs circonstances ont rendus si dissimilaires, dont les besoins sont si différens, dont les idées sont si éloignées les unes des autres. La politique doit gouverner les hommes tels qu'ils sont, les lois doivent avoir égard à leurs circonstances actuelles. L'effet de la sagesse la plus éclairée se borne à ramener les peuples à la nature, lorsque la dépravation de leurs mœurs, de leurs opinions, de leurs usages, les en ont écartés. Les nations entières, ces individus de la grande société du monde, sont sujettes à des erreurs & à des égaremens, comme les individus qui composent les sociétés particulières. Ainsi que les corps physiques, elles éprouvent des crises, des délires, des convulsions, des révolutions, des changemens de formes; elles ont une naissance, un accroissement, un dépérissement; elles passent successivement de la santé à la maladie, & de la maladie à la santé; enfin, comme tous les êtres de l'espece humaine, les nations ont une enfance, une jeunesse, un âge viril, une décrépitude, une mort, terme fixé par l'Auteur de la nature à tous les ouvrages de ses mains.

Il est donc aisé de sentir que la politique ne peut, dans ces différens Etats & dans leurs divers périodes, gouverner les peuples d'une manière constante & uniforme, ni leur donner des lois qui leur soient toujours constamment utiles. Si les nations restoient au même état, si leurs besoins n'étoient pas sujets à varier, si la sagacité pouvoit prévoir les événemens auxquels elles sont exposées, si leurs passions n'agissoient pas très-diversement, il seroit possible de leur prescrire des lois stables qui leur conviendroient en tout tems. Le législateur ne peut jamais envisager que l'état actuel de sa nation. Un peuple pauvre, peu nombreux, dénué de commerce, n'est point susceptible des mêmes lois qu'un peuple riche & nombreux. Dans l'origine des sociétés politiques, les nations n'étoient communément qu'un amas de guerriers sauvages, indigens, sans agriculture, sans habitation fixe, sans industrie, sans commerce, qui, peu attachées à une contrée, erroient sans cesse & changeoient incessamment de demeure. Peu à peu ces Nomades se sont fixés, ils ont pris de l'affiette, ils ont goûté les douceurs de la paix & d'une vie moins agitée : alors ils se sont livrés à l'agriculture, aux manufactures, au com-

merce. Il est aisé de sentir que leurs lois ont dû changer à mesure qu'ils se sont perfectionnés. Celles qui avoient été fort utiles dans l'origine, devinrent fort nuisibles; celles qui convenoient à des soldats, ne purent plus convenir ni à des marchands, ni à des cultivateurs. Les premières lois des nations durent être très-simples & peu nombreuses: selon que les besoins s'augmenterent, ces lois durent se compliquer & se multiplier. Enfin, les richesses ayant dépravé les mœurs, la législation, qui doit suivre l'état des nations dans leurs différens périodes, dut nécessairement opposer une digue plus forte aux passions raffinées & multipliées des hommes.

§. III.

Elle doit s'occuper des mœurs publiques, de l'éducation de la Jeunesse, & de la Population.

C'est à la politique à former les mœurs extérieures d'une nation: elle doit leur inspirer les dispositions nécessaires à leur maintien, à leur sûreté, à leur prospérité. Si la population est un objet essentiel à l'Etat, la législation rendra chers & sacrés les liens du mariage: elle intéressera des peres vertueux à former à

L'Etat des fujets fideles : elle obligera les enfans à la subordination nécessaire pour recevoir les instructions qu'on voudra leur donner : elle doit exciter à la reconnoissance , & châtier l'ingratitude qui étoufferoit dans les cœurs la bienfaisance , ce lien si doux de la société : elle encouragera les sciences & les arts , & toutes les connoissances d'où il résulte une utilité véritable : elle inspirera l'amour de la justice qui bannit d'entre les fujets la fraude , la tromperie , le mensonge & les vices , dont l'effet est de mettre les hommes en garde les uns contre les autres. Il importe à l'Etat de commander à des hommes vertueux : rien de plus difficile à gouverner qu'une société dont les membres sont corrompus.

Si le grand art de la politique consiste à veiller aux besoins de l'Etat , l'éducation seule lui formera pour ainsi dire une pépinière de citoyens , tels qu'elle peut les désirer. En consultant les circonstances de la patrie , elle pourra tourner les vues des jeunes citoyens tantôt vers l'agriculture , tantôt vers le commerce , tantôt vers l'art militaire. Ouvrez différentes carrières aux citoyens ; que chacun , dès sa jeunesse , entre dans celle qu'on lui destine ou qu'il préfère. Que celui qui

s'y distingue par ses talens & par ses mœurs, soit assuré de parvenir un jour au but où ses travaux promettent de le conduire. Que l'esprit qu'on inspire au guerrier ne soit point celui du magistrat ; que l'instruction du négociateur differe de celle de l'artisan ; que l'éducation de l'homme du monde ne soit pas celle d'un solitaire ; que tous apprennent à servir la patrie , mais que chacun apprenne à la servir diversement.

Si la puissance d'un Etat dépend de l'esprit dont les peuples sont animés , si sa force n'est due qu'à la réunion de leurs volontés , on ne sauroit de trop bonne heure inspirer aux sujets les sentimens que l'intérêt & les besoins de la nature exigent. C'est dans la jeunesse que l'on peut exalter les ames , leur inspirer le goût des grandes choses , la passion du bien public ; c'est alors qu'on peut leur apprendre à craindre plus le mépris que l'indigence , la honte que le danger , l'infamie que la mort ; c'est alors qu'on peut leur enseigner à préférer le mérite à l'opulence , les talens à la naissance , la vertu aux dignités. Une jeunesse ainsi formée opposera , dans l'âge mûr , une barriere insurmontable aux ennemis de son pays.

La population doit être , de l'aveu de

tous les politiques, le principal objet de son gouvernement. En lisant les Annales du genre humain, l'on est frappé de voir à quel point le nombre des hommes est diminué dans la plupart des Etats : à peine osons-nous ajouter foi aux dénombremens faits du tems de nos ancêtres. Il est au moins certain que l'Asie mineure & l'Égypte, jadis si peuplées, la Grece, l'Italie, les Gaules, l'Espagne, le Nord, qui fut autrefois nommé l'*Officine des nations*, ne nous montrent aujourd'hui que des contrées désertes, & par conséquent des campagnes foiblement cultivées. A la vue de ce spectacle douloureux, on seroit tenté de croire qu'un jour l'espece humaine sera forcée de disparaître. Les guerres longues & sanglantes où les souverains les plus modérés & les plus équitables sont forcés d'entrer, les troupes nombreuses que la puissance de leurs voisins ambitieux les force de mettre sur pied, tout cela peut être regardé comme une des causes qui s'opposent au progrès de la population; ajoutons-y le commerce d'outre-mer.

Le commerce, destiné dans son origine à satisfaire les besoins véritables des nations, alluma peu à peu en elles une soif immodérée des richesses, & leur créa

des besoins factices, qu'elles ne purent satisfaire qu'aux dépens de leur population. La navigation & le commerce, devenus les passions dominantes des nations Européennes, immolèrent chaque année des milliers de matelots au dieu des richesses, & firent perdre à la patrie, par des voyages de long cours, dans des climats peu sains, une foule de sujets, dont le trépas ne servit qu'à fournir à leurs concitoyens des marchandises dont ils auroient pu se passer. Des hommes laborieux ne sont-ils pas plus précieux à l'Etat, que les rares denrées des deux Indes ?

§. IV.

Des Colonies.

La formation des colonies fut, chez les Européens, la suite d'une passion effrénée pour les richesses, qui souvent a dépeuplé des monarchies florissantes. Rien de plus insensé que de former des colonies dans les tems où la métropole manque elle-même de sujets. L'Espagne, déjà dépeuplée par les guerres, s'est vue réduite à la foiblesse, à l'inertie, pour aller faire des conquêtes & des établissemens dans un nouveau monde, dont elle détruisit d'abord les naturels, pour se pri-

ver ensuite elle-même de ses anciens habitans. En interdisant à tous ses sujets la sortie de l'empire, la Chine est tombée dans un excès opposé. Malgré l'industrie presque incroyable des Chinois, la famine fait des ravages inouis dans cette nation trop peuplée ; aveuglément attachée aux institutions de ses peres, elle est forcée de remédier, par des usages barbares, à une population dont l'excès lui devient souvent funeste. Les Suisses, sous un gouvernement modéré, sont forcés de vendre le sang de leurs concitoyens aux différentes puissances de l'Europe, pour se débarrasser des sujets, dont l'abondance affameroit leur pays montueux & stérile. Leur politique ressemble à celle de ces commandans d'une place forte assiégée, qui font faire des sorties à leurs troupes, pour diminuer le nombre des consommateurs (a).

Les colonies sont utiles lorsque la Métropole renferme un grand nombre de citoyens, qu'elle ne peut nourrir & rendre heureux. En établissant des colonies, les

(a) Note de l'Editeur. Quelles que soient les vues que se propose cette sage république, en envoyant ses sujets servir chez l'étranger, on peut assurer que la noblesse Helvétique ne quitte ses foyers que dans le desir d'acquérir de la gloire, & que très-souvent elle a contribué à l'honneur des armes Françaises.

nations doivent se proposer de former un nouveau peuple d'alliés & de concitoyens : mais , pour parvenir à ce but , il faut que leurs intérêts se confondent ; il faut que la colonie jouisse des mêmes avantages que la Métropole ; il faut que celle-ci se souvienne que c'est pour leur propre bien-être que les hommes travaillent , & qu'ils ne consentiront point à travailler pour elle , si de son côté elle ne leur procure des avantages réels. Le maintien de cette harmonie entre une nation & ses colonies , exige la plus grande prudence.

Les nations Européennes ne paroissent pas , jusqu'ici , s'être formé des idées bien précises de la nature & des droits de leurs colonies ; elles n'ont regardé leurs colons que comme des enfans perdus , peu dignes de leurs soins & de leurs secours ; & dès qu'elles se sont apperçues que leurs colons commençoient à prospérer par leur propre industrie , ou à voler de leurs propres ailes , guidées par leur avidité , les Métropoles ont communément prétendu soumettre leurs colonies à des monopoles odieux , à des gênes capables de les décourager , & d'anéantir leur activité. Les nations les plus libres , qui devroient le mieux connoître leur propre

intérêt, ne sont pas à l'abri de ce reproche politique ; elles ont cru que la *Maternité* donnoit le droit de conduire par des lisières incommodes, des enfans devenus grands ; & capables de se conduire eux-mêmes. Une colonie, tant qu'elle est foible & peu nombreuse, demeure facilement dans la dépendance de sa Métropole ; mais dès qu'elle s'augmente, & qu'elle commence à sentir ses forces, elle connoît le prix de la liberté nécessaire à son bonheur. Cette séparation est encore bien plus prompte, lorsque la Métropole entreprend de mettre des entraves au commerce & à l'industrie de la colonie, sur-tout quand celle-ci se trouve trop éloignée, trop étendue, capable de se passer de secours.

§. V.

De la richesse acquise par la Guerre.

Les sociétés, comme les individus, souffrent avec peine la pauvreté ; comme eux, elles la trouvent plus affreuse encore, lorsqu'elles comparent leur indigence propre avec les richesses, les commodités & l'éclat des nations qui les environnent. Alors l'envie, la jalousie & le desir de les égaler s'emparent d'elles. Les passions, par une pente naturelle,

vont toujours en croissant , & finissent par ne plus connoître de frein & de limites. Il n'est pour les nations que deux moyens de s'enrichir , la conquête & le commerce. Les peuples riches furent toujours forcés de succomber sous les efforts des peuples pauvres & belliqueux : l'Asie devint la proie des Macédoniens ; Rome , enrichie des dépouilles de la Grece , fut dépouillée à son tour par les guerriers indigens & sauvages que le Nord avoit vomis de ses flancs glacés ; le Chinois & l'Indien sont tombés sous les coups du Tartare vagabond. La conquête eut toujours un attrait puissant pour les hommes ; elle favorisa leur paresse , & leur procura promptement , ou par un effet subit , les richesses que les soins & les travaux des autres avoient accumulées pendant des siècles. Le motif du conquérant est communément l'ambition , le desir de la gloire ; le mobile des soldats est l'appât du butin. Le dieu des richesses a pour le moins autant de pouvoir sur les guerriers que le dieu des combats.

§. V.

Le peu de solidité des Nations commerçantes.

Une nation pauvre se croit malheu-

LA PHILOSOPHIE. 237

reuse, en se voyant forcée, comme on dit, de vivre dans la dépendance des autres; pour s'en tirer, elle est obligée de recourir à la force ou à l'industrie. Elle cherche donc à conquérir & à piller, ou à se procurer, par le commerce, les signes de la richesse, qui, du consentement des nations, lui fournissent les objets ou les denrées dont la nature l'a privée. Cette industrie continuée, met souvent une nation indigente par elle-même, mais opulente par le commerce, en état de jouer quelque tems un rôle distingué parmi les puissances plus réelles. Les Tyriens, les Sidoniens, les Carthaginois, chez les anciens; les Vénitiens & les Hollandois, chez les modernes, nous fournissent des exemples frappans des effets que peuvent produire le commerce & l'industrie dans des nations que la nature n'a point favorisées. Mais, par leur décadence & leur chute, ces mêmes nations nous prouvent qu'une puissance fondée uniquement sur les richesses, ne peut être que précaire; elle devient l'objet de l'envie des autres peuples (a). La nation enrichie est communément dépouillée par

(a) Note de l'Editeur. Cette dernière réflexion ne peut être vraie dans le système politique de l'Europe actuelle.

quelque conquérant affamé, qui l'inonde de ses brigands. Un pays riche est dépouillé de deux manières : ses alliés le dévorent, par les subsides qu'il leur paye ; ses ennemis le dépouillent par la force ou par la ruse.

§. VII.

Des Subsides.

Les richesses, comme les eaux, tendent toujours à se mettre de niveau : l'économie peut bien les retenir quelque tems dans une nation, & pour-lors elles sont inutiles ; mais tôt ou tard des besoins réels ou fictifs les en feront sortir. L'on risquera peu de se tromper, lorsqu'on jugera des sociétés politiques comme des individus de l'espèce humaine ; leur conduite & leurs passions sont les mêmes. Un pere avare, par une longue parcimonie, amasse des trésors que des enfans prodigues rendront tôt ou tard à la société. L'homme riche s'enorgueillit, fuit le travail & la peine, fait servir à ses passions & à ses plaisirs les indigens que le besoin rassemble autour de lui. Enrichis eux-mêmes à ses dépens, ceux-ci l'abandonnent, & se livrent à leur tour à la vanité, à la paresse, à la dépense & au luxe.

Il en est de même des nations ; leurs richesses les endorment , elles leur procurent les secours & les hommages des autres , elles les portent souvent à tenter des entreprises téméraires , & finissent par les ruiner & les détruire. Vainement jouiront-elles d'un commerce exclusif ; c'est toujours pour les autres qu'elles iront chercher les richesses aux extrémités de la terre ; peu à peu les indigens partageront les fruits de leur avarice industrieuse. Les subsides que les nations riches payent à celles qui sont pauvres , les troupes mercenaires qu'elles font combattre pour elles , les guerres qu'elles vont porter dans des contrées éloignées , finissent par épuiser les trésors que le commerce le plus étendu avoit procurés ; c'est toujours pour les autres qu'une nation opulente se trouve avoir travaillé.

§. VIII.

De l'Esprit militaire.

Comme les malheureuses circonstances & la position d'un Etat le forcent à tourner souvent ses vues du côté de la guerre , il seroit important que ses institutions , ses lois & l'éducation publique entretenissent dans ses sujets l'honneur ,

Penthousiasme de la gloire , l'estime pour la valeur , l'amour de la patrie. Une éducation martiale devroit donc apprendre , dès l'enfance , le métier de la guerre à ceux des citoyens que le sort destine à guider le bras du soldat qui n'a que du courage ; elle formeroit des généraux , beaucoup plus nécessaires à une nation que les armées les plus nombreuses. L'expérience de tous les siècles nous prouve que ce ne sont point les armées , mais des chefs expérimentés , qui remportent des victoires. Les stupides Béotiens n'eurent besoin que d'un *Epaminondas* pour se tirer de l'obscurité , & pour vaincre les Spartiates eux-mêmes. Un général est l'ame de son armée ; celle-ci , quelle que soit sa force , n'est qu'une masse inerte , si son chef ne lui donne le mouvement & la vie.

Pour que les chefs des armées puissent opérer , il faut une obéissance profonde dans les soldats , & dans ceux qui leur font exécuter les ordres du général. Rien de plus nécessaire qu'une discipline rigoureuse : ce n'est que dans une armée que l'extrême sévérité peut être quelquefois de quelque utilité ; elle est bien moins à craindre que cette anarchie licencieuse qui met , pour ainsi dire , chaque soldat en

droit d'examiner les ordres de ses supérieurs. Le succès même étoit puni chez les Romains, dès qu'il n'étoit pas commandé. Sans subordination, une armée devient une démocratie, dont les faillies sont toujours funestes à la république. Le courage même est forcé souvent de céder à la discipline; la valeur, dès qu'elle n'est point guidée, ne produit que désordre. L'impétuosité peut bien quelquefois procurer des succès; mais dès qu'elle trouve de la résistance, elle est déconcertée: est-elle repoussée? le courage disparaît, & fait place au découragement. La discipline seule peut apprendre au soldat à tenir ferme, à se rallier, à contempler le danger de sang froid. Le militaire qui n'a que de la valeur, ne sçait que mourir inutilement; le guerrier discipliné ne périt point sans profit pour la patrie. La discipline seule a rendu les Romains maîtres de l'univers.

§. IX.

De la Milice.

Les soldats forment une classe de citoyens destinés à défendre les autres contre les entreprises du dehors. En échange, la société leur fournit la subsistance, des distinctions, des récom-

penfes proportionnées aux services qu'ils lui rendent. Si les nations se bernoient aux avantages que la nature leur accorde, fi elles se laiffoient jouir réciproquement des biens qui leur font échus en partage, rien ne feroit plus inutile que d'entretenir, aux dépens de leur population, des armées nombreuses de citoyens que les guerres détruiſent, ou dont les bras demeurent oififs pendant une grande partie de leur vie. D'un autre côté, fi les circonſtances malheureuſes d'une nation l'obligent à faire la guerre, il lui faut des hommes qui la défendent : la patrie, dans cette vue, doit alimenter l'ardeur de ceux de ſes enfans qui conſentent à ſ'immoler pour elle ; elle doit exciter par toutes ſortes d'avantages, le noble enthouſiaſme qui leur fait braver la mort pour lui procurer de la gloire & de la tranquillité.

Si la patrie en effet doit des récompens proportionnées aux ſervices qu'on lui rend, elle en doit ſur-tout à ceux qui expoſent leurs jours pour elle, à des hommes aſſez généreux pour oublier leur propre conſervation dès qu'il s'agit de la ſienne. Voilà pourquoi le courage, la force, les talens militaires, ſont, dans toutes les ſociétés, les qualités les mieux récompensées. La gloire, la confidéra-

tion, l'honneur, sont les mobiles du guerrier ; il cessera d'être enthousiaste, si l'on cesse de l'estimer. Mais l'éclat des vertus guerrières se ternit aux yeux de la raison & de l'équité, dès qu'elles deviennent nuisibles à la patrie.

Les hommes destinés par état à la défense, peuvent-ils donc acquérir le droit de la tourmenter, de mépriser leurs concitoyens, & d'enfreindre les lois qui commandent à tous ? Dans une nation que les circonstances exposent à des guerres fréquentes, la politique doit sans doute entretenir l'esprit militaire, & favoriser cette grandeur d'âme qui brave les dangers ; mais elle ne doit pas laisser leurs excès impunis. Les lois sont faites pour commander également à tous les citoyens : que les délits contre la société ne soient pas le privilège de la milice, que les guerriers ne portent point dans les villes la jurisprudence des armées. C'est le cultivateur, l'artisan, le magistrat que le soldat doit protéger ; jamais il n'a droit de leur faire sentir ni sa force ni ses injustes mépris.

§. X.

Des Récompenses publiques.

Les récompenses sont ou des biens

physiques , ou des avantages fondés sur l'opinion ; elles procurent ou un bien-être sensible & matériel , ou une satisfaction intérieure & idéale , qui résulte de l'estime , du respect & des distinctions ; motifs faits pour toucher des êtres dont chacun se préfère à ses semblables. C'est ainsi que l'amour de soi & les passions des citoyens , convenablement dirigées , tournent au profit de la société. Telle est l'origine des rangs divers que les vertus , les talens , les emplois , la naissance , les richesses mettent entre les citoyens. Ces distinctions sont fondées sur un sacrifice que les membres associés font de l'égalité ou même de la préférence que chacun d'eux desire pour lui-même , en faveur des bienfaits qu'ils ont reçus ou qu'ils attendent.

Ce sacrifice n'est point gratuit ; les hommes , à moins d'être aveugles , n'accordent leur tendresse , leurs respects & leur reconnoissance à quelques-uns de leurs pareils , ne s'intéressent à leur décoration , ne leur immolent leur orgueil particulier , qu'en vue des avantages qu'ils en retirent ou qu'ils se croient en état d'en espérer. Le respect qu'on montre aux personnes distinguées n'est que l'expression de la disposition où l'on est de

reconnoître le mérite, les talens, la supériorité, l'utilité de ceux qui nous sont préférés. Le citoyen opulent ne se fait respecter de l'indigent, que parce que celui-ci voit en lui un homme utile pour lui-même & pour d'autres : le citoyen obscur voit dans le citoyen puissant un protecteur, un appui : l'avare est l'objet du mépris, parce que son trésor est inutile,

§. XL.

Droits de la Guerre.

On demandera peut-être quels sont les droits que donne la guerre, & jusqu'à quel point il est permis de porter ses fureurs ? Donner des lois aux désordres, fixer des limites à la colere d'un conquérant & du soldat effréné, c'est sans doute vouloir soumettre le délire à la raison, la passion à la réflexion. Il est pourtant des bornes que la nature prescrit à l'impétuosité des hommes ; la raison les trace d'après l'expérience, & la fougue s'habitue à les reconnoître au sein même du désordre. Les hommes, sans renoncer à leurs folies, en sentent les inconvéniens, & consentent à en modérer les effets. Telle est l'origine de ce *droit des gens*, fondé sur des conventions réciproques par les-

quelles les peuples , pour leurs intérêts mutuels , s'accordent à user avec quelque modération , du pouvoir que la force leur donne. Le cri de l'humanité , de l'intérêt des hommes , se fait donc quelquefois entendre , même au milieu du bruit des armes ! Il apprend aux vainqueurs les plus farouches que leurs ennemis sont des hommes ; que s'il est juste de les réprimer , il est injuste de les détruire dès qu'ils cessent d'être à craindre : il montre aux conquérans que leurs conquêtes sont infructueuses pour-eux-mêmes , quand , par un carnage inutile , ils exterminent ceux dont ils vouloient faire des sujets : enfin tout leur annonce que les armes étant journalières , le soldat victorieux aujourd'hui , peut devenir demain la victime de la cruauté qu'il a montrée lui-même. C'est ainsi que l'intérêt & le besoin ramènent toujours les plus inconsidérés aux devoirs de la morale & de l'équité.

La vraie politique n'est ni destructive ni cruelle ; contente d'abaisser & d'affaiblir ses ennemis , de déconcerter leurs complots , de réprimer leurs excès , elle ne veut point les écraser sous le char de la victoire ; elle se souvient toujours que c'est s'exposer à tout perdre , que de pousser

pour pousser ses ennemis au désespoir. Si ses succès n'ont point répondu à son attente, à la sagesse de ses mesures, elle cède au tems, & consent plutôt à commander à des peuples moins nombreux, à des Etats moins étendus, que d'exposer, par une opiniâtreté très-inutile, sa nation à une ruine totale.

Pour un gouvernement sage, la guerre n'est jamais que le chemin de la paix; une administration éclairée sur ses véritables intérêts, la préfère, même moins avantageuse, à la guerre la plus heureuse, qui coûte toujours à l'Etat ses trésors, ses sujets, ses biens les plus précieux. Les armes ne sont faites que pour conserver aux nations ce que la tranquillité & la justice leur ont fait acquérir: les Etats sont toujours assez grands, dès qu'on ne songe qu'à les rendre fortunés.



CHAPITRE XII.

De la Magistrature.

§. I. *Fonctions de la Magistrature.*

* **T**out souverain doit la justice à ses sujets, soit par lui-même, soit par l'organe de ceux qui la rendent pour lui. Dans toutes les sociétés, les magistrats forment un ordre de citoyens que l'utilité de leurs fonctions doit distinguer. On appelle *Magistrats* ceux qui, dans chaque gouvernement, sont chargés de juger leurs concitoyens, de veiller à l'observation des lois, en un mot, de maintenir l'ordre & la tranquillité. Les souverains, sur-tout dans les grandes sociétés, ne pouvant pas eux-mêmes rendre la justice à leurs sujets, sont obligés de confier une portion de leur pouvoir à quelques citoyens plus éclairés & plus instruits que les autres, qui, devenus les organes des lois, décident leurs différends, assurent leurs personnes & leurs biens, répriment la violence, font exécuter les volontés publiques, & infligent aux in-

* Politique naturelle.

fracteurs des lois les châtimens qu'ils méritent. Ainsi, dans chaque Etat, l'autorité du magistrat est une émanation de l'autorité souveraine, de façon cependant que les magistrats sont simples exécuteurs des lois, qu'ils doivent les appliquer aux circonstances particulières, & qu'ils n'ont aucunement le droit de les interpréter d'une façon arbitraire. Ils n'ont pas celui de faire des lois; ils n'exercent point le pouvoir législatif; ils ne sont que chargés d'une portion de la puissance exécutive; déterminée soit par l'usage, soit par des règles expressees, soit par la droite raison & l'intérêt de l'Etat.

§. II.

Qualités nécessaires à un Juge.

Des fonctions si nobles exigent de ceux qui les exercent des connoissances profondes, une raison exempte de passions, une équité impartiale. Une société fort étendue renfermant un grand nombre d'individus, ses mouvemens deviennent plus compliqués, & les circonstances des citoyens doivent varier à l'infini. Cette variété exigeoit, pour ainsi dire, une loi nouvelle pour chaque circonstance particulière; c'est pour remé-

dier à cet inconvénient, que les magistrats reçoivent de l'autorité souveraine la faculté d'expliquer la loi, & de l'appliquer d'après des maximes raisonnables fondées sur l'utilité générale.

La méditation, la justesse de l'esprit ; & sur-tout la droiture du cœur, peuvent seules faire un ministre des lois. L'homme frivole ou vicieux ne sera jamais un magistrat integre. Il faut de la pénétration & de la réflexion pour percer les voiles dont les passions des hommes cherchent à s'envelopper. La connoissance du cœur humain & des droits naturels à l'homme est indispensable pour un juge ; étude longue & souvent trop négligée par ceux qui jugent les hommes ! Il n'y a que la probité éclairée par l'expérience, qui puisse indiquer la juste maniere d'appliquer les regles, qui, sous les gouvernemens les plus sages, ne peuvent être que générales & vagues à bien des égards. Si la législation n'est faite que pour appliquer les lois de notre nature, il est important de connoître ces lois primitives qui découlent de la nature de l'homme.

Dans tout gouvernement, le magistrat doit occuper un rang honorable & distingué. Il doit être respecté par ses concitoyens, qui en éprouvent l'utilité ; il

mérite les égards du souverain, qui se respecte lui-même, dans la personne des magistrats qui parlent en son nom. Mais ce n'est point à la place que cette distinction est due, l'estime & les récompenses ne peuvent appartenir qu'à ceux qui s'acquittent de leur office avec autant de droiture que d'intelligence. Un attachement inviolable à la justice, une connoissance profonde des lois, une vigilance continue, un amour inaltérable du bien public, sont les qualités en échange desquelles les peuples sont convenus d'accorder leur vénération & leur tendresse à ceux que leurs fonctions élèvent au-dessus d'eux. Ce seroit une vanité puérile que de prétendre aux prérogatives d'un Etat, quand on en est indigne, ou quand on néglige d'en remplir les devoirs. Pour être respectable, il faut que le magistrat se respecte lui-même. Comment conservera-t-il les mœurs publiques, si les siennes sont dépravées? De quel front punira-t-il, au nom de la justice, des excès dont il est complice lui-même? Aura-t-il le courage de décider de la vie, des biens, de la félicité de ses concitoyens, lorsque la dissipation aura rempli des momens qu'il devoit à l'étude & à l'examen sérieux de leurs droits?

CHAPITRE XIII.

Différentes especes de Gouvernement.

§. I. *De la Démocratie.*

* **C**Hacun sent aisément les inconvéniens attachés au gouvernement populaire, qui, par la déraison du peuple, semble devoir être regardé comme le pire de tous, pour peu que l'on parcoure l'histoire des Démocraties, tant anciennes que modernes. On voit que le délire & la fougue président communément aux conseils du peuple : la partie la moins raisonnable & la moins éclairée fait la loi à celle que son expérience & ses lumieres mettroient en droit de commander ; & celle-ci souvent, par sa hauteur & son orgueil, se rend justement suspecte au peuple. L'homme déraisonnable est toujours envieux. Une multitude jalouse & ombrageuse, croit avoir à se venger de tous les citoyens que le mérite, les talens ou les richesses lui ren-

* Despotisme oriental.

dent odieux. L'envie, & non pas la vertu, est le puissant mobile des républiques. Les services les plus signalés sont punis & méconnus par une troupe d'ingrats que le nombre & l'impunité empêchent de rougir de ses crimes. Un peuple, comme un particulier, devient insolent & méchant, quand, sans lumières & sans vertu, il jouit de la puissance; il s'enivre de vanités à la vue de ses forces, qu'il ne sçait jamais exercer avec prudence & justice; il méconnoît alors ses vrais amis, pour se livrer à des perfides qui flattent ses passions. Ces Athéniens si vantés ne nous montrent dans l'histoire qu'un tissu de folies, d'injustices, d'ingratitude & d'oppressions: on y voit les défenseurs les plus généreux de cette indigne république, obligés de se justifier de l'avoir fidèlement servie, ou contraints de se bannir, pour éviter la fureur d'une populace dont ils avoient affermi la licence plutôt que la liberté.

Ainsi, sous la Démocratie, la vertu même devient souvent un crime. Un peuple aveugle devient à tout moment la dupe des flatteurs qui font servir ses fureurs à leurs projets; la chaleur de son imagination le livre à des factieux qui le

soulevent contre ce qui fait obstacle à leurs propres passions; son délire le rend la proie des ambitieux qui l'égorgent de ses propres mains, & qui, pour terminer ses malheurs, l'obligent à la fin à se réfugier sous les ailes de la tyrannie: celle-ci acheve de détruire ce que l'anarchie & la licence avoient pu épargner.

En un mot, par-tout où le peuple est en possession du pouvoir, l'État porte en lui le principe de sa destruction, la liberté y dégénere en licence, & elle est suivie de l'anarchie. Furieuse dans l'adversité, insolente dans la prospérité, une multitude fiere de son pouvoir, entourée de flatteurs, ne connoît point la modération; elle est prête à recevoir les impressions de tous ceux qui veulent se donner la peine de la tromper: peu retenue par les liens de la décence, elle se porte sans réflexions & sans remords aux crimes les plus honteux, aux excès les plus crians. Si plusieurs citoyens opposés d'intérêt se disputent l'empire, le peuple alors se partage en factions, la guerre civile allume ses flambeaux; les uns suivent un *Marius*, & les autres un *Sylla*; un fanatisme contagieux s'empare de tous les cœurs; & , sous prétexte du bien pu-

blic, la patrie est déchirée par des furieux qui prétendent la sauver. C'est ainsi que naissent ces guerres civiles, les plus atroces de celles qui désolent la terre : l'on y voit le pere combattre contre le fils, le frere contre le frere ; le citoyen devient pour le citoyen un ennemi personnel.

§. II.

De l'Aristocratie.

Sous l'Aristocratie, un petit nombre de citoyens puissans ne tarde point à faire sentir son autorité à un peuple qu'il méprise, & dont peu à peu il devient l'oppresser. Dans un Etat aristocratique, chaque membre du gouvernement se croit un roi : dans quelques Aristocraties, nous voyons la même politique, les mêmes soupçons, les mêmes lois sanguinaires, aussi peu de liberté que sous la tyrannie la plus ombrageuse ; &, ce qui est de pire, c'est qu'il y a peu d'espérance de changement : un corps ne change guere de maxime & de conduite. Sous une Aristocratie illimitée, le peuple est tyrannisé pendant des siècles entiers par des maîtres qui ne s'écartent jamais de leur plan : si quelques chefs plus rusés ou plus entreprenans que leurs égaux, se

disputent le pouvoir, la multitude se partage en factions, & paye de son sang l'ambition de ses oppresseurs.

§. III.

De la Monarchie.

Ce que nous venons de dire des deux fortes de gouvernemens précédens nous apprendroit ce que nous devons penser du troisieme, quand même la raison seule ne le dicteroit pas. Un gouvernement où le trône du monarque a pour fondement les lois & l'amour de la société sur laquelle il regne, est sans doute le plus sage & le plus heureux de tous. Tous les principes d'un tel gouvernement sont pris dans la nature de l'homme, & de la planète qu'il habite; il est fait pour la terre, comme une république & une théocratie sont faites pour le ciel, comme le despotisme est fait pour les enfers. L'honneur & la raison qui lui ont donné l'être & qui le dirigent, sont les vrais mobiles de l'homme; comme cette sublime vertu, dont les républiques ne nous ont montré que des rayons passagers, est le mobile constant des habitans du ciel, & comme la crainte des Etats despotiques est l'unique mobile des réprouvés.

C'est le gouvernement monarchique qui seul a trouvé les vrais moyens de faire jouir les hommes de tout le bonheur possible, de toute la liberté possible, & de tous les avantages dont on peut jouir sur la terre : comme les autres anciens gouvernemens, il n'a point été en chercher de chimériques dont on ne peut constamment user, & dont on peut abuser sans cesse. Le gouvernement monarchique doit être regardé comme le chef-d'œuvre de la raison humaine, le port où le genre humain, battu de la tempête en cherchant une félicité imaginaire, a dû se rendre pour en trouver une qui fût faite pour lui. C'est-là qu'il a trouvé des rois qui, comme les souverains idolâtres, n'affectent plus la divinité; c'est-là qu'il peut les aimer, les honorer, les respecter, sans les adorer & les craindre comme des dieux ou des idoles; c'est-là que les peuples obéissent sans peine & sans murmure à des lois que leur ont données de sages monarques, & qui leur ont procuré tous les avantages honorables & raisonnables qui distinguent l'homme d'avec l'esclave de l'Asie & le Sauvage de l'Amérique.

Comme nos ancêtres, pleins de bon sens & vivement pénétrés du seul sentiment de notre nature, en se donnant des

rois, n'ont pas fait un choix extrême entre un dieu & un démon, comme ils ont pris un mortel semblable à eux, que la raison publique soutient par des lois fixes & constantes; ce gouvernement modéré n'exige point de ses princes qu'ils se comportent en dieux, il n'exige point des peuples une austère vertu dont peu sont capables, ni une soumission tremblante d'esclave, qui les révolteroit ou les dégraderoit: les hommes y sont pris pour ce qu'ils sont; on les y laisse jouir du sentiment de leur état civil & naturel, on y entretient même dans chacun ce sentiment de la dignité de sa nature que l'on appelle *honneur*. S'ils ont des passions, parce qu'ils sont hommes & qu'ils doivent en avoir, l'Etat sçait les contenir & les tourner au profit du bien général. Constitution aimable, digne de tous nos respects & de tout notre amour. Chaque société y doit voir & sentir une position d'autant plus constante & d'autant plus heureuse, que cette position n'est point établie sur des principes faux, sur des moyens ou des motifs chimériques, mais sur la raison, sur la nature & le caractère des choses d'ici-bas.

Les monarchies présentes peuvent avoir encore quelques différends, mais

ce n'est point à moi à les relever ici; je ne suis que citoyen, & le bonheur dont mes lois & mon prince me font jouir, exige que je ne sois rien de plus; c'est le progrès des connoissances, qui, en agissant sur les rois & sur la raison publique, achevera de les instruire de ce qui peut manquer au vrai bien de la société; c'est à ce seul progrès, qui commande d'une façon invincible & victorieuse à tout ce qui pense dans la nature, qu'il est réservé d'être à l'avenir le législateur de tous les hommes, & de porter insensiblement & sans effort des lumieres nouvelles dans le monde politique, comme il en porte tous les jours dans le monde sçavant.



 CHAPITRE XIV.

Du Gouvernement Britannique.

§. I.

Tableau de ce Gouvernement.

* **I**L ne suffit pas d'être riche pour être heureux ; il faut encore sçavoir employer ses richesses d'une façon propre à procurer le bonheur. Il ne suffit pas d'être libre pour être heureux ; il ne faut point abuser de sa liberté , ne point la laisser dégénérer en licence , ne point en faire un usage pernicieux. Il ne suffit pas d'être libre pour conserver sa liberté ; il faut en connoître le prix , ne point la sacrifier à des intérêts fardides , ou à la passion servile de l'argent ; qui , plus que toutes les autres , est propre à dégrader les ames & à rétrécir le cœur.

Le peuple Anglois , célèbre dans l'histoire par son amour pour la liberté , est gouverné par un monarque , dont le pouvoir est supposé justement balancé par deux corps chargés de concourir avec lui dans la législation & dans l'administration.

 * Système social.

des affaires ; l'un de ces corps est composé des nobles, des grands, des *Pairs* du royaume ; l'autre des représentans du peuple, choisis par le peuple lui-même, qui forment *la Chambre des Communes*. Dans l'esprit de bien des gens, cette constitution passe pour le plus grand effort de l'esprit humain ; on croit jouir, par son moyen, des avantages de la monarchie, de ceux de l'aristocratie, & de la liberté démocratique. Mais pour juger sainement d'une machine si compliquée, il faut contempler le jeu de ses différens ressorts.

§. II.

Coup d'œil sur cette forme d'Administration.

Une Aristocratie composée des grands, dont l'éclat n'est jamais qu'une émanation du trône, doit, par sa nature même, craindre le pouvoir du peuple & favoriser celui du prince, source visible des titres, des honneurs civils & militaires, des pensions & des graces. Ainsi les intérêts de la portion aristocratique se confondent évidemment avec ceux du monarque, & ne peuvent presque jamais s'en séparer. Le roi est donc assuré de la pluralité des suffrages dans la chambre des seigneurs. D'ailleurs, il est

naturel qu'il trouve dans les *seigneurs spirituels* ou les évêques, qu'il a nommés & qui lui doivent tout, un parti toujours dévoué à ses volontés.

La Chambre des Communes qui forme la partie démocratique du gouvernement Anglois, est une assemblée nombreuse, & conséquemment tumultueuse & discordante de représentans, qui, élus une fois, ne prétendent plus être comptables à leurs constituans, & ne peuvent pas être privés du droit de les représenter ou de parler pour eux. Ainsi ces représentans peuvent, sans courir aucun risque, trahir les intérêts du peuple & les vendre à la cour. Le monarque, en vertu de ses prérogatives, est le dispensateur unique des trésors d'une nation, qui par-là lui fournit les moyens d'acheter les suffrages de ceux qu'elle charge de parler en son nom. D'où l'on voit que le souverain & ses ministres sont à portée de se rendre maîtres des représentans du peuple.

Ces représentans sont élus par une populace composée en grande partie de citoyens indigens, que leur misère dispose à donner leurs suffrages aux candidats qui voudront les payer. C'est au milieu des rixes, des cabales, des combats souvent sanglans d'une troupe ainsi com-

posée, & dans le fond des tavernes, que s'élisent les hommes qui seront chargés de soutenir les droits de la nation, contre les entreprises d'une cour en état de corrompre par mille moyens les adversaires qu'on leur oppose. La grande faute du peuple Anglois, est de n'avoir pas eu la prudence de se réserver le pouvoir de punir des représentans prévaricateurs ; il est forcé de souffrir en silence & de souscrire à toutes leurs foiblesses.

§. III.

Qu'est-ce que le Patriotisme Anglois ?

Une très-longue expérience prouve que, dans la Grande-Bretagne, le *patriotisme* de ceux qui se montrent opposés à la cour ou au parti du ministère, n'a pour objet que d'importuner le souverain, de contrarier les actions de ses ministres, de renverser leurs projets les plus sensés, uniquement pour avoir part soi-même au ministère. Le *patriote* Anglois n'est souvent qu'un ambitieux qui fait des efforts pour se mettre à la place des ministres qu'il décrie ; ou bien un homme avide qui a besoin d'argent, ou bien un factieux qui cherche à rétablir au milieu du trouble une fortune délabrée. Des pa-

tristes de cette trempe, sont-ils donc bien faits pour prendre sincèrement à cœur les intérêts de leurs pays? Dès qu'ils jouissent de l'objet de leur vœu, ils suivent les traces de leurs adversaires, & deviennent à leur tour des objets de l'envie & des crailleries de ceux qu'ils ont déplacés. Ceux-ci paroissent à leur tour de vrais patriotes aux yeux d'un peuple inquiet, qui croit toujours que ses vrais amis sont les ennemis de ceux qui sont actuellement en pouvoir. D'où l'on voit qu'un peuple ainsi gouverné doit nécessairement être entraîné dans des factions éternelles, & vivre dans une défiance & des alarmes qui ne finissent plus. Il doit craindre le pouvoir, le crédit & la politique d'un monarque habile, ou d'un ministre entreprenant; il doit craindre la complaisance des grands pour le prince, qui est la source de leur propre grandeur; il doit craindre la lâcheté de ses représentans qu'il charge de ses intérêts, & que tant de causes peuvent séduire; enfin il doit craindre sa propre folie.

§. IV.

Vices nationaux opposés à l'amour de la Liberté.

Une nation déchirée par des cabales,

des factions , des émeutes populaires , peut-elle être jamais tranquille ou contente ? Tous les citoyens d'un Etat n'ont qu'un intérêt ; c'est de vivre en paix , d'être bien gouvernés , d'avoir de bonnes lois , & de jouir en sûreté des avantages que la nature & l'industrie peuvent procurer. Mais quel bonheur & quelle sûreté peut-il y avoir pour un peuple que la brigue , le désordre , l'intérêt sordide de quelques marchands avides peuvent à chaque instant précipiter dans des guerres inutiles pour les vrais citoyens , dans des dépenses énormes qui font naître des dettes immenses , dont l'Etat est accablé pendant une longue suite d'années , sans pouvoir jamais se libérer ?

Pour être un vrai patriote , il faut avoir une ame grande , il faut des lumières , il faut un cœur honnête , il faut de la vertu. Le patriotisme est une passion noble , fière , généreuse ; il est incompatible avec l'avarice , passion toujours sordide , basse , insociable. Un peuple enivré de l'amour de l'argent , ne trouve rien de plus estimable que l'argent : il craint la pauvreté ou la médiocrité , comme le comble de l'infortune , & il sacrifiera tout au desir de s'enrichir.

Un peuple commerçant ne voit rien de comparable à la richesse, chacun veut l'obtenir. Si cette épidémie gagne tous les ordres de l'Etat, le représentant du peuple n'en sera point exempt; il traitera de la liberté publique avec le prince & son ministre, qui auront bientôt le *tarif des probités de leur pays* : c'est le mot du célèbre Robert Walpole, premier ministre d'Angleterre, sous le regne de George II.

Or, une telle nation peut-elle donc long-tems conserver sa liberté, dès qu'elle n'en fait cas que pour s'enrichir? La liberté, pour être sentie & conservée, demande des âmes courageuses & nobles; sans cela elle dégénere en licence, & finit par devenir la proie de quiconque a de quoi l'acheter. . . . Que manque-t-il donc à la félicité d'un peuple qui se vante de jouir de la constitution la plus heureuse, & de la plus grande liberté? Que reste-t-il à desirer pour une nation dans les ports de laquelle les richesses du monde entier viennent aborder? Il manque à ses enfans une éducation plus généreuse & plus noble, des notions véritables de la liberté & de l'usage qu'il en faut faire, & sur-tout des dispositions contraires à une soif inex-

tinguible des richesses, dont l'abondance n'est propre qu'à étouffer dans les ames les vertus les plus solides & les plus utiles à la société.

Peuples d'Albion, d'où viennent ces alarmes continuelles, ces factions qui vous déchirent, ces chagrins sombres qui vous dévorent & qui se peignent même sur votre front ? Comment ces trésors qui s'accumulent dans vos mains, loin d'affurer votre bonheur, ne font-ils que le troubler sans cesse ? Pourquoi, dans le sein même de l'abondance & de la liberté, vous voit-on rêveurs, inquiets & plus mécontents de votre sort, que quelques peuples que vous estimez moins que vous ? Apprenez la vraie cause de vos craintes & de vos peines : jamais l'amour de l'or ne fit de bons citoyens. La liberté raisonnable ne peut être fermement établie que sur l'équité, & courageusement soutenue que par une vertu inaccessible aux petites passions. Laissez à des esprits audacieux & inquiets la gloire folle & destructive de faire des conquêtes, de couvrir la terre, & quelquefois la patrie, de sang. Pour vous, contents de jouir en paix des bienfaits de la nature, n'allez pas les anéantir par des

guerres insensées, qui ne seroient utiles qu'à une poignée de commerçans insatiables, & qui seroient ruineuses pour vos vrais citoyens. Cultivez donc, ô Bretons ! la sagesse & la raison ; occupez - vous à perfectionner votre gouvernement & vos lois ; craignez un luxe fatal aux mœurs & à la liberté ; veillez à votre sûreté & à celle de l'Europe, & pour lors votre île jouira de la paix, du calme & du bonheur après lesquels vous soupirerez en vain depuis si long-tems (a).

(a) *Note de l'Editeur.* On ne peut trouver mauvais que nous présentions un fragment où l'Auteur examiné en philosophe les ressorts du gouvernement d'un peuple philosophe, avec cette liberté qui ne franchit point les bornes du respect & de la modération qui doivent en toutes occasions diriger la plume d'un Sage. Du reste, il est très-probable qu'en relevant quelques défauts de l'administration Britannique, il parle beaucoup moins de ce qui arrive, que de ce qui peut absolument arriver.



 CHAPITRE XV.
Sur la Hollande.

* **Q**uel sentiment de patriotisme ne devoit-on pas attendre d'un peuple qui peut se dire à lui-même : Cette terre que j'habite , c'est moi qui l'ai rendue féconde , c'est moi qui l'ai embellie , c'est moi qui l'ai créée : cette mer menaçante qui couvroit nos campagnes , se brise contre les digues puissantes que j'ai opposées à ses fureurs : j'ai purifié cet air , que des eaux croupissantes remplissoient de vapeurs mortelles : c'est par moi que des villes superbes pressent la vase & le limon qui portoient l'Océan : les ports que j'ai construits , les canaux que j'ai creusés reçoivent toutes les productions de l'univers , que je dispense à mon gré : les héritages des autres peuples ne sont que des possessions que l'homme dispute à l'homme ; celui que je laisserai à mes enfans , je l'ai arraché aux élémens conjurés contre ma demeure , & j'en suis

* Histoire philos. & politiq. des établissemens & du commerce dans les Indes.

demeuré le maître : c'est ici que j'ai établi un nouvel ordre physique , un nouvel ordre moral ; j'ai tout fait où il n'y avoit rien ; l'air , la terre , le gouvernement , tout est mon ouvrage : je jouis de la gloire du passé ; & lorsque je porte mes regards sur l'avenir , je vois avec satisfaction , que mes cendres reposeront tranquillement dans les mêmes lieux où mes peres voyoient se former des tempêtes. Que de motifs pour idolâtrer sa patrie ! Cependant il n'y a plus d'esprit public en Hollande ; c'est un tout , dont les parties n'ont d'autres rapports entr'elles , que la place qu'elles occupent. La soif de l'or & la passion du lucre paroissent animer presque seules aujourd'hui les vainqueurs de Philippe ; eux qui ont étonné l'univers par leurs travaux & leurs vertus. . . (a)

(a) *Note de l'Editeur.* Cet éloquent morceau sur la Hollande contient des traits qui exagèrent assurément ses vices politiques. Nous prions le lecteur d'être persuadés que nous ne nous mêlons point de décider de si grandes querelles ; c'est aux personnes en place , ou instruites , à juger si l'image que présente l'Auteur. & que nous n'offrons pas toute entière , appartient réellement au tableau de l'Europe.



LIVRE TROISIEME.

LA MORALE.

CHAPITRE PREMIER.

Immortalité de l'Ame.§. I. *Diverses preuves de ce Dogme.*

* EN méditant sur la nature de l'homme, j'y découvre deux principes distincts, dont l'un l'éleve à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice & du beau moral, aux régions du monde intellectuel, dont la contemplation fait les délices du sage; & dont l'autre le ramene bassement en lui-même, l'affervit à l'empire des sens, aux passions qui sont leurs ministres, & contrarie par elles tout ce que lui inspire le sentiment du premier. En me sentant entraîné, combattu par ces deux mouvemens contraires, je me dis: Non, l'homme n'est point un. Je veux & je ne veux pas, je me sens à-la-fois esclave & libre. Je vois le bien, je l'aime,

* J. J. Rousseau.
Tome I.

& je fais le mal : je suis actif quand j'écoute la raison, & passif quand mes passions m'entraînent ; & mon pire tourment, quand je succombe, est de sentir que j'ai pu résister.

Si préférer sa conservation à tout est un sentiment naturel à l'homme, & si pourtant le premier sentiment de la justice est inné dans le cœur humain, que celui qui fait l'homme un être simple, leve ces contradictions, & je ne reconnois plus qu'une substance. Je n'ai besoin, quoi qu'en dise Locke, de connoître la matiere que comme étendue & divisible, pour être assuré qu'elle ne peut penser ; & quand un philosophe viendra me dire que les arbres sentent & que les rochers pensent, il aura beau m'embarasser dans ses argumens subtils, je ne puis voir en lui qu'un sophiste de mauvaise foi, qui aime mieux donner le sentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Supposons un sourd qui nie l'existence des sons, parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. Je mets sous ses yeux un instrument à corde, dont je fais sonner l'unisson par un autre instrument caché ; le sourd voit frémir la corde, je lui dis : c'est le son qui fait cela. Point du tout, la cause du frémissement de la corde est

en elle-même ; c'est une qualité commune à tous les corps de frémir ainsi. Montrez-moi donc , reprends-je , ce frémissement dans les autres corps , ou du moins sa cause dans cette corde. Je ne puis , réplique le sourd ; mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde , pourquoi faut-il que j'aie à expliquer cela par vos sons , dont je n'ai pas la moindre idée ? C'est expliquer un fait obscur par une cause encore plus obscure : ou rendez moi vos sons sensibles , ou je dis qu'ils n'existent pas. Plus je réfléchis sur la pensée & la nature de l'esprit humain , plus je trouve que le raisonnement des matérialistes ressemble à celui de ce sourd. Ils sont sourds en effet à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître : une machine ne pense point , il n'y a ni mouvement ni figure qui produise la réflexion : quelque chose en toi cherche à briser les liens qui le compriment ; l'espace n'est pas ta mesure , l'univers entier n'est pas assez grand pour toi ; tes sentimens , tes desirs , ton inquiétude , ton orgueil même ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te sens enchaîné.

Si l'ame est immatérielle , elle peut survivre au corps , & si elle lui survit , la Pro-

M ij

vidence est justifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame que le triomphe du méchant & l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcheroit d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle, me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois : tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois à la vérité l'embarras de me demander, où est l'homme, quand tout ce qu'il avoit de sensible est détruit ? Cette question n'est plus une difficulté pour moi, sitôt que j'ai reconnu deux substances. Il est très-simple que, durant ma vie corporelle, n'appercevant rien que par mes sens, ce qui ne leur est pas soumis m'échappe. Quand l'union du corps & de l'ame est rompue, je conçois que l'un peut se dissoudre & l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entraîneroit-elle la destruction de l'autre ? Au contraire, étant de natures si différentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent ; & , quand cette union cesse, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La substance active & vivante regagne toute la force qu'elle emploie à mouvoir la substance passive & morte. Hélas ! je le sens trop par mes

vices ; l'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie , & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

Je conçois comment le corps s'use & se détruit par la division des parties , mais je ne puis concevoir une destruction pareille dans l'être pensant ; & , n'imaginant point comment il peut mourir , je présume qu'il ne meurt pas. Puisque cette présomption me console & n'a rien de déraisonnable , pourquoi craindrois-je de m'y livrer ? Je sens mon ame , je la connois par le sentiment & par la pensée ; je sçais qu'elle est , sans sçavoir quelle est son essence ; je ne puis raisonner sur des idées que je ne connois pas. Ce que je sçais bien , c'est que l'identité du *moi* ne se prolonge que par la mémoire ; & que pour être le même en effet , il faut que je me souviene d'avoir été. Or je ne sçaurois me rappeler après ma mort ce que j'ai été durant ma vie , que je ne me rappelle aussi ce que j'ai senti , par conséquent ce que j'ai fait ; & je ne doute point que ce souvenir ne fasse un jour la félicité des bons & le tourment des méchants. Ici-bas mille passions ardentes absorbent le sentiment interne , & donnent le change aux remords. Les humiliations , les disgrâces qu'attire l'exercice des vertus ,

empêchent d'en sentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illusions que nous font les corps & les sens, nous jouirons de la contemplation de l'Être suprême & des vérités éternelles dont il est la source ; quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puissances de notre ame, & que nous serons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire ; c'est alors que la voix de la conscience reprendra sa force & son empire, c'est alors que la volupté pure qui naît du contentement de soi-même, & le regret amer de s'être avili, distingueront, par des sentimens inépuisables, le sort que chacun se fera préparé.

Plus je rentre en moi, plus je me consulte, & plus je lis ces mots écrits dans mon ame : *sois juste, & tu seras heureux*. Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses ; le méchant prospère, & le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée ! La conscience s'élève & murmure contre son Auteur, elle lui crie en gémissant : *tu m'as trompé*. Je t'ai trompé, téméraire ! & qui te l'a dit ? Ton ame est-elle anéantie ? as-tu cessé d'exister ? O Brutus ! &

mon fils ! ne souille pas ta noble vie en la finissant , ne laisse point ton espoir & ta gloire avec ton corps aux champs de Philippines. Pourquoi dis-tu , la vertu n'est rien , quand tu vas jouir du prix de la tienne ? Tu vas mourir , penses-tu ? non , tu vas vivre ; & c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

* Aux preuves métaphysiques de l'immortalité de l'ame , il se joint des considérations si puissantes , qu'il paroît impossible de n'en être pas touché. D'où nous vient , je vous prie , ce sentiment intime & universel de notre excellence propre , qui produit la gloire ainsi que la honte ? D'où vient cette curiosité avide & cet amour infini du bonheur , que rien ici bas ne peut assouvir ? La nature nous auroit fait un don bien funeste , s'il ne sert qu'à nous tourmenter. N'est-ce point plutôt que l'Infini est fait pour nous , & que l'état violent où nous sommes retenus pendant la vie , est un acheminement pour y arriver ?

La nature de l'homme est décriée par ses erreurs & ses souffrances ; mais , quant à celles-ci , elles cessent d'être un mal , lorsqu'elles sont en connexion avec le plai-

* Le Théisme , Essai philos.

fir, & souvent l'homme les brave, ne fût-ce que pour la gloire de les surmonter. Une vie agitée lui paroît préférable à une tranquillité molle, parce qu'il faut qu'il soit remué, & que toute impression lui est bonne, si elle sert à lui faire sentir plus vivement son existence : c'est une flamme que l'air soutient en l'agitant.

L'homme est si grand, que ses erreurs même portent l'empreinte de sa noblesse & de sa grandeur. Ses folies sont des combinaisons d'idées : c'est souvent leur fréquence qui l'empêche de les assortir ; & souvent l'esprit le plus erroné, est celui dont la sphere d'activité est la plus étendue. Si deux voyageurs viennent à s'égarer dans une solitude, le plus lâche reste assis au pied d'un arbre ; tandis que l'autre, plus actif franchit les rochers, se fait jour à travers l'épaisseur du feuillage, & parvient tout essoufflé dans un labyrinthe où il reste plus embarrassé qu'auparavant : c'est ainsi que les plus beaux génies se perdent, en suivant trop des routes incertaines, que le foible vulgaire ne peut parcourir.

Les idées sont l'aliment de l'ame, elle ne peut trop en embrasser ; elle s'identifie souvent par la pensée avec tous les objets qui l'entourent ; c'est en quelque sorte

étendre sa vie jusque sur les objets inanimés. L'enfant & le poète se transforment en arbres, en montagnes, &c ; ils font soupirer le zéphyre, ils font couler le sentiment dans les fibres du chêne, ils font palpiter le sein des rochers. Rien de borné n'affaiblit l'immensité des desirs de l'homme & ne lasse l'activité de sa raison. Ce n'est point un sot orgueil qui étend ses espérances au-delà de l'objet dont il jouit, c'est la perspective d'un vaste héritage qui lui appartient & qu'il réclame. Je ne puis me figurer que nous tendons tous à un but que nous ne devons jamais atteindre : je ne saurois croire que Dieu fasse rien en vain. Dirai-je donc qu'il a créé & qu'il anéantit sans cesse, comme s'il se repentoit à chaque instant de son ouvrage ?

Les plus fiers censeurs de l'humanité croient anéantir notre espoir, en nous objectant sans cesse notre ignorance & nos foiblesses ; il leur semble que nous sommes trop vils pour mériter d'être éternels, ils nous croient trop heureux de survivre à la chenille & au vermisseau. Mais je ne cesserai de le répéter, cette misère qui contraste avec des traits de grandeur, doit plutôt nous ranimer que nous abattre. Un être vraiment abject croupit

sans agitation dans la fange, il embrasse lâchement son séjour infect, & ne porte ni sa vue, ni ses desirs au-delà de son borbier. Il n'en est pas ainsi de l'homme ; chez lui, la bassesse & l'élevation font un contraste continuel : il est borné dans ses idées, mais il porte plus loin ses desirs ; il mesure le monde & il se méconnoît ; il embrasse la série des siècles, & passe lui-même plus rapidement que l'éclair ; il comprend l'image de l'univers, & il n'est qu'un atome. Mais, dans cette opposition de puissances contraires, dont les unes lui élèvent les regards & dont les autres le courbent vers la terre, je vois que les unes sont indestructibles, & que les autres sont accidentelles & variables. La vie ainsi partagée est donc un état forcé ; c'est une entrave passagère, qui nous empêche d'arriver au but aussi vite que l'âme le desire.

Enfin je vois des méchans prospérer, je vois des gens de bien dans l'angoisse la plus amère ; &, quoiqu'en général la vertu porte avec soi sa récompense & sa force, il est des exceptions si dures, si frappantes, que l'énigme devient indéchiffrable sans une autre vie : la bonté divine entre en contradiction avec sa sagesse, & la vertu n'est plus qu'un piège, un feu errant, qui

attire l'imprudent voyageur dans une *fondrière*. Est-il sensé de rendre hommage à la vertu, lorsqu'elle traîne la douleur & l'anéantissement à sa suite ? Avec l'espoir de l'autre vie, je braverai la rage des méchans & les caprices de la fortune ; sans lui, l'idée d'une privation totale & éternelle me décourage & m'écrase.

Un tendre ami me restoit dans l'affreux désert où j'étois exilé ; sa tendresse calmoit ma tristesse farouche, & j'oublois avec lui les délices des pays habités. Voilà que je le trouve étendu, expirant au fond d'un précipice. Ses bras insensibles à mes caresses retombent froidement, sa bouche livide se ferme pour jamais, & ses yeux n'expriment plus que l'éternelle indifférence de la mort ! . . . Que deviendrai-je à cet aspect fatal ? à qui porter mes pleurs & mes regrets ? . . . Je fatiguerai de mes cris les forêts & les montagnes ; je maudirai la nature sourde à mes sanglots, & son insensibilité ajoutera encore à ma douleur.

De pareilles scènes sont désespérantes pour le matérialiste qui ne sent que sa perte, sans prévoir le dédommagement, ni le retour de l'objet perdu. Elles sont douloureuses, mais passagères, pour celui qui ne se méfie pas de la bonté divine. Nous

ne sommes point des fleurs éphémères qui brillent un instant, qui se flétrissent, & qui rentrent aussitôt dans la poussière. La bonté suprême seroit-elle avare d'un bien qu'elle peut nous accorder, & dont elle nourrit en nous le desir & l'espérance? Nous sommes sur la terre pour mériter cette faveur; &, après avoir imité Dieu par notre amour pour l'ordre & la pratique des vertus dont il est le souverain modèle, nous lui ressemblerons encore dans la jouissance de son bonheur.

D'après ces maximes consolantes & sacrées, quel est le lâche qui pourroit encore craindre la mort? Elle n'est plus un déchirement, un état de crise; c'est l'évanouissement des rêves qui nous trompent, c'est l'éclat du soleil qui dissipe les ombres de la nuit, c'est le réveil d'un enfant qui dormoit sur le sein de sa mère.

§. II.

Peinture de l'Elysée.

Il n'est point de système que l'imagination ardente des poètes du paganisme n'ait enfanté sur les détails de l'autre vie : après en avoir rapporté quelques-uns, nous serons plus à portée de conclure

que le flambeau de l'Évangile a pu seul répandre sur ce dogme essentiel & commun à toutes les religions, cette lumière pure qui montre dans le souverain Récompensateur, des vues dignes de sa majesté, de sa bonté, & capables de satisfaire l'immenfité du cœur de l'homme.

Cette imagination poétique a creusé; pour les méchants, de noirs cachots dans les entrailles de la terre; elle a même transporté les enfers dans le soleil; & cet astre bienfaisant qui répand la lumière & la vie, on a voulu qu'il renfermât l'empire de la mort & des ténèbres. On a voulu aussi que les âmes fussent dispersées dans l'atmosphère; les unes sont pénétrées par les rayons du jour; d'autres, pirouettant par la vague de l'air, obéissent au souffle capricieux des vents.

..... *Aliæ panduntur inanes*
Suspensæ ad ventos; aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.

La théologie Grecque avoit relégué les âmes des héros dans des îles fortunées, au milieu de l'Océan Atlantique. C'est-là qu'on ne connoît pour toute saison, que le printems & l'automne; la vigne flexible y marie ses pampres à l'oranger, & laisse

278 LIVRE TROISIEME.

pendre ses grappes violettes à côté des pommes d'or des Hespérides : c'est-là que d'épaisses forêts répandent une douce obscurité sur les ruisseaux qui baignent leurs racines. Les Nymphes que les Satyres ont poursuivies, reprennent haleine au bord des eaux, & rattachent, en s'y mirant, leur chevelure flottante. Une mousse épaisse tapisse le bord fleuri des lacs, & les arbres y contemplent en silence leurs bras tortueux & chargés de feuillages. Si quelque oiseau se baignant fait vaciller le miroir liquide, vous y voyez *frissonner* les chênes & ondoyer la cime des rochers. Souvent les héros se promènent sur le rivage, où la vague forcenée vient à leurs pieds mourir en mugissant. Ils admirent les concrétions des cavernes, & réveillent les phoques assoupis, qui sautent lourdement dans l'onde écumante. D'autres fois ils s'arrêtent sur quelque rocher qui penche en ruine vers la mer; & les Néréides, cachées dans des bocages de corail, soupirent d'amour en contemplant leur image, qui se peint dans les flots.



§. III.

*Idee du Paganisme sur l'union de l'Âme
& du Corps.*

Quoique le paganisme ait constamment reconnu l'immortalité de l'âme, & l'existence des *Champs Elysées* & du *Tartare*, il fut néanmoins fort embarrassé de définir le genre de l'union des deux substances qui composent l'homme. Pourquoi, disoit-il, & comment Dieu a-t-il voulu que l'âme & le corps fussent unis ? Et on l'entendit s'écrier :

*Quid magis inter se disjunctum, discrepansque ;
Quàm mortale quod est, immortalis, atque perenni
Junctum in concilio sævas tollere procellas ?*

Ces entraves firent tomber les anciens dans des opinions qui enfanterent les conséquences les plus bizarres. Selon eux, l'âme, n'étant plus qu'une vapeur déliée, fut asservie, comme le moindre atome, à la tyrannie des lois physiques. Les dieux eurent même origine que le monde, & jaillirent avec lui du sein du chaos. Les âmes des morts furent errantes autour des sépultures, soit qu'elles regrettassent leur ancienne demeure, soit plutôt qu'elles

fussent enchaînées par les émanations du cadavre. Je soupçonne que l'usage de brûler les corps eut pour objet de délivrer les mânes ; en détruisant le principe de leur esclavage.

Souvent le voyageur égaré pendant la nuit, crut voir autour de soi des ombres errantes ; & souvent il crut distinguer des sanglots & des pleurs, quoique l'œil étonné ne vit rien aux environs. Quelquefois on croyoit entendre un bruit de guerre sur un ancien champ de bataille ; & l'oreille préoccupée croyoit reconnoître le sifflement des traits, le *piétinement* des évolutions précipitées, & le son des trompettes, qui perçoit à travers les cris guerriers. Ces bruits furent long-tems remarqués à Marathon, ainsi qu'à Pharsale ; on prétendoit même y distinguer le hennissement des chevaux ; ce qui fait voir qu'on avoit l'idée d'une ame existante après la mort.

On se figuroit sans doute que des substances si délicates étoient blessées par l'éclat du soleil, & qu'elles ne pouvoient être aperçues que pendant la nuit. L'odeur des parfums passoit pour les affecter fortement, & c'étoit une recette magique pour les évoquer ou les mettre en fuite.

§. IV.

Tableau du Jugement dernier.

Au sortir de la vie, les ames sont mises en réserve, en attendant le jour du jugement. Pendant ce tems, les générations périssent & se succedent : les élémens des corps décédés se dissipent, & rentrent dans de nouvelles combinaisons ; mais bientôt ils s'en séparent de même, & reprennent la liberté de rentrer dans leur premier état. Arrive enfin le terme fatal où la nature affaissée manifeste l'approche de sa décadence. Ses lois affoiblies cessent de faire corps ; il s'en échappe les phénomènes les plus terribles. L'attraction qui lioit les mouvemens célestes, commence à se relâcher ; les étoiles se fuient, & tombent dans la profondeur de l'espace ; le soleil fatigué cesse de répandre sa lumière ; la lune, qu'il abandonne, s'éclipse à jamais, & cesse d'ébranler par son attraction la masse des mers : les eaux alors croupissantes se corrompent, & produisent la contagion. Bientôt la Mort balaye la face de la terre, & ne laisse qu'un sol aride & désolé.

Tous les génies, tous les esprits célestes s'approchent avec un timide étonnement,

& se tiennent dans l'attente, jusqu'à ce que les ames, éveillées par la voix du Tout-Puissant, s'échappent des flancs ténébreux du globe qui ne peut plus les contenir, & rentrent dans les mêmes corps qu'elles avoient habités. En reprenant leurs organes, elles reprennent la mémoire de leurs actions, & elles en attendent avec frayeur le jugement. Il éclate, ce jugement de Dieu, à la vue de tout l'univers; les bons remontent avec les anges dans la région brillante de l'empyrée, & les méchans restent ensevelis dans les gouffres de la colere éternelle.

Vous voyez que l'idée de la résurrection est grande & frappante, sans renfermer aucune impossibilité.



CHAPITRE II.

§. I.

*Sur la Mort, l'espérance d'une autre Vie,
& la vanité de la Grandeur humaine.*

* J'Habite une petite maison de campagne, qui ne contribue pas peu à mon bonheur. Elle a deux points de vue différens ; l'un s'étend sur des plaines fertilisées où germe le grain précieux qui nourrit l'homme ; l'autre, plus resserré, présente le dernier asile de la race humaine, le terme où finit l'orgueil, l'espace étroit où la main de la mort entasse également ses paisibles victimes. L'aspect de ce cimetière, loin de me causer cette répugnance fille d'une terreur vulgaire, fait fermenter dans mon sein de sages & utiles réflexions. Là, je n'entends plus ce tumulte des villes qui étourdit l'ame ; seul avec l'auguste Mélancolie, je me remplis de grands objets ; je fixe d'un œil immobile & serein cette tombe où l'homme s'endort pour renaître, où il doit remercier la nature, & justifier un jour la Sagesse éternelle.

* L'an 2440.

L'éclat pompeux du jour me paroît triste ; j'attends le crépuscule du soir , & cette douce obscurité qui , prêtant des charmes au silence des nuits , favorise l'effort de la sublime pensée. Dès que l'oiseau nocturne , poussant un cri lugubre , fend d'un vol pesant l'épaisseur de l'ombre , je saisis ma lyre. Je vous salue , majestueuses ténèbres ; élevez mon ame , en éclipsant à mes yeux la scène changeante du monde ; découvrez-moi le trône radieux où siège l'auguste Vérité.

Mon oreille a suivi le vol de l'oiseau solitaire : bientôt il s'abat sur des offemens ; & d'un coup d'aile , il fait rouler avec un bruit sourd une tête où logeoient jadis l'ambition , l'orgueil & les projets follement audacieux. Tour à tour il repose & sur la froide pierre où l'ostentation a gravé des mots qu'on ne lit plus , & sur la fosse du pauvre , couronnée de fleurs. Poussière de l'homme orgueilleux , disparois pour jamais de l'univers ! Vous osez donc encore reproduire des titres chimériques ! Misérable vanité dans l'empire de la mort ! J'ai vu des os en poudre , renfermés dans un triple cercueil , qui refaisoient de mêler leurs cendres aux cendres de leurs semblables !

Approche , mortel superbe , jette un

coup d'œil sur ces tombeaux : qu'importe un nom à qui n'a plus de nom ? Une épitaphe mensongère soutient ces tristes syllabes dans un jout plus désavantageux que la nuit de l'oubli ; c'est une banderole flottante qui surnage un moment , & qui va bientôt suivre le navire englouti. O ! que plus heureux est celui qui n'a point bâti de vaines pyramides , mais qui a suivi constamment le chemin de l'honneur & de la vertu ! Il a regardé le ciel ; en voyant tomber cet édifice fragile où l'effaim des peines tourmentoit son ame immortelle , il a béni ce glaive effroi du méchant ; & lorsqu'on se rappelle la mémoire de ce juste expirant , c'est pour apprendre à mourir comme lui.

Il est mort , cet homme juste ; & il a vu couler nos larmes , non sur lui , mais sur nous-mêmes. Ses freres entouroient son lit funebre ; nous l'entretenions de ces vérités consolantes dont son ame étoit remplie ; nous lui montrions un Dieu , dont il sentoit la présence mieux que nous. Un coin du rideau sembloit se soulever devant son œil mourant il a levé une tête radieuse , il nous a tendu une main paisible , il nous a souri avant d'expirer.

Vil coupable , toi qui fus un scélérat

heureux, ta mort ne sera pas si douce ; maintenant pâle , moribond , c'est pour toi que le trépas présentera un spectre effrayant : fois abreuvé de ce calice amer , bois-en toutes les horreurs ! Tu ne peux lever les yeux vers le ciel, ni les arrêter sur la terre ; tu sens que tous deux t'abandonnent & te repoussent. Expire dans la terreur , pour ne plus vivre que dans l'opprobre !

Mais ce moment terrible , dont l'idée seule fait pâlir le méchant , n'aura rien d'affreux pour l'homme innocent. Mon-cœur avoue la loi irrévocable de la destruction : je contemple ces tombeaux comme autant de creusets brûlans où la matière se fond & se dissout , ou l'or s'épure , & se sépare à jamais du vil métal : les dépouilles terrestres tombent , l'ame s'élançe dans sa beauté originelle. Pourquoi donc jeter un œil d'effroi sur ces restes que l'ame a habités ? Ils ne doivent offrir que l'image heureuse de sa délivrance ; un temple antique conserve de la majesté jusque dans ses ruines. Pénétré d'un saint respect pour les débris de l'homme , je descends sur cette terre parsemée des cendres sacrées de mes freres. Ce calme , ce silence , cette froide immobilité , tout me disoit, *Ils reposent.*

J'avance ; j'évite de fouler la tombe d'un ami , sa tombe encore labourée par la beche qui creusa la fosse. Je me recueille pour honorer sa mémoire. Je m'arrête ; j'écoute attentivement , comme pour saisir quelques sons échappés de cette harmonie céleste dont il jouit dans les cieux. L'astre des nuits , en son plein , éclairoit de ses rayons argentés cette scène funebre. Je levois mes regards vers le firmament ; ils parcouroient ces mondes innombrables , ces soleils enflammés , fermés avec une magnificence prodigieuse ; puis ils retomboient tristement sur ce cercueil muet où se consumoit le cœur de l'homme qui conversoit avec moi de ces sublimes merveilles

Tout-à-coup survint une éclipse de lune , que je n'avois point prévue ; l'effet ne me devint même sensible que lorsque déjà les ténèbres m'environnoient : je ne distinguois plus qu'un petit point brillant , que l'ombre rapide alloit bientôt couvrir. Une nuit profonde arrête mes pas , je ne puis discerner aucun objet : j'erre , je tourne cent fois , la porte fuit. Des nuages s'assemblent ; l'air siffle ; un tonnerre lointain se fait entendre , il arrive avec bruit sur les ailes enflammées de l'éclair. Mes idées se confondent , je frissonne , je

trébuche sur des monceaux d'ossements : l'effroi précipite mes pas ; je rencontre une fosse qui attendoit un mort , j'y tombe ; le tombeau me reçoit vivant , je me trouve enseveli dans les entrailles humides de la terre. Déjà je crois entendre la voix de tous les morts qui saluent mon arrivée ; un frisson glacé me pénètre , une sueur froide m'ôte le sentiment , je m'évanouis dans un sommeil léthargique.

Que n'ai-je pu mourir dans ce paisible état ! J'étois inhumé ; le voile qui couvre l'éternité , seroit présentement levé pour moi. Je n'ai point la vie en horreur ; j'en fais jouir , je m'applique à en faire un digne usage : mais tout crie au fond de mon âme que la vie future est préférable à cette vie présente. Cependant je reviens à moi. Un foible jour commence à blanchir la voûte étoilée : quelques rayons fillonnoient le flanc des nuages ; de degrés en degrés ils recevoient une lumière plus éclatante & plus vive. Ils s'enfoncerent bientôt sous l'horizon , & mes yeux distinguèrent le disque de la lune , à moitié dégagé de l'ombre : il luit enfin dans tout son éclat , il reparoît aussi brillant qu'il étoit. L'astre solitaire poursuit son cours ; je retrouve mon courage , je m'élançe
de

de ce cercueil : le calme des airs , la sérénité du ciel , les rayons blanchissans de l'aurore , tout me rassure , me raffermi , & dissipe les terreurs que la nuit avoit enfantées.

Debout , je regardois en souriant cette fosse qui m'avoit reçu dans son sein. Qu'avoit-elle de hideux ? C'étoit la terre ma nourrice , & qui me redemandoit dans le tems cette portion d'argile qu'elle m'avoit prêtée. Je n'apperçus aucun des fantômes dont les ténèbres avoient frappé ma crédule imagination : c'est elle , elle seule qui enfante de sinistres images. Amis , j'ai cru voir le tableau du trépas dans cette aventure. Je suis tombé dans la fosse avec cet effroi , le seul appui peut-être dont la nature pouvoit étayer la vie contre les maux qui l'assiégent ; mais je m'y suis endormi d'un sommeil doux , & qui même avoit sa volupté. Si cette scène fut affreuse , elle n'a duré qu'un instant , elle n'a presque point existé pour moi : je me suis réveillé à la douce clarté d'un jour pur & serein ; j'ai banni une terreur enfantine , & la joie est descendue dans la profondeur de mon ame. Ainsi , après ce sommeil passager que l'on nomme la mort , nous nous réveillerons à la splendeur de ce soleil éternel qui , en éclairant

l'immenfité des êtres , nous découvrira
& la folie de nos préjugés crainitifs , & la
source intariflable d'une nouvelle félicité ,
dont rien n'interrompra le cours.

Mais auffi , mortel , pour ne rien re-
douter , fois vertueux en marchant dans
le court fentier de la vie , mets ton cœur
en état de te dire : *Ne crains rien , avance
sous l'œil d'un Dieu , pere univerfel des
hommes. Au lieu de l'envisager avec ef-
froi , adore fa bonté , efpere en fa clémence ;
aye la confiance d'un fils qui aime , &
non la terreur d'un efclave qui tremble ,
parce qu'il eft coupable.*

§. II.

*Réflexions capables de calmer les terreurs
qu'inspire aux gens de bien l'idée
de la Mort.*

* Ce feroit fans doute rendre un fer-
vice effentiel aux honnêtes gens , que de
les convaincre que la mort , qui eft fou-
vent pour eux un fujet d'inquiétude &
de terreur , ne peut que produire en leur
faveur une révolution avantageufe. Des
hommes élevés dès l'enfance dans la
crainte de la mort , font accoutumés à

* Recueil philofoph. ou Mélangé de pièces fur la
Religion & la Morale.

la regarder comme le plus grand des maux : ce préjugé , qui les agite de plus en plus à mesure qu'ils voient approcher un terme qu'on leur a peint sous des couleurs si terribles , les rend nécessairement malheureux. En effet , tout leur prouve qu'ils sont mortels ; ce qui se passe dans leur propre intérieur ainsi qu'autour d'eux , les changemens qu'ils aperçoivent dans toute la nature , où ils sont forcés de reconnoître que tout est sujet à se dissoudre & à changer , ne leur permettent pas de douter qu'ils ne portent en eux-mêmes des causes nécessaires de destruction , & que l'Être suprême a disposé les choses de telle façon , que tout ce qui existe ne doit paroître que pour un tems sur la scène changeante du monde , & doit faire place à des êtres nouveaux , qui seront à leur tour consumés par le tems , comme les premiers. Ceux qui veulent s'étourdir sur cet avenir qui leur paroît si redoutable , y sont sans cesse rappelés malgré eux ; & leur tranquillité est bientôt troublée par la vue de ce glaive suspendu sur leur tête , qui ne tient qu'à un fil , & qui à chaque instant peut tomber sur eux.

Si la pensée de la mort rendoit les hommes meilleurs , ou mettoit un frein à leurs

crimes , ce feroit un bien pour la fociété ; qui retireroit quelque fruit d'une crainte falutaire ; mais il arrive très-souvent que des gens de bien & des ames timorées font bien plus frappées de ces idées , que ceux qu'elles devroient retenir : les bons tremblent à la vue d'un avenir que les méchans écartent autant qu'ils peuvent de leurs regards.

Il feroit à fouhaïter que les méchans fiffent des réflexions sérieufes fur leur fin ; c'est pour eux que Salomon a dit : *Memorare noviffima tua , & in æternum non peccabis* : « Souviens-toi de ta fin , & tu » ne pécheras plus. » Mais fi cette pensée est faite pour inspirer de la frayeur à ceux qui fe font noircis de crimes , je me propofe de montrer qu'elle doit être une fource de confolation & de joie pour ceux qui , jufqu'au dernier instant de leur vie , ont rempli fidèlement leurs devoirs. Mais avant que d'entrer dans l'examen de cette queftion , il est bon d'étaler quelques principes propres à diminuer notre attachement pour la vie , & par conféquent à nous faire regarder la mort avec plus d'indifférence.

* Si nous étions immortels , nous fe-

* J. J. Rouffeau.

rions des êtres très-misérables. Il est dur de mourir, mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, & qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. Si l'on nous offroit l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudroit accepter ce triste présent ? Quelle ressource, quel espoir, quelle consolation nous resteroit-il contre les rigueurs du sort, & contre les injustices des hommes ? L'ignorant qui ne prévoit rien, sent peu le prix de la vie, & craint peu de la perdre : l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix, qu'il préfère à celui-là : il n'y a que le demi-sçavoir & la fausse sagesse, qui, prolongeant nos vues jusqu'à la mort, & pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La nécessité de mourir n'est à l'homme sage qu'une raison pour supporter les peines de la vie : si l'on n'étoit pas sûr de la perdre une fois, elle coûteroit trop à conserver.

On croit que l'homme a un vif amour pour sa conservation, & cela est très-vrai ; mais on ne voit pas que cet amour, tel que nous le sentons, est en grande partie de l'ouvrage des hommes. Naturellement l'homme ne s'inquiète pour se conserver, qu'autant que les moyens sont en son pouvoir ; sitôt que ces moyens lui

échappent , il se tranquillise , & meurt sans se tourmenter inutilement. La premiere loi de la résignation nous vient de la nature : les Sauvages ainsi que les bêtes se débattent fort peu contre la mort , & l'endurent presque sans se plaindre. Cette loi détruite , ils'en forme une autre qui vient de la raison ; mais peu savent l'en tirer , & cette résignation factice n'est jamais aussi pleine & aussi entiere que la premiere. La grande erreur , c'est de donner trop d'importance à la vie , comme si notre être en dépendoit , & qu'après la mort on ne fût plus rien. Notre vie n'est rien aux yeux de Dieu , elle n'est rien aux yeux de la raison , & elle ne doit rien être aux nôtres ; & quand nous laissons notre corps , nous ne faisons que poser un vêtement incommode.

Il y a des événemens qui nous frappent souvent plus ou moins , selon les faces sous lesquelles on les considère , & qui perdent beaucoup de l'horreur qu'ils inspirent au premier aspect , quand on veut les examiner de près. La nature me confirme de jour en jour qu'une mort accélérée n'est pas toujours un mal réel , & qu'elle peut passer quelquefois pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne , plu-

ſieurs ſans doute ont évité de plus grands malheurs ; & , malgré ce qu'une pareille description a de touchant , il n'eſt pas ſûr qu'un de ces infortunés ait plus ſouffert que ſi , ſelon le cours ordinaire des choſes , il eût attendu dans de longues angoiſſes la mort qui l'eſt venu ſurprendre. Eſt-il une fin plus triſte que celle d'un mourant qu'on accable de ſoins inutiles , qu'un notaire & des héritiers ne laiſſent pas respirer ? Pour moi , je vois par-tout que les maux auxquels nous aſſujettit la nature , ſont beaucoup moins cruels que ceux que nous y ajoutons. Quand on a gâté ſa conſtitution par une vie déréglée , on la veut rétablir par des remèdes ; au mal qu'on ſent , on ajoute celui qu'on craint ; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélère ; plus on veut la fuir , & plus on la ſent ; & l'on meurt de frayeur durant toute ſa vie , en murmurant contre la nature des maux qu'on s'eſt fait en l'oſſenſant.

Vivre libre & peu tenir aux choſes humaines , eſt le meilleur moyen d'appréhender à mourir.

* On ſe plaint communément de ce que la vie de l'homme eſt trop courte , &

* Recueil philoſophique , ou Mélanges de pièces ſur la Religion & la Morale.

de ce qu'à peine il commence à se connoître , qu'il se voit enlevé de ce monde. Loin d'approuver cette plainte , je ne crains pas d'avancer qu'il n'y auroit rien de plus fâcheux que la condition humaine, si , dans l'état où sont les choses , nous eussions été destinés , je ne dis pas à vivre éternellement sur la terre , mais à y végéter seulement pendant plusieurs siècles : après avoir vécu une centaine d'années , l'inertie & la foiblesse de nos facultés nous réduiroient sans doute à désirer le sort des êtres inanimés.

Ceux qui souhaitent que l'homme vécut plus long-tems , exigeroient vraisemblablement aussi qu'il pût conserver toujours & la santé du corps & l'usage des facultés de l'esprit , jusqu'au dernier instant. Ils ont raison de former ces vœux ; car la mort est sans doute préférable à une vie inutile & dépourvue de ces biens.

Si l'on pesoit attentivement les biens & les maux , les plaisirs & les peines attachés à la condition humaine , depuis l'instant de la naissance jusqu'au dernier moment , l'on ne devrait point être surpris des pleurs que quelques peuples versent à la naissance de leurs enfans.

Il est vrai que le sort de quelques hommes paroît digne d'envie au vulgaire ,

quis imagine que les honneurs, les richesses & les plaisirs fussent pour rendre heureux ; mais si l'on interrogeoit ces hommes que la multitude croit si fortunés, s'ils étoient sinceres, ils nous diroient que leurs desirs ne sont point satisfaits, qu'ils éprouvent mille déplaisirs secrets qui troublent leur félicité ; que, tourmentés sans cesse par la crainte, par des inquiétudes, par des desirs & des besoins inconnus du vulgaire, ils sont très-éloignés du vrai bonheur, & que ceux qui sont agités par des passions tumultueuses, ne peuvent jamais se trouver parfaitement heureux.

Je ne disconviens pas qu'il ne puisse se trouver quelques hommes privilégiés, qui, nés dans une position favorable, doués d'un heureux tempérament, enfin qui, capables de consulter la raison, sçavent user modérément des biens que la nature leur présente : ils sont alors aussi heureux que la condition humaine le comporte ; mais le nombre de ces hommes choisis est si petit, que l'on oseroit à peine espérer d'en trouver un entre dix mille. La sagesse, la modération, la prudence elles-mêmes, ne peuvent mettre à couvert des accidens & des maux qui menacent l'espece humaine : il est vrai qu'elles fournissent de grands

298 LIVRE TROISIEME.

motifs de consolation, mais elles n'empêchent point la nature de pâtir.

Ce qui fait craindre la mort aux méchans, ce n'est pas tant le bien-être & les plaisirs dont ils peuvent jouir dans cette vie, que l'incertitude du sort qui les attend, & que la crainte des jugemens de Dieu.

Quand les hommes ne sont point séduits par les raisonnemens d'une philosophie libertine, ou entraînés par des passions tumultueuses, l'idée de la mort ne les empêche pas de bien employer le tems qu'ils ont à vivre; ils travaillent à se rendre heureux, & ils s'aperçoivent aisément qu'ils ne peuvent le devenir qu'en faisant le bien, & en travaillant au bonheur de leurs semblables.

La mort n'est pas un mal; c'est la fin de nos peines & le commencement de la félicité, quand on a bien employé sa vie. Le sage ne doit ni la désirer ni la craindre, mais attendre avec résignation le moment de son arrivée.

§. III.

Les méchans ne peuvent participer à ces consolations.

En combattant les craintes de la mort,

notre intention n'est point de rassurer ou de consoler les scélérats, ni ceux qui, pour l'intérêt de leurs âmes corrompues, oublient les préceptes de la raison, de la vertu, de l'équité, de l'humanité, & voudroient anéantir dans leur esprit l'idée d'un Dieu vengeur du crime ou rémunérateur de la vertu qu'ils méprisent. De tels hommes sont faits pour redouter la mort, & pour trembler à la vue des jugemens de Dieu. Bien loin de calmer leurs inquiétudes passageres qui sont souvent inefficaces, il faudroit redoubler leurs craintes pour les rendre plus fortes, & pour contenir, s'il étoit possible, des êtres si nuisibles à la société. On n'a donc ici en vue que les personnes honnêtes, que les gens de bien, & qui ne se rendent coupables que des écarts attachés à la fragilité humaine.

L'Être souverainement parfait ne nous punira point des fautes dont nous nous serons repentis, & que nous aurons réparées par de bonnes actions; la mort qu'il nous fait subir, ainsi qu'à tout ce qui existe, n'est point toujours un châtiment; elle est même souvent le plus grand des biens pour les hommes vertueux, qui sont fréquemment exposés en cette vie aux injustices des méchans, & qui trou-

N vj

veront dans la mort un asile contre les afflictions dont la conduite la plus sage ne met point à couvert. Mourir est une loi nécessaire , imposée par un Etre rempli de bonté : les suites du trépas ne peuvent alarmer que ceux qui méconnoissent la Providence , ou ceux qui ont vécu dans la dissipation & le crime.

§. IV.

Exhortation à la pratique de la Vertu.

Rendons nous donc heureux ici-bas dans la société où nous vivons , par la pratique du bien , par les services que nous sommes obligés de rendre à des êtres nécessaires à notre propre félicité : convainquons-nous de plus en plus que , sans vertu , il ne peut y avoir de bonheur réel pour nous. Montrons en changeant de conduite , & en faisant de bonnes actions , que nous nous repentons de nos foiblesses & de nos fautes ; laissons les craintes & les remords aux méchans , & ne craignons point un Dieu plein de bonté , & dont la justice doit rassurer tous ceux qui auront fait un bon usage de cette vie courte & passagere.

* Tout nous dit non-seulement qu'il

* Le Militaire philos.

Il y a un Dieu ; mais tout nous montre ce Dieu comme parfait , comme infiniment bon , infiniment sage , infiniment puissant , infiniment juste. Ce Dieu créateur de toutes choses , est l'auteur de la nature , à laquelle il commande , dont il a fait les lois , dont il a réglé l'ordre. Par conséquent il est l'auteur de la société ; il aime son bonheur ; il l'attache à l'ordre , à la pratique de la vertu ; & cet ordre & cette vertu dépendent de la fidélité avec laquelle chacun des membres de la société remplit ses devoirs dans la sphere qu'il occupe.

Le Tout-Puissant qui regle nos destinées nous punit & nous récompense dès ce monde ; nous sommes malheureux quand nous faisons le mal , nous sommes heureux quand nous faisons le bien ; la société se détruit par l'excès de nos vices , la société prospère quand ses membres sont vertueux. Chaque homme ne pèche jamais impunément ; il est forcé par ses remords au repentir ; il est forcé par ses besoins , de mériter l'affection des autres ; il est forcé de rougir , quand , au fond de son cœur , il se rend le témoin qu'il ne mérite que leur mépris ou leur haine ; il s'applaudit lui-même , quand il sçait qu'il a mérité leur amour ;

102 LIVRE TROISIEME.

il est applaudi des autres , il en est chéri & respecté , quand ils éprouvent le bien qu'il leur fait.

La nature parle le même langage à tous les hommes ; elle seroit mieux écoutée & plus connue , si les passions des hommes ne les empêchoient souvent de l'entendre. Ils sont toujours punis de leur surdité opiniâtre ; ils ne sont récompensés ou heureux que lorsqu'ils sont dociles.

Cette voix de la nature & de la raison parle sur le même ton à tous les habitans de la terre : elle dit aux souverains d'être justes , de régner par l'équité , de faire du bien aux peuples , s'ils veulent mériter leur amour & se couvrir de gloire : elle dit aux sujets d'obéir à des lois qui tendent au maintien de la société , qui les protègent & qui font leur sûreté. Elle dit aux époux de s'aimer , & de fuir , pour leur intérêt mutuel , ces querelles , ces discordes , ces adulteres qui pourroient les désunir. Elle dit au pere de famille de chérir ses enfans , de les élever avec soin , de leur inspirer de bonne heure les sentimens que dans la vieillesse il sera bien aisé de retrouver en eux. Elle dit aux amis d'entretenir avec soin le feu sacré de leur amitié ; aux associés , d'être fideles à leurs engagemens ; à tous les hommes ,

d'être justes, humains & bienfaisans envers tous les êtres de leur espèce, s'ils veulent s'attirer de leur part les sentimens qu'ils exigent pour se rendre heureux ici-bas.

Enfin, cette voix de la nature & de la raison parle d'une façon intelligible à tous ceux qui voudront la consulter dans le fond de leur propre cœur. Quelles que soient leurs spéculations, les hommes seront forcés de sentir qu'ils ont besoin les uns des autres, qu'ils ne font dans la société que pour se prêter des secours mutuels, que la société ne leur est avantageuse que lorsque la vertu y regne : ils seront obligés de reconnoître que la justice a maintient, que la bienfaisance la rend agréable, que l'humanité est le lien général qui unit tous les hommes entr'eux, que l'indulgence est nécessaire entre des créatures foibles & sujettes à des passions, à des erreurs, à des foiblesses, & nécessairement inégales pour les facultés de l'esprit.

En faisant réflexion aux conséquences des vices, chacun s'apercevra facilement que, pour son propre avantage, il doit pratiquer la tempérance, modérer ses plaisirs, s'abstenir de ce qui peut endommager sa santé, enfin ne rien faire qui

l'expose à la haine & au mépris de ses associés, ni aux reproches de sa propre conscience, qui, pour une ame honnête, sont un châtement aussi rigoureux, que les supplices décernés par les lois le sont pour ceux qui n'ont point reçu de bons principes.

CHAPITRE III.

Instabilité des choses créées.

* **R**ien n'est stable sous le soleil. L'éléphant chargé de siècles, sent enfin ses forces défaillir, & rend à la terre la masse énorme dont il étoit formé. Le chêne antique qui a vu tant d'oiseaux se débattre contre la mort, se dessèche à son tour, & se réduit en poussière. Les grandes sociétés périssent aussi; elles ont leur enfance & leur décrépitude: elles avoient commencé, comme nous, par un sentiment vif; elles finissent, comme les vieillards, par beaucoup disserter & ne rien sentir.

Autre principe de la vicissitude des choses créées; la déclinaison du plan de

* Le Théisme.

l'écliptique , dont la combinaison avec la force centrifuge fait circuler la masse de l'océan autour du globe , & change tous les climats en variant leur position à l'égard du soleil. C'est ce ressort puissant qui souleve les écueils cachés sous les ondes , & qui en fait l'asile des vaisseaux qu'ils auroient brisés ; c'est lui qui étend les conquêtes de la mer , & qui soumet aux flots les climats les plus habités. Le fable succède aux moissons fertiles , & les palais habités par les monstres marins se hérissent de madrépores & de coraux.

Un jour la région située sous le pôle verra fondre les neiges qui la surchargent ; elle se revêtira de sombres forêts , comme pour se garantir de la chaleur nouvelle , & les lions viendront effrayer ses échos par leurs rugissemens : on verra aussi les déserts d'Afrique se nuancer d'une agréable verdure ; la fraîcheur des nuits engourdira les serpens , & les rochers couverts d'épines fleuries s'ouvriront pour verser de limpides ruisseaux. Tel est l'effet du bras puissant & infatigable qui regle tout. Mais cette révolution immense n'exclut pas les secousses particulières qui tendent à l'accélérer , & à amener la catastrophe générale de l'univers. Chaque instant prépare sa ruine ,

& son éternité apparente n'a son principe que dans notre briéveté. C'est ainsi que la rose paroît éternelle aux papillons, & le cedre aux oiseaux qui nichent & meurent dans son feuillage.

Tout est passager dans l'univers. L'homme fuit comme une vapeur légère, & voit des signes de dépérissement dans tout ce qui lui apparôit sur son passage. Il a vu des superbes palais tomber en ruine ; il a vu des villes dévastées se couvrir de ronces, & loger des reptiles dans leurs masures ; il a vu les montagnes antiques, s'affaïsser & répandre avec fracas leurs débris dans les vallées : les astres eux-mêmes s'éteindront un jour comme des flambeaux, & l'édifice entier de l'univers s'écroulera dans les ténèbres du chaos : c'est un fleuve qui fuit lui-même avec les arbres qu'il a déracinés. Que l'homme, bannissant les murmures, supporte donc un sort commun à tous les êtres ; & si Dieu est le seul immuable, le seul fixe au milieu du torrent qui brise & entraîne toute la nature, n'est-ce pas à lui seul qu'il faut nous attacher ?



CHAPITRE IV.

De l'étude de la Morale ; & des Passions.

§. I. *Nécessité du silence & de la retraite pour étudier la Morale.*

* **S**upposons des hommes curieux de s'instruire dans la science de la morale. Ce n'est que par le secours de l'histoire & sur les ailes de la méditation qu'ils pourront , selon les forces inégales de leur esprit, s'élever à différentes hauteurs d'où l'un découvrira des villes, l'autre des nations, celui-ci une partie du monde, & celui-là l'univers entier. Ce n'est qu'en contemplant la terre de ce point de vue, en s'élevant à cette hauteur, qu'elle se réduit insensiblement devant un philosophe à un petit espace, & qu'elle prend à ses yeux la forme d'une bourgade habitée par différentes familles qui portent le nom de Chinoise, d'Angloise, de Françoisise, d'Italienne, enfin tous ceux qu'on donne aux différentes nations. C'est de-là que, venant à considérer le

* De l'Esprit.

spectacle des mœurs, des lois, des coutumes, des religions & des passions différentes, un homme devenu presque insensible à l'éloge comme à la satire des nations, peut briser tous les liens du préjugé, examiner d'un œil tranquille la contrariété des opinions des hommes, passer sans étonnement du portique au sérail, contempler avec plaisir l'étendue de la sottise humaine, voir du même œil Alcibiade couper la queue à son chien, & Mahomet s'enfermer dans une caverne, l'un pour se moquer de la légèreté des Athéniens, l'autre pour jouir de l'adoration du monde.

Or, de pareilles idées ne se présentent que dans le silence & la solitude. Si les Muses, disent les poètes, aiment les bois, les prés, les fontaines, c'est qu'on y goûte une tranquillité qui fuit les villes, & que les réflexions qu'un homme détaché des petits intérêts des sociétés y fait sur lui-même, sont des réflexions qui, faites sur l'homme en général, appartiennent & plaisent à l'humanité. Or, dans cette solitude où l'on est, comme malgré soi, porté vers l'étude des arts & des sciences, comment s'occuper d'une infinité de petits faits qui font l'entretien journalier des gens du monde. Aussi nos

Corneille & nos La Fontaine ont-ils quelquefois paru insipides dans nos soupers de bonne compagnie ; leur bonhómie même contribuoit à les faire juger tels. Comment les gens du monde pourroient-ils , sous le manteau de la simplicité , reconnoître l'homme illustre ?

§. II.

Jugement des passions les unes sur les autres.

Qu'on produise un fakir dans un cercle de Sybarites , ce fakir ne sera-t-il pas regardé avec cette pitié méprisante , que des ames sensuelles & douces ont pour un homme qui perd des plaisirs réels , pour courir après des biens imaginaires ? Que je fasse pénétrer un conquérant dans la retraite des philosophes , qui doute qu'il ne traite de frivolités leurs spéculations les plus profondes , qu'il ne les considère avec le mépris dédaigneux qu'une ame , qui se dit grande , a pour des ames qu'elle croit petites , & que la puissance a pour la foiblesse. Mais qu'à son tour je transporte ce conquérant au portique : « Orgueilleux , lui dira le stoïcien outragé , toi qui méprises les ames plus hautes que la tienne , apprends que l'objet de tes desirs est ici celui de nos mé-

310 LIVRE TROISIEME.

pris ; que rien ne paroît grand sur la terre , à qui le contemple d'un point de vue élevé. Dans une forêt antique , c'est du pied des cedres où s'affied le voyageur , que leur faite semble toucher aux cieus : du haut des nues où plane l'aigle , les hautes futaies rampent comme la bruyère , & n'offrent aux yeux du roi des airs qu'un tapis de verdure déployé sur les plaines. » C'est ainsi que l'orgueil blessé du stoïcien se vengera du dédain de l'ambitieux , & qu'en général se traiteront tous ceux qui sont animés de passions différentes. . . .

. . . . Voilà comme les passions différentes s'insultent réciproquement ; & pourquoi le glorieux , qui méconnoît le mérite dans une condition médiocre , qui le dédaigne & qui voudroit le voir ramper à ses pieds , est à son tour méprisé des gens éclairés. « Insensé , lui diroient-ils volontiers , homme sans mérite , & même sans orgueil , de quoi t'applaudis-tu ? Des honneurs qu'on te rend ? mais ce n'est point à ton mérite , c'est à ton faste & à ta puissance qu'on rend hommage. Tu n'es rien par toi-même ; si tu brilles , c'est de l'éclat que réfléchit sur toi la faveur du souverain. Regarde ces vapeurs qui s'élevent de la fange des marécages :

soutenues dans les airs, elles s'y changent en nuages éclatans, elles brillent comme toi, mais d'une splendeur empruntée du soleil; l'astre se couvre, l'éclat du nuage a disparu.»

§. III.

L'amour de soi-même est le principe de la plupart des usages les plus odieux.

L'amour de soi-même est le principe & la source des usages qui, dans les mœurs de certaines nations, nous font horreur. Comment se flatter de dérober aux hommes la connoissance de ce principe? Pour y réussir, il faut donc leur défendre de fonder leurs cœurs, d'examiner leur conduite, d'ouvrir ces livres d'histoire où l'on voit les peuples de tous les siècles & de tous les pays, uniquement attentifs à la voix du plaisir, immoler leurs semblables, je ne dis pas à de grands intérêts, mais à leur sensualité & à leur amusement. J'en prends à témoin, & ces viviers où la gourmandise barbare des Romains noyoit des esclaves, & les donnoit en pâture à leurs poissons, pour en rendre la chair plus délicate; & cette île du Tibre, où la cruauté des maîtres transportoit les esclaves infirmes, vieux &

malades, & les y laissoit périr dans le supplice de la faim : j'en atteste encore les débris de ces vastes & superbes arènes, où sont gravés les fastes de la barbarie humaine; où le peuple le plus policé de l'univers sacrifioit des milliers de gladiateurs au seul plaisir que produit le spectacle des combats; où les femmes accouroient en foule; où ce sexe nourri dans le luxe, la mollesse & les plaisirs, ce sexe, qui, fait pour l'ornement & les délices de la terre, semble ne devoir respirer que la volupté, portoit la barbarie au point d'exiger des gladiateurs blessés, de tomber, en mourant, dans une attitude agréable. Ces faits, & mille autres pareils, sont trop averés pour se flatter d'en dérober aux hommes la véritable cause.

§. IV.

De la Colere.

* On ne sera point surpris des suites affreuses du ressentiment & des effets terribles de la colere, si l'on conçoit qu'en satisfaisant ces passions cruelles, on se délivre d'un tourment violent, on se décharge d'un poids accablant, & l'on

* *Cœuvres philosophiques*, par M. D**.

apaise

appaîse un sentiment importun de misère. Le vindicatif se hâte de noyer toutes ses peines dans le mal d'autrui ; l'accomplissement de ses desirs lui promet un torrent de voluptés. Mais qu'est-ce que cette volupté ? c'est le premier quart d'heure d'un criminel qui sort de la question ; c'est la suspension subite de ses tourmens, ou le répit qu'il obtient de l'indulgence de ses juges, ou plutôt de la lassitude de ses bourreaux. Cette perversité, ce raffinement d'inhumanité, ces cruautés capricieuses qu'on remarque dans de certaines vengeances, ne sont autre chose que les efforts continuels d'un malheureux qui tente de se détacher de la roue ; c'est un affouissement de rage, perpétuellement renouvelé.

Il y a des créatures en qui cette passion s'allume avec peine, & s'éteint plus difficilement encore, quand elle est une fois allumée. Dans ces créatures, l'esprit de vengeance est une furie qui dort, mais qui, quand elle est éveillée, ne se repose point qu'elle ne soit satisfaite : alors son sommeil est d'autant plus profond, son repos paroît d'autant plus doux, que le tourment dont elle s'est délivrée étoit grand, & que le poids dont elle s'est déchargée étoit lourd. Si, en langage de

galanterie, la jouissance de l'objet aimé s'appelle avec raison la fin des peines de l'amant, cette façon de parler convient tout autrement encore au vindicatif. Les peines de l'amour sont agréables & flatteuses; mais celles de la vengeance ne sont que cruelles. Cet état ne se conçoit que comme une profonde misère, une sensation amère, dont le fiel n'est tempéré d'aucune douceur.

CHAPITRE V.

Pensées sur la Vérité, sur l'amour qu'on a pour elle, & sur la difficulté de la pratiquer.

* **I**L y a deux especes de vérités à notre égard; les unes sont celles qu'on appelle *vérités premières*, qui se présentent d'elles-mêmes, & que tous les esprits, même les moins pénétrants, apperçoivent dans l'instant même qu'elles leur sont énoncées; l'idée en est simple, & la vue claire & facile; par exemple, celles-ci: *Le chemin le plus court est le plus droit; le tout est plus grand que sa partie; cens*

* Le Militaire philosophe.

nulle nombres pairs joints ensemble , n'en feront jamais un impair , &c.

L'autre espece de vérité est celle qui se découvre par une suite de raisonnemens tirés des premières vérités , comme sont la plupart des propositions de géométrie & d'arithmétique : mais , quelque épineuses que soient quelquefois ces vérités , il y a des regles pour trouver & démontrer les théorèmes , & des moyens pour expliquer les problèmes , après que les regles en ont découvert la solidité.



Il en est de la vérité comme du bien ; on aime le bien nécessairement , & l'on se rend à la vérité intérieurement , malgré qu'on en ait.

La vérité à notre égard n'est autre chose que ce dont on est convaincu intérieurement : disputer si l'on peut refuser son consentement intérieur à la vérité , c'est disputer si l'on peut n'être pas convaincu de ce dont on est convaincu. Le vrai est le nom général de ce qui peut convaincre ; ce qui nous convainc est la vérité.

La vérité est l'objet d'affirmation du jugement , comme le bien l'est du choix

Oij

de la volonté : on peut dire à peu près la même chose sur les opinions.



La vérité ne peut être apperçue sans être reconnue, ni reconnue sans arracher le consentement. Si on nie sincérement une proposition qui contient une vérité, c'est que celui qui la nie n'entend pas la proposition, & qu'elle ne contient pas une vérité à son égard.

J'ai vu des gens contester de bonne foi des vérités. J'ai vu, au siège de ***, un officier me soutenir que, de quelque figure que fût un terrain capable de contenir quatre cens hommes, il ne falloit pas plus de travail pour le fortifier, que s'il eût été rond ou quarré; & lorsque je dis que ce terrain pourroit être de telle figure qu'il faudroit cent fois plus de toises de fossé que s'il étoit rond, je fus regardé par quelques autres officiers qui nous écoutoient, comme un homme qui veut raffiner sur tout, & qui se plaît à soutenir des propositions extraordinaires & fausses.

Qu'est-ce que ces gens combattoient? Ce n'étoit pas la vérité; elle étoit voilée pour eux: ils étoient de très-braves gens, mais nullement géometres. Aussitôt que

je leur eus fait mesurer le tour d'une carte avec un fil, & qu'ayant coupé cette carte en cinq ou six morceaux, suivant sa longueur, j'en eus mis les morceaux bout à bout, aucun ne contesta plus; ils furent étonnés de voir le vrai, ils s'y rendirent à l'instant.

Il est incontestable que ce qui est nié ou disputé sérieusement par quelqu'un, est une fausseté ou une obscurité. La vérité en elle-même est ce qui est; par rapport à nous, c'est ce que nous connoissons être, c'est ce que nous voyons clairement sans en pouvoir douter, & ce que nous concevons être vu par tous les êtres intelligens de même que nous le voyons nous-mêmes.

Dieu seul voit toutes les vérités, avec toutes leurs combinaisons, leurs rapports & leurs conséquences, & cela d'une manière intuitive: les êtres bornés n'aperçoivent que quelques vérités les unes après les autres; ils en voient certains rapports; ils en tirent quelques conséquences avec le tems & à force d'application; mais enfin ce qu'ils voient clairement, est une vérité qu'ils ne sont pas libres de nier.



Il n'y a que trop d'imposteurs qui com-

O iij

318 LIVRE TROISIEME.

battent la vérité dont ils craignent les conséquences pour eux-mêmes ; mais ils n'en sont pas moins intérieurement convaincus. Ce n'est pas pour faire connoître la vérité que les lois s'arment , c'est pour lui faire obéir , c'est pour en faire pratiquer les conséquences ; c'est pour que la crainte des châtimens contre-balance les passions des hommes , qui les feroient souvent agir contre leur conscience , qui n'est autre chose qu'une *apperception* constante de certaines vérités , & une habitude réfléchie de sentir , de penser & d'agir conformément à la rectitude morale à laquelle ces vérités servent de base.

Un malfaiteur que des juges condamnent à la mort, ne s'emporte point contre eux, il ne leur en veut point ; il connoît la vérité de la nécessité où ils sont de sévir contre lui , & du droit qu'il leur a donné , conjointement avec les autres membres de la société, d'agir ainsi contre les infracteurs des lois de la patrie. Voilà sans doute la preuve la plus indubitable d'une très-grande conviction.

Il ne faut point de violence pour faire convenir tous les hommes d'une vérité , quoiqu'il en faille pour les faire vivre suivant cette vérité. La vue de la vérité, &

l'acquiescement intérieur qui la suit, ne coûtent rien ; c'est la pratique des ordres de la vérité qui est difficile, parce qu'elle exige souvent le sacrifice de nos passions à des intérêts plus forts, plus nobles, & qui doivent sans doute nous être plus chers & plus sacrés, puisqu'après tout, la vertu est toujours la voie la plus simple & la plus sûre du bonheur. Mais ces intérêts ne peuvent agir sur nous que foiblement & lentement, parce que nous ne les voyons que dans un point de vue obscur, incertain & éloigné, tandis que nos passions sont présentes.

Tous les hommes conviennent qu'il y a une justice, qu'il faut que chacun jouisse en paix du fruit de ses travaux, que l'on doit exécuter ce que l'on a promis sans contrainte, &c ; mais tous les hommes ne vivent pas suivant cette justice ; leurs intérêts présents ou leurs passions les font manquer à ces choses, qu'ils reconnoissent être de droit, ou dont ils sentent la vérité.



CHAPITRE VI.

De l'Intérêt particulier.

*Notre utilité ou notre intérêt particulier
est le principe de tous nos jugemens
& le mobile de toutes nos actions.*

* **L**E vulgaire restreint communément la signification de ce mot, *intérêt*, au seul amour de l'argent ; le lecteur éclairé sentira que je prends ce mot dans un sens plus étendu, & que je l'applique généralement à tout ce qui peut nous procurer des plaisirs ou nous soustraire à des peines.



Si les combinaisons du jeu des échecs sont infinies, si l'on n'y peut exceller sans en faire un grand nombre, pourquoi le public ne donne-t-il pas aux gands joueurs d'échecs le titre de grands esprits ? C'est que leurs idées ne lui sont utiles ni comme agréables ni comme instructives, & qu'il n'a par conséquent nul intérêt de les estimer. Si le public a toujours fait peu de cas de ces erreurs dont l'invention sup-

* De l'Esprit.

pose quelquefois plus de combinaisons d'esprit que la découverte d'une vérité, & s'il estime plus Locke que Mallebranche, c'est qu'il mesure toujours son estime sur son intérêt. A quelle autre balance peseroit-il le mérite des idées des hommes ? Chaque particulier juge des choses & des personnes par l'impression agréable ou désagréable qu'il en reçoit : le public n'est que l'assemblage de tous les particuliers ; il ne peut donc jamais prendre que son utilité pour règle de ses jugemens.



Notre haine ou notre amour est un effet du bien ou du mal qu'on nous fait. *Il n'est, dit Hobbès, dans l'Etat des Sauvages, d'homme méchant que l'homme robuste ; & dans l'Etat policé, que l'homme en crédit.* Le puissant, pris en ces deux sens, n'est cependant pas plus méchant que le foible. Hobbès le sentoit ; mais il sçavoit aussi qu'on ne donne le nom de méchant qu'à ceux dont la méchanceté est à redouter. On rit de la colere & des coups d'un enfant, il n'en paroît souvent que plus joli ; mais on s'irrite contre l'homme fort ; ses coups blessent, on le traite de brutal.





Si l'univers physique est soumis aux lois du mouvement, l'univers moral ne l'est pas moins à celle de l'intérêt. L'intérêt est sur la terre le plus puissant enchanteur, qui change aux yeux de toutes les créatures la forme de tous les objets. Ce mouton paisible qui pâture dans nos plaines, n'est-il pas un objet d'épouvante & d'horreur pour ces insectes imperceptibles qui vivent dans l'épaisseur des herbes ? « Fuyons, disent-ils, cet animal » vorace & cruel, ce monstre dont la » gueule engloutit à-la-fois & nous & » nos cités. Que ne prend-il exemple sur » le lion & le tigre ? Ces animaux bien- » faisans ne détruisent point nos habita- » tions, ils ne se repaissent point de notre » sang ; justes vengeurs du crime, ils pu- » nissent sur le mouton les cruautés que » le mouton exerce sur nous. » C'est ainsi que des intérêts différens métamorphosent les objets : le lion est à nos yeux l'animal cruel ; à ceux de l'insecte, c'est le mouton. Aussi peut-on appliquer à l'univers moral ce que Leibnitz disoit de l'univers physique, que ce monde, toujours en mouvement, offroit à chaque instant

un phénomène nouveau & différent à chacun de ses habitans.



Transportons aux idées les principes que je viens d'appliquer aux actions ; l'on sera contraint d'avouer que chaque particulier ne donne le nom d'*esprit* qu'à l'habitude des idées qui lui sont utiles, soit comme instructives, soit comme agréables ; & qu'à ce nouvel égard, l'intérêt personnel est encore le seul juge du mérite des hommes.

Toute idée qu'on nous présente a toujours quelques rapports avec notre état, nos passions ou nos opinions : or, dans tous ces différens cas, nous prisons d'autant plus une idée, que cette idée nous est plus utile. Le pilote, le médecin & l'ingénieur auront plus d'estime pour le constructeur de vaisseau, pour le botaniste & le mécanicien, que n'en auront pour ces mêmes hommes le libraire, l'orfèvre & le maçon, qui leur préféreront toujours le romancier, le dessinateur & l'architecte.

Lorsqu'il s'agira d'idées propres à combattre ou à favoriser nos passions ou nos goûts, les plus estimables à nos yeux, seront sans contredit les idées qui flatte-

324 LIVRE TROISIEME.

ront le plus ces mêmes passions ou ces mêmes goûts. Une femme tendre fera plus de cas d'un roman que d'un livre de métaphysique ; un homme tel que Charles XII préférera l'histoire d'Alexandre à tout autre ouvrage ; l'avare ne trouvera certainement d'esprit qu'à ceux qui lui indiqueront le moyen de placer son argent au plus gros intérêt.

En fait d'opinions, comme en fait de passions, pour estimer les idées d'autrui, il faut être intéressé à les estimer ; sur quoi j'observerai qu'à ce dernier égard, les hommes peuvent être mus par deux sortes d'intérêt.

Il est des hommes animés d'une fierté noble & éclairée, qui, amis du vrai, attachés à leur sentiment sans opiniâtreté, conservent leur esprit dans cet état de suspension qui y laisse une entrée libre aux vérités nouvelles. De ce nombre sont quelques esprits philosophiques, & quelques gens trop jeunes pour s'être formés des opinions & rougir d'en changer : ces deux sortes d'hommes estimeront toujours dans les autres des idées vraies, lumineuses, & propres à satisfaire la passion qu'un orgueil éclairé leur donne pour le vrai.

Il est d'autres hommes (& dans ce

nombre je les comprends presque tous) qui sont animés d'une vanité moins noble ; ceux-là ne peuvent estimer dans les autres que des idées conformes aux leurs , & propres à justifier la haute opinion qu'ils ont tous de la justesse de leur esprit. C'est sur cette analogie d'idées que sont fondés leur haine ou leur amour : de-là cet instinct sûr & prompt qu'ont presque tous les gens médiocres pour connoître & fuir les gens de mérite ; de-là cet attrait puissant que les gens d'esprit ont les uns pour les autres , attrait qui les force , pour ainsi dire , à se rechercher , malgré le danger que met souvent dans leur commerce le desir commun qu'ils ont de la gloire ; de-là cette maniere sûre de juger du caractère & de l'esprit d'un homme , par le choix de ses livres & de ses amis. Un sot , en effet , n'a jamais que de sots amis. Toute liaison d'amitié , lorsqu'elle n'est pas fondée sur un intérêt de bienfaisance , d'amour , de protection , d'avarice , d'ambition , ou sur quelque autre motif pareil , suppose toujours quelque ressemblance d'idées ou de sentimens entre deux hommes. Voilà ce qui rapproche des gens d'une condition très-différente ; voilà pourquoi les Auguste , les Mécène , les Scipion , les Julien , les Richelieu &

les Condé vivoient familièrement avec les gens d'esprit, & ce qui a donné lieu au proverbe dont la trivialité atteste la vérité ; *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*



Mais, dira-t-on, on voit quelquefois des hommes admirer dans les autres des idées qu'ils n'auroient jamais produites, & qui même n'ont aucune analogie avec les leurs. On sçait ce mot d'un cardinal : après la nomination du pape, ce cardinal s'approche du saint pere, & lui dit : *Vous voilà élu pape ; voici la dernière fois que vous entendrez la vérité. Séduit par les respects, vous allez bientôt vous croire un grand homme ; souvenez-vous de ce que vous étiez avant votre exaltation. Adieu ; je vais vous rendre hommage.* Peu de courtisans sans doute sont doués de l'esprit & du courage nécessaires pour tenir un pareil discours ; mais la plupart d'entr'eux, semblables à ces peuples qui tour à tour adorent & fouettent leur idole, sont en secret charmés de voir humilier le maître auquel ils sont soumis : la vengeance leur inspire l'éloge qu'ils font de pareils traits, & la vengeance est un intérêt. Qui n'est point animé

d'un intérêt de cette espece, n'estime & même ne sent que les idées analogues aux siennes : aussi la baguette propre à découvrir un mérite naissant & inconnu, ne tourne-t-elle & ne doit-elle réellement tourner qu'entre les mains des gens d'esprit, parce qu'il n'y a que le lapidaire qui se connoisse en diamans bruts, & que l'esprit qui sente l'esprit. Ce n'étoit que l'œil de Turenne qui, dans le jeune Curchill, pouvoit appercevoir le fameux Marlborough.



Brutus ne sacrifia son fils au salut de Rome, que parce que l'amour paternel avoit sur lui moins de puissance que l'amour de la patrie ; il ne fit alors que céder à sa plus forte passion : c'est elle qui, l'éclairant sur le bien public, lui fit appercevoir, dans un parricide si généreux, si propre à ranimer l'amour de la liberté, l'unique ressource qui pût sauver Rome, & l'empêcher de retomber sous la tyrannie des Tarquins. Dans les circonstances critiques où Rome se trouvoit alors, il falloit qu'une pareille action servît de fondement à la vaste puissance à laquelle l'éleva depuis l'amour du bien public & de la liberté.

CHAPITRE VII.

La Vie sociale.§. I. *Impossibilité de rentrer dans la vie sauvage.*

* **L**A société est nécessaire & utile à l'homme. Un être foible & rempli de besoins exige à tout moment des secours qu'il ne peut se donner lui-même. Ainsi n'écoutez point une philosophie découragée qui nous invite à fuir la société, à renoncer au commerce des humains, à rentrer dans les forêts où vivoient nos premiers peres, pour y disputer comme eux notre subsistance aux bêtes. Quand la chose seroit praticable; quand même on pourroit parvenir à faire oublier à des hommes civilisés les idées, les habitudes, le bien-être & les commodités de la vie sociale; quand même on les réduiroit à l'état des brutes; quand, dis-je, on mettroit en exécution cet étrange système, à moins de dénaturer l'homme, d'anéantir ses facultés, de le priver de son activité, de sa tendresse naturelle à

* Système social.

perfectionner son sort, de sa curiosité, de son inconstance, l'homme repasseroit successivement par les mêmes états, il ne feroit que recommencer la carrière parcourue par ses ancêtres; &, au bout de quelques siècles, il se trouveroit au même point où nous le voyons aujourd'hui.

§. II.

Origine & progrès des connoissances & des arts.

L'homme commence par manger du gland, par disputer sa nourriture aux bêtes; & il finit par mesurer les cieux. Après avoir labouré & semé, il invente la géométrie. Pour se garantir du froid, il se couvre d'abord de la peau des animaux qu'il a vaincus; &, au bout de quelques siècles, vous le voyez joindre l'or à la soie. Une caverne, un tronc d'arbre, sont ses premières demeures, & enfin il devient architecte, & bâtit des palais. Ses besoins en se multipliant augmentent son industrie, & il est forcé de mettre son esprit en travail; &, par la chaîne qui lie les connoissances humaines, il découvre peu à peu toutes les sciences & tous les arts: ce qui n'est pas utile à ses besoins sert au moins à satisfaire sa curiosité.

330 LIVRE TROISIEME.

besoin toujours renaissant , & que rien ne peut complètement remplir. C'est ainsi qu'après avoir mesuré son champ , il s'essaye sur les plaines du firmament , & veut soumettre à des regles les mouvemens des corps célestes que ses yeux ne découvrent qu'à peine. Entre ses mains , l'arbre se change en colonne , la caverne en palais , le gazon en duvet , la peau fétide & grossiere en tissu brillant & magnifique. Dans tous ces pas divers & très-distans les uns des autres , il est guidé par sa nature qui sans cesse l'excite à perfectionner son sort , à le rendre plus agréable.

§. III.

Idee de l'Homme sauvage.

On prétend que le sauvage est un être plus heureux que l'homme civilisé. Mais en quoi consiste son bonheur , & qu'est-ce qu'un sauvage ? C'est un enfant vigoureux , privé de ressources , d'expériences , de raison , d'industrie , qui souffre continuellement la faim & la misere , qui se voit à chaque instant forcé de lutter contre les bêtes , qui d'ailleurs ne connoît d'autre loi que son caprice , d'autre regle que ses passions du moment , d'autre droit que la force , d'autre vertu que la témé-

rité. C'est un être fougueux , inconfidéré , cruel , vindicatif , injuste , qui ne veut point de frein , qui ne prévoit pas le lendemain , qui est à tout moment exposé à devenir la victime ou de sa propre folie , ou de la férocité des stupides qui lui ressemblent. La vie sauvage ou l'état de nature , auquel des spéculateurs chagrins ont voulu ramener les hommes , l'âge d'or , si vanté par les poètes , ne sont dans le vrai que des états de misère , d'imbécillité , de déraison. La plupart même de ceux qui parlent de cet état semblent ne s'en être fait aucune idée. Entendent-ils donc par-là un état dégagé de tous liens , de tous rapports , de tous devoirs ? Mais cet état est absolument imaginaire. Tout homme est né d'un pere & d'une mere ; par conséquent il est le fruit d'une société qui , au moins dans son enfance , fut nécessaire à sa conservation & à ses besoins , & dont par la suite il éprouve encore le besoin , soit par habitude pour se procurer ce qu'il desire , soit pour faciliter son travail , soit pour se défendre des bêtes. Ainsi , même dans ce qu'on appelle l'état de nature , l'homme fut soumis à des devoirs , & il fut obligé de les remplir envers ceux au moins qu'il trouva nécessaires à sa propre félicité , indépendamment des

332 LIVRE TROISIEME.
autres motifs sacrés qui l'attachoient à
eux.

§. IV.

Utilité de la vie sociale.

La raison humaine , qui, pour se former & s'exercer, demande des expériences & des réflexions multipliées & réitérées , ne peut être que l'effet de la vie sociale. En vivant avec les hommes, nous sommes à portée de cultiver notre esprit & notre cœur. L'homme isolé n'acquiert pour l'ordinaire que très-peu d'idées ; il est à tout moment exposé sans défense à mille dangers auxquels il ne peut se soustraire. L'homme en société s'électrise ; son activité se déploie , son ame se remplit d'une foule d'idées , son cœur apprend à sentir ; la conversation l'enrichit des pensées & lui découvre les sentimens des autres. S'agit-il d'éviter un danger , ou d'exécuter une entreprise ? il se trouve bientôt fortifié de l'industrie, des expériences, des secours de ses associés. Plus une société est nombreuse , plus elle a d'activité , de lumières & d'industrie , & plus l'homme y trouve d'appui. Le sauvage est un être sans idées , sans esprit , sans qualités , sans ressource , dont le bien-être ne consiste que dans une ignorance totale de ce qui

pourroit lui rendre la vie douce, com-
mode & utile.

§. V.

Avantage de cet état sur celui du Sauvage.

Pour peu que nous réfléchissions sur la conduite de nos ancêtres, nous trouverons que, depuis eux, les nations se sont éclairées, & jouissent, à tout prendre, d'un sort bien plus doux qu'eux. Si nous avons plus de luxe, de besoins imaginaires, de vices, nous commettons moins de forfaits, & les excès en tout genre sont plus rares. Notre corruption enfin est moins fatale au genre humain, que leur férocité, leurs révoltes continuelles, leurs attentats inutiles & sans but. Malgré notre perversité, dont nous souffrons beaucoup sans doute, tout nous prouve que de jour en jour les mœurs s'adoucissent & les esprits s'éclairent. Les hommes sont devenus plus sociables que nos peres: nous sommes plus sensibles, plus humains, moins violens & moins impétueux. Le luxe, tout dangereux & tout nuisible qu'il est, peut-il produire la moitié des calamités qu'ont produites autrefois l'ignorance, la dureté, la cruauté, le défaut de lois & de discipline, la fureur barbare des ravages & des dépopulations? Un gouverne-

ment équitable & de bonnes lois peuvent contenir des êtres efféminés & corrompus par le luxe ; mais quelle barrière à opposer à des sauvages emportés, à qui la crainte même de la mort qu'il affronte brutalement, ne peut en imposer ?

Quoique le démon de la guerre souffle quelquefois des siècles presque entiers en Europe, & qu'il en ébranle les fondemens, néanmoins, dans les guerres même, on trouve moins de férocité, que dans celles d'autrefois. L'intérêt de tous les peuples les a peu à peu ramenés à l'humanité. Chez les sauvages, le guerrier est d'une cruauté qui révolte la nature. Son cœur étranger à la compassion se livre tout entier à la rage, & se plaît à se rassasier de sang & de carnage : peu content de vaincre, il tourmente, il brûle, il dévore l'ennemi qui est tombé entre ses mains. Chez les Grecs même & chez les Romains, on voyoit régner un abus presque aussi criant : l'ennemi vaincu rachetoit sa vie par la perte de sa liberté ; il cessoit d'être homme aux yeux de son vainqueur, qui se croyoit en droit de le traiter comme une bête, de le vendre ; ou même de le tuer. Chez les modernes, le bruit des armes n'empêche pas d'entendre le cri de la nature, de la justice & de la pitié. L'in-

térêt de tous les guerriers leur fait sentir que leurs ennemis vaincus sont des hommes, & qu'ils doivent les traiter comme ils voudroient être traités eux-mêmes, s'ils venoient à succomber sous la force des autres. Ainsi un intérêt éclairé bannit l'atrocité des guerres, & fait voir à celui qui remporte la victoire aujourd'hui, que la fortune inconstante peut demain le livrer à son tour au pouvoir des ennemis qu'il voit abattus à ses pieds. Le *droit des gens* n'est que l'effet des conventions dont la raison a fait sentir la nécessité aux peuples devenus plus sensés.

Les partisans de la vie sauvage nous vantent la liberté dont elle met à portée de jouir, tandis qu'à leur avis, la plûpart des nations civilisées sont dans les fers. Mais des sauvages peuvent-ils jouir d'une vraie liberté? Des êtres privés d'expérience & de raison, qui ne connoissent aucuns motifs pour contenir la fougue de leurs passions, qui n'ont aucun but utile, peuvent-ils être regardés comme des êtres vraiment libres? Un sauvage n'exerce qu'une affreuse licence, aussi funeste pour lui-même, que cruelle pour les malheureux qui tombent en son pouvoir. La liberté entre les mains d'un homme sans culture & sans vertu, est une arme tran-

chante entre les mains d'un enfant. Plus les nations s'éloigneront de la vie sauvage, plus elles connoîtront les droits de la raison & le prix de la vraie liberté; & plus elles craindront d'en abuser, plus elles la distingueront de la révolte, de l'anarchie de la licence.

§. VI.

Exhortation à se maintenir en société, & maniere de s'y comporter.

La vraie philosophie doit avoir pour principe l'amour des hommes, le desir de les voir heureux, la passion pour la gloire qui n'est que le zele actif de contribuer à leur instruction & à leur bien-être. C'est donc la philanthropie & non la misanthropie qui doit animer tout homme qui se donne pour ami de la sagesse. Pour connoître les hommes, il faut les voir & les fréquenter; pour s'intéresser à leurs peines, il faut une ame sensible; pour les éclairer, il faut s'approcher d'eux & non pas les fuir. La civilisation des peuples, la réforme des mœurs & des abus ne peuvent être que l'ouvrage lent & pénible des siècles, des efforts continuels de l'esprit humain, des expériences réitérées de la société. Les maux du genre humain
ne

ne découragent que les philosophes pu-
fillanimes , ou les esprits ardens & pré-
cipités.

Ne nous laissons donc point séduire par
les tristes déclamations d'une philosophie
farouche , qui voudroit nous peindre sous
des traits favorables une vie sauvage aussi
triste que la mort. Supportons avec pa-
tience les inconvéniens attachés à la so-
ciété non encore perfectionnée ; son-
geons que la raison des peuples ne peut
être que l'ouvrage du tems ; remplissons
en attendant le devoir de citoyen ; tâ-
chons d'être utile à nos associés , de les
servir , de les consoler , de les encoura-
ger ; montrons-leur un attachement sin-
cere , une indulgence tendre , une amitié
compatissante ; au lieu de les avilir , de
les exciter à vivre en communauté avec
les bêtes , disons-leur de suivre l'instinct
de la nature , qui porte l'homme à vivre
avec ses semblables & à les aider ; disons-
leur de cultiver de plus en plus leur rai-
son , & de sortir de cet engourdissement
léthargique dans lequel on voudroit les
retenir.

Exiger peu des hommes , & leur faire
tout le bien dont on se sent capable , voilà
la vraie sagesse , la vraie morale , le grand
art de vivre en société. Le misanthrope ;

338 LIVRE TROISIEME.

qui sans cesse s'irrite contre le genre humain, est un être aussi fâcheux pour lui-même qu'inutile à ses semblables. L'intérêt que nous prenons aux êtres de notre espèce multiplie notre bien-être propre en exerçant notre sensibilité, & nous permet de prétendre à leur reconnaissance. L'indulgence est un des devoirs pour qui vit avec des hommes. Ils sont pour la plupart dans un état d'enfance; qui leur donne des droits à la pitié de ceux dont la raison a été plus cultivée.

§. VII.

Peinture fidelle de la société.

Si l'on vouloit s'en rapporter aux crailleries éternelles de quelques spéculateurs misanthropes contre l'espèce humaine, on seroit tenté de croire que les hommes sont des monstres, & que le sage ne peut se dispenser de les détester & de les fuir. Cependant, s'ils étoient aussi méchans qu'on voudroit nous le persuader, nulle société ne pourroit subsister, tout homme deviendroit un ennemi pour son semblable, la confiance & l'affection seroient bannies de la terre. Mais si, en écartant l'humeur, nous voulons réduire les choses à leur juste valeur, nous trouverons que

les hommes font un mélange de vices & de vertus , de maniere cependant que , pour l'ordinaire , la bonté l'emporte en eux sur la méchanceté. Ce seroit une folie d'exiger de la perfection des êtres de notre espece : nous appelons bons ceux en qui nous trouvons plus de bien que de mal ; nous appelons méchants ceux en qui nous voyons dominer les passions nuisibles. Rien de plus rare que le méchant systématique & réfléchi. Un homme dont toute la vie ne seroit qu'un tissu de méchancetés & de crimes , seroit un phénomène bien plus surprenant qu'un homme exempt de tout défaut. Dans les êtres les plus dépravés , nous rencontrons de bonnes qualités : quelle que soit leur perversité , leur intérêt se trouve très-fréquemment d'accord avec celui des personnes qui les entourent. Dans le cours de la vie de l'homme le plus pervers , nous trouverons peut-être un plus grand nombre de bonnes actions que de mauvaises. Les voleurs & les assassins qui infestent la société , sont communément justes entre eux & fideles à leurs engagements. Nul homme ne peut consentir à se rendre détestable dans toutes les occasions ; avec les penchans les plus criminels , il est forcé de sentir que son propre intérêt

exige à tout moment qu'il se rende agréable à ceux avec qui il a des rapports.

Nonobstant les passions discordantes des hommes, les sociétés subsistent, & ne laissent pas d'offrir des agrémens, des douceurs & des secours à leurs membres. Les passions désagréables sont contrebalancées par des passions utiles qui tiennent les choses dans une espece d'équilibre. Les malheurs des nations sont plutôt dus aux passions, aux imprudences, aux folies d'un petit nombre d'hommes pervers, qu'à celles du plus grand nombre des citoyens. Il seroit d'ailleurs injuste ou bien rigoureux de juger & de condamner des êtres avec qui nous vivons, d'après leurs faillies passageres & les impulsions momentanées que leur donnent des passions; ne les jugeons que d'après la somme & la masse réunie de leurs actions; pardonnons-leur les défauts que nous trouvons en eux, en faveur des bonnes qualités qu'ils nous montrent; ayons pour eux l'indulgence dont nous avons besoin nous-mêmes; songeons qu'ils souffrent eux-mêmes de leurs infirmités, qu'ils ne font communément le mal que faute de réflexion; plaignons le méchant lui-même qu'une organisation malheureuse, ou des idées fausses de bien-être, ou le défaut

d'une éducation solide, ont rendu l'ennemi du genre humain & de lui-même ; évitons-le comme ces animaux venimeux, dont la nature est de nuire & d'exciter l'horreur de tous ceux qui les rencontrent.

§. VIII.

Nécessité de l'indulgence en société.

L'indulgence doit être une suite nécessaire de nos réflexions sur la nature de l'homme & les foiblesses qui en sont l'appanage. Si nous examinons de sang-froid les motifs de nos emportemens & de notre mauvaise humeur contre les êtres de notre espèce, nous trouverions presque toujours que nous ne les méprisons ou ne les haïssons, que parce qu'ils sont malheureux, c'est-à-dire lorsque nous devrions les plaindre.

Notre siècle est communément le sujet de nos plaintes, parce que nous en sentons les inconvéniens. Pour nous réconcilier avec lui, il suffit de nous transporter en idée dans les siècles passés. Les défauts des personnes que nous voyons de plus près sont ceux qui nous semblent les plus incommodes ; mais croyons-nous que ceux que nous ne fréquentons point soient plus parfaits ou plus raisonnables ?

Il en est des hommes comme de tous les objets les plus beaux ou les mieux travaillés, qui, considérés de trop près, nous offrent des défauts sans nombre. La peau de la femme la plus belle, quand on la regarde au microscope, devient un objet désagréable. Les membres d'une même famille sont pour l'ordinaire peu d'accord, parce que la familiarité journalière les expose à souffrir de leurs défauts réciproques. Une juste indulgence est le remède le plus propre pour calmer l'humeur & l'impatience, qui sont les tourmens inutiles de la vie. L'homme sans indulgence n'est pas fait pour la société; c'est un être dur & malheureux, aussi incommode pour lui-même que pour les autres.

Il en est des nations comme des individus, des sociétés politiques comme des sociétés particulières; elles ont des avantages & des inconvéniens que le citoyen raisonnable doit tolérer. Les meilleures sont celles dans lesquelles les biens surpassent les maux. Le sage même, victime des passions qui souvent dominent avec hauteur, continue à aimer son pays. Forcé de s'en éloigner par la force de l'autorité, il emprunte le langage de Solon obligé de quitter Athènes, dont Pisistrate s'étoit fait le tyran : *O mon pays !*

Selon est disposé à te secourir par ses conseils & ses actions ; mais on me traite d'insensé. Je suis donc forcé de t'abandonner, quoique j'aime tous mes concitoyens, à l'exception de Pistrate.

CHAPITRE VIII.

La Société conjugale.

§. I. *Fonctions de chacun des membres de cette société.*

LA relation sociale des sexes est admirable : de cette société résulte une personne morale, dont la femme est l'œil, & l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'un de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter aussi-bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût aussi-bien qu'elle l'esprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une discorde éternelle, & leur société ne pourroit subsister. Mais, dans l'harmonie qui regne entr'eux, tout tend

à la fin commune ; on ne sçait lequel met le plus du sien , chacun suit l'impulsion de l'autre , chacun obéit , & tous deux sont les maîtres. L'empire de la femme est un empire de douceur , d'adresse & de complaisance ; ses ordres sont des caresses , ses menaces sont des pleurs. Elle doit régner dans la maison comme un ministre dans l'Etat , en se faisant commander ce qu'elle veut faire : en ce sens , il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef , qu'elle veut usurper ses droits & commander elle-même , il ne résulte jamais de ce désordre que misère , scandale & déshonneur.

§. II.

Un homme cultivé peut-il épouser une femme sans esprit , ou un bel-esprit ?

Je ne connois pour les deux sexes que deux classes réellement distinguées , l'une de gens qui pensent , l'autre de gens qui ne pensent point ; & cette différence vient presque uniquement de l'éducation. Un homme de la première de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre ; car le plus grand charme de la société

manque à la fiene , lorsqu'ayant une femme , il est réduit à penser seul. Les gens qui passent exactement la vie entière à travailler pour vivre , n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt , & tout leur esprit semble être au bout de leur bras. Cette ignorance ne nuit ni à la police , ni aux mœurs , souvent même elle y sert ; souvent on compose avec ses devoirs à force de réfléchir , & l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des philosophes : on n'a pas besoin de sçavoir les Offices de Cicéron pour être homme de bien ; & la femme du monde la plus honnête , sçait peut-être le moins ce que c'est que l'honnêteté. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable , & que c'est une triste chose , pour un pere de famille qui se plaît dans sa maison , d'être forcé de s'y renfermer en lui-même , & de ne pouvoir s'y faire entendre à personne. D'ailleurs , comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élèvera-t-elle ses enfans ? comment discernera-t-elle ce qui leur convient ? comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas , au mérite dont elle n'a nulle idée ? Elle ne

ſçaura que les flatter ou les menacer, les rendre insolens ou craintifs : elle en fera des ſanges maniérés, ou d'étourdis poliçons, jamais de bons esprits, ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation, de prendre une femme qui n'en a point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne ſçauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille ſimple & groſſièrement élevée, qu'une fille ſçavante & bel-esprit, qui viendroit établir dans ma maifon un tribunal de littérature, dont elle ſe feroit la préſidente. Une femme bel-esprit eſt le fléau de ſon mari, de ſes enfans, de ſes amis, de ſes valets, de tout le monde. De la ſublime élévation de ſon beau génie, elle dédaigne tous ſes devoirs de femme, & commence toujours par ſe faire homme, à la maniere de mademoiſelle de l'Enclos. Au dehors, elle eſt toujours ridicule & très-juſtement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être auffi-tôt qu'on ſort de ſon état, & qu'on n'eſt point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en imposent jamais qu'aux ſots : on ſçait toujours quel eſt l'artiſte ou l'amant qui tient la plume ou le pinceau quand

elles travaillent , on sçait quel est le discret homme de lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatanerie est indigne d'une honnête femme : quand elle auroit de vrais talens , sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée , sa gloire est dans l'estime de son mari , ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille.

§. III.

Doit-on rechercher une femme d'une grande beauté ?

La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession ; au bout de six semaines , elle n'est plus rien pour le possesseur ; mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange , son mari est le plus malheureux des hommes ; & quand elle seroit un ange , comment empêchera-t-elle qu'il ne soit continuellement entouré d'ennemis ? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante , je la préférerois à l'extrême beauté ; car en peu de tems l'une & l'autre étant nulles pour le mari , la beauté devient un inconvénient , & la laideur un avantage. Mais la laideur qui produit le dégoût est le plus

grand des malheurs : ce sentiment, joint de s'effacer , augmente sans cesse & se tourne en haine : c'est un enfer qu'un pareil mariage ; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainsi. Desirez en tout la médiocrité , sans excepter la beauté même : une figure agréable & prévenante , qui n'inspire pas l'amour , mais la bienveillance , est ce qu'on doit préférer ; elle est sans préjudice pour le mari , & l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'usent pas comme la beauté ; elles ont de la vie , elles se renouvellent sans cesse ; & , au bout de trente ans de mariage , une honnête femme avec des graces , plaît à son mari comme le premier jour.

La diversité de fortune & d'état s'éclipse & se confond dans le mariage , elle ne fait rien au bonheur ; mais celle d'humeur & de caractère demeure , & c'est par elle qu'on est heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de règle que l'amour , choisit mal ; le pere qui n'a de règle que l'opinion , choisit plus mal encore.



§. IV.

Recette contre le refroidissement dans le mariage.

Peut-on se faire un sort exclusif dans le mariage ? Les biens, les maux n'y sont-ils pas communs, malgré qu'on en ait ; & les chagrins qu'on se donne l'un à l'autre, ne retombent-ils pas toujours sur celui qui les cause ? La recette contre le refroidissement de l'amour dans le mariage est simple & facile, c'est de continuer d'être amans quand on est époux. Les nœuds qu'on veut trop serrer rompent ; voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impose aux deux époux est le plus saint de tous les droits ; mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux sur l'autre, est de trop. La contrainte & l'amour vont mal ensemble, & le plaisir ne se commande pas : ce n'est pas tant la possession qui rassasie, que l'affujettissement. Voulez-vous donc être l'amant de votre femme ? qu'elle soit toujours votre maîtresse & la sienne : soyez amans heureux, mais respectueux : obtenez tout de l'amour, sans rien exiger du devoir, & que les moindres fa-

veurs ne soient jamais pour vous des droits, mais des graces.

§. V.

Que faut-il pour former une union heureuse ?

L'amour n'est pas toujours nécessaire pour former un mariage heureux. L'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions & d'âges, que de caracteres & d'humeurs, suffisent entre deux époux : ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très-tendre, qui, pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins doux, & n'en est que plus durable. L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation, peu convenable au mariage, qui est un état de jouissance & de paix. On ne s'épouse pas pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment sa maison, bien élever ses enfans. Les amans ne voient jamais qu'eux, ne s'occupent incessamment que d'eux, & la seule chose qu'ils sçachent faire, c'est de s'aimer : ce n'est pas assez pour des époux, qui ont tant d'autres devoirs à remplir.

* Les égards, l'estime, l'amitié, l'envie de plaire, sont encore plus nécessaires que l'amour au bonheur des époux : mais l'estime ne peut être fondée que sur les qualités de l'esprit & du cœur ; ce sont elles qui peuvent seules procurer à l'hymen une sérénité constante. L'amour est une fleur tendre que le moindre souffle peut flétrir ; l'estime est un arbre profondément enraciné, qui résiste aux tempêtes. Si le Sauvage & l'homme privé de raison ne voient dans l'union conjugale qu'une jouissance brutale & passagère, l'homme délicat & sensé veut encore rencontrer auprès de l'objet aimé, des plaisirs durables, faits pour l'emporter sur ceux qui ne sont que momentanés. Dans le choix d'une femme, il consultera donc bien plus les sentimens du cœur, que des charmes fugitifs que tant de causes peuvent enlever : les années n'épargnent point la beauté ; mais elles respectent la vertu, qui survit à leurs ravages.

§. VI.

Image d'une mere de famille vertueuse.

** Y a-t-il au monde un spectacle aussi

* Système social.

** J. J. Rousseau.

touchant, aussi respectable, que celui d'une mere de famille entourée de ses enfans, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse, & gouvernant sagement sa maison ? C'est-là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme, & c'est-là qu'elle inspire vraiment du respect, & que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maîtresse est absente, est un corps sans ame, qui bientôt tombe en corruption : une femme hors de sa maison perd son plus grand lustre ; &, dépouillée de ses vrais ornemens, elle se montre avec indécence.

Ce n'est pas seulement l'intérêt des époux, mais la cause commune de tous les hommes, que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un nœud solennel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de respecter ce lien sacré, d'honorer en eux l'union conjugale ; & c'est, ce me semble, une raison très-forte contre les mariages clandestins, qui, n'offrant nul signe de cette union, exposent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adúltere. Le public est, en quelque sorte, garant d'une con-

vention passée en sa présence ; & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique est sous la protection spéciale de tous les gens de bien. Ainsi, quiconque ose la corrompre, pèche premièrement, parce qu'il la fait pécher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre ; il pèche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & sacrée du mariage, sans laquelle rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines.

Une femme vertueuse ne doit pas seulement mériter l'estime de son mari, mais l'obtenir : s'il la blâme, elle est blâmable ; & , fût-elle innocente, elle a tort sitôt qu'elle est soupçonnée ; car les apparences mêmes sont au nombre de ses devoirs.

§. VII.

Pourquoi les femmes doivent-elles vivre retirées.

Pourquoi les femmes doivent-elles vivre retirées & séparées des hommes ? Faisons-nous cette injure au sexe, de croire que ce soit par des raisons tirées de sa faiblesse, & seulement pour éviter le danger des tentations ? Non, ces indignes craintes ne conviennent point à une

femme de bien, à une mere de famille, sans cesse environnée d'objets qui nourrissent en elle des sentimens d'honneur, & livrée aux plus respectables devoirs de la nature. Ce qui les sépare des hommes, c'est la nature elle-même qui leur prescrit des occupations différentes : c'est cette douce & timide modestie, qui, sans songer précisément à la chasteté, en est la plus sûre gardienne les époux mêmes ne sont pas exemptés de la regle générale. Les femmes les plus honnêtes conservent toujours le plus d'ascendant sur leurs maris ; parce qu'à l'aide d'une sage & discrète réserve, sans caprices & sans refus, elles savent, au sein de l'union la plus tendre, les maintenir à une certaine distance, & les empêchent de jamais se rassasier d'elles. Quelque précaution qu'on puisse prendre, la possession use les plaisirs, & l'amour avant tous les autres. Mais quand l'amour a duré long-tems, une douce habitude en remplit le vuide, & l'attrait de la confiance succède aux transports de la passion. Les enfans forment entre ceux qui leur ont donné l'être, une liaison non moins douce, & souvent plus forte que l'amour même.

§. VIII.

L'époux doit commander dans la famille.

Par plusieurs raisons tirées de la nature des choses , le pere doit commander dans la famille. 1^o L'autorité ne doit pas être égale entre le pere & la mere ; mais il faut que le gouvernement soit un , & que dans les partages d'avis , il y ait une voix prépondérante qui décide. 2^o Quelque légers qu'on veuille supposer les incommodités particulieres à la femme , comme elles sont toujours pour elles un intervalle d'inaction , c'est une raison suffisante pour l'exclure de cette primauté ; car , quand la balance est parfaitement égale , une paille suffit pour la faire pencher. De plus , le mari doit avoir l'inspection sur la conduite de sa femme , parce qu'il lui importe de s'assurer que les enfans qu'il est forcé de reconnoître & de nourrir , n'appartiennent pas à d'autres qu'à lui. La femme , qui n'a rien de semblable à craindre , n'a pas le même droit sur son mari. 3^o Les enfans doivent obéir au pere , d'abord par nécessité , ensuite par reconnoissance : après avoir reçu de lui leurs besoins durant la moitié de leur vie , ils doivent consacrer l'autre

à pourvoir aux siens, 4° A l'égard des domestiques, ils lui doivent aussi leurs services en échange de l'entretien qu'il donne, sauf à rompre le marché, dès qu'il cesse de leur convenir.

CHAPITRE IX.

Les Femmes.

§. 1. *Mauvaise éducation qu'on leur donne.*

* **L**A portion la plus aimable de l'espèce humaine, celle que la nature semble avoir créée pour tempérer la rudesse de l'homme, pour rendre ses mœurs plus douces & son ame plus sensible, est celle qui cause souvent les plus grands ravages dans la société. Par la manière dont, en tout pays, les femmes sont élevées, on ne paroît se proposer que d'en faire des êtres qui conservent jusqu'au tombeau la frivolité, l'inconstance, les caprices & la déraison de l'enfance : les hommes semblent oublier qu'elles sont faites pour contribuer à leur félicité la plus réelle & la plus durable; la politique ne

* *Système social.*

les compté pour rien dans la société.

Dans toutes les contrées de la terre, le sort des femmes est d'être tyrannisées. L'homme sauvage fait une esclave de sa compagne, & porte le dédain pour elle jusqu'à la cruauté. Pour l'Asiatique voluptueux & jaloux, les femmes ne sont que les instrumens lubriques de ses plaisirs secrets. Dans tout l'Orient, séquestré de la société, réduit en captivité par des tyrans inquiets, ce sexe aimable languit dans l'obscurité, & végete dans une inutilité aussi longue que la vie. L'Européen, au fond, malgré la déférence apparente qu'il affecte pour les femmes, les traite-t-il d'une façon plus honorable? En leur refusant une éducation plus sensée, en ne les repaissant que de fadeurs & de bagatelles, en ne leur permettant de s'occuper que de jouets, de modes, de parures, en ne leur inspirant que le goût des talens frivoles, ne leur montrons-nous pas un mépris très-réel, masqué sous les apparences de la déférence & du respect?

Quels fruits avantageux la société peut-elle attendre de l'éducation que, parmi nous, l'on donne aux jeunes filles d'une classe relevée? Comment des mères vaines & dissipées, & souvent coupables

d'intrigues criminelles , pourroient-elles apprendre à leurs élèves les regles de la sagesse , de la modestie & de la pudeur ? Ces meres insensées leur donnent-elles des leçons de retenue , de prudence & d'économie ? Non , sans doute : elles éloigneront d'auprès d'elles des témoins incommodes de leurs propres dérangemens ou de leur déraison ; l'éducation de leurs filles sera abandonnée à des mercenaires ignorantes , vicieuses , crédules , superstitieuses. Est-ce donc là le moyen de former des citoyennes , des meres de famille , des épouses capables de mériter l'estime & de fixer le cœur d'un époux ?

De la musique , de la danse , de la parure , du maintien , voilà communément à quoi se borne l'éducation d'une jeune personne destinée à vivre dans le grand monde ; sur quoi il est bon d'observer les contradictions frappantes dont cette éducation est accompagnée. La religion défend à une fille d'aimer le monde & de chercher à lui plaire ; tandis que , d'un autre côté , tout ce que ses parens lui enseignent ou lui font apprendre , a pour objet de plaire au monde. On fait consister son honneur dans la réserve , la pudeur , la décence , & sur-tout dans la conservation de son innocence ;

tandis que , d'un autre côté , le goût de la parure & de la coquetterie qu'on lui inspire , semble l'exciter à se défaire de toute réserve , & de cette innocencé qu'on lui avoit montrée comme son plus grand trésor , comme le plus bel ornement du jeune âge. Instruite de cette maniere , une fille dépourvue d'expérience , par l'ordre de ses parens , est unie sans examen à un homme qui lui est totalement inconnu , qui ne l'aime point , dont l'indifférence & les mauvais procédés la porteront bientôt peut-être à se consoler par la dissipation & l'inconduite , de ses chagrins habituels.

§. II.

Imprudence des parens qui marient leurs enfans sans consulter leur inclination.

Ainsi des parens inhumains forcent souvent une fille de prendre les engagemens les plus contraires à son goût : elle est conduite en victime aux autels , & forcée d'y jurer un amour inviolable à un homme pour qui elle ne sent rien , qu'elle n'a jamais vu , ou même qu'elle déteste : elle est remise au pouvoir d'un maître qui , content de jouir de sa dot , la contrarie , la néglige , se rend odieux par ses mauvaises manieres & son peu d'égard , &

qui très-souvent, par son exemple & ses duretés, la réduit au désespoir. L'hymen ne lui offre aucunes douceurs ; il ne lui présente que des chaînes indestructibles, & que celle qui les porte arrose continuellement de ses larmes ; heureuse mille fois, si, aux dépens de sa vertu, elle ne cherche pas à en alléger le poids ! Parens barbares ! n'est-ce donc pas vous qui, lâchement guidés par un intérêt sordide, forcez au crime ou réduisez pour la vie au désespoir des filles à qui vous deviez le bonheur ? Vous ne consultez, dans vos alliances, que votre folle vanité ou votre avarice honteuse ; ne consulerez-vous donc jamais le bien-être de vos enfans ?

§. III.

L'adultere est souvent le fruit de l'éducation frivole qu'on donne aux femmes.

Quel jugement devons-nous porter des maximes extravagantes établies dans ces nations corrompues où l'infidélité conjugale est traitée de bagatelle ? Son effet n'est-il pas de détruire toute estime, toute confiance, toute amitié entre des êtres destinés à vivre ensemble ? Quelle insulte plus marquée au bon sens d'une femme, que d'oser impudemment
la

la solliciter de manquer à son devoir ? L'amant qu'elle s'applaudit peut-être de voir à ses genoux, ne semble-t-il pas l'inviter à sacrifier tout d'un coup le bonheur de toute sa vie à sa vanité & à sa passion ? Est-ce donc aimer solidement une femme, que de lui dire : « Pour honorer mon » triomphe, pour flatter un moment ma » sensualité, perdez à jamais l'estime & » l'affection d'un époux duquel dépend » votre félicité journalière ; par complai- » sance pour moi, rendez-vous odieuse & » méprisable aux yeux de l'homme dont » vous avez le plus grand intérêt à con- » server l'estime ; bravez l'opinion pu- » blique, qui, toute dépravée qu'elle est, » ne manquera pas de vous noircir, & » d'insulter à votre foiblesse ; confiez à » des valets mercenaires votre intrigue » criminelle, & rendez-les vos maîtres, » en les rendant dépositaires de vos hon- » teux secrets. »

Tels sont cependant les effets de l'infidélité conjugale. Comment l'opinion a-t-elle pu se dépraver au point de traiter légèrement un crime qui suffit pour anéantir sans retour le bien-être d'une famille entière, pour briser le plus doux des liens, pour faire du mariage un joug insupportable, pour pervertir la postérité, par des

exemples propres à lui faire mépriser la décence & la vertu ? Voilà comment la source qui devoit procurer des citoyens à la patrie , est elle-même viciée , & ne lui fournit que des êtres corrompus. Cependant de pareils désordres sont autorisés , ennoblis par la conduite des riches & des grands. La corruption est telle dans quelques nations , que la tendresse conjugale y est regardée comme une chose ignoble , méprisable , *du mauvais ton* : des époux d'un rang élevé rougiroient de montrer quelque attachement les uns pour les autres ; il sembleroit qu'une femme n'est point à son mari , mais appartient à quiconque en veut faire la conquête. Que penser des pays où la perversité est si grande , qu'un mari consent souvent aux désordres de sa femme , & les regarde comme un moyen de fortune ? Quelles idées de l'honneur peut donc avoir le peuple chez qui l'infamie volontaire n'a rien qui déshonore ?

Le dérèglement des mœurs , le libertinage , ou ce qu'on appelle *galanterie* , sont des suites nécessaires de l'ignorance , de la légèreté , de la dissipation , & sur-tout de l'oïveté dans laquelle les hommes & les femmes sont trop souvent plongés. Les femmes sont destinées à s'occuper

des soins domestiques & de l'éducation de leurs enfans ; qu'elles leur inspirent donc de bonne heure les vertus qui serviront de base à leur félicité future. Au lieu de se livrer à une passion ruineuse pour le jeu , à une dissipation où leur vertu s'expose à des dangers continuels , que ne songent-elles à cultiver la finesse d'esprit qu'elles ont reçue de la nature ? Alors elles ne seront plus forcées à remplir par des minuties ou par des intrigues déshonorantes , le vuide immense que l'éducation laisse communément dans leur ame : les charmes ornés par la raison & la sagesse , n'en seront pas moins aimables , & seront plus respectables.

§. V.

Dangers qui menacent la vertu des filles du peuple , & l'ennui que se ménagent pour leur vieillesse celles d'un rang élevé , faite d'une éducation cultivée.

Dans des nations corrompues , & surtout dans les grandes villes , qui sont communément des sentines infectées par le vice ; à combien de dangers la dépravation des mœurs & le défaut d'une éducation solide n'exposent-ils pas la fille de l'homme du peuple ? Pour peu que la

nature lui ait donné d'appas , elle semble destinée à être sacrifiée au vice opulent , & à devenir la victime de la prostitution. L'indigence , la paresse , la vanité , l'exemple , tous les discours qu'elle entend , l'invitent à chercher dans la débauche une subsistance plus commode que celle que lui procureroit le travail de ses mains. Dépourvue de principes & des sentimens de décence & d'honneur , elle se trouve sans défense au milieu d'une foule de séducteurs conjurés à sa perte : au lieu de rencontrer dans ses parens des appuis contre la séduction , ceux-ci , ô crime ! ô horreur ! quelquefois , pour se tirer de la misère , consentiront eux-mêmes à la livrer à quelque libertin riche & puissant , qui ; après lui avoir ouvert la carrière déshonorante du vice , l'abandonne à la honte & à l'espece de nécessité de persister dans le dérèglement. A quel point la débauche ne doit-elle pas dépraver l'opinion & endurcir les cœurs de tant de gens que l'on voit faire trophée des victoires infames qu'ils remportent sur l'innocence séduite , rendue malheureuse & méprisable pour toujours ! Que penser des lois qui laissent sans châtement des séducteurs aussi cruels que les assassins les plus déterminés ? Est-il un crime plus

propre à exciter des remords, que celui qui plonge de gaieté de cœur l'innocence dans l'opprobre & dans l'infortune ? Est-il enfin un préjugé plus absurde & plus cruel que celui qui condamne à une infamie perpétuelle tant de foibles créatures qu'on a trompées, tandis que les auteurs de leurs fautes osent se vanter ouvertement de leurs triomphes odieux ?

Les femmes de tout état se trouvent un jour cruellement punies de n'avoir point, dans le jeune âge, jeté les fondemens de leur bien-être futur ; les plus adorées dans leur printems, font communément les plus à plaindre dans leur automne & leur vieillesse. Inutiles alors à la société, livrées à elles-mêmes, sevrées des flatte-ries & des hommages auxquelles leur vanité s'étoit accoutumée, elles tombent pour l'ordinaire dans une sombre mélancolie ; une dévotion chagrine autant que forcée, & qui n'est le fruit que de leur désespoir, est souvent l'unique ressource qui leur reste pour jouer quelque rôle dans le monde ; l'humeur noire vient remplacer en elles la dissipation, la gaieté, la frivolité & les plaisirs ; à charge à elles-mêmes & à la société, elles abandonnent à Dieu des momens d'oisiveté dont

elles ne peuvent pas disposer d'une autre façon (a).

§. VI.

*Funestes effets des spectacles sur l'esprit,
des personnes du sexe.*

Autre défaut essentiel de l'éducation des jeunes personnes, la coutume de les conduire au théâtre. Quels funestes effets ne doivent pas produire ces spectacles dans lesquels tout conspire à nourrir ou à faire éclore chez elles des passions qui souvent deviennent pour le reste de la vie une source intarissable de peines ? quels ravages ne doivent point produire dans leur imagination vive les peintures séduisantes de l'amour & des intrigues criminelles que la scène leur présente si souvent ? Faut-il être surpris de trouver tant de fragilité dans un sexe dont les drames, les lectures frivoles, les romans sont l'unique occupation, & qui dans son oisiveté est perpétuellement assailli

(a) Note de l'Editeur. Nous sommes fort éloignés de blâmer la dévotion, ni de répandre du ridicule sur les personnes pieuses ; il est seulement ici question d'une femme qui, rebutée par le monde, se couvre du masque de la piété, en nourrissant le desir le plus violent de reparoitre dans les fêtes, si on vouloit l'accueillir comme auparavant.

par la séduction ? Le bon sens n'est-il pas forcé de se joindre à la religion , pour condamner des spectacles dans lesquels tout conspire à séduire , amollir , corrompre le cœur & l'esprit ? Ces amusemens sont évidemment pour la jeunesse des écoles du vice , des lieux privilégiés destinés à irriter les passions , des écueils où l'innocence , séduite par les maximes d'une morale lubrique , réchauffée par la musique & par des danses lascives , s'expose à des naufrages continuels.

On nous dit chaque jour que le théâtre , épuré par le goût & la décence , est devenu pour les modernes une école de mœurs. Ne suffit-il pas d'ouvrir les yeux , pour se détromper de cette idée ? L'objet de la plupart des drames les plus estimés , n'est-il pas de nous peindre sans cesse des intrigues amoureuses , des vices que l'on s'efforce de rendre aimables , des désordres faits pour séduire la jeunesse inconfidérée , des fourberies capables de suggérer mille moyens de mal faire ? Le ridicule , destiné à corriger les hommes de leurs extravagances , n'est-il pas souvent jeté sur la droiture , l'innocence , la raison , la vertu même , pour lesquelles tout devrait inspirer le plus profond respect ? Enfin peut-on prétendre de bonne foi

Q iv

que ce soit pour prendre des leçons de fagresse que tant de désœuvrés vont journellement courir à des spectacles où, peu attentifs à la pièce, nous les voyons voltiger continuellement autour d'une troupe de Syrenes qui mettent tout en usage pour entraîner dans leurs pièges ceux qu'elles cherchent à séduire ? Après avoir vu la tendresse conjugale tournée en ridicule dans un grand nombre de comédies, une femme rentre-t-elle donc chez elle bien pénétrée des devoirs de son état & des sentimens qu'elle doit à son époux ? Quelles impressions peuvent faire sur le cœur novice & tendre d'une jeune fille, les exemples séducteurs que lui montrent tant de drames, à la représentation desquels ses parens eux-mêmes ont la folie de la conduire ? A combien d'écueils une ame sensible n'est-elle pas continuellement exposée par l'imprudence de ceux qui devoient la garantir du danger ?

Pour être vraiment utile aux mœurs, la Comédie ne devoit montrer le vice qu'accompagné de la honte & de l'ignominie. Qu'elle couvre de ses traits le jeu, la débauche, l'intrigue, la galanterie, la mauvaise foi, l'hypocrisie, l'amitié fautive, la perfidie ; qu'elle dirige la pointe du ridicule contre la vanité, la fatuité, la fri-

volité, les sottises épidémiques, qui font que tant d'êtres inconfidérés se rendent malheureux sans y songer; que la Tragédie, noble & fiere, au lieu de représenter ces héros amoureux, si souvent remis en scène, montre aux grands & aux cœurs tourmentés par la passion de s'élever, les effets redoutables de l'injustice & de l'ambition; qu'elle leur apprenne à s'attendrir sur le malheur des hommes, & à les secourir efficacement; alors la raison, l'humanité & la patrie devront des trophées & des actions de grâces au théâtre dont toutes les vues seront tournées du côté de l'utilité publique & particulière.

Plusieurs auteurs illustres & chers aux nations ont sans doute connu le vrai but de l'art dramatique; leurs talens mériteront à jamais la reconnaissance & les applaudissemens des peuples: mais beaucoup d'autres, plus empressés de recueillir des suffrages passagers, ont lâchement flatté les vices régnans, ont voulu se conformer au mauvais goût d'un siècle frivole & corrompu, n'ont cherché qu'à nourrir la vanité des femmes; en remettant perpétuellement sous leurs yeux les effets du pouvoir que leurs charmes exercent sur les cœurs; par là,

Q v

370 LIVRE TROISIEME.
vailler à la réforme des mœurs, ces auteurs pour la plupart n'ont fait qu'attiser des passions nuisibles & alimenter des folies dangereuses, également contraires au vrai bonheur des femmes & à celui de la société, dans laquelle tout devrait les inviter à jouer un rôle qui, sans les rendre moins aimables, les rendra bien plus respectables & plus fortunées (a).

§. VII.

Exhortation touchante à la vertu, adressée aux femmes.

Sexe enchanteur ! que la nature a formé pour exercer l'empire le plus doux, connoissez enfin le prix de la raison, connoissez la puissance de la vertu ; prêtez leur votre voix séduisante, afin qu'elles persuadent & qu'elles attirent les mortels ; respectez-vous vous-même, afin de leur imprimer le respect qui vous est dû ; laissez-là ces parures & ces frivolités qu'une éducation trompeuse vous a fait regarder comme des objets importants ; cultivez, ô femmes aimables ! cultivez cet esprit fin

(a) Note de l'Editeur. On trouvera ailleurs des articles plus étendus sur l'Education & sur les Spectacles. Les réflexions qu'on vient de lire, ont un rapport immédiat au chapitre des Femmes, & c'est ce qui nous engage à le placer ici.

& cette imagination vive que la nature vous a donnés ; que votre ame sensible s'échauffe pour des vertus nécessaires à votre félicité durable ; rendez-vous estimables par votre sagesse & vos mœurs , autant que vous nous attirez par vos charmes ; que vos regards confondent l'impudence & la fatuité , que vos mépris punissent la présomption , l'ignorance & le vice , que votre accueil distingue & récompense le mérite modeste & la probité ; contribuez par votre exemple à la réforme de ces êtres futiles & déshonorés qui infestent la société , rendez-les à la patrie , ramenez-les à la vertu : c'est alors que vous régnerez bien plus sûrement , que par de vains ornemens , des galanteries , des intrigues , qui vous rendroient méprisables aux yeux même de ceux qui se disent vos esclaves : c'est alors que vous cesserez d'être les dupes & les victimes de ces perfides qui ne se mettent à vos genoux que pour vous donner des fers , pour immoler votre bonheur & votre réputation à leur vanité , qu'ils osent vous offrir pour un amour véritable ; vous n'écoutez plus ces vils séducteurs , qui ne veulent trop souvent acquérir que le droit de vous tyranniser & de vous avilir : honorées & chéries , vous jouirez

Q vj

dans la société d'une considération bien plus flatteuse que celle que vous procureroient les conquêtes de tant d'hommes légers, sur la constance desquels tout vous défend de compter ; enfin vous posséderez au dedans de vous-même un bonheur inaltérable, que la seule vertu procure, & que ni les plaisirs bruyans, ni la dissipation, ni le faste, ni le vice, ne peuvent jamais remplacer.

CHAPITRE X.

Devoirs des Peres & Meres.

§. I.

Inconvéniens qui résultent de la négligence d'une mere qui ne daigne pas nourrir son enfant, ou de celle qui l'éleve dans la mollesse.

* **L**E devoir des femmes de nourrir leurs enfans n'est pas douteux ; mais on dispute si, dans le mépris qu'elles en font, il est égal pour leurs enfans d'être nourris de leur lait ou d'un autre ? Je tiens cette question, dont les médecins sont les juges, pour décidée au sou-

* J. J. Rousseau.

hait des femmes ; & pour moi , je penserois bien aussi qu'il vaut mieux que l'enfant suce le lait d'une nourrice en santé , que d'une mere gâtée , s'il avoit quelque nouveau mal à craindre du même sang dont il est formé : Mais la question doit-elle s'envisager seulement par le côté physique ? & l'enfant a-t-il moins besoin des soins d'une mere que de sa mamelle ? D'autres femmes , des bêtes mêmes pourront lui donner le lait qu'elle lui refuse : la sollicitude maternelle ne se supplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'un autre au lieu du sien , est une mauvaise mere , comment sera-t-elle une bonne nourrice ? Elle pourra le devenir , mais lentement ; il faudra que l'habitude change la nature ; & l'enfant mal soigné aura le tems de périr cent fois , avant que sa nourrice ait pour lui une tendresse de mere.

De cet usage même résulte un inconvénient qui seul devoit ôter à toute femme sensible le courage de faire nourrir son enfant par un autre : c'est celui de partager le droit de mere ou plutôt de l'aliéner , de voir son enfant aimer une autre femme autant & plus qu'elle , de sentir que la tendresse qu'il conserve pour sa propre mere est une grace , & que celle qu'il a pour sa mere adoptive est

un devoir : car où j'ai trouvé les soins d'une mere , ne dois-je pas l'attachement d'un fils ?

La maniere dont on remédie à cet inconvenient , c'est d'inspirer aux enfans du mépris pour leur nourrice , en les traitant en véritables servantes. Quand leur service est achevé , on retire l'enfant , on l'on congédie la nourrice ; à force de la mal recevoir , on la rebute de venir voir son nourriçon : au bout de quelques années , il ne la voit plus , il ne la connoît plus. La mere qui croit se substituer à elle , & réparer sa négligence par la cruauté , se trompe : au lieu de faire un tendre fils d'un nourriçon dénaturé , elle l'exerce à l'ingratitude ; elle lui apprend à mépriser un jour celle qui lui donna la vie , comme celle qui l'a nourri de son lait. Point de mere , point d'enfans ; entr'eux les devoirs sont réciproques , & s'ils sont mal remplis d'un côté , ils seront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer sa mere avant de sçavoir qu'il le doit. Si la voix du sang n'est fortifiée par l'habitude & les soins , elle s'éteint dans les premières années , & le cœur meurt , pour ainsi dire , avant que de naître ; nous voilà dès le premier pas hors de la nature.

On en sort encore par une autre route

opposée , lorsqu'au lieu de négliger les soins de mere , une femme les porte à l'excès ; lorsqu'elle fait de son enfant son idole , qu'elle augmente & nourrit sa foiblesse pour l'empêcher de la sentir , & qu'espérant le soustraire aux lois de la nature , elle écarte de lui des atteintes pénibles , sans songer combien , pour quelques incommodités dont elle le préserve un moment , elle accumule au loin d'accidens & de périls sur sa tête , & combien c'est une précaution barbare de prolonger la foiblesse de l'enfance sous les fatigues des hommes faits. Thétis , pour rendre son fils invulnérable , le plongea , dit la fable , dans l'eau du Styx : cette allégorie est belle & claire. Les meres cruelles dont je parle font autrement ; à force de plonger leurs enfans dans la mollesse , elles les préparent à la souffrance , elles ouvrent leurs pores aux maux de toute espee , dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands.

§. II.

Avantages qui résulteroient dans l'ordre moral , si les meres remplissoient exactement leurs obligations.

Du devoir des meres de nourrir leurs enfans , dépend tout l'ordre moral. Voyez

lez-vous rendre chacun à ses premiers devoirs ? commencez par les meres , vous serez étonné des changemens que vous produirez. Tout vient successivement de cette premiere dépravation , tout l'ordre moral s'altère , le naturel s'éteint dans tous les cœurs , l'intérieur des maisons prend un air moins vivant ; le spectacle touchant d'une famille naissante n'attache plus les maris , n'impose plus d'égards aux étrangers ; on respecte moins la mere dont on ne voit point les enfans , il n'y a point de résidence dans les familles ; l'habitude ne renforce plus les liens du sang ; il n'y a plus ni peres , ni meres , ni enfans , ni freres , ni sœurs ; tous se connoissent à peine , comment s'aimeroient-ils ? Chacun ne songe plus qu'à soi : quand la maison n'est plus qu'une triste solitude , il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais , que les meres daignent nourrir leurs enfans , les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentimens de la nature se réveiller dans tous les cœurs ; l'état va se repeupler , ce premier point , ce point seul va tout réunir : l'attrait de la vie domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs. Le tracas des enfans , qu'on croit importun , devient agréable ;

il rend le pere & la mere plus nécessaires, plus chers l'un à l'autre, il raffermé entr'eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante & animée, les soins domestiques font la plus chere occupation de la femme & le plus doux amusement du mari. Ainsi, de ce seul abus corrigé, résulteroit bientôt une réforme générale, bientôt la nature auroit repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent meres, bientôt les hommes redeviendront peres & maris.

§. III.

Devoirs des peres.

Comme la véritable nourrice est la mere, le véritable précepteur est le pere; qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions ainsi que dans leur systéme, que des mains de l'un l'enfant passe dans celles de l'autre; il fera mieux élevé par un pere judicieux & borné, que par le plus habile maître du monde, car le zele suppléera mieux au talent que le talent au zele. Un pere, quand il engendre & nourrit des enfans, ne fait en cela que le tiers de sa tâche; il doit des hommes à son espece, il doit à la société des hommes sociables, il doit des citoyens

à l'Etat. Celui qui ne peut remplir les devoirs de pere, n'a point le droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain qui le dispense de nourrir ses enfans, & de les élever lui-même. Lecteur, vous pouvez m'en croire; je prédis à quiconque a des entrailles, & néglige de si saints devoirs, qu'il versera long-têms sur sa faute des larmes ameres, & n'en sera jamais consolé.

Mais que fait cet homme riche, ce pere de famille si affairé, & forcé, selon lui, de laisser ses enfans à l'abandon? Il paye un autre homme pour remplir ses soins qui lui sont à charge. Ame vénale! crois-tu donner à ton fils un autre pere avec de l'argent? Ne t'y trompe point, ce n'est pas même un maître que tu lui donnes, c'est un valet, il en formera bientôt un second. Un pere qui sentiroit tout le prix d'un bon gouverneur, prendroit le parti de s'en passer; car il mettroit plus de peine à l'acquérir qu'à le devenir lui-même. Veut-il donc se faire un ami? qu'il élève son fils pour l'être; le voilà dispensé de chercher ailleurs, & la nature a déjà fait la moitié de l'ouvrage.



CHAPITRE XI.

L'ÉDUCATION.

§. I. *But d'une bonne éducation , & vices de l'éducation ordinaire.*

* L'Éducation se propose de former le corps , le cœur & l'esprit. Les parens doivent donner au corps de la force ; aux organes , de la consistance ; au cœur , de la sensibilité ; à l'esprit , des connoissances : c'est de l'accord de ces choses que résulte une bonne éducation. Des enfans élevés par des parens vicieux , n'ont communément que des vices , & n'ont le plus souvent , dans des corps foibles ; que des ames insensibles & des esprits sans culture. L'éducation devoit apprendre aux grands à se distinguer par leur mérite & leurs vertus ; aux riches , à faire un bon usage de leurs richesses ; aux pauvres , à subsister par une honnête industrie.

C'est visiblement dans la mauvaise éducation que des parens corrompus donnent à leurs enfans , que nous devons cher-

* Système social.

cher la vraie source des désordres que nous voyons si souvent régner dans la société. Des parens orgueilleux, opulens, dissipés, n'ont ni la capacité, ni la volonté d'élever eux-mêmes leurs enfans, ou du moins de veiller sur les instituteurs qu'ils leur donnent : ils les livrent sans examen à des hommes mercenaires, qu'ils auront peut-être encore la précaution d'avilir, ou bien à des domestiques, qui, de bonne heure, leur communiqueront les vices de leur état, ou qui se prêteront à toutes leurs fantaisies. Le premier pas vers la réforme des mœurs, ne feroit-il pas d'ôter à des parens négligens & déraisonnables le droit d'élever leurs enfans, dont ils ne peuvent faire que des membres incommodes pour la société, & désagréables pour ceux même qui leur ont donné le jour ?

§. II.

Réflexions sur l'éducation de Sparte.

Si Lycurgue s'est trompé, ou n'a pas consulté les regles de la saine morale dans la formation de ses lois, on ne peut disconvenir qu'il n'ait au moins très-bien senti le pouvoir d'une éducation publique. A Sparte, elle étoit sous l'inspection

immédiate du gouvernement, elle étoit uniforme, & fixée par la loi; elle tenoit à inspirer & à cultiver les sentimens d'enthousiasme & de bravoure, que l'on jugeoit nécessaires au soutien de l'Etat. Si ce législateur farouche, à l'aide de cette éducation, a pu former des guerriers terribles qui méprisoient la douleur & la mort, pourquoi des législateurs plus humains & plus sages ne formeroient-ils pas de même des citoyens vertueux & raisonnables? Si l'éducation à Sparte a pu inspirer aux femmes mêmes une grandeur d'ame & une force qui nous étonnent, pourquoi ne pourroit-on pas espérer de leur inspirer par la même voie des sentimens nobles & généreux, propres à les rendre plus utiles à la patrie, plus chères à leurs époux & plus respectables à leurs enfans?

§. III.

Source & conséquences d'une mauvaise éducation.

Toutes ces réflexions fondées sur l'expérience nous montrent qu'il ne peut y avoir d'éducation dans des nations dont les mœurs sont corrompues. Des parens vains, prodigues, légers, qui se livrent au désordre, ne songent guere à leurs

enfans, ou bien ne leur inspirent que les goûts dépravés qu'ils ont eux-mêmes : ces enfans ne sont pour eux que des fardeaux incommodes, ils ne voient en eux que des obstacles à leurs amusemens ; les soins qu'ils leur donneroient, les dépenses qu'ils feroient pour eux, seroient pris sur leurs propres plaisirs. C'est ainsi que le luxe & le vice empêchent qu'ils ne trouvent dans leurs enfans les sentimens qu'ils ont le plus grand intérêt de faire naître dans leurs ames.

Comment des enfans négligés, abandonnés, pour ainsi dire orphelins, connoitroient-ils les rapports & les devoirs subsistans entr'eux & des parens qui les délaissent ? Ils n'auront pour eux qu'une parfaite indifférence ; leur autorité ne leur paroîtra qu'une véritable tyrannie ; ils haïront secrettement, ou résisteront ouvertement à un pouvoir qui s'arroe le droit de gêner leurs penchans déréglés, ils les regarderont comme des obstacles aux plaisirs dont ils voudroient jouir à leur exemple ; ils attendront avec impatience la mort de ces parens, qu'ils ne voient que comme des gardiens incommodes des biens qu'ils ont appris d'eux à desirer comme le bonheur suprême. Est-il donc surprenant de voir des parens

& des enfans vivre ensemble comme des étrangers ? Les familles ne rassemblent souvent que des ennemis secrets , dévorés par un intérêt fardide , ou par la passion du plaisir. Les liens du sang sont forcés de disparaître dans des nations où la richesse , la dissipation & le vice sont les uniques objets auxquels le bonheur est attaché. Personne ne réfléchit & n'est à portée de sentir que la félicité domestique & permanente consiste dans l'estime & l'affection réciproque , dans une bienfaisance mutuelle , dans l'union des esprits & des cœurs , que la vertu seule peut faire naître , fortifier & conserver.

§. IV.

Plan d'une bonne éducation , exhortation aux peres à l'embrasser.

Parents injustes , qu'avez-vous fait pour ces enfans dont vous exigez la tendresse , la reconnoissance , la soumission & les secours ? Pour vous livrer vous-mêmes , soit à des amusemens frivoles , soit à des passions funestes , vous dissipez les biens que vous devez leur transmettre , vous les bannissez de votre cœur , & vous voulez qu'ils vous aiment ! vous en faites les jouets de vos caprices déraisonnables

& de votre humeur chagrine : au lieu de les attirer , vous les rebutez , vous ne les traitez qu'en esclaves : au lieu de leur former le cœur par des exemples vertueux , au lieu de leur inspirer le goût des connoissances utiles , qui pourroient les garantir un jour du vice & de l'ennui , vous les avez souvent rendus témoins de vos défordres ; vos discours leur ont appris à connoître le mal , vous leur avez rempli l'esprit de vanités & de folies , vous les avez nourris dans une igrance profonde , vous ne leur avez jamais parlé de la vertu. Portez donc pendant l'hiver de vos ans la peine de votre négligence criminelle & de votre déraison. Avez-vous pu ignorer que la piété filiale ne peut être que le fruit & la récompense de la tendresse paternelle , que l'amour produit l'amour , que la bienfaisance est l'unique base solide de toute autorité ; enfin ne sentez-vous pas que nul homme sur la terre ne peut chérir ou respecter des êtres dans lesquels il ne trouve ni bonté , ni vertu ? Les hommes ne concevront-ils jamais que pour recueillir il faut avoir cultivé & semé ? Les parens qui voudront un jour trouver dans leurs enfans des sujets soumis , des amis sinceres , des consolateurs & des soutiens de leur vieillesse , les approcheront

procheront de leur sein, les y réchaufferont, leur feront goûter les charmes d'une tendresse propre à leur rendre plus légères les chaînes de l'autorité. Qu'ils leur apprennent à être justes à leur égard; que l'empire paternel, adouci par l'amour, ne soit jamais guidé par le caprice & la tyrannie, qu'il ne s'oppose point aux jeux, aux plaisirs innocens; que l'on plante, que l'on arrose, que l'on exerce de bonne heure la sensibilité, la pitié, l'humanité, la gratitude dans des ames faites pour sentir; qu'indulgent pour la foiblesse, on ne punisse avec rigueur que les fautes qui sembleroient annoncer un caractère vicieux, ou des inclinations criminelles; qu'on ne montre aux enfans que des modèles à suivre; que les discours qu'ils entendent soient pour eux des instructions indirectes; que les compagnies dans lesquelles on les admet, ne détruisent point dans leurs esprits les impressions honnêtes que l'on y aura faites; qu'on les accoutume peu à peu à penser, à s'occuper, à faire cas de la science, à craindre l'oisiveté; qu'on leur inspire des goûts utiles, capables de remplir le vuide de la vie, & de leur fournir des ressources assurées contre l'ennui; que l'exercice donne au corps de la force &

de la vigueur ; que l'éducation échauffe le cœur, & développe l'activité de l'esprit. Par-là , des parens attentifs & vertueux feront un jour amplement payés des soins qu'ils auront donnés à leurs enfans ; ils jouiront des qualités qu'ils auront semées en eux : ces enfans, devenus raisonnables, sçauront jouir des avantages de la fortune , s'ils en ont ; à son défaut, ils trouveront un héritage suffisant dans les talens & les vertus qu'ils auront reçus de leurs peres.

§. V.

Exemple frappant de patience & de modération d'un gouverneur chargé d'un enfant capricieux & gâté.

* Pour se disculper des vices d'une éducation négligée , un gouverneur prétexte les caprices de l'enfant ; il a tort : le caprice des enfans n'est jamais l'ouvrage de la nature , mais d'une mauvaise discipline : c'est qu'ils ont obéi ou commandé ; & j'ai dit cent fois qu'il ne falloit ni l'un ni l'autre. Votre élève n'aura donc des caprices que ceux que vous lui aurez donnés ; il est juste que vous por-

* Emile.

riez la peine de vos fautes. Mais, direz-vous, comment y remédier ? Cela se peut encore, avec une meilleure conduite & beaucoup de patience.

Je m'étois chargé, durant quelques semaines, d'un enfant accoutumé, non-seulement à faire ses volontés, mais encore à les faire faire à tout le monde, par conséquent plein de fantaisies. Dès le premier jour, pour mettre à l'essai ma complaisance, il voulut se lever à minuit : au plus fort de mon sommeil, il saute à bas de son lit, prend sa robe-de-chambre, & m'appelle. Je me leve, j'allume la chandelle : il n'en vouloit pas davantage : au bout d'un quart d'heure, le sommeil le gagne, & il se recouche content de son épreuve. Deux jours après, il la réitere avec le même succès, & de ma part sans le moindre signe d'impatience. Comme il m'embrassoit en se recouchant, je lui dis très-posément : mon petit ami, cela va fort bien, mais n'y revenez plus. Ce mot excita sa curiosité ; & dès le lendemain, voulant voir un peu comment j'oserois lui défobéir, il ne manqua pas de se relever à la même heure, & de m'appeler. Je lui demandai ce qu'il vouloit ? il me dit qu'il ne pouvoit dormir : *tant pis*, repris-je ; & je me tins *coi*. Il me

pria d'allumer la chandelle: *pour quoi faire?* & je me tins *coi*. Ce ton laconique commençoit à l'embarrasser. Il s'en fut à tâtons chercher le fusil, qu'il fit semblant de battre; & je ne pouvois m'empêcher de rire en l'entendant se donner des coups sur les doigts. Enfin, bien convaincu qu'il n'en viendrait pas à bout, il m'apporta le briquet à mon lit: je lui dis que je n'en avois que faire, & me tournai de l'autre côté. Alors il se mit à courir étourdiment par la chambre, criant, chantant, faisant beaucoup de bruit, se donnant à la table & aux chaises des coups qu'il avoit grand soin de modérer, & dont il ne laissoit pas de crier bien fort, espérant me causer de l'inquiétude. Tout cela ne prenoit point; & je vis que, comptant sur de belles exhortations ou sur de la colere, il ne s'étoit nullement arrangé pour ce sang-froid.

Cependant, résolu de vaincre ma patience à force d'opiniâtreté, il continua son tintamare avec un tel succès, qu'à la fin je m'échauffai; & , pressentant que j'allois tout gâter par un emportement hors de propos, je pris mon parti d'une autre maniere. Je me levai sans rien dire; j'allai au fusil que je ne trouvai point: je le lui demande; il me le donne, petillant

de joie d'avoir triomphé de moi. Je bats le fusil, j'allume la chandelle; je prends par la main mon petit bon-homme, je le mene tranquillement dans un cabinet voisin, dont les volets étoient bien fermés, & où il n'y avoit rien à casser: je l'y laisse sans lumière; puis, fermant sur lui la porte à la clef, je retourne me coucher, sans lui avoir dit un seul mot. Il ne faut pas demander si d'abord il y eut du vacarme; je m'y étois attendu, je ne m'en émus point. Enfin le bruit s'apaise: j'écoute; je l'entends s'arranger, je me tranquillise. Le lendemain, j'entre au jour dans le cabinet; je trouve mon petit mutin couché sur un lit de repos, & dormant d'un profond sommeil, dont après tant de fatigues il devoit avoir grand besoin.

L'affaire ne finit pas là, la mere apprit que l'enfant avoit passé les deux tiers de la nuit hors de son lit. Aussitôt tout fut perdu; c'étoit un enfant autant que mort. Voilà l'occasion bonne pour se venger; il fit le malade, sans prévoir qu'il n'y gagneroit rien. Le médecin fut appelé: malheureusement pour la mere, ce médecin étoit un plaissant, qui, pour s'amuser de ses frayeurs, s'appliquoit à

les augmenter. Cependant il me dit à Foreille : laissez-moi faire ; je vous promets que l'enfant sera guéri pour quelques tems de la fantaisie d'être malade. En effet, la diete & la chambre furent prescrites, & il fut recommandé à l'apothicaire. Je soupirois de voir cette pauvre mere ainsi la dupe de tout ce qui l'envirounoit, excepté moi seul qu'elle prit en haine, précisément parce que je ne la trompois pas.

Après des reproches assez durs, elle me dit que son fils étoit délicat, qu'il étoit l'unique héritier de sa famille, qu'il falloit le conserver, à quelque prix que ce fût, & qu'elle ne vouloit pas qu'il fût contrarié. En cela, j'étois bien d'accord avec elle ; mais elle entendoit, par le contrarier, ne lui pas obéir en tout. Je vis qu'il falloit prendre avec la mere, le même ton qu'avec l'enfant : madame, lui dis-je assez froidement, je ne sçais point comment on élève un héritier, & qui plus est je ne veux point l'apprendre ; vous pouvez vous arranger là-dessus. On avoit besoin de moi pour quelques tems encore : le pere appaisa tout ; la mere écrivit au précepteur de hâter son retour ; & l'enfant, voyant qu'il ne gagnoit rien

à troubler mon sommeil, ni à être malade, prit enfin le parti de dormir lui-même, & de se bien porter.

On ne sçauroit imaginer à combien de pareils caprices le petit tyran avoit affermi son malheureux gouverneur; car l'éducation se faisoit sous les yeux de la mere, qui ne souffroit pas que l'héritier fût désobéi en rien. A quelque heure qu'il voulût sortir, il falloit être prêt pour le mener, ou plutôt pour le suivre; & il avoit toujours grand soin de choisir le moment où il voyoit son gouverneur le plus occupé. Il voulut user sur moi du même empire, & se venger, le jour, du repos qu'il étoit forcé de me laisser la nuit. Je me prêtai de bon cœur à tout, & je commençai par bien constater à ses propres yeux le plaisir que j'avois à lui complaire. Après cela, quand il fut question de le guérir de sa fantaisie, je m'y pris autrement.

Il fallut d'abord le mettre dans son tort, & cela ne fut pas difficile. Sçachant que les enfans ne songent jamais qu'au présent, je pris sur lui le facile avantage de la prévoyance: j'eus soin de lui procurer au logis un amusement que je sçavois être extrêmement de son goût; &

goué, j'allai lui proposer un tour de promenade. Il me renvoya bien loin : j'insistai, il ne m'écouta point ; il fallut me rendre, & il nota précieusement en lui-même ce signe d'affujettissement.

Le lendemain, ce fut mon tour. Il s'ennuya ; j'y avois pourvu : moi, au contraire, je paroissais profondément occupé. Il n'en falloit pas tant pour le déterminer ; il ne manqua pas de venir m'arracher à mon travail, pour le mener promener au plus vite. Je refusai ; il s'obstina : non, lui dis-je, en faisant votre volonté, vous m'avez appris à faire la mienne ; je ne veux pas sortir. Hé bien ! reprit-il vivement, je sortirai tout seul. Comme vous voudrez ; & je reprends mon travail.

Il s'habille, un peu inquiet de voir que je le laissois faire, & que je ne l'imitois pas. Prêt à sortir, il vient me saluer ; je le salue : il tâche de m'alarmer par le récit des courses qu'il va faire ; à l'entendre, on eût cru qu'il alloit au bout du monde : sans m'émouvoir, je lui souhaite un bon voyage. Son embarras redouble ; cependant il fait une bonne contenance ; & , prêt à sortir, il dit à son laquais de le suivre. Le laquais, déjà prévenu, répond qu'il n'a pas le tems ; & qu'occupé par

mes ordres, il doit m'obéir plutôt qu'à lui. Pour le coup, l'enfant n'y est plus. Comment concevoir qu'on le laisse sortir seul, lui qui se croit l'être important à tous les autres, & pense que le ciel & la terre sont intéressés à sa conservation? Cependant il commence à sentir sa faiblesse; il comprend qu'il va se trouver seul au milieu de gens qui ne le connoissent pas, il voit d'avance les risques qu'il va courir: l'obstination seule le soutient encore; il descend l'escalier fort lentement, & interdit: il entre enfin dans la rue, se consolant un peu du mal qui peut lui arriver, par l'espoir qu'on m'en rendra responsable.

C'étoit-là que je l'attendois: tout étoit préparé d'avance; &, comme il s'agissoit d'une espece de scene publique, je m'étois muni du consentement du pere. A peine avoit-il fait quelques pas, qu'il entendit à droite & à gauche différens propos sur son compte. Voisin, le joli monsieur! où va-t-il ainsi tout seul? il va se perdre; je veux le prier d'entrer chez nous. Voisine, gardez-vous-en bien; ne voyez-vous pas que c'est un petit libertin qu'on a chassé de la maison de son pere, parce qu'il ne vouloit rien valoir? il ne faut pas retirer les libertins; laissez-le aller

R v

où il voudra. Hé bien donc ! que Dieu le conduise ; je serois fâché qu'il lui arrivât malheur. Un peu plus loin , il rencontre des polissons à peu près de son âge , qui l'agacent & se moquent de lui : plus il avance , plus il trouve d'embarras. Seul & sans protection , il se voit le jouet de tout le monde ; & il éprouve avec beaucoup de surprise , que son nœud d'épaule & son parement d'or ne le font pas plus respecter.

Cependant un de mes amis qu'il ne connoissoit point , & que j'avois chargé de veiller sur lui , le suivoit pas à pas sans qu'il y prît garde , & l'accosta quand il en fut tems. Ce rôle , qui ressembloit à celui de *Sbrigani* dans Pourceaugnac , demandoit un homme d'esprit , & fut parfaitement rempli. Sans rendre l'enfant timide & craintif , en le frappant d'un trop grand effroi , il lui fit si bien sentir l'imprudence de son équipée , qu'au bout d'une demi-heure il me le ramena souple , confus , & n'osant lever les yeux.

Pour achever le désastre de son expédition , précisément au moment où il rentroit , son pere descendoit pour sortir , & le rencontra sur l'escalier. Il fallut dire d'où il venoit , & pourquoi je n'étois pas avec lui. Le pauvre enfant eût voulu être

cent pieds sous terre. Sans s'amuser à lui faire une longue réprimande, le pere lui dit plus séchement que je ne m'y serois attendu : quand vous voudrez sortir seul, vous en êtes le maître ; mais, comme je ne veux point de bandit dans ma maison, quand cela vous arrivera, ayez soin de n'y plus rentrer.

Pour moi, je le reçus sans reproches & sans railleries, mais avec un peu de gravité ; &, de peur qu'il ne soupçonnât que tout ce qui s'étoit passé n'étoit qu'un jeu, je ne voulus point le mener promener le même jour. Le lendemain, je vis avec plaisir qu'il passoit avec moi d'un air de triomphe devant les mêmes gens qui s'étoient moqués de lui, la veille, pour l'avoir rencontré tout seul. On conceit bien qu'il ne me menaça plus de sortir sans moi.

C'est par ces moyens & d'autres semblables, que, durant le peu de tems que je fus avec lui, je vins à bout de lui faire faire tout ce que je voulois, sans lui rien prescrire, sans lui rien défendre, sans sermons, sans exhortations, sans l'ennuyer de leçons inutiles. Aussi, tant que je parlois, il étoit content ; mais mon silence le tenoit en crainte ; il comprenoit que quelque chose n'alloit pas bien,

R vj

CHAPITRE XII.

VERTUS SOCIALES.

§. I. *L'Indulgence.*

* **P**OUR aimer les hommes, il faut en attendre peu : pour voir leurs défauts sans aigreur, il faut s'accoutumer à les leur pardonner, sentir que l'indulgence est une justice que la foible humanité est en droit d'exiger de la sagesse. Or, rien de plus propre à nous porter à l'indulgence, à fermer nos cœurs à la haine, à les ouvrir aux principes d'une morale humaine & douce, que la connoissance profonde du cœur humain : aussi les hommes les plus éclairés ont-ils presque toujours été les plus indulgens.

Tout homme, lorsqu'il n'est pas né méchant & lorsque les passions n'offusquent pas les lumières de sa raison, sera d'autant plus indulgent, qu'il sera plus éclairé. . . . Si le grand homme est toujours le plus indulgent, s'il regarde comme

* De l'Esprit.

un bienfait tout le mal que les hommes ne lui font pas, & comme un don tout ce que leur iniquité lui laisse; s'il verse enfin sur les défauts d'autrui le baume adoucissant de la pitié, & s'il est lent à les appercevoir, c'est que la hauteur de son esprit ne lui permet pas de s'arrêter sur les vices & les ridicules d'un particulier, mais sur ceux des hommes en général : s'il en considère les défauts, ce n'est point de l'œil malin & toujours injuste de l'envie; mais de cet œil serein avec lequel s'examineroient deux hommes qui, curieux de connoître le cœur & l'esprit humain, se regarderoient réciproquement comme deux sujets d'instruction, & deux cours vivans d'expérience morale. . . . Un autre motif de l'indulgence de l'homme de mérite, tient à la connoissance qu'il a de l'esprit humain. Il en a tant de fois éprouvé la foiblesse; au milieu des applaudissemens d'un Aréopage, il a tant de fois été tenté, comme Phocion, de se retourner vers son ami, pour lui demander s'il n'a pas dit une grande sottise, que, toujours en garde contre sa vanité, il excuse volontiers dans les autres, des erreurs dans lesquelles il est quelquefois tombé lui-même.

L'homme d'esprit sçait que les hommes

sont ce qu'ils doivent être ; que toute haine contre eux est injuste ; qu'un sot porte des sottises, comme le sauvageon des fruits amers ; que l'insulter, c'est reprocher au chêne de porter le gland plutôt que l'olive ; que si l'homme médiocre est stupide à ses yeux, il est fou à ceux de l'homme médiocre ; car, si tout fou n'est pas homme d'esprit, du moins tout homme d'esprit paroîtra toujours fou aux gens bornés : l'indulgence sera donc l'effet de la lumière, lorsque les passions n'en intercepteront pas l'action.

§. II.

La complaisance & la douceur.

* N'ayez recours qu'à vous-même & à votre complaisance, pour adoucir les rigueurs de votre esclavage : vous êtes née douce ; vous sçavez vous prêter de bonne grace à la contrainte à laquelle vous n'êtes pas en état de résister. Croyez-moi, cette disposition est la plus heureuse de toutes celles qu'on peut apporter entrant dans le monde que nous habitons ; car ce monde n'est autre chose que l'assemblage d'un nombre infini d'êtres qui

* Lettre de Traïsule à Leucippe.

agissent & réagissent sans cesse les uns sur les autres, par des desirs & des forces différentes. Cet univers n'auroit pu être tel qu'il est, si ces desirs n'avoient été opposés les uns aux autres; & , comme ces desirs se combattent mutuellement, ils ne peuvent être satisfaits tous en même tems. Les uns forment des obstacles aux autres; & la victoire est toujours du côté où se trouve le plus grand degré de force.

Le plaisir est attaché à la satisfaction de ces desirs, & les douleurs à la rencontre de ces obstacles; & cette douleur est d'autant plus vive, que l'ardeur & la vivacité de ces desirs étoient plus grandes. Heureux ceux qui, par la disposition naturelle de leur tempérament, desirent la paix & la tranquillité avec plus d'ardeur que tout le reste! Il ne leur en coûte qu'un peu de complaisance, pour l'obtenir de ceux au milieu desquels ils vivent.

§. III.

La Sensibilité.

* La pitié est une vertu d'autant plus universelle & d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précède en lui l'usage de

* J. J. Rousseau

toute reflexion, & si naturelle, que les bêtes en donnent quelquefois des signes sensibles.

On voit avec plaisir l'auteur de la fable des abeilles, forcé de reconnoître l'homme comme un être compâtissant & sensible, sortir de son style froid & subtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé qui apperçoit au-dehors une bête féroce, arrachant un enfant du sein de sa mere, brisant sous sa dent meurtriere ses foibles membres, & déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Quelle affreuse agitation n'éprouve pas ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel ? quelles angoisses ne souffre-t-il pas de ne pouvoir porter aucun secours à la mere évanouie, ni à l'enfant expirant ?

Mandeville a bien senti qu'avec toute leur morale, les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison : mais il n'a pas vu que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer aux hommes. En effet, qu'est-ce que la générosité, la clémence, l'humanité, sinon la pitié appliquée aux foibles, aux coupables, ou à l'espece humaine en général ? La bien-

veillance & l'amitié même font, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante fixée sur un objet particulier : car, desirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose que desirer qu'il soit heureux ?

La pitié qu'on a du mal d'autrui ne se mesure pas sur la quantité de ce mal, mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui le souffrent : on ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il se trouve à plaindre. C'est ainsi qu'on s'endurcit sur le sort des hommes, & que les riches se consolent du mal qu'ils font aux pauvres, en les supposant assez stupides pour ne rien sentir. En général, on peut juger du prix que chacun met au bonheur de ses semblables, par le cas qu'il paroît faire d'eux. Il est naturel qu'on fasse bon marché du bonheur des gens qu'on méprise.

Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui sont plus heureux que nous, mais seulement de ceux qui sont plus à plaindre : on ne plaint jamais dans autrui, que les maux dont on ne se croit pas exempt soi-même.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

« Ayant éprouvé le malheur, je sçais secourir
 » les infortunés. »

Je ne connois rien de si beau, de si profond, de si touchant, de si vrai que ce vers là. En effet, pourquoi les riches font-ils si durs envers les pauvres ? c'est qu'ils n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la noblesse a-t-elle un si grand mépris pour le peuple ? c'est qu'un noble ne sera jamais roturier. Pourquoi les Turcs sont-ils généralement plus humains, plus hospitaliers que nous ? c'est que, dans leur gouvernement tout-à-fait arbitraire, la grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancelantes, ils ne regardent point l'abaissement & la misere comme un état étranger à eux ; chacun peut être demain ce qu'est aujourd'hui celui qu'il assiste.

Pour plaindre le mal d'autrui, sans doute il faut le connoître, mais il ne faut pas le sentir. Quand on a souffert ce qu'on craint de souffrir, on plaint ceux qui souffrent ; mais, tandis qu'on souffre, on ne plaint que soi. Or, si tous étant assujettis aux miseres de la vie, nul n'accorde aux autres que la sensibilité, dont il n'a pas actuellement besoin pour soi-même, il s'ensuit que la commisération doit être un sentiment très-doux, puisqu'elle dépose en notre faveur ; & qu'au contraire un homme dur est toujours malheureux,

puisque l'état de son cœur ne lui laisse aucune sensibilité surabondante qu'il puisse accorder aux peines d'autrui.

Quoique la pitié soit le premier sentiment relatif du cœur humain, selon l'ordre de la nature, elle n'est pas égale dans tous les hommes. Les impressions diverses par lesquelles elle est excitée, ont leurs modifications & leurs degrés, qui dépendent du caractère particulier de chaque individu & de ses habitudes. Il en est de moins générales, qui sont plus propres aux âmes vraiment sensibles : ce sont celles qu'on reçoit des peines morales, des douleurs internes, des afflictions, des langueurs, de la tristesse. Il est des gens qui ne savent être émus que par les cris & les pleurs ; les longs & sourds gémissemens d'un cœur ferré de détresse ne leur ont jamais arraché des soupirs. Jamais l'aspect d'une contenance abattue, d'un visage have & plombé, d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer, ne les fit pleurer eux-mêmes ; les maux de l'ame ne sont rien pour eux ; ils sont jugés, la leur ne sent rien ; n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurcissement, cruauté. Ils pourront être intègres & justes, jamais cléments, généreux, pitoyables : je dis qu'ils pourront être jus-

tes, si toutefois un homme peut l'être, quand il n'est pas miséricordieux.

La pitié est douce, parce qu'en se mettant à la place de celui qui souffre, on sent pourtant le plaisir de ne pas souffrir comme lui : l'envie est amère, en ce que l'aspect d'un homme heureux, loin de mettre l'envieux à sa place, lui donne le regret de n'y pas être : il semble que l'un nous exempte des maux qu'il souffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit. Pour empêcher la pitié de dégénérer en foiblesse, il faut la généraliser & l'étendre sur tout le genre humain ; alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle est d'accord avec la justice, parce que, de toutes les vertus, la justice est celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut, par raison, par amour pour nous, avoir pitié de notre espèce encore plus que de notre prochain ; & c'est une très-grande cruauté envers les hommes, que la pitié pour les méchants.



CHAPITRE XIII.

De l'estime, de la conscience & de l'honneur.

§. I. *Sources de l'estime.*

* **S'**Estimer, c'est connoître ses droits, sa valeur, sa supériorité ; c'est se féliciter des qualités utiles que l'on a, ou que l'on croit avoir ; c'est s'applaudir de posséder celles que l'on s'imagine devoir mériter la considération des êtres dont on est environné. Les uns s'estiment par leur pouvoir ; d'autres par leur naissance, leur crédit, leurs titres, leurs richesses ; d'autres par leur beauté, leurs talens, leur esprit ; mais tous ces sentimens sont fondés sur la connoissance que l'on a du prix que mettent à ces qualités les hommes que nous voyons. Placez un homme qui s'estime pour ces choses, dans une société où elles sont inconnues & l'on n'y attache aucun prix, il cessera bientôt de s'applaudir de la possession des qualités qui paroîtront inutiles. Transplantez un courtisan tout fier de sa noblesse dans une

* *Système social.*

république où l'on ne fait aucun cas de la naissance, & bientôt il cessera de se glorifier de la chose qui, dans une monarchie, lui attiroit la considération & les respects du vulgaire étonné. Mettez un sçavant, un homme de génie qui s'applaudisse de ses talens, parmi des sauvages ou des ignorans, il y paroîtra ridicule, & bientôt son mérite disparaîtra devant ses propres yeux.

§. II.

*L'homme vertueux estimable par-tout,
& pourquoi ?*

L'homme vertueux n'est déplacé nulle part : la vertu est utile en tout pays, en tout tems, chez tous les peuples ; par-tout où l'on trouve des hommes, la vertu est estimable, parce qu'il n'est personne qui n'en sente l'utilité. Ainsi, par-tout l'homme de bien a droit à l'estime des autres, & peut goûter le plaisir de s'estimer raisonnablement lui-même. Il desire l'estime des autres, pour être plus réellement estimable à ses propres yeux ; il s'applaudit de voir son jugement fortifié du suffrage des autres ; & il en travaille avec plus d'ardeur à le mériter. Oter aux hommes le plaisir de plaire à leurs

semblables , ou l'ambition de mériter leur bienveillance & leurs suffrages , c'est éteindre en eux toutes les vertus sociales ; ce n'est qu'en se rendant utile & agréable ; que l'on peut mériter l'affection des autres. Ainsi, nous dire de renoncer à cette affection , c'est nous défendre d'avoir de la vertu. Bannissez l'envie de plaire de l'union conjugale , des familles , de l'amitié , de la société journaliere , & vous en bannirez toute la douceur de la vie. Anéantissez pour les ames énergiques le desir de la réputation & de la gloire , qui ne sont autre chose que l'estime des hommes , & vous anéantirez efficacement l'enthousiasme le plus utile à la société. Dites à un grand , qu'il ne doit point rechercher l'estime & la tendresse de ses vassaux , & bientôt vous en ferez un maître dur , impitoyable , ou du moins un seigneur parfaitement indifférent sur leur bonheur. L'apathie des stoïciens n'est propre qu'à éteindre toute vertu ; & si elle régnoit sur tous les cœurs , elle étoufferoit tout desir de se distinguer aux yeux des hommes , & de mériter leur amour & leur reconnoissance.

Nous dirons donc que l'homme de bien est en droit d'estimer sa conduite , & d'ambitionner l'amour & la considéra-

tion de ceux sur qui elle influe. Tout homme qui fait sentir aux autres l'amour qu'il a pour soi-même, d'une façon qui les blesse, qui les humilie, qui les afflige, est un bienfaiteur mal-adroit; il perd les droits, même réels, qu'il pouvoit avoir sur eux. L'orgueil, la hauteur, l'arrogance font des effets de la sottise qui empêche de voir que l'on se rend désagréable aux autres, en leur faisant sentir leur infériorité. La vanité est l'estime de soi, ou l'idée de sa supériorité, fondée sur des avantages inutiles aux autres, ou que nous ne possédons point réellement. Etre vain, c'est s'estimer soi-même, ou prétendre à l'estime des autres par des qualités frivoles ou supposées; ce qui souvent procure du mépris, au lieu de la considération qu'on vouloit usurper. Mais l'estime de soi, fondée sur des vertus, sur des talens utiles, sur des bienfaits réels, est une récompense légitime que l'homme de bien se doit à soi-même.

Invitons donc les hommes à se mettre dans le cas de pouvoir s'estimer, se respecter, s'aimer eux-mêmes avec justice. Quiconque se méprise lui-même, ou ne s'embarrasse point de l'estime des autres, ne peut devenir qu'un être très-vil & souvent un méchant. C'est de cette disposition

fition qu'on voit découler la bassesse , la flatterie , la complaisance criminelle , & une foule d'actions détestables. Le mépris de soi-même est évidemment la source de presque tous les crimes des courtisans & du bas peuple. Que devient la vertu d'une femme , quand elle cesse une fois d'avoir du respect pour elle-même , ou quand elle se met au-dessus du *qu'en dira-t-on* ? Tout homme qui se méprise lui-même , ne tarde pas à se rendre méprisable aux yeux des autres.

§. III.

Qu'est-ce que la conscience ?

La bonne *conscience* n'est qu'un sentiment d'estime pour nous-mêmes , fondé sur le témoignage que nous nous rendons intérieurement d'avoir agi d'une façon propre à nous donner des droits sur l'estime des autres. Quoique naturellement prévenus en notre faveur , en consultant l'expérience & la réflexion , il nous sera toujours facile de nous juger équitablement ; il suffit pour cela de considérer les effets que notre conduite produit sur les êtres avec qui nous avons plus de rapport : nous nous mettons alors dans leur place , & nous nous jugeons nous-mêmes.

mes, comme ils pourroient nous juger. La bonne conscience est la certitude où nous sommes que nos actions méritent d'être approuvées par ceux qui les ressentent ; la mauvaise conscience est la certitude ou la crainte d'avoir mérité leur haine ou leurs mépris par notre conduite à leur égard : en un mot, ou nous sommes contents de nous-mêmes, ou nous éprouvons de la crainte, de la honte & des remords : sentimens douloureux qui nous forcent de nous haïr, & qui nous sont perpétuellement retracés par un esprit alarmé & une imagination troublée, devenue pour nous un ennemi domestique dont nous ne pouvons nous séparer. *Où fuir, dit un ancien, lorsque nous sommes mécontents de nous-mêmes ?*

§. I V.

Qu'est-ce que le véritable honneur ? Il ne consiste ni dans la vengeance d'une injure particuliere, ni dans les opinions bizarres reçues chez quelques nations civilisées.

L'honneur est le droit que nous avons ou que nous croyons avoir à l'effime des autres : il est un des plus puissans ressorts de la nature humaine ; tout homme veut être honoré, le mépris est pour lui le

supplice le plus cruel, il le dégrade à ses propres yeux, rien ne l'offense plus que l'idée de paroître inutile ou abject aux yeux de ses semblables. L'honneur comme la vertu ne peut être fondé que sur l'utilité; il n'est qu'un vain phantôme, quand il n'a d'autre appui que des préjugés, des conventions folles, les caprices de la mode. Rien n'est donc plus important & plus intéressant pour la société, que de donner aux hommes des idées vraies de l'honneur, qui varie pour ainsi dire dans chaque contrée de la terre: la vertu, l'utilité solide & permanente du genre humain, nous donnent seules des titres incontestables à l'estime publique. L'homme d'honneur ne peut être distingué de l'homme de bien, de l'homme utile, de l'homme qui procure du bonheur à ses concitoyens.

Pour le plus grand nombre des hommes, le mot *honneur* est un terme vague & souvent une pure chimere. On peut dire en général que l'honneur est un terme relatif, par lequel on désigne le cas que l'on fait de certaines actions ou qualités dans chaque société. Il est des actions qui font honneur dans quelque pays, & qui sont déshonorantes dans d'autres. Ainsi, communément l'honneur suit les

opinions, les idées vraies ou fausses des nations : celui qui résulte de la vertu, est le seul qui soit réel & qui ne dépende pas du caprice des hommes.

A l'origine des sociétés, des Sauvages perpétuellement occupés à se défendre ou à attaquer leurs voisins, ont attaché l'idée d'honneur à la valeur, parce que c'étoit la qualité qui leur paroïssoit alors la plus utile & la plus importante pour eux. Cette notion s'est évidemment perpétuée jusqu'à nous, nous la retrouvons dans les nations les plus civilisées. La profession des armes devint la plus honorable, un homme crut avoir toute espèce d'honneur quand il eut du courage. Par une suite de la même idée, tout homme d'honneur se crut obligé d'être inhumain, vindicatif, implacable, toutes les fois qu'il jugea son honneur le plus légèrement attaqué. Soutenu dans sa férocité par l'opinion publique, il se crut obligé de laver dans le sang de son semblable les moindres insultes que l'on fit à sa vanité. La raison réduite à se taire devant le préjugé, ne put lui faire sentir l'injustice & l'atrocité de punir par la mort une injure légère, que la vraie grandeur d'ame auroit dû mépriser. Ainsi, de fausses idées d'honneur font lâchement

fouler aux pieds les droits les plus saints de la justice, de l'humanité, de l'amitié, & empêchent de voir que le pardon des injures suppose plus de noblesse & de force qu'une vengeance abjecte, cruelle & barbare. N'est-il donc pas plus honorable, plus glorieux, plus louable, de conserver un citoyen, que de l'immoler à la fureur passagere de la vanité blessée ? La vengeance, ainsi que la cruauté, annonce une ame lâche & féroce ; elles déshonorent les hommes les plus élevés, elles sont indignes d'un cœur noble, humain, estimable. Celui qui rend le bien pour le mal acquiert par-là même une supériorité reconnue sur celui qui lui a fait injure, & l'offenseur est souvent puni par la honte que lui cause le procédé magnanime de celui qui lui pardonne. Quel plaisir que de goûter la satisfaction intérieure que procure la grandeur d'ame & l'idée flatteuse de l'empire que nous avons sur nous-mêmes ! Cléomene disoit qu'un bon roi devoit faire du bien à ses amis, & du mal à ses ennemis ; sur quoi Ariston s'écria : Combien ne seroit-il pas plus grand de faire du bien à ses amis, & de faire des amis même de ses ennemis ?

Il faut inspirer aux hommes le desir de l'estime publique, la passion de la vraie

gloire, les sentimens généreux de l'honneur ; mais il faut leur faire connoître en quoi cet honneur consiste, & les moyens légitimes de l'obtenir. La raison leur montrera toujours qu'il ne peut consister ni dans ce qui nuit à la société, ni dans une violation manifeste des devoirs les plus sacrés de la morale, ni dans l'oubli le plus honteux des vertus sociales. Ce n'est que par la vertu que nous pouvons prétendre à l'honneur, c'est-à-dire acquérir des droits incontestables à l'estime publique. Un homme d'honneur est un homme qui, juste & humain, possède des qualités vraiment dignes de l'estime de la société. Quels que soient les préjugés des hommes, ils sont toujours forcés d'estimer, d'honorer & d'aimer ceux en qui ils trouvent des dispositions vraiment utiles pour eux. L'intérêt véritable triomphe à la fin du préjugé.

Les opinions des hommes, quand ils ne daignent pas consulter la raison, sont si bizarres, que, lorsqu'on les considère, on a tout lieu d'en être confondu. Dans quelques nations qui passent pour être très-civilisées, un homme est déshonoré, ou forcé de rougir, lorsque sa femme lui est infidelle ; tandis que celui qui est parvenu à la rendre criminelle marche la-

tête haute, & s'applaudit de son infâme triomphe. Un homme est déshonoré lorsqu'il refuse de payer une dette contractée par amusement, les dettes du jeu se nomment *dettes d'honneur* par excellence; mais un homme peut, sans craindre le déshonneur, refuser de payer ce qu'il doit à un marchand, à un artisan, que souvent sa négligence ou sa mauvaise foi réduisent à l'indigence. C'est ainsi que, dans des nations vicieuses, des hommes corrompus parviennent à renverser toutes les idées, à pervertir l'opinion, à faire passer l'infamie même pour l'honneur: le vice n'est si commun, que parce qu'au lieu de déshonorer les hommes dans l'opinion publique, il ne sert souvent qu'à les faire considérer.

§. V.

Vrai moyen de se juger soi-même avec équité.

L'homme en société, non content de s'aimer, veut être aimé des autres, & se sent obligé d'exciter en eux les sentimens qu'il a de lui: il est content, quand il se flatte de joindre leurs suffrages à l'idée qu'il se fait de ses propres qualités. Nous ne sommes contents de nous, que quand nous croyons que les autres en

sont contents : nous parvenons souvent à faire illusion & à nous & aux autres ; mais ce qui n'est qu'illusion n'est pas fait pour durer ; l'hypocrisie se démasque tôt ou tard : il en coûte bien moins pour être honnête, que pour s'efforcer de le paroître ; la politique la plus sûre est d'être vrai. Tant d'hommes ne sont si inquiets, si chatouilleux sur leur honneur, que parce qu'ils savent intérieurement que leurs titres sont supposés. Le vrai mérite est tranquille ; la vanité est toujours inquiète, ombrageuse, agitée.

Il est bien difficile de continuer long-tems à se tromper soi-même ; rien n'est plus pénible que de tromper toujours les autres : tôt ou tard les illusions disparaissent ; nul homme ne peut s'en imposer, quand il se demandera de bonne foi si, dans chaque position où le sort l'a placé, les êtres avec lesquels il a quelques rapports ont vraiment lieu d'être satisfaits de sa conduite ; ou si, en se mettant à leur place, il seroit content de ceux qui en agiroient de la même façon avec lui. Cet examen nous fournit le vrai moyen de nous juger équitablement, dans quelque circonstance ou dans quelque rang que le destin nous mette. Tous les hommes ne peuvent prétendre à la grandeur ;

à la puissance, au crédit, à l'opulence; mais tous peuvent prétendre à se faire aimer. Pour y parvenir, ils n'ont qu'à être justes & faire le bien dans la sphere que la nature leur assigne.

Pour peu que l'on s'accoutume à converser avec soi-même, il sera très-facile de se juger avec candeur, & de découvrir si l'on est digne des sentimens que l'on veut exciter dans les autres. L'estime juste & méritée de soi, confirmée par les autres, constitue la paix de l'ame, la sécurité de la conscience, la tranquillité habituelle, sans laquelle il n'est point de félicité durable. C'est toujours hors d'eux-mêmes que les hommes ont la folie de chercher le bonheur; il faut commencer par l'établir en soi, afin de se mettre à portée de rentrer avec plaisir dans son intérieur. Mais on n'est bien avec soi, que lorsqu'on est bien avec les autres; &, pour être bien avec eux, il faut leur montrer des vertus: d'où l'on est en droit de conclure que la vertu seule peut procurer une bonne conscience, un contentement permanent, un droit incontestable à l'estime de soi-même & des autres, un bonheur véritable; en un mot, le bonheur qui fait l'objet des desirs constans de tous les êtres de notre espece.

S v

CHAPITRE XIV.

Du bonheur de la Vie sur la terre.

§. I.

Peinture de la vie humaine , en bien & en mal.

* Rien de plus vague , de plus affligeant , de plus impraticable , que les conseils que la plupart des raisonneurs nous ont donnés pour arriver au bonheur ; une sombre philosophie semble avoir trempé sa plume dans le fiel , pour nous peindre les malheurs de la vie humaine. La nature ne se montre à ces tristes spectateurs que comme une mère qui ne forme des enfans dans son sein que pour les abandonner à l'infortune , & les rendre les jouets & les victimes des caprices du sort. A les en croire , la vie elle-même n'est qu'un présent funeste , peu digne d'être accepté , si l'on en connoissoit la valeur véritable. La Mythologie nous apprend que Prométhée détrempa de ses larmes le limon dont

* Système social.

il fit l'homme. D'après les idées que nous offrent ces affligeantes hypothèses ; le moment de notre entrée dans le monde est le commencement, dit-on, de nos peines. L'enfance, ajoute-t-on, foible & sans secours, est plus pénible pour l'homme que pour tous les autres animaux auxquels il se préfère : cette enfance se passe dans l'esclavage ; on la force de s'occuper de choses qui lui déplaisent, sous prétexte d'instruction ; elle est soumise aux caprices des parens & des maîtres, qui souvent ne sont guere touchés, quand ils la voient baignée de ses larmes.

L'adolescence est sans cesse agitée de passions impétueuses, dont le tumulte l'empêche de songer à l'avenir, & qui souvent lui préparent des chagrins aussi longs que la vie. L'âge viril n'est occupé que de vues ambitieuses, du soin d'acquérir des honneurs & des richesses. En courant perpétuellement après le bonheur, l'homme ne l'atteint jamais ; il ne se dit point : Je suis heureux ; il espere toujours de l'être ; il se promet de jouir un jour, & il ne jouit jamais ; il atteint seulement une vieillesse qui pour l'ordinaire n'est remplie que de dégoûts, d'infirmités, de chagrins, de desirs impuissans, & de craintes de la mort. Que l'on

joigne à toutes ces choses les malheurs domestiques de chaque individu , les désagrémens que tous les jours la société lui cause , les alarmes qui l'affiégent , les mécontentemens réels , & ceux que l'imagination lui suggere ; & l'on verra , nous dit-on , que le bonheur n'est point fait pour les habitans de la terre , & que tous sont condamnés à être malheureux , depuis l'instant de leur entrée dans le monde , jusqu'à celui où ils sont forcés d'en sortir , instant dont l'idée seule suffit , pour empoisonner la vie la plus fortunée.

Si l'homme étoit aussi misérable que des penseurs mélancoliques s'efforcent de nous le peindre , rien ne seroit plus propre à nous affliger , à nous faire détester la vie , à nous jeter dans la plus profonde tristesse ; mais une philosophie moins lugubre & plus vraie nous montrera son sort d'un côté plus consolant. L'enfance est-elle donc un état si déplorable ? le moindre jouet , le plus frivole plaisir ne lui font-ils pas , en un moment , oublier les chagrins les plus cuisans ? Ne voyons-nous pas tous les jours un enfant pleurer d'un œil pour ainsi dire , & sourire de l'autre ? Que de plaisir ne trouve-t-il pas dans une foule de sensations neuves & diversifiées , qu'il rencontre à chaque pas ?

N'est-ce pas évidemment la faute de ceux qui l'instruisent, si l'instruction devient si rebutante pour lui? Consultons la nature, ne la combattons jamais; dirigeons des cœurs flexibles & tendres vers le bien; n'y semons point le germe fatal du vice & de la folie; dépouillons la morale, la raison & la vertu du ton sévère de la tyrannie, & nos enfans, gagnés par la douceur & la bonté, se feront un plaisir de se conformer à nos vues. Dans l'adolescence, ils sçauront déjà contenir ces passions fougueuses, qui très-souvent les entraînent à leur ruine. Si le jeune homme est communément libertin, inconsidéré, c'est que, dès l'âge le plus tendre, on a négligé de le précautionner contre les attaques des passions, c'est qu'on ne lui a point appris à connoître l'homme & la profondeur de son cœur. La jeunesse est dépourvue de prévoyance; mais elle est simple, ingénue, de bonne foi, sincère dans ses attachemens; elle ne soupçonne point qu'il existe des perfides, des faux amis, des méchans sur la terre: ce n'est qu'à force d'être trompé, que le jeune homme apprend à se défier de ses semblables: à force d'avoir été dupe, il se croit obligé de faire des dupes à son tour. L'exemple, l'opinion publique, la

422 LIVRE TROISIEME.

corruption de la société lui apprennent à faire le mal, & l'empêchent d'en rougir.

L'homme porte dans l'âge mûr la corruption, les vices & la perversité dont il s'est infecté dans la jeunesse. L'expérience n'a fait que lui apprendre à dissimuler, & non à corriger ses penchans déréglés. Plus mesuré dans sa marche, il tâche de se procurer les objets de ses passions réfléchies, par les moyens que l'habitude, l'expérience & le commerce du monde lui ont montrés comme les plus sûrs; enfin, dans la vieillesse, l'homme que tout a conspiré à pervertir, & que ses institutions n'ont pas cessé de confirmer dans ses penchans funestes, est encore l'esclave méprisable de ses vices, il traîne jusqu'au tombeau la chaîne qui le tient asservi depuis l'enfance.

§. II.

Image de l'homme juste, dont le cœur a été cultivé de bonne heure, & ses jouissances.

Mais, bien différent des hommes que nous venons de peindre, l'homme de bien, dont le cœur a été de bonne heure formé à la vertu & à la sensibilité, jouit, même au sein des nations corrompues,

d'un bonheur inconnu de ces êtres dépravés. Il est content de lui-même, son cœur est exempt d'alarmes ; il goûte dans l'âge mûr les plaisirs domestiques, les agrémens de la société, les charmes de l'étude, les douceurs de l'amitié. Les ames honnêtes s'unissent aux ames honnêtes, & se consolent réciproquement & des coups du sort & de l'injustice des hommes. L'estime méritée de soi-même & des autres, la tendresse & la reconnoissance des cœurs sensibles, la considération que lui attire nécessairement la vertu, ne sont-elles pas des avantages suffisans pour dédommager le sage des inconvéniens que cause la déraison de la société ? Ne jouit-il pas dans sa vieillesse des soins empressez, des respects, des secours de ceux qu'il s'est attaché par ses bienfaits, ses lumieres, sa prudence, ses conseils, ses vertus ?

Quoi qu'en dise une philosophie chagrine & atrabilaire, tout homme qui sçait penser & sentir, s'il ne rencontre pas sur la terre une félicité complète, peut au moins y trouver une foule de plaisirs innocens propres ou à l'amuser, ou à faire souvent une diversion puissante à ses peines. Quel homme assez misanthrope pour ne trouver aucun charme dans la société

des hommes, dans les liaisons de l'amitié ; dans les conversations enjouées, dans les amusemens des villes, dans les échanges continuels de services, qui se font entre les citoyens ? Quel être assez insensible pour n'être pas touché des spectacles variés que la nature nous présente ? Ne jouissons-nous pas d'un jour serein, de l'aspect riant de la verdure, de la fraîcheur d'une ombre solitaire, du chant mélodieux des oiseaux, du cours majestueux des fleuves & des rivières, des plaisirs tranquilles de la campagne, qui nous font si souvent oublier les désagrémens que nous causent les plaisirs tumultueux des villes, & toutes leurs folies ? Oui, je le répète ; il est en ce monde des plaisirs variés pour l'homme : il peut rencontrer quelquefois le bonheur ; il seroit plus heureux, s'il étoit plus raisonnable ; il seroit plus raisonnable, si l'on prenoit soin de cultiver plus assiduellement sa raison.

§. III.

On trouve souvent des hommes heureux.

Nonobstant les causes morales & physiques qui semblent conjurées contre la félicité des habitans de ce monde, on y trouve des heureux. S'il est des individus maltrai-

tés de la nature, qu'une conformation fâcheuse fait souffrir & rend infirmes pour la vie, ou qu'une constitution foible expose à de fréquentes maladies, cette nature est plus favorable au grand nombre de ses enfans. La santé est un bien; elle influe d'une façon très-marquée sur le contentement intérieur, peut-être même souvent c'est elle qui le produit. Il est des tempéramens heureux qui conservent leur tranquillité au milieu des événemens les plus terribles pour d'autres. Nous voyons des mortels si bien constitués, que ni la maladie, ni la douleur, ni l'indigence, ni l'oppression, ne peuvent les contrister ou les abattre. Souvent des malheureux supportent le poids de la misère avec plus de gaieté, que les grands & les riches ne supportent les ennuis de la grandeur & le dégoût des plaisirs dont ils sont fatigués. Le berger paisible, le pauvre qui tend la main, l'artisan qui travaille, nous montrent communément un front plus ouvert, une âme plus contente, que le riche qui les dédaigne ou qui les plonge dans la misère.

Il est un bonheur pour tous les états. La vie la plus malheureuse a ses momens heureux : le malade qui souffre a des intervalles tranquilles ; le prisonnier rit

quelquefois dans ses chaînes, & ferme souvent les yeux sur le sort qui le menace; le soldat indigent est communément plus gai que son général: l'incurie, l'ignorance, le défaut de prévoyance, tiennent lieu de bonheur à la plupart des hommes, à qui la raison n'a point appris à desirer, ni même à connoître d'autre espece de bonheur. Il n'y a, pour l'ordinaire, que l'excès de la misere & du désespoir qui produise un découragement & une tristesse permanente.

§. IV.

Bonheur inaltérable impossible sur la terre.

Un bonheur inaltérable & que rien ne puisse troubler, est une chimère véritable. Une félicité complète est incompatible avec la nature d'un être dont la foible machine est sujette à se déranger, & dont l'imagination ardente ne peut pas en tout se laisser guider par la raison: tantôt jouir, & tantôt souffrir, voilà le sort de l'homme; jouir plus souvent que souffrir, voilà ce qui constitue le bien-être. Nous ne connoissons le prix de la santé, que lorsque nous en sommes privés: les plaisirs journaliers, résultant de nos besoins satisfaits, sont bientôt oubliés, & ne sont souvent comptés pour rien. Nous jouis-

sons, dans le cours de la vie, d'une infinité de plaisirs de détail, auxquels l'habitude nous empêche de faire attention. Eprouvons-nous quelques privations, quelques contradictions dans nos desirs, aussitôt nous nous disons malheureux, nous nous irritons contre le sort, nous le trouvons injuste, nous regardons le jour où nous souffrons comme un jour infortuné, que nous voudrions retrancher de notre vie.

C'est ainsi que l'homme, que sa nature force toujours à chérir le bien-être & à détester le mal, quand ses mouvemens naturels ne sont point réglés & corrigés par la raison, se plaint souvent à tort, & paroît mécontent de sa destinée. Le moindre mal empoisonne pour lui la plus grande somme de biens : un inconvénient momentané, un instant de déplaisir, lui font oublier plusieurs années de bien-être. Si l'homme faisoit usage de sa raison, il verroit qu'il doit supporter, avec patience les maux qu'il n'est pas en son pouvoir d'empêcher : il sentiroit que la douleur est nécessaire pour nous avertir de l'éviter ; il reconnoitroit que le mal contribue à lui faire mieux sentir le bien-être, qui se confond avec nous-même, & que l'habitude nous empêche de goû-

ter. Celui qui voudroit ne jamais sentir de mal, ressembleroit à un homme qui feroit confister son bonheur à demeurer dans un sommeil continuel : un bonheur continu plongeroit l'ame dans une langueur, dans une inertie, dans un engourdissement funeste.

Ainsi, la raison consultée & écoutée nous montre à faire servir le malheur même à notre bien-être : conséquemment elle nous exhorte à supporter les maux que souvent nous ne pourrions détruire sans attirer sur nous des maux plus grands encore ; elle nous avertit de ne point précipiter une guérison que le tems & la patience peuvent seuls opérer ; elle nous inspire du courage ; elle nous dit d'espérer un sort plus favorable & des jours plus tranquilles, & en attendant, de nous illustrer par la force, la patience & la grandeur d'ame.

§. V.

Source du mécontentement de la plupart des hommes.

La source du mécontentement des hommes vient de ce que, peu justes dans leurs calculs, ils tiennent un registre exact des maux, & très-peu fidele des biens que la vie leur présente. Personne n'est

content de son sort, & chacun se persuade que le sort des autres est beaucoup plus digne d'envie : c'est ainsi que le destin des rois, des grands, des riches, paroît le comble de la félicité à ceux qui le confiderent de loin. Il suffiroit de voir de près ces hommes que tout le monde s'accorde à regarder comme heureux, pour se détromper du bonheur qu'on leur attribue si légèrement. Le pauvre qui leur porte envie, les verroit sans cesse rongés de chagrins, d'inquiétudes, d'ennuis, rentreroit étonné & content dans son humble chaumière.

Quoique très-peu de gens en ce monde semblent satisfaits de la place que le destin leur assigne, quoique chacun desire de se voir dans celle d'un autre, il n'est peut-être point d'homme sur la terre, qui, sans aucune réserve, consentît à changer sa façon d'être habituelle, pour celle d'un autre ; ce seroit devenir cet autre, ce seroit renoncer à soi-même ; sacrifice auquel nul mortel ne voudroit consentir, par la crainte d'y perdre. Quand nous souhaitons être à la place d'un autre, nous nous réservons toujours quelque chose ; nous desirons seulement de posséder son pouvoir, ses richesses, ses talens, ses facultés, afin de mieux conten-

430 LIVRE TROISIÈME.

ter les passions ou les volontés que nous avons & que nous voulons garder, parce que nous les jugeons nécessaires à notre félicité; nous voudrions que notre esprit, c'est-à-dire notre façon de voir & de penser, passât pour ainsi dire dans le corps de celui à qui nous portons envie; mais nous ne voudrions pas hériter du sien. Nos opinions, nos passions, nos idées, est ce dont nous faisons toujours le plus de cas, nous les croyons supérieures à celles des autres; &, si nous désirons leur sort, ce n'est que pour être à portée de les exercer avec plus de liberté. C'est ainsi que l'estime, bien ou mal fondée, que nous avons pour nous-mêmes, sert à tempérer l'envie que nous portons à ceux que nous supposons plus heureux que nous.

§. VI.

Maux qui dérivent de la société, & qui s'opposent au bonheur des particuliers.

Une chose bien singulière, c'est que l'homme fait pour vivre avec ses semblables, & pratiquer au milieu d'eux des vertus dignes des regards du Ciel, a commencé à se corrompre en vivant parmi les êtres de son espèce. La société, au lieu de rendre les hommes heureux, ne

fit que rapprocher des ennemis-disposés à se nuire, & perpétuellement occupés à se traverser les uns les autres, & à s'arracher les jouets auxquels ils attachoient le souverain bien. Ainsi la société, loin de contribuer à leur contentement, est devenue l'arène de leurs emportemens & de leurs combats. Leurs institutions & leurs préjugés allumerent leurs passions pour les mêmes objets futiles; ils se battirent pour des richesses, pour des honneurs, pour des distinctions & des places dont ils apprirent rarement à faire un usage avantageux pour eux-mêmes. L'envie fut pour eux un tourment continuel; ils devinrent faux, perfides, dissimulés, menteurs, parce qu'ils se virent obligés de cacher leurs desseins à leurs rivaux, & de se servir de voies obliques & tortueuses, afin de donner le change à ceux qui couroient la même carrière. L'art de vivre en société ne fut plus que l'art de tromper ses associés, pour les faire servir à ses propres vues; l'intérêt personnel fut toujours en guerre avec l'intérêt général, le citoyen devint l'ennemi caché ou ouvert de ses concitoyens. Il se crut obligé de leur dérober sa marche quand il fut le plus foible; il n'osa point avouer ses projets, de peur de les voir traversés;

ses vœux portoient sur des objets que tous desiroient également, & que chacun vouloit exclusivement posséder. Voilà comme la société est devenue si incommode, que des penseurs découragés ont cru, quoiqu'à tort, que la vie sociale étoit contraire à la nature de l'homme, & que le parti le plus sage seroit d'y renoncer tout-à-fait.

CHAPITRE XV.

Réflexions philosophiques sur les organes du bonheur.

§. I. *Quels sont les organes du bonheur?*

* **L**E bonheur est le but de tous les hommes. Le desir d'être heureux naît avec nous; il se développe avec nos connoissances, il s'accroît avec nos passions, & ne nous quitte qu'au moment où nous cessons d'être. La nature nous fournit les moyens de parvenir au bonheur; mais, faute de les connoître ou de sçavoir s'en servir, nous nous écartons bientôt du chemin qu'elle nous a tracé,

* *Réflexions philosophiques sur nos principaux sentimens.*

&c

& nous nous éloignons de nous-mêmes du terme auquel un penchant secret devoit infailliblement nous conduire.

* Les philosophes de tous les tems ont connu l'importance de la recherche du bonheur, & en ont fait leur principale étude; s'ils n'ont pas trouvé la vraie route qui y conduit, ils ont marché par des sentiers qui en approchent; en comparant ce qu'ils ont découvert dans toutes les autres sciences, avec les excellens préceptes qu'ils nous ont laissés pour nous rendre heureux, on s'étonnera de voir combien leurs progrès ont été plus grands dans cette science que dans toutes les autres.

Je n'entrerai point dans le détail des opinions de tous ces grands hommes sur le bonheur, ni des différences qui ont pu se trouver dans les sentimens de ceux qui, en général, étoient de la même secte. Cette discussion ne seroit qu'une espece d'histoire longue, difficile, peut-être peu possible, & sûrement inutile. Les uns, regardant le corps comme le seul instrument de notre bonheur & de notre malheur, ne connurent de plaisirs que ceux qui dépendoient des impressions que les objets extérieurs font sur nos sens; ne

* Essai de Philosophie morale.

Tome I.

connoient de peines que celles qui dépendoient d'impressions semblables : les autres, donnant trop à l'ame, n'admirent que les plaisirs & les peines qu'elle trouve en elle-même ; opinions outrées & également éloignées du vrai. Les impressions des objets sur nos corps sont des sources de plaisirs & de peines ; les opérations de notre ame en font d'autres ; & tous ces plaisirs & toutes ces peines , quoique entrées par différentes portes , ont cela de commun , qu'elles ne sont que des perceptions de l'ame , dans lesquelles l'ame se plaît ou se déplaît , qui font des momens heureux ou malheureux.

Quelques philosophes allerent si loin , qu'ils regarderent le corps comme un être tout-à-fait étranger à nous , & prétendirent qu'on pouvoit parvenir à ne pas même sentir les accidens auxquels il est sujet. Le voluptueux ne se tromperoit pas moins , s'il croyoit que les impressions des objets extérieurs sur le corps , pussent tellement occuper l'ame , qu'elles la rendissent insensible à ses réflexions. Tous les plaisirs & toutes les peines appartiennent donc à l'ame ; quelle que fût l'impression que fit un objet extérieur sur nos sens , jamais ce ne seroit qu'un mouvement physique , jamais un plaisir ni une

peine, si cette impression ne se faisoit sentir à l'ame. Tous les plaisirs & toutes les peines ne sont que les perceptions; la seule différence consiste en ce que les unes sont excitées par l'entremise des objets extérieurs; les autres paroissent puisées dans l'ame même. Cependant, pour m'exprimer de la maniere la plus usitée, j'appellerai les unes *plaisirs & peines du corps*; les autres *plaisirs & peines de l'ame*.

§. II.

Des plaisirs & des peines du corps.

Je ne nierai point que les plaisirs & les peines du corps ne fassent des biens & des maux; quelque peu de rapport qu'on voie entre les perceptions de l'ame & les mouvemens qui les font naître, on ne sçauroit en méconnoître la réalité; & le philosophe qui disoit que la goutte n'étoit point un mal, disoit une sottise, ou vouloit seulement dire qu'elle ne rendoit pas l'ame vicieuse; & alors il disoit une chose bien triviale. Les plaisirs & les peines du corps sont donc sans contredit des sommes de momens heureux & de momens malheureux, des biens & des maux. Les

plaisirs & les peines de l'ame font d'autres sommes pareilles : il ne faut négliger ni les unes , ni les autres ; il faut les calculer & en tenir compte.

En examinant la nature des plaisirs & des peines du corps , nous commencerons par une remarque bien affligeante : c'est que le plaisir diminue par la durée , & que la peine augmente. La continuité des impressions qui causent les plaisirs du corps en affoiblit l'intensité ; l'intensité des peines est augmentée par la continuité des impressions qui les causent. Qu'on parcoure les plus grands plaisirs que les objets extérieurs puissent nous procurer , on verra que , ou la sensation qu'ils excitent est de nature à cesser fort promptement , ou que si elle dure , elle s'affoiblit , devient bientôt insipide , & même incommode , si elle dure trop longtemps. Au contraire , la douleur que causent les objets extérieurs , peut durer autant que la vie ; & , plus elle dure , plus elle devient insupportable. Si l'on doute de ceci , qu'on essaye de prolonger l'impression de quelque objet des plus agréables , on verra ce que le plaisir devient ; que l'action du fer ou du feu sur notre corps dure un peu , qu'on y tienne feu.

lement des cantharides trop long-tems appliquées, & l'on verra à quel point peut s'accroître la douleur.

Il y a une autre considération à faire. Le trop long & le trop fréquent usage des objets qui causent les plaisirs du corps, conduit à des infirmités; & l'on ne devient aussi que plus infirme, par l'application continuée ou répétée trop souvent des objets qui causent la douleur. Il n'y a ici aucune espèce de compensation. La mesure des plaisirs que notre corps nous peut faire goûter, est fixée & bien petite; si l'on y verse trop, on en est puni: la mesure des peines est sans bornes, & les plaisirs mêmes contribuent à la remplir. Si l'on disoit que la douleur a ses bornes; que, comme le plaisir, elle émousse le sentiment, ou même le détruit tout-à-fait: cela n'a lieu que pour une douleur extrême, une douleur qui n'est point dans l'état ordinaire de l'homme, & à laquelle aucune espèce de plaisir ne se peut comparer.

Par tout ce que nous venons de dire, on peut juger de la nature des plaisirs & des peines du corps, & de ce qu'on peut en attendre pour notre bonheur. Examinons maintenant la nature des plaisirs & des peines de l'ame.

§. III.

La source des plaisirs de l'ame se trouve dans la pratique de la justice, & dans la découverte de la vérité.

Avant que d'entrer dans cet examen, il faut définir exactement ces plaisirs & ces peines, & ne les pas confondre avec d'autres affections de l'ame, qui n'ont que le corps pour objet. Je m'explique : je ne compte pas parmi les plaisirs de l'ame, le plaisir qu'un homme trouve à penser qu'il augmente ses richesses, ou celui qu'il ressent à voir son pouvoir s'accroître, si, comme il n'est que trop ordinaire, il ne rapporte ses richesses & son pouvoir qu'aux plaisirs du corps que ces moyens peuvent lui procurer; les plaisirs de l'avare & de l'ambitieux ne sont alors que des plaisirs du corps vus dans l'éloignement : de même, nous ne prendrons pas pour des peines de l'ame, les peines d'un homme qui perd ses richesses ou son pouvoir, si ce qui les lui fait regretter n'est que la vue des plaisirs du corps qu'ils lui pouvoient procurer, ou la vue des peines du corps auxquelles cette perte l'expose.

Après cette définition, il me semble

que tous les plaisirs de l'ame se réduisent à deux genres de perception ; l'un , qu'on éprouve par la pratique de la *justice* ; l'autre , par la vue de la *vérité*. Les peines de l'ame se réduisent à manquer ces deux objets.

Je n'entreprends point de donner ici une définition absolue de la justice , & n'ai pas besoin de le faire : j'entends seulement jusqu'ici par *pratique de la justice*, l'accomplissement de ce qu'on croit son devoir , quel qu'il soit. Il n'est pas non plus nécessaire de définir ici exactement la vérité : j'entends par *vue de la vérité*, cette perception qu'on éprouve lorsqu'on est satisfait de l'évidence avec laquelle on voit les choses : or ces deux genres de plaisir me paroissent d'une nature bien opposée à celle des plaisirs du corps. 1° Loin de passer rapidement , ou de s'affoiblir par la jouissance , les plaisirs de l'ame sont durables ; la durée & la répétition les augmentent ; 2° l'ame les ressent dans toute son étendue ; 3° la jouissance de ces plaisirs , au lieu d'affoiblir l'ame , la fortifie. Quant aux peines qu'on éprouve lorsqu'on n'a pas suivi la justice ou lorsqu'on n'a pu découvrir la vérité , elles diffèrent encore extrêmement des peines du corps. Il est vrai que l'idée qu'on a man-

qué à son devoir, est une peine très-douloureuse ; mais il dépend toujours de nous de l'éviter : elle est elle-même son préservatif ; plus elle est sensible , plus elle nous éloigne du péril de la ressentir. Pour la peine qu'on éprouve de la recherche d'une vérité qu'on ne sçauroit découvrir, l'homme sage ne s'attachera qu'à celles qui lui sont utiles , & il découvrira celles-là facilement.

CHAPITRE XVI.

La Félicité domestique , ou le bonheur de la Vie privée.

§. I. *La dépravation générale ne justifie point les désordres particuliers.*

* **T**oute société politique n'est qu'un assemblage de sociétés particulières. Plusieurs familles en forment une grande que l'on appelle *nation*. La société générale n'est heureuse que lorsque les sociétés particulières , dont elle est composée , jouissent elles-mêmes de l'harmonie & des avantages d'où résulte le bonheur. Quelle que puisse être la cor-

* Système social.

ruption & la dépravation générale des mœurs, chaque société particulière ne s'en trouve pas moins intéressée à pratiquer la vertu. Ceux qui prétendent chercher, dans une dépravation générale, des motifs pour justifier leurs dérèglemens particuliers, raisonnent aussi juste que celui qui, dans un incendie dont sa maison se trouveroit exempte, y mettroit le feu de gaieté de cœur, afin de s'envelopper dans le malheur de ses concitoyens; ou bien que celui qui chercheroit à s'infecter lui-même d'une contagion dont il verroit périr ses voisins.

Plus une nation est corrompue, plus le citoyen raisonnable prendra de précautions pour se garantir de l'infection publique. Dans l'impossibilité où il est de remédier aux maux de sa patrie, il cherchera du moins à se faire un bonheur domestique, qui lui donnera la force de supporter les infortunes générales. Chez un peuple où regne la dépravation, il est bien difficile d'exercer des vertus publiques : l'homme de bien, obligé de se mettre à l'écart, est visiblement intéressé à s'exercer chez lui à la pratique des vertus nécessaires pour s'attirer l'estime, l'attachement & le secours des êtres dont il est immédiatement environné. Ainsi, il

T v

se sentira fortement intéressé à se montrer époux tendre & fidele , pere sensible & vigilant , maître équitable, indulgent & facile, ami sincere, &c ; en un mot, tout homme qui réfléchira sur le but qu'il se propose dans toutes ses actions, reconnoitra sans peine que, pour être solidement heureux & content de lui-même, il doit s'occuper du bonheur & du contentement des êtres qui l'environnent.

§. II.

Tableau de la félicité conjugale ; qui sont ceux qui sont faits pour la goûter ?

D'après ces principes, il sera très-facile de découvrir nos devoirs dans toutes les positions de la vie, & de démêler les motifs que nous avons de les remplir. Le mariage est la premiere des sociétés, & sans contredit la plus nombreuse. L'homme, en formant ces liens indissolubles, espere trouver dans sa compagne une amitié tendre, dont les intérêts seront toujours liés aux siens, disposée à partager avec lui les plaisirs & les peines de la vie : l'estime & l'amitié sont bien plus nécessaires que l'amour même au bonheur des époux. Est-il rien de plus délicieux que cette heureuse sympathie, cette con-

formité de goûts, cette indulgence réciproque, ces consolations si douces, qui font que deux êtres unis déjà par la tendresse, s'identifient, se fortifient, se soutiennent mutuellement par le desir continuel de se plaire ? L'estime les ramene à l'amour, & l'amour à l'estime. La société d'une femme aimable & vertueuse est sans doute la plus douce société, c'est un être sensible qui partage à tout moment le bonheur qu'il nous donne & qu'il reçoit de nous. Est-il sur la terre de félicité plus pure que celle que peut donner le commerce continuel de deux époux bien unis, qui lisent réciproquement dans leurs yeux les sentimens d'un amour sincere, la sérénité de la tendresse, l'amitié, l'air assuré de la confiance, les douces sollicitudes de l'attention & de l'envie de plaire ? Si quelque nuage s'éleve au milieu de ce calme enchanteur, l'estime & l'amour l'ont bientôt dissipé.

Telles sont les douceurs que l'homme raisonnable doit se proposer dans l'union conjugale : vainement les attendroit-on de l'argent, qui trop souvent ne fait qu'enivrer & corrompre ceux qui le possèdent. C'est dans les sentimens honnêtes, inspirés par une éducation vertueuse,

c'est dans la raison que l'on peut esperer trouver les moufs d'un attachement solide : il n'est point fait pour ces époux à l'union desquels l'intérêt seul a présidé ; il n'est point fait pour ces esprits frivoles qui ne voient le bonheur que dans des plaisirs tumultueux ; il n'est point fait pour ces époux pervers que le vice désunit & rend incommodes les uns aux autres ; enfin, il paroît romanesque & chimérique à des êtres corrompus par le luxe, qui ne se marient que pour acquérir de nouveaux moyens de contenter leur vanité, leurs folies & leurs dérèglemens.

Heureuse médiocrité ! c'est souvent dans ton sein que se trouvent les époux fortunés ; c'est-là que l'on voit un pere vigilant & laborieux jouir, à côté d'une épouse vertueuse, de la récompense des soins qu'il donne à sa famille ; c'est-là qu'entourés d'enfans respectueux & tendres, des parens bienfaisans exercent l'empire si juste que donnent la bienfaisance & la bonté paternelle ; c'est-là que ces enfans soigneusement élevés apprennent à devenir les soutiens de la vieillesse de ceux qui leur ont donné le jour ; c'est-là qu'une fille, sous les ailes d'une mere vertueuse, apprend à devenir elle-même

une mere de famille , & à s'occuper du bonheur de l'époux que le sort lui destine ; enfin , c'est-là qu'une vie sagement occupée détourne les esprits des idées vicieuses ou des plaisirs bruyans , qui trop souvent sont les écueils de l'innocence & de la félicité domestique.

Que de motifs un pere n'a-t-il pas pour aimer ses enfans & leur inspirer le goût de la vertu ? Il voit en eux son ouvrage ; en leur donnant le jour , il s'est multiplié lui-même , il s'est fait des amis , des coopérateurs futurs de son propre bonheur , des êtres dont les intérêts sont invariablement liés au sien , des sujets & des associés empressés à lui plaire ; enfin , en eux , il voit d'autres lui-même , destinés à transmettre son nom & sa mémoire à la postérité. Mais ces espérances ne sont que des illusions & des chimeres , si , par l'éducation qu'il donne à ses enfans , le pere ne sème dans leurs ames les sentimens qu'il espere y recueillir un jour. Des parens injustes & pervers ne peuvent former que des enfans qui leur ressemblent ; ils ne trouveront en eux que des envieux cachés , qui rempliront leur vie d'amertume , & qui ne serviront qu'à redoubler pour eux le poids des chagrins de la vieillesse.

§. III.

*Fruits que les parens recueillent, dans la
vieillesse, du soin qu'ils ont eu de
l'éducation de leurs enfans.*

S'il y a si peu d'enfans dociles & sages, c'est qu'il est bien peu de parens vertueux & raisonnables : il faut des mœurs honnêtes & des exemples respectables, une autorité juste & tempérée par la douceur, pour former des enfans attachés & respectueux. Peres & meres, qui voulez former des enfans qui soient un jour pour vous des amis sinceres, qui deviennent les soutiens & les consolateurs de votre vieillesse, montrez-leur des vertus, exercez de bonne heure la sensibilité de leurs ames, approchez-les de votre cœur, faites-leur sentir avec tendresse l'intérêt qu'ils ont de se conformer à vos desirs, ne les punissez qu'avec justice, ayez de l'indulgence pour leurs foibleffes, ne montrez de la sévérité que pour ces désordres qu'ils vous reprocheroient un jour d'avoir trop ménagés. Souvenez-vous que ce n'est qu'à l'aide de l'équité & de la bonté, que vous rendrez supportable le joug de l'autorité; ce n'est qu'en cultivant la raison de vos enfans, que vous leur ferez oublier

que vous êtes leur maître, & que vous pourrez leur rendre votre joug aimable.

On s'apperçoit communément que l'attachement des peres pour leurs enfans, est bien plus tendre que celui des enfans pour leurs peres ; mais un peu de réflexion suffit pour expliquer ce phénomène moral. Un pere est toujours le bienfaiteur & le maître de son fils, & la dépendance ne peut aimer l'autorité que lorsqu'elle est adoucie par la bonté. La tendresse & les soins des parens exciteront à coup sûr la reconnoissance des enfans : c'est alors qu'un fils bien né s'attendrit à la vue de l'auteur de ses jours : tout lui rappelle ce qu'il doit à celui qui a secouru son enfance, qui a guidé sa jeunesse, qui l'a rendu membre estimable de la société, qui lui a fourni les talens & les moyens nécessaires pour se soustraire à l'ennui & aux vices dont autour de lui il voit tant de victimes. Pénétré de ces idées, il consolera la vieilleffe d'un pere, que tout lui montrera comme la source de son bien-être ; il donnera des soins tendres & empressés à celle dont le sein l'a porté, qui a soulagé avec bonté les incommodités de son enfance importune. Quels droits ne conservera pas sur le cœur d'un enfant bien élevé une mere respec-

table, qui s'est tendrement occupée de sa conservation & de ses jeux innocens ? Quel est le fils assez dénaturé pour voir d'un œil sec les larmes d'une mere, ou les infirmités d'un pere dont la bouche lui a donné les premieres leçons de la sagesse ?

Si le luxe, la dissipation, la corruption des mœurs, parviennent à briser les liens nécessaires & sacrés faits pour unir ensemble les peres & les enfans ; si ceux-ci ne vivent communément entr'eux que comme des étrangers, des indifférens, des ennemis ; on ne doit pas être étonné de voir le peu d'union qui subsiste trop souvent entre les membres réunis d'une même famille, & de trouver presque par-tout les liens du sang totalement méconnus. Une famille n'est pour l'ordinaire qu'une société particuliere, composée de gens mal intentionnés, envieux, dont les intérêts, au lieu de se réunir, se combattent de front ; qui, forcés d'esfuyer fréquemment les effets incommodes de leurs passions, de leurs défauts, de leurs folies réciproques, ont d'ordinaire, les uns pour les autres, bien moins d'attachement que pour les étrangers, dont les défauts sont moins connus ou mieux cachés.

§. IV.

Avantages de l'union qui regne dans les familles.

Plus une nation est corrompue , & plus les membres d'une famille devroient se rapprocher , afin de travailler de concert à leur félicité particulière , & de résister aux coups du sort. Une famille bien unie annonce un assemblage d'hommes honnêtes & raisonnables ; c'est le vice & la déraison qui mettent la division entre les membres d'une société , que leur intérêt devoit toujours tenir unis. Sans équité , sans indulgence , sans desir de plaire , sans égards , des personnes que le sort a placées à côté les unes des autres , ne peuvent tarder à se bleffer réciproquement. Ces dispositions nécessaires pour vivre avec agrément avec tous les êtres de notre espece , le deviennent encore bien plus entre des parens qu'une fréquentation familiere met à portée de se voir de plus près que les autres.

Les malheurs supportés , soulagés , partagés par un grand nombre de personnes , deviennent plus légers. Les infortunes ne sont pas sans remèdes pour les membres d'une famille bien unie ; le sage aide les

autres de ses conseils; l'homme en crédit soutient les foibles; tous forment un rempart contre les attaques de l'adversité. Les grands, les riches, les hommes puissans sentent très-peu les avantages qui résultent de l'union des familles; elle se trouve plus communément dans la médiocrité: les hommes d'une classe ordinaire sentent bien mieux que ceux d'un ordre plus élevé, les besoins qu'ils ont les uns des autres; une heureuse habitude leur montre dans leurs proches, des amis donnés par la nature, dont ils ont intérêt de ne point se priver.

§. V.

Raisons de la rareté des amis.

On se plaint tous les jours de la rareté des amis véritables. Mais, parmi des êtres vains, frivoles & vicieux, qui ne se lient que dans la vue du plaisir, qui n'ont besoin que d'approbateurs de leurs dérèglemens, qui se font des amis sans se donner la peine de les connoître, qui sont peu susceptibles d'un attachement durable, comment trouveroit-on des liaisons solides? Les grands & les riches ne cherchent qu'à briller; ils ne sont attachés qu'à leur folle vanité; ils ne veulent que des complaisans, que des âmes basses,

des adulateurs, des admirateurs de leurs goûts. Des hommes de cette trempe leur aident à dissiper une fortune dont ils sont incapables de faire un usage sensé. Les méchans n'ont point d'amis; ils n'ont que des complices. Des hommes incapables d'aimer & de sentir le mérite de la vertu, ne peuvent être entourés que de gens méprisables, qui les méprisent eux-mêmes en profitant de leur sottise.

L'amitié véritable ne peut être fondée que sur les talens, le mérite & la vertu. Si les amis sinceres sont peu connus dans le monde, c'est qu'il est très peu de gens qui soient dignes d'en avoir, ou qui connoissent le prix d'une amitié véritable. Dans une nation vicieuse, on ne veut que des hommes agréables, légers, amusans. Mais le flatteur hypocrite, l'ami de la fortune, le vil parasite, le compagnon de nos débauches, le convive enjoué, l'homme à la mode, sont-ils des êtres capables de nous consoler dans nos peines, de nous aider de leurs conseils, de nous servir utilement dans des circonstances épineuses? On ne voit si peu d'amis, que parce qu'on a la folie de profiter le nom sacré de l'amitié à une foule d'hommes qui n'ont aucune des qualités nécessaires pour le mériter. Un ami, dans

le langage vulgaire , est un homme que l'on voit souvent , & qui n'a quelquefois aucune des qualités que l'on doit estimer.

Vous vous plaignez de vos amis , vous êtes surpris de voir qu'ils vous quittent en même tems que le crédit , la puissance ou la fortune vous abandonnent : mais est-il donc bien sûr que vous ayez eu des amis ? n'auriez-vous pas sottement accordé ce titre respectable à des flatteurs , à des ames basses , à des esclaves de votre crédit ? Rentrez donc en vous-même , & rendez-vous justice. Ceux que vous avez pris pour vos amis , n'étoient que les amis de votre rang , de votre fortune , de votre pouvoir , de vos festins splendides , des plaisirs variés que vous pouviez leur procurer : privés une fois de toutes ces choses , vous n'êtes plus rien à leurs yeux. Vous vous êtes ruiné , vous avez follement sacrifié votre bien-être réel & celui de vos enfans à des êtres méprisables , qui , au moyen des complaisances , des bassesses , des flatteries dont ils vous ont repu , comptent vous avoir très-amplement payé des dépenses que vous avez faites pour eux , ou plutôt des folies qui n'avoient pour objet réel que votre vanité. Tout le monde convient de la rareté des vrais amis , & ce-

pendant chacun se flatte d'être une exception lui-même à la règle, & de posséder exclusivement des amis incomparables; l'amour-propre lui persuade sans doute qu'il doit faire des enthousiastes. Ainsi, beaucoup de gens, après s'être fait des amis imaginaires, auxquels ils supposent la chaleur qu'ils desirent, sont tout surpris de voir qu'ils se sont trompés, & qu'ils n'ont eu que des ennemis, des jaloux, des envieux.

§. VI.

Quel est le véritable ami ?

L'ami de tout le monde n'est l'ami de personne. L'amitié est un sentiment sérieux & réfléchi, dont des êtres inconsistans & légers ne sont point susceptibles. Un ami véritable est un trésor uniquement destiné pour l'homme de bien qui en connoît le prix. Son ami n'est pas celui qui le flatte ou l'amuse; c'est celui qui lui donne des conseils utiles, qui le fortifie, qui le console des malheurs de la vie, qui l'aime pour lui-même, c'est-à-dire pour les qualités de son esprit & de son cœur, & non par des vues basses, ou pour des avantages que le hasard peut ravir à chaque instant, & qu'il accorde

bien plus souvent à des hommes sans mérite & sans vertus, qu'aux gens capables d'en jouir.

La chaleur douce de l'amitié n'est point faite pour le sein glacé de la grandeur altière, que son orgueil rend communément insensible; elle n'est point faite pour le cœur gâté de l'homme corrompu par le vice; elle n'est point faite pour l'imagination enivrée de l'homme qu'entraînent les passions aveugles; elle n'est point faite pour l'esprit volage de l'homme qui ne cherche qu'à s'amuser; elle n'est point faite pour le fat, qui, rempli de lui-même, ne peut s'attacher à personne. L'amitié sincère est faite pour l'homme solide & vrai; il trouve en elle des charmes inconnus de ces êtres futiles & malins, dont le tourbillon du monde est rempli: elle aide à supporter les chagrins de la vie, elle le fortifie contre les coups de l'adversité, elle le dédommage de l'injustice des hommes.

Tout nous prouve donc qu'au milieu de la dépravation générale, l'homme de bien, forcé de se concentrer en lui-même, est encore à portée de jouir d'une foule d'avantages, de plaisirs purs, de biens solides, dont des hommes inconfidés & méchans sont totalement privés. Il

goûte à chaque instant la satisfaction si douce de rencontrer la consolation & la tendresse dans une femme empressée à lui plaire, dans des enfans qui répondent à ses vœux, dans ses proches, dans l'ami fidele & discret qu'il rend dépositaire des secrets de son cœur. Tout est jouissance pour le sage; l'homme frivole ou corrompu ne peut jouir de rien.

S. VII.

Conduite du sage opulent à l'égard de ses vassaux & de ses domestiques.

L'homme juste & sensible ne néglige pas le bien-être de ses serviteurs : tandis que l'homme hautain avilit les siens par son inhumanité, tandis que l'homme vain se plaît à leur faire sentir durement son empire, & s'en fait des ennemis, le sage, qui connoît les droits de l'humanité, respecte son semblable, cherche à rendre aux malheureux les chaînes de la servitude plus légères. Il voit en eux des hommes utiles à son bien-être, & non pas des esclaves qu'il puisse mépriser ou maltraiter : il les traite donc avec douceur, avec indulgence, avec bonté; il en fait des amis que leur attachement rend zélés; il

ſçait qu'un bon domestique est un trésor pour un maître , & que la bienfaisance a des droits sur les ames les plus incultes & les plus grossieres. Combien de serviteurs qui ont donné à leurs maîtres des preuves de courage , de grandeur d'ame , de noblesse , dont les plus élevés se sentiroient incapables ! Ce sont les injustices , les duretés & les vices des maîtres , qui font tant de mauvais domestiques : on les avilit , on les corrompt par son exemple , & l'on est tout surpris de les trouver vils , corrompus , intéressés , fourbes & vicieux !

Est-il rien de comparable au bien-être & au contentement que peut se procurer chaque jour l'homme de bien qui jouit de l'opulence ? Quelles douceurs n'est-il pas à portée de goûter , lorsque la nature & l'éducation l'ont doué d'une ame bienfaisante ? La dissipation des villes peut-elle donc lui fournir des plaisirs aussi purs que celui de créer l'abondance , l'industrie , le bonheur dans les champs de ses peres ? Est-il un tableau plus touchant que de voir un grand qui , dans les possessions de ses ancêtres , vit au milieu de ses vassaux , dont chacun le regarde comme son bienfaiteur & son pere ; qui rencontre par-tout les yeux attendris de la veuve , de l'indigent , du malheureux que sa main

secourus, dont les oreilles retentissent à tout moment des bénédictions & des vœux du cultivateur que ses libéralités ont placé dans l'aisance ? Enviera-t il alors à ses pareils le méprisable avantage d'intriguer dans une cour, de briller par un faste puéril, de ramper indignement dans l'antichambre d'un protecteur puissant & orgueilleux, qui montre un dédain égal à tous les esclaves dont il est entouré ?

§. VIII.

Délices attachées au goût de l'étude.

Que manque-t-il à la félicité de l'homme sensé, favorisé de la fortune, quand l'éducation qu'il a reçue lui fournit encore pour toute sa vie les moyens de remplir agréablement par l'étude les intervalles que lui laisse l'exercice de ses vertus ? Quels amusemens peuvent être comparés au plaisir toujours nouveau de lire dans le livre immense de la nature, qui, à chaque pas, lui présente des spectacles dignes d'intéresser sa curiosité ? Quelle occupation plus douce & plus diversifiée, que celle que fournit à l'esprit exercé la méditation de l'homme, les scènes si variées du monde moral, les tableaux de l'histoire ? Si le désœuvrement

ment & l'ennui font les sources des vices & des tourmens de tant d'êtres frivoles & pervers dont le monde est rempli, l'homme qui de bonne heure a contracté l'habitude de penser, n'échappe-t-il pas, quand il veut, à l'empire de ces deux tyrans de la vie ? Est-il des momens vuides ou pénibles pour un être dont la conscience satisfaite jouit d'une paix inaltérable ; qui rentre à tout moment avec plaisir en lui-même ; qui, assuré d'avoir mérité l'estime & l'attachement de ceux qui l'entourent, a le droit de s'estimer & d'être content de sa conduite ; qui, dans chaque instant de sa durée, trouve des moyens de réveiller dans son propre cœur l'affection naturelle & bien ordonnée qu'il a pour lui-même, par l'exercice d'une justice, d'une bonté, d'une bienfaisance continuelle ? Ces heureuses dispositions, en lui faisant goûter délicieusement tous les momens de la vie, le conduisent paisiblement vers un terme que la vertu seule est faite pour envisager sans crainte.

Tels sont pourtant les plaisirs aussi purs que solides que méconnoissent & que dédaignent tant d'hommes favorisés de la fortune, qui mettent follement leur bien-être à se distinguer par leur luxe, par leur faste puéril, par un appareil imposant,

incapable de remplacer le bonheur que des mœurs honnêtes sont seules en droit de procurer. Que dis-je ? du fond même de la tombe, l'homme de bien exerce encore son pouvoir sur les hommes. Son cercueil est arrosé des pleurs sincères de sa femme, de ses enfans, de ses amis, de ses citoyens. La perte d'un homme vertueux est une perte & un deuil public; il a joui de son vivant des effets qu'il doit produire, il a prévu les regrets que son trépas devoit causer, il a vu dans sa propre conscience & la tendresse durable & les monumens inaltérables que ses vertus ont élevés dans leurs cœurs.



CHAPITRE XVII.

Tableau du Monde.

* **A**Rrêtez un peu votre attention sur ce portrait que Sénèque fait du monde ; portrait accablant pour ceux qui aiment la sagesse , & dont la vue paroît incompatible avec leur tranquillité.

« On ne sçauroit sortir de sa maison ,
 » que , de quelque côté qu'on aille , on
 » n'ait à traverser des foules de gens , dont
 » les uns sont aussi ardens à grossir leurs
 » trésors , que les autres insensés à les
 » dissiper. De part & d'autre , on ne ren-
 » contre personne qui ait une véritable
 » idée de l'honneur : il n'y a qu'à être
 » hardi pour réussir dans ses desseins. On
 » se trouve heureux à ses propres yeux ,
 » & encore plus à ceux des autres , à
 » proportion qu'on foule aux pieds la
 » pudeur avec moins de retenue. Dès le
 » point du jour , on se rend au barreau ,
 » pour y faire plaider d'injustes procès ,
 » par des avocats plus injustes encore &
 » plus infâmes que les procès qu'ils en-

* Discours sur la liberté de penser , par Collins.

» treprennent. L'un se plaint de son pere
 » dont il n'a tenu qu'à lui de mériter la fa-
 » veur ; un autre plaide avec sa mere :
 » l'un se présente délateur d'un crime
 » dont il est coupable lui-même ; & le
 » juge qui condamne l'accusé, prononce
 » une sentence contre ce qu'il a fait plus
 » d'une fois. Un moment après, une
 » mauvaise cause l'emporte par l'habileté
 » de son défenseur, & la multitude ap-
 » plaudit à ce triomphe de l'éloquence
 » ou de la brigue. De quelque côté que
 » vous jetiez les yeux, que le peuple
 » soit assemblé pour des affaires sérieuses
 » ou pour des divertissemens, autant que
 » vous compterez d'hommes, autant à
 » peu près vous pourrez compter de scé-
 » lérats : à peine découvrirez-vous quel-
 » qu'un qui ne soit pas vendu à quelque
 » vice. A en juger par leur contenance,
 » vous les croiriez dans une profonde
 » paix ; mais ce n'est rien moins que
 » cela, ils sont en fureur les uns contre
 » les autres ; le moindre intérêt suffit
 » pour les engager à perdre ceux avec
 » qui ils paroissent le plus étroitement
 » unis ; ils ne sçavent s'enrichir, ils ne
 » sçavent s'agrandir que les uns aux dé-
 » pens des autres. Il n'est pas possible
 » d'être bien avec qui que ce soit ; on

» se fait un plaisir de haïr ceux qu'on croit
 » heureux, & un honneur de mépriser
 » ceux qui paroissent misérables. On se
 » trouve accablé à l'idée de tout ce que
 » l'on voit au-dessus de soi, & on ne s'en
 » console qu'en accablant tout ce qu'on
 » apperçoit au-dessous. Un supérieur &
 » un inférieur heureux paroissent égale-
 » ment des obstacles à la félicité, qu'on
 » veut posséder seul, & qui ne paroît plus
 » félicité, dès que les autres y ont part.

» Au moindre chagrin que l'on sent,
 » on voudroit envelopper le genre hu-
 » main dans la disgrâce où l'on se trouve ;
 » &, pour se consoler d'avoir échoué
 » dans un dessein, souvent on verroit de
 » bon cœur l'Etat entier renversé. Tous
 » les hommes ressemblent à des troupes
 » de gladiateurs qui vivent & mangent
 » ensemble, mais toujours prêts à s'é-
 » gorger ; & toute la différence que je
 » trouve entr'eux & les bêtes les plus
 » féroces, c'est que celles-ci épargnent
 » leur espece, & perdent même leur fé-
 » rocité à l'égard de ceux qui les nour-
 » rissent & qui prennent soin de les
 » adoucir. La licence est allée trop loin,
 » pour espérer qu'on la réprimera ; cha-
 » que jour, on s'y abandonne avec plus
 » d'empportement & moins de honte.

» C'est peu de dire que la probité est rare ;
 » pour parler exactement, il faut tran-
 » cher le mot, & prononcer qu'il n'y
 » en a plus. On ne juge du droit que
 » par le succès : c'est être criminel que
 » d'être malheureux ; mais on est tou-
 » jours digne d'éloges quand on réussit.
 » Les traités les plus sacrés & les ser-
 » mens les plus solennels sont de foibles
 » liens ; on ne se croit obligé à les ob-
 » server, qu'autant qu'on y trouve son
 » compte ; le même intérêt qui les forme,
 » les rompt. On ne doit plus rien, dès
 » qu'on est le plus fort ; & il n'y a rien
 » qu'on ne se permette sur ceux qu'on
 » veut accabler. »



CHAPITRE XVIII.

§. I. *Du bon Ton.*

* **T**oute société, divisée d'intérêt & de goût, s'accuse respectivement de *mauvais ton*; celui des jeunes gens déplaît aux vieillards; celui de l'homme passionné à l'homme froid, & celui du cénobite à l'homme du monde.

Si l'on entend par *bon ton*, le ton propre à plaire également dans toute société; en ce sens, il n'est point d'homme de *bon ton*. Pour l'être, il faudroit avoir toutes les connoissances, tous les genres d'esprit, & peut-être tous les jargons différens; supposition impossible à faire. L'on ne peut donc entendre par ce mot de *bon ton*, que le genre de conversation dont les idées & l'expression de ces mêmes idées doit plaire le plus généralement. Or le *bon ton* ainsi défini, n'appartient à nulle classe d'hommes en particulier; mais uniquement à ceux qui s'occupent d'idées grandes, & qui, puisées dans des arts & des sciences, telles que la métaphysique, la guerre, la mo-

* De l'Esprit.

rale, le commerce, la politique, présentent toujours à l'esprit des objets intéressans pour l'humanité. Ce genre de conversation, sans contredit le plus généralement intéressant, n'est pas le plus agréable pour chaque société en particulier. Chacune d'elles regarde son ton comme supérieur à celui des gens d'esprit; & celui des gens d'esprit simplement comme supérieur à toute autre espèce de ton.

Les sociétés sont, à cet égard, comme les paysans de diverses provinces, qui parlent plus volontiers le patois de leur canton que la langue de leur nation, mais qui préfèrent la langue nationale au patois des autres provinces. Le bon ton est celui que chaque société regarde comme le meilleur après le sien; & ce ton est celui des gens d'esprit.

J'avouerai cependant, à l'avantage des gens du monde, que, s'il falloit, entre les différentes classes d'hommes, en choisir une au ton de laquelle on dût donner la préférence, ce seroit sans contredit à celle des gens de la cour; non qu'un bourgeois n'ait autant d'idées qu'un homme du monde: tous deux, si j'ose m'exprimer ainsi, parlent souvent à vuide, & n'ont peut-être en fait d'idées aucun avantage l'un sur l'autre; mais le dernier, par

la position où il se trouve, s'occupe d'idées plus généralement intéressantes.

En effet, si les mœurs, les inclinations, les préjugés & le caractère des rois ont beaucoup d'influence sur le bonheur ou le malheur public; si toute connoissance, à cet égard, est intéressante; la conversation d'un homme attaché à la cour, qui ne peut parler de ce qui l'occupe sans parler souvent de ses maîtres, est donc nécessairement moins insipide que celle du bourgeois. D'ailleurs, les gens du monde étant, en général, fort au-dessus des besoins, & n'en ayant presque point d'autre à satisfaire que celui du plaisir; il est encore certain que leur conversation doit, à cet égard, profiter des avantages de leur état: c'est ce qui rend, en général, les femmes de la cour si supérieures aux autres femmes en graces, en esprit, en agrémens; aussi la classe des femmes d'esprit n'est presque composée que de femmes du monde.

Mais, si le ton de la cour est supérieur à celui de la bourgeoisie, les grands n'ayant cependant pas toujours à citer de ces anecdotes curieuses sur la vie privée des rois, leur conversation doit le plus communément rouler sur les prérogatives de leurs charges, sur celles de leur naissance, sur

leurs aventures galantes, & sur les ridicules donnés ou rendus à un souper : or de pareilles conversations doivent être insipides à la plûpart des sociétés.

Les gens du monde sont donc , vis-à-vis d'elles , précisément dans le cas de gens fortement occupés d'un métier ; ils en font l'unique & perpétuel sujet de leur conversation : en conséquence , on les taxe de *mauvais ton* , parce que c'est toujours par un mot de mépris qu'un ennuyé se venge d'un ennuyeux.

On me répondra peut-être qu'aucune société n'accuse les gens du monde de *mauvais ton*. Si la plûpart des sociétés se taisent à cet égard , c'est que la naissance & les dignités leur en imposent , les empêchent de manifester leurs sentimens , & souvent même de se les avouer à elles-mêmes. Pour s'en convaincre , qu'on interroge , à ce sujet , un homme de bon sens : le ton du monde , dira-t-il , n'est le plus souvent qu'un perfliffage ridicule. Ce ton , usité à la cour , y fut sans doute introduit par quelque intrigant qui , pour voiler ses menées , vouloit parler sans rien dire : dupes de ce perfliffage , ceux qui le suivirent , sans avoir rien à cacher , emprunterent le jargon du premier , & crurent dire quel-

que chose lorsqu'ils prononçoient des mots assez mélodieusement arrangés. Les gens en place, pour détourner les grands des affaires sérieuses & les en rendre incapables, applaudirent à ce ton, permirent qu'on le nommât esprit, & furent les premiers à lui en donner le nom. Mais, quelque éloge qu'on donne à ce jargon, si, pour apprécier le mérite de la plupart de ces bons-mots si admirés de la bonne compagnie, on les traduisoit dans une autre langue, la traduction dissiperoit le prestige, & la plupart de ces bons-mots se trouveroient vuides de sens. Aussi, bien des gens, ajouteroit-il, ont pour ce qu'on appelle les gens brillans un dégoût très-marqué, & répète-t-on souvent ce vers de la comédie :

Quand le *bon ton* paroît, le *bon sens* se retire.

Le vrai *bon ton* est donc celui des gens d'esprit, de quelque état qu'ils soient.

Si l'animal enfermé dans un coquillage, & qui ne connoît de l'univers que le rocher sur lequel il est attaché, ne peut juger de son étendue, comment l'homme du monde, qui vit concentré dans une petite société, qui se voit toujours environné des mêmes objets, & qui ne con-

noit qu'une seule opinion, pourroit-il juger du mérite des choses ?

La vérité ne s'apperçoit & ne s'engendre que dans la fermentation des opinions contraires. L'univers ne nous est connu que par celui avec lequel nous commerçons. Quiconque se renferme dans une société ne peut s'empêcher d'adopter les préjugés, sur-tout s'ils flattent son orgueil. Qui peut s'arracher à une erreur, quand la vanité, complice de l'ignorance, l'y a attaché, & la lui a rendu chère ?

§. II.

Du bel Usage.

C'est par un effet de la même vanité, que les gens du monde se croient les seuls possesseurs du *bel usage*, qui, selon eux, est le premier des mérites, & sans lequel il n'en est aucun. Ils ne s'apperçoivent pas que cet usage, qu'ils regardent comme l'usage du monde par excellence, n'est que l'usage particulier de leur monde. En effet, au Monomotapa, où, quand le roi éternue, tous les courtisans sont par politesse obligés d'éternuer, & où l'éternuement gagnant de la cour à la ville & de la ville aux provinces, tout l'empire paroît affligé d'un rhume général; qui

doute qu'il n'y ait des courtisans qui se piquent d'éternuer plus noblement que les autres hommes ; qui se regardent à cet égard comme les possesseurs uniques du *bel usage*, & qui traitent de mauvaise compagnie ou de nations barbares, tous les particuliers & tous les peuples dont l'éternuement leur paroît moins harmonieux ?

Les Mariannois ne prétendront-ils pas que la civilité consiste à prendre le pied de celui auquel on veut faire honneur, à s'en frotter doucement le visage, & ne jamais cracher devant son supérieur ? Les Chiriguanes ne soutiendront-ils pas qu'il faut des culottes ; mais que le bel usage est de les porter sous le bras, comme nous portons nos chapeaux ?

Au royaume de Juida, lorsque les habitans se rencontrent, ils se jettent en bas de leurs hamachs, se mettent à genoux vis-à-vis l'un de l'autre, baissent la terre, frappent des mains, se font des complimens, & se relevent : les agréables du pays croient certainement que leur manière de saluer est la plus polie.

Les habitans de Manilles disent que la politesse exige qu'en saluant on plie le corps très-bas, qu'on mette ses deux mains sur ses joues, qu'on leve une

jambe en l'air, en tenant les genoux pliés.

Le Sauvage de la nouvelle Orléans foutient que nous manquons de politesse envers nos amis. « Lorsque je me présente, dit il, au grand chef, je le salue par un hurlement ; puis je pénètre au fond de sa cabane, sans jeter un seul coup d'œil sur le côté droit où le chef est assis. C'est-là que je renouvelle mon salut, en levant mes bras sur la tête, & en hurlant trois fois. Le chef m'invite à m'asseoir par un petit soupir : je le remercie par un nouveau hurlement. A chaque question du chef, je hurle une fois avant que de répondre ; & je prends congé de lui, en faisant traîner mon hurlement jusqu'à ce que je sois hors de sa présence. »

Que je parcoure toutes les nations, je trouverai par tout des usages différens ; & chaque peuple en particulier se croira nécessairement en possession du meilleur usage. Or, s'il n'est rien de plus ridicule que de pareilles prétentions, même aux yeux des gens du monde, qu'ils fassent quelque retour sur eux-mêmes, ils verront que, sous d'autres noms, c'est d'eux-mêmes dont ils se moquent.

Pour prouver que ce qu'on appelle ici

471 LIVRE TROISIEME.

usage du monde, loin de plaire universellement, doit au contraire déplaire le plus généralement; qu'on transporte successivement à la Chine, en Hollande & en Angleterre, le petit-maître le plus sçavant dans ce composé de gestes, de propos & de manieres, appelé *usage du monde*; & l'homme sensé, que son ignorance, à cet égard, fait traiter de stupide ou de mauvaise compagnie; il est certain que ce dernier passera, chez divers peuples, pour plus instruit du véritable *usage du monde* que le premier. Quel est le motif d'un pareil jugement? C'est que la raison, indépendante des modes & des coutumès d'un pays, n'est nulle part étrangere & ridicule; c'est qu'au contraire l'usage d'un pays rend toujours l'observateur de cet usage d'autant plus ridicule, qu'il y est plus exercé, & s'y est rendu plus habile. Si, pour éviter l'air pesant & méthodique en horreur à la bonne compagnie, nos jeunes gens ont souvent joué l'étourderie, qui doute qu'aux yeux des Anglois, des Allemands ou des Espagnols, nos petits-maîtres ne paroissent d'autant plus ridicules, qu'ils seront, à cet égard, plus attentifs à remplir ce qu'ils croiront du *bel usage*?

Il est donc certain, du moins si on en juge par l'accueil qu'on fait à nos agréables dans le pays étranger, que ce qu'ils appellent *usage du monde*, loin de réussir universellement, doit au contraire déplaire le plus généralement; & que cet usage est aussi différent du vrai *usage du monde*, toujours fondé sur la raison, que la civilité l'est de la vraie politesse. L'une ne suppose que la science des manières; & l'autre un sentiment fin, délicat & habituel de bienveillance pour les hommes.

Au reste, quoiqu'il n'y ait rien de plus ridicule que ces prétentions exclusives au *bon ton* & au *bel usage*, il est si difficile, comme je l'ai dit plus haut, de vivre dans les sociétés du grand monde, sans adopter quelques-unes de leurs erreurs, que les gens d'esprit le plus en garde à cet égard, ne sont pas toujours sûrs de s'en défendre. Aussi n'est-ce, en ce genre, que des erreurs extrêmement multipliées qui déterminent le public à placer les agréables au rang des esprits faux & petits; je dis petits, parce que l'esprit, qui n'est ni grand, ni petit en soi, emprunte toujours l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petitesse des objets qu'il considère,

& que les gens du monde ne peuvent guère s'occuper que de petits objets.

Il résulte de ce chapitre, que les hommes les plus estimés des sociétés particulières, ne sont pas toujours les plus estimables aux yeux du public.

CHAPITRE XIX.

La Soirée de l'an 2440 (a) : Critique des mœurs actuelles.

* **L**E soleil baïssoit : mon guide me sollicita d'entrer dans la maison d'un de ses amis, où il devoit souper. Je ne me fis pas prier. . . . D'abord je ne trouvois plus de ces petits appartemens qui semblent des loges de fous, dont les murailles ont à peine six pouces d'épaisseur, & où l'on gele l'hiver, & on brûle en été. C'étoient de grandes salles vastes, sonores, où l'on pouvoit se promener; & les toits, munis d'une bonne charpente, défilioient les traits piquans de la froidure &

(a) *Note de l'Editeur.* Pour l'intelligence de ce chapitre, il faut sçavoir que l'auteur suppose qu'un homme, après avoir dormi jusqu'à l'an 2440, se réveille, bien étonné des changemens arrivés pendant ce long sommeil.

* L'an 2440.

les rayons du soleil; les maisons enfin ne vieillissoient plus avec ceux qui les avoient fait bâtir.

J'entrai dans le salon, & je distinguai à l'instant le maître du logis. Il vint à moi sans grimaces & sans fadeur; sa femme, ses enfans avoient en sa présence une contenance libre, mais respectueuse; & le *Monfieur*, ou le fils de la maison, ne commença point par persiffler son pere, pour me donner un échantillon de son esprit; sa mere & même sa grand'mere n'auroient point applaudi à de telles gentilleses. Ses sœurs n'étoient point maniérées, ni muettes; elles saluerent avec grace, & se remirent à leurs occupations; l'oreille au guet; elles ne regardoient pas en dessous les moindres gestes que je faisois. Mon grand âge & ma voix cassée ne les firent pas même fourire: on ne me fit point de ces vaines simagrées qui sont le contraire de la vraie politesse. L'appartement de compagnie ne brilloit pas de vingt colifichets fragiles, ou de mauvais goût: point de vernis, point de porcelaines, point de magots, point de tristes dorures; en récompense, une tapifferie riante & amie de l'œil, une propreté singuliere, quelques estampes achevées, composoient un salon dont le ton de couleur étoit très-gai.

On lia la conversation ; mais personne ne fit assaut d'idées. Le maudit esprit, ce fléau de mon siècle, ne donnoit pas des couleurs mensongères à ce qui étoit si simple de sa nature. L'un ne prit pas justement le contre-pied de ce que soutenoit l'autre, le tout pour briller & satisfaire un amour-propre babillard. Ceux qui parloient avoient des principes, & dans le même quart d'heure ne se démentoient pas vingt fois. L'esprit de cette assemblée ne voltigeoit pas comme l'oiseau sur la branche ; & , sans être diffus & pesant, il ne passoit pas, sans aucune transition & sur le même ton, des couches d'une princesse à l'histoire d'un noyé.

Les jeunes gens n'affectoient point des manières enfantines, un langage traînant ou étourdi, un air froidement supérieur. Ils ne se jetoient point sur des sièges, renversés, la tête haute, & le regard insolent ou ironique. Je n'entendis aucun propos licencieux : on ne déclamoit pas tristement, longuement, pesamment, contre ces vérités consolantes, qui sont l'appui & le charme des âmes sensibles. Les femmes n'avoient plus ce ton tour-à-tour impératif & languoureux : décentes, réservées, modestes, occupées d'un travail léger & commode, l'oïveté n'étoit pas en recommandation.

parmi elles : elles ne coupoient pas la journée par la moitié, pour ne rien faire le soir. Je fus extrêmement satisfait d'elles ; car elles ne m'offrirent point un jeu de cartes. Cet infipide amusement, inventé pour occuper un monarque imbécille, & constamment cher à la troupe des sots, qui, avec son secours, cachent leur profonde insuffisance, avoit disparu de chez un peuple qui sçavoit trop embellir les instans de la vie, pour tuer le tems d'une maniere aussi triste, aussi fastidieuse. Je ne vis point de ces tables vertes, qui sont une arène où l'on s'égorge impitoyablement. L'avarice ne venoit pas fatiguer ces honnêtes citoyens jusque dans les momens consacrés au loisir. . . .

Je m'aperçus que chacun suivoit son goût, sans que personne y prêtât trop d'attention : point de ces espions femelles, qui se vengent, par l'épiloguerie, de la mauvaise humeur qui les ronge, & qu'elles doivent autant à leur laideur qu'à leur propre sottise. L'un conversoit ; celui-ci déployoit des estampes, examinoit des tableaux ; tel autre lisoit dans un coin. On ne formoit point un cercle pour se communiquer un bâillement qui passoit à la mode. Dans la salle voisine, on entendoit un concert : c'étoient des flûtes

douces mariées au son de la voix ; l'aigre clavecin , le monotone violon le cédoit à l'organe enchanteur d'une belle femme. Quel instrument a plus de pouvoir sur les cœurs ! c'étoit une musique ravissante & céleste , qui ne ressembloit pas au charivari de nos opéra , où l'homme de goût , l'homme sensible cherche la consonnance de l'unité , & ne la rencontre jamais.

J'étois enchanté. On ne demeuroid pas continuellement assis , cloué en la même posture dans des fauteuils , & toujours obligé de soutenir une conversation éternelle sur des riens , pour lesquels on se livre de graves disputes. Les personnages les plus physiques qu'il y ait au monde , les femmes ne métaphysiquoient pas à tout propos ; & si elles parloient de vers , de tragédies , d'auteurs , c'étoit en avouant que les arts qui tiennent au génie (quel que soit leur esprit) sont fort au-dessus d'elles.

On me pria de passer dans un fallon voisin pour y souper. Tout étonné , je regardai la pendule : il n'étoit que sept heures. « Venez , me dit le maître de la » maison , en me prenant par la main ; nous » ne passons pas les nuits à la lueur échauf- » fante des bougies ; nous trouvons le soleil

» si beau, que chacun de nous se fait un
 » plaisir de le voir dardant ses premiers
 » feux sur l'horizon; nous ne nous cou-
 » chons pas l'estomac chargé, afin d'a-
 » voir un sommeil laborieux, coupé de
 » rêves bizarres; nous veillons sur notre
 » santé, parce que la gaieté de l'ame en
 » dépend. Pour se lever matin, il faut se
 » coucher de bonne heure, & de plus
 » nous aimons les songes légers & gra-
 » cieux. »

Il se fit un moment de silence : le pere de famille bénit les mets qui couvroient la table. Cette coutume auguste & sainte s'étoit renouvelée, & je la crois importante, parce qu'elle rappelle sans cesse la reconnoissance que nous devons au Dieu qui fait croître les légumes. Je songeois plus à examiner la table qu'à manger. Je ne parlerai point de l'éclat & de la propreté. . . . Tous les mets dont je goûtois n'avoient presque point d'affaisonnement, & je n'en fus pas fâché; je leur reconnus une faveur, un sel qui étoit celui que leur donna la nature, & qui me parut délicieux. Je ne trouvai point de ces alimens raffinés, qui ont passé par les mains de plusieurs teinturiers; de ces ragoûts, de ces jus, de ces coulis, de ces sucS échauffans, qui, raréfiés dans de petits plats fort cou-

teux, hâtoient la destruction de l'espece animale, en même tems qu'ils brûloient les entrailles humaines. Ce peuple n'étoit point un peuple carnassier, qui se ruimoit pour la table, & dévoroit plus que la magnificence de la nature ne pouvoit produire avec toutes ses facultés génératives. Si tout luxe étoit odieux, celui de la table paroïssoit un crime révoltant.

Les légumes & les fruits étoient tous de la saison, & l'on avoit perdu le secret de faire croître, dans le cœur de l'hiver, des cerises détestables. On n'étoit point jaloux des primeurs; on laissoit faire la nature; le palais en étoit plus flatté, & l'estomac s'en trouvoit mieux. On servit au dessert des fruits excellens, & l'on but d'un vin vieux; mais point de ces liqueurs colorées, distillées à l'esprit de vin, & si à la mode dans mon siècle: elles étoient aussi sévèrement défendues que l'arsenic: on avoit découvert qu'il n'y avoit point de sensualité à se procurer une mort lente & cruelle.

Le maître de la maison me dit en souriant: « Avouez que voilà un dessert bien » mesquin. Vous ne voyez ni arbres, ni » châteaux, ni moulins à vent, ni figu- » res en sucre. Cette extravagance pro- » digue, qui ne produisoit même aucune » sorte

» sorte de volupté, étoit jadis celle des
 » grands enfans tombés en démence. Vos
 » magistrats, qui devoient donner du
 » moins l'exemple de la frugalité, & ne
 » point autoriser, par leur consentement,
 » un luxe insolent & petit; vos magistrats,
 » dit-on, à la rentrée de chaque parle-
 » ment, s'extasioient, en peres du peu-
 » ple, à voir sur une table des marmou-
 » sets de sucre; & jugez de l'émulation
 » des autres états, à l'emporter sur des
 » gens de robe.» Vous n'y êtes pas, lui
 répondis-je: admirez notre sçavante in-
 dustrie; on a exécuté de mon tems, sur
 une table large de dix pieds, un opéra
 avec toutes ses machines, décorations,
 acteurs, danseurs, orchestre, tout étoit
 de sucre, & les changemens se sont exé-
 cutés comme sur le théâtre du Palais-
 Royal. Pendant ce tems, tout un peuple
 assiégeoit la porte, pour avoir le rare
 bonheur de jeter un coup d'œil rapide sur
 ce superbe dèssert.

Chacun se prit à rire à ce récit; on se
 leva de table avec gaieté; on rendit grâces
 à Dieu, & personne n'eut de vapeurs ni
 d'indigestions.



CHAPITRE XX.

Recueil de Caractères & de Portraits.

§. I.

L'Homme retiré du monde.

* **A**riste, à trente ans, étoit répandu dans le monde; c'étoit l'homme à la mode; on le chérissoit, on le couroit: il étoit de toutes les fêtes, & il en faisoit le principal agrément. Aujourd'hui qu'il est sexagénaire, son goût est changé; il a renoncé aux compagnies; il ne fréquente plus que les églises: les plus longs offices sont pour lui les meilleurs; il prie sans cesse, & prie avec ferveur; il regrette le tems où, dissipé par les plaisirs, il ne s'est pas occupé à honorer Dieu & à le louer. C'est, dit-on, que sa tête baisse; on ne manque guere, par cette raison, de devenir dévot à son âge. J'en conviendrai, si Ariste, dans le tems même de son changement, a donné d'ailleurs des marques d'imbécillité. Mais, si son bon sens n'est point altéré, je dirai que

* Les Mœurs.

dans sa vieillesse ses passions étant plus calmes, son amour pour la vertu est devenu plus fort : or l'amour de la vertu ne sçauroit marcher sans la piété. Ce n'est pas précisément à fréquenter nos églises que je fais consister la piété d'Ariste : s'il étoit Musulman, il fréquenteroit les mosquées ; s'il étoit Protestant, les prêches ; s'il étoit de la religion de Jacob ou d'Enoch, il prieroit indifféremment en tout lieu ; mais je la fais consister dans l'élévation du cœur vers Dieu, & dans les actes qui en sont les témoignages : or Ariste fait de ces actes-là.

§. II.

Caractères de femmes.

Nicétas s'est lié à Sylvanire par un attachement tendre, mais innocent. Il n'eut pas besoin de l'étudier long-tems pour la trouver adorable. Un cœur moins sur ses gardes que le sien & aussi connoisseur, se fût rendu à la première vue : tout conspiroit à sa défaite ; la beauté des traits de Sylvanire, la majesté de son maintien, les graces répandues dans toute sa personne, l'esprit qui brille dans ses yeux, la délicatesse qui assaisonne ses discours. Il tint bon néanmoins contre tous ses char-

mes réunis ; mais pouvoit-il tenir jusqu'au bout contre mille autres qualités aimables , plus précieuses encore que celle-là , dont le nombreux enchaînement augmentoit de jour en jour sa surprise & son admiration ? Un cœur ouvert à l'amitié , bienfaisant , noble & généreux , franc sans indiscretion , ingénu sans imprudence ; une humeur vive & enjouée , mais toujours sage & circonspecte ; des sentimens nobles & grands , sans fard & sans ostentation ; un goût & des talens exquis , voilés d'une humble modestie ; de la vertu sans pruderie , de la piété sans bigotisme.

Jeunes beautés , qui , par votre inexpérience & votre pente prématurée à la tendresse , courez des risques en entrant dans le monde , on vous cite Thémire comme un merveilleux modele de chasteté. Je n'entends point révoquer sa sagesse en doute : il y a assurément des femmes chastes ; Despréaux en a compté jusqu'à trois ; quand il en faudroit rabattre les deux tièrs , Thémire pourroit être ce phénix unique : mais ne l'imites précisément qu'en ce point. Elle croit que la chasteté tient lieu de toutes les vertus , & qu'on peut bien , quand on fait tant que d'être fidelle à son mari , se permet-

tre des humeurs & des criailleries, tyranniser ses enfans & harceler ses domestiques, railler, médire, & tromper au jeu. En vous modelant sur elle, vous ferez sans doute d'honnêtes femmes; mais ferez-vous des femmes de mérite? S'il y avoit quelqu'un qui dût se louer de la vertu de Thémire, ce seroit son mari; mais qu'il paye cher cette vertu!

§. III.

L'Avare.

Cherchez-vous un modele d'avarice; vous l'avez trouvé dans Chrysolâtre. Parcourez toute sa personne, il est de la tête aux pieds tout couvert de haillons dégoûtans, mal-adroitement rapetassés, mais rappetassés par ses mains. Entrez dans son appartement, tout y répond au délabrement de sa personne; son lit, ses fauteuils, sa tenture, sont, par leur vétusté, de curieux monumens des modes les plus surannées; il a grand soin, ainsi que sur ses habits, d'y laisser une crasse épaisse qui les pénètre, & fait corps avec l'étoffe. La propreté n'est, dit-il, faite que pour les dissipateurs. Suivons-le des yeux; il va se mettre à table. C'est une regle chez lui qu'avant le *Benedicite*, les portes soient

verrouillées : après les filoux, les parasites sont les hommes qu'il redoute le plus : quant aux emprunteurs, il ne les craint pas ; depuis long-tems il a sçu s'en défaire. Sur deux ais vermoulus & mal joints, posés sur un pied chancelant, paroît un bouilli réchauffé, noyé dans un potage clair, un bout de pain noir & rassis, une aiguiere, & rien de plus.

Mais qui frappe à la porte avant la fin du repas ? C'est son neveu, son héritier, qui, par estime pour son bien, lui fait assiduellement la cour. « Eh, mon neveu ! » lui crie-t-il du plus loin qu'il l'aperçoit, n'est-il pas d'autre tems pour venir m'importuner, que celui où je dine ? J'aime à manger seul ; c'est mon humeur, & je n'en changerai pas pour vous. . . . Mais quoi ! qu'examinez vous donc ? venez-vous me voler ? Il m'en coûte à vous le dire ; mais enfin vos mains, vos regards m'inquiètent. Tenez, mon neveu, croyez-moi ; épargnez-vous la peine de me visiter si souvent. Je suis sûr que vous me croyez bien riche, car c'est la folie des héritiers : tenez vous dit pour une bonne fois que je ne le suis point ; je suis ruiné ; je n'ai plus rien, ce qui s'appelle rien. » Voyons, avant de quitter

Chrysolâtre, ce qu'il s'en faut qu'il n'ait dit vrai. Le jour baisse ; l'heure approche qu'il va faire hommage à son dieu, compter son or, le caresser, & le remettre au fond du coffre-fort. Il a fini son calcul : que marmote-t-il à présent ? c'est justement le montant de sa somme. « Cent » vingt mille écus deux livres quatre sous. « On a bien de la peine, ajoute-t-il en re- » fermant le coffre, à se faire un petit » pécule honnête. »

§. IV.

Le Débiteur.

Admirez la tranquillité de Misochreste, avec quelle aisance il se débarrasse d'une foule de créanciers dont les clameurs l'importunent ! Cent fois il les a évités, en se faisant celer par ses valets : comment aujourd'hui va-t-il s'y prendre pour leur échapper ? ils ont devancé l'heure de son lever. Il persiste à ne point sortir, ils s'obstinent à l'attendre : il leur fait dire qu'il est indisposé & ne peut parler à personne, sa maladie ne les attendrit pas : s'il diffère à leur ouvrir sa porte, ils sont prêts à l'enfoncer : il annonce qu'il va se rendre, & il vient parlementer.

« Comment donc, leur dit-il, est-ce

» qu'on ne peut pas être malade chez soi ?
» Vous me permettrez de vous dire que
» votre procédé n'est pas celui de gens
» qui savent vivre. Qu'y a-t-il, vous,
» M. Rhédon ? Cette caleche que vous
» me fîtes il y a trois ans ! ne vous ai-je
» pas donné vingt pistoles à compte ?
» Vous voilà bien à plaindre ! Allez, al-
» lez, n'ayez point de peur, on ne perd
» rien avec moi. Voilà un homme qui
» me fournit du pain depuis six ans : il
» sait comme on se conduit avec des gens
» de ma sorte ; il a pris patience, & ne
» s'en trouvera pas mal. Adieu, M. Rhé-
» don, adieu ; j'ai à parler à ces Mes-
» sieurs : vous reviendrez. Oh ! pour
» vous, mon cher Artopole, je vous con-
» fide ; vous agissez bien. Comment
» vous y prenez-vous pour faire le bon
» pain que vous me vendez ? Il est ex-
» quis ; il n'y a rien à dire à ce pain-là.
» Voyons ce que je vous dois : deux mille
» trois cents quarante-six livres quatre
» sous neuf deniers. Je vous dois cette
» somme là ? au reste, je ne regarde pas
» après vous : deux mille trois cents &
» quelques livres.... on pourra payer
» cela. Allez, M. Artopole, le premier
» argent que je touche est à vous ; vous

» n'aurez pas seulement la peine de le
 » venir chercher : cela est trop juste ; c'est
 » vous qui me faites vivre.

» Ah ! voilà mon marchand de vin. Il
 » y a long-tems, mon cher, que j'ai en-
 » vie de vous laver la tête. Sçavez-vous
 » bien, monsieur de la Taverne, que
 » vous jouez à m'empoisonner avec le
 » vin que vous me donnez ? Que diable
 » mettez-vous dedans ? je ne peux pas en
 » boire trois bouteilles, qu'il ne me porte
 » à la tête ; & c'est de l'argent peut-être
 » qu'il vous faut ? Allez, allez ; on ne fert
 » pas les gens comme vous faites, quand
 » on veut être payé. Vous n'aurez de
 » l'argent que quand les autres n'en vou-
 » dront plus, pour vous apprendre à don-
 » ner de bonne marchandise.

» Pour ce qui est de vous, M. Guillau-
 » met, je suis honteux de ne vous avoir
 » point encore satisfait. Je sçais tous les
 » reproches que vous avez à me faire :
 » vous m'habiliez, moi & toute ma mai-
 » son, depuis près de cinq ans ; je ne vous
 » ai pas encore donné un sou : je vous
 » avois promis pour la fin de l'année der-
 » niere ; je vous ai manqué : n'est-ce pas
 » là tout ce que vous m'e diriez ? Vous me
 » connoissez, M. Guillaumet : croyez-
 » vous que j'aurois la dureté de vous lais-

» ser languir après un argent qui vous est
 » dû, après des déboursés considérables,
 » que vous avez bien voulu faire pour
 » moi, si mes fermiers me payoient ? il
 » faudroit que je fusse un grand malheu-
 » reux. Mais ils me paieront à la fin, &
 » vous serez payé. Serviteur ; laissez-moi
 » parler à cette femme.

» Bon jour, madame Pernelle : c'est
 » pour ces trente pièces de toile que vous
 » m'avez fournies, n'est-ce pas ? Je ne
 » peux pas vous les payer fitôt. Vous
 » voyez bien que voilà des gens à qui j'ai
 » promis. Mais vous êtes en état d'atten-
 » dre, vous : vous êtes bien. -- Non,
 » Monsieur, vous vous trompez ; je suis
 » fort mal. -- Oh ! tant pis, ma bonne ;
 » quand on n'a pas les reins assez forts
 » pour faire des avances, il ne faut pas se
 » mêler de vendre.

» Pour vous autres, ajoute Misochreste,
 en adressant la parole à ceux des créan-
 ciers qui n'ont pas encore eu audience,
 » je ne vous dois pas, je crois, de gros
 » articles. Vous êtes témoins que je cher-
 » che à m'arranger : laissez-moi respirer
 » un peu ; si je ne puis mieux faire, du
 » moins j'arrêterai vos mémoires. » Mi-
 sochreste, après ces mots, s'élançe &
 part comme un trait, laissant ses créanciers

si étourdis par son ton audacieux, qu'il est déjà bien loin lorsqu'ils s'appréhendent à lui répondre.

§. V.

Le Paresseux.

L'inaction est une sorte de léthargie également pernicieuse à l'ame & au corps. Rhatyme en fournit la preuve. Ce qui l'occupe lui déplaît; ce qui l'exerce le lasse : c'est même une fatigue pour lui que d'exister; sa félicité souveraine seroit d'être anéanti. N'imaginant pas que Dieu puisse mieux récompenser ceux qu'il aime, c'est-là le paradis qu'il attend; &, dès cette vie, il anticipe son bonheur, en prolongeant tous les jours son sommeil bien avant dans la matinée. Le moment de son réveil est un instant fatal pour lui; il l'écarte autant qu'il peut; &, forcé de s'arracher enfin du lit, il laisse voir encore long-tems sur son front farouche & ridé, qu'il n'est debout qu'à regret. Il s'habille à vingt reprises: les bras lui tombent; il n'y scauroit suffire. Par où va-t-il commencer sa journée? *Qu'on me donne à manger!* dit-il: ce n'est pas qu'il ait faim, ni peut-être qu'il soit gourmand; mais c'est qu'un homme désœuvré remplit toujours par-là quel-

ques quarts d'heure de vuide, sans que sa nonchalance en souffre : pendant douze heures qu'il va être sur pied, il aura souvent recours à ce même expédient. Les intervalles que lui laissent ces petits repas de caprice, sont remplis par quelques frivolités qui se succèdent rapidement l'une à l'autre, parce qu'aucune ne l'amuse. Rien n'est si peu sensible au plaisir qu'un paresseux ; c'est une ame engourdie, que rien ne pique ni n'éveille. A charge à lui-même, il voudroit pouvoir se fuir, & il n'en a pas la force. . . . A l'entendre, on ne le sert jamais bien ; on n'a pour lui aucuns égards ; on ne le plaint point quand'il souffre ; on est dur ; on le voudroit voir mort : en tout cas, ce seroit lui vouloir du bien. Sa sombre imagination, son indolence, sa paresse, réalisent bientôt tous ses maux imaginaires : il fera demain, s'il ne l'est pas dès aujourd'hui, cacochyme, hypocondriaque, languoureux, étique & débile. Est-ce un bonheur que la vie, pour qui la conserve à ce prix ?

§. VI.

Les heureux Epoux.

Caliste est jeune, belle, spirituelle &

sage. Agathocle n'est guere plus âgé ; il est bien fait , brave & de bonne conduite. Son bon destin l'introduisit par hasard dans la maison de Caliste : ses premiers regards , errant indifféremment sur un cercle nombreux , la distinguèrent bientôt , & se fixerent sur elle ; mais , revenu de la courte extase que lui causa cette premiere vue , il se la reprocha d'abord , comme une distraction incivile , qu'il essaya de réparer , en promenant ses yeux tour-à-tour sur d'autres objets. Vaine tentative ! un attrait puissant les captivoit déjà ; ils retomberent sur Caliste. Il en rougit aussi-bien qu'elle ; une douce émotion , jusqu'alors inconnue à son ame , troubla son cœur , & déconcerta ses regards : ils en devinrent tout à-la-fois & plus timides & plus curieux. Il se plaisoit à considérer Caliste , & ne l'osoit faire qu'en tremblant : Caliste , de son côté , satisfaite intérieurement de cette flatteuse préférence , l'envisoit furtivement. Tous deux craignoient , mais Caliste encore plus qu'Agathocle , d'être pris sur le fait l'un par l'autre , & tous deux l'étoient à chaque instant.

L'heure de se séparer vint , & leur parut être arrivée trop vite : ils firent de tristes réflexions sur la rapidité du tems ,

Leur imagination cependant ne les laissa pas tout-à-fait l'un sans l'autre. L'image de Caliste étoit déjà profondément gravée dans l'ame d'Agathocle, & les traits de celui-ci étoient fortement imprimés dans celle de Caliste; ils en parurent moins gais l'un & l'autre le reste du jour. Un sentiment vif, quel qu'il soit, occupe l'ame en dedans, & ne lui permet pas de se livrer à la dissipation.

Deux jours s'étoient passés sans qu'ils pussent se revoir; & quoique, pendant cet intervalle, tous les momens eussent été remplis, ou par des occupations utiles, ou par des récréations amusantes, tous deux éprouvoient une langoureuse anxiété, un ennui, un vuide indéfinissable, dont ils ne pouvoient démêler la cause. L'instant qui les rapprocha le leur apprit: le contentement parfait qu'ils goûterent en présence l'un de l'autre, ne leur laissa plus ignorer quel avoit été le principe de leur mélancolie.

Agathocle s'enhardit ce jour-là: il aborda Caliste, lui tint des discours obligans, & eut le bonheur de l'entretenir pour la première fois. Il n'avoit vu que ses charmes extérieurs: il vit la beauté de son ame, la droiture de son cœur, la noblesse de ses sentimens, la délicatesse

de son esprit ; & , ce qui l'enchantait encore davantage , il crut appercevoir qu'elle ne le jugeoit pas lui-même indigne de son estime. Dès-lors , il lui fit des visites assidues , dont chacune lui découvrit en elle de nouvelles perfections. C'est là le caractère d'un mérite soutenu ; il gagne à se développer aux yeux d'un connoisseur. Un galant homme ne se dégoûte que d'une coquette , d'une sotte , ou d'une étourdie. S'il a pris du goût pour une femme digne de lui , le tems , loin d'affoiblir son attachement , ne fera que l'accroître & le fortifier.

L'inclination décidée qui s'étoit formée pour Caliste dans le cœur d'Agathocle , n'étoit plus pour lui un sentiment équivoque ; c'étoit de l'amour , & du plus tendre : il le sçavoit ; mais Caliste l'ignoroit , ou du moins ne l'avoit point encore appris de sa bouche. L'amour est craintif & respectueux. Un amant téméraire n'est point l'ami de la belle qu'il caresse ; ce n'est que le plaisir qu'il aime. Il prit enfin sur lui de lui ouvrir son cœur. Ce ne fut point avec les gentillesse étudiées qui accompagnent une déclaration romanesque : « Aimable » Caliste , lui dit-il ingénument , le sentiment qui m'attache à vous n'est pas

» de l'estime toute simple, c'est l'amour
 » le plus vif & le plus empressé. Je sens
 » que je ne puis vivre sans vous : pour-
 » riez-vous sans répugnance vous résoudre
 » à me rendre heureux ? J'ai pu vous ai-
 » mer sans vous offenser ; c'est un tribut
 » qui vous est dû ; l'espoir d'un peu de
 » retour pourroit-il aussi m'être per-
 » mis ? »

Une coquette auroit affecté du courroux. Caliste écouta son amant sans l'interrompre, lui répondit sans aigreur, & lui permit d'espérer : elle ne mit pas même sa constance à de longues épreuves. Le bonheur pour lequel il soupiroit ne fut différé qu'autant de tems qu'il falloit pour en faire les apprêts. Les clauses du contrat furent aisément réglées entre les parties, l'intérêt n'y entroit pour rien. La principale étoit le don mutuel de leurs cœurs, & cette condition étoit remplie d'avance. Quel sera donc le sort de ces nouveaux époux ? (J'ai tiré leur horoscope,) le plus heureux que des mortels puissent éprouver sur la terre. Aucun plaisir n'est comparable à ceux qui affectent le cœur ; & il n'en est point qui l'affectent si délicieusement, que la douceur d'aimer & d'être aimé.

§. VII.

L'homme abruti par la débauche.

Méthyse a sçu s'affranchir de l'affection conjugale. Les trois quarts de sa vie se passoient le ver à la main, dans ces réduits licencieux où regnent en toute liberté l'intempérance & la crapule, où, dans les flots d'un Bourgogne fumeux, on engloutit tout à-la-fois sa fanté, son honneur & ses biens : là, les sentimens délicats sont traités de folles chimeres, la tendresse de fadeur, la complaisance de servitude, & les égards de bassesse : Méthyse enfin a pris le ton de ses ignobles cotteries. Ce n'étoit d'abord qu'un jargon qu'il parloit par amusement, sans que le cœur fût abruti : mais aujourd'hui il est plus avancé ; il en a pris aussi l'esprit ; il a perdu tout sentiment pour les plaisirs que la raison avoue. Il est de marbre pour les femmes, & sur tout pour les femmes modestes, sages & réservées ; & malheureusement pour lui, son épouse est de ce nombre.

§. VIII.

L'homme de robe.

Trimalcion est le président d'une Cour

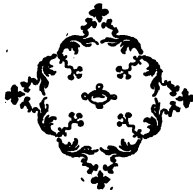
souveraine. Sa marche lente & composée, son front sévère & dédaigneux, sa gravité inaltérable, & plus encore que tout cela, l'ampleur énorme de sa coëffure & le nombre de ses valets, annoncent en caractères distincts la qualité du personnage. On diroit que les provisions d'un officier de judicature aient la vertu surnaturelle d'imprimer au pourvu le port & l'allure d'un héros. Tout le sel de Moliere, toutes les bouffonneries de Scarron, ne seroient pas capables de le dérider. Voici pourtant le moment où il va dépouiller en partie cette couche épaisse de magistrature qui lui obscurcit le visage. On ramene son fils de nourrice : « Monsieur, » lui crie de loin une gouvernante étourdie, voilà M. le Chevalier qu'on rap- » porte. » Il se leve, fait quelques pas, & marche pour la première fois au-devant d'un humain : il le prend dans ses bras, croit y reconnoître ses traits, & descend jusqu'à l'embrasser. L'enfant lui rend avec usure ses caresses & ses baisers, & balbutie le nom de pere, nom qui sonne agréablement aux oreilles de Trimalcion. Autant ce titre est incertain, autant on aime à se l'entendre donner. L'enfant, caressé de plus belle, y répond en folâtrant : il s'enhardit & s'émancipe ; &

cette perruque majestueuse , qui un quart d'heure auparavant tenoit en respect tout un barreau , M. le Chevalier la tiraille sans merci , la chiffone & la dépoudre.

Trimalcion aime son fils ; on le voit bien , dites-vous , à la réception qu'il lui fait. Vous le voyez à des marques si frivoles ? Je le verrai bien mieux au soin qu'il prendra de lui former le jugement , de lui orner l'esprit , & de lui inspirer des mœurs. Mais , à l'arrivée de son fils , il a fait montre de toute sa tendresse ; ne comptez point qu'elle aille plus loin. Voudroit-on que , pour l'amour d'un enfant , un président se rompît la tête à rapprendre ? Non , non ; ne l'appréhendez pas : le gouverneur est déjà retenu. Ce n'est point un *Séneque* ni un *Burhus* ; ce n'est pas non plus un homme modelé sur ces illustres maîtres qui formoient l'enfance de nos princes , vers la fin du dernier siècle : mais c'est un homme accommodant , qui se contente de trente pistoles pour ses appointemens ; qui aura soin de ne point fatiguer son élève , de condescendre à ses caprices : ce sont là les clauses du marché. « De la douceur , » M. l'Abbé , de la douceur , dit Trimalcion , en le lui confiant. Je ne veux

500 LIVRE TROISIEME.

» point que mon fils se tue : qu'il sçache
» un peu de latin, j'y consens ; point de
» grec ; le grec est mortel à la vue. Je
» n'entends pas en faire un docteur : je
» le destine à être président comme moi ;
» & , dussé-je en faire un évêque, croyez-
» moi, M. l'Abbé, vos évêques ne sont
» pas des forciers. » M. l'Abbé travaille
en conséquence. Quel bonheur pour lui
d'opérer sous les yeux d'un sot, & de
n'avoir rien à faire de plus que d'égaliser
le fils au pere ! Quelque facile à remplir
que soit cet engagement, c'est en effet là
toute sa portée.



CHAPITRE XXI.**LE DUEL.**

§. I. *La fureur du duel annonce une ame lâche.*

* **P**our ne point craindre la mort, il faut avoir des mœurs bien pures, ou être un scélérat bien aveuglé par l'habitude du crime. Voilà deux moyens pour ne point fuir : choisissez. Lequel choisirez-vous, furieux duellistes, qui vous faites gloire de vider, le fer à la main, vos querelles particulières ? Vous vous inquiétez peu des redoutables effets de la justice divine ; vous ne craignez pas que la mort vous surprenne dans le crime. Vous appartient-elle en propre, cette vie que vous allez sacrifier ? Vous l'êtes-vous donnée vous-même, pour oser en disposer ? Est-il à vous, ce sang que vous osez répandre, & qui ne devoit couler que pour le salut de l'Etat ? Infidèles dépositaires, qui détournez à votre usage, ou plutôt pour vous ruiner, un bien que Dieu & la patrie sont en droit de revendiquer !

* Les Mœurs,

Mais où m'égaré-je ? Alléguer à ces forcenés des argumens tirés de l'équité naturelle, c'est leur parler un langage étranger ; ils ne la connoissent point, & ne voient de justice qu'à la pointe de leur épée. Rapprochons-nous, & mettons-nous à leur portée : détrompons-les, s'il se peut, d'un faux point d'honneur dont ils se sont entêtés : que de meurtres nous préviendrons par-là ! Car, il en faut convenir, c'est souvent moins la haine qui les transporte, que l'envie de passer pour *braves* ; on calmeroit bientôt leur ardeur pour la vengeance, si l'on pouvoit les convaincre que se venger c'est être *lâche*. Or, on le peut, s'ils ne s'obstinent pas à résister à l'évidence.

La lâcheté est une foiblesse inexcusable, qui nous rend infideles à quelques-uns de nos devoirs : or, la passion de se venger porte ces deux caracteres. 1^o Elle nous fait violer un de nos plus importans devoirs, en nous excitant au meurtre de nos semblables, que la loi naturelle nous ordonne de chérir comme nous-mêmes : quelle différence entre aimer son frere, & lui plonger un poignard dans le sein ! 2^o J'ose avancer que la vengeance est une foiblesse. Quel autre nom peut-on donner aux soulevemens d'un cœur mu-

tiné, qui laisse altérer sa tranquillité par le ressentiment d'un outrage souvent très-supportable en soi ? Est-ce être courageux, que de céder à l'impatience ? Sçavoir souffrir, voilà le véritable courage : il consiste bien plus à pardonner une injure, qu'à s'en venger. Pour pardonner, il faut dompter les transports de son courroux ; pour se venger, il ne faut que s'y laisser aller. Votre ennemi a entrepris de vous ôter la vie, la sienne est dans vos mains : laissez-le vivre ; voilà ce que l'équité naturelle vous prescrit. Par ce procédé genereux, ou vous éteindrez sa haine, ou vous mettrez tout le tort de son côté ; au lieu que vous le partagez, si vous songez à en tirer vengeance. Son attentat ne vous a point acquis le droit de faire un homicide.

Que seroit-ce, si le traitement dont vous vous plaignez n'étoit qu'un souris dédaigneux, qu'un trait mordant, qu'une raillerie un peu vive, qu'un coup de canne, un soufflet ? Quoi ! pour d'aussi frivoles offenses, vous irez, de votre autorité privée, ou égorger le coupable ; ou expier, par votre sang, le prétendu affront qu'on vous a fait ?



§. II.

Examen du préjugé qui met les armes à la main du duelliste.

« Eh ! ce n'est pas tant, dites-vous ;
 » l'outrage en lui-même, qui m'irrite,
 » que le déshonneur dont il me couvre.
 » Un coup de canne ! un soufflet ! quelle
 » horrible flétrissure ! » Bas & pitoyable
 préjugé ! ne pourrai-je pas réussir à l'extirper enfin du cœur de mes concitoyens ?
 Quoi ! l'insolence d'un téméraire vous humilie & vous dégrade ? quoi ! le crime d'autrui vous enlève votre honneur ? Vous a-t-il donc enlevé votre vertu ? ou bien est-il quelque sorte d'honneur dont elle ne soit pas la base ? Contraste étrange & déplorable ! nous sommes imbus, de pere en fils, de mille préventions semblables ; nous en sentons toute l'absurdité, & nous n'osons pas les abjurer hautement.

« Je rends hommage, me dit Philetus, à la justice de vos maximes : au fond, je tombe d'accord avec vous ; mais je suis perdu dans le monde, si j'en crois vos conseils & ceux de ma conscience. Je ne puis plus paroître avec honneur, & l'honneur m'est plus cher que la vie. »

Quoi !

Quoi ! toujours de l'honneur mal entendu ! L'honneur peut-il donc jamais être en contrariété avec la droite raison ? Eclairé par sa lumière, vous convenez que la vengeance est une foiblesse, une véritable lâcheté, & vous persistez à vouloir vous venger pour l'intérêt de votre honneur ? Osez braver l'erreur publique. Craignez-vous qu'on ne doute de votre courage ? eh bien ! allez le signaler par des exploits utiles & permis.

§. III.

Exemples tirés des anciens & des modernes qui condamnent la passion du duel.

Si l'exemple est pour vous de quelque poids, jugez de l'odieux de ces combats singuliers, par celui de toutes les nations policées. En exceptant celle qui prétend l'être le plus, chez quelle autre cette fureur, dont vous tirez vanité, a-t-elle eu quelques partisans ? Ces illustres Grecs, ces judicieux Romains, qui furent tour-à-tour les maîtres de l'univers, se connoissoient assurément en valeur : se faisoient-ils un jeu du meurtre de leurs compatriotes ? L'épée, l'arc & le bouclier étoient chez eux des instrumens inutiles pendant la paix.

Tome I.

Y

Voulez-vous des modernes plus modernes & plus voisins ? vous les trouverez dans ces fièrs insulaires , nos perpétuels rivaux pour la bravoure , les sentimens , l'esprit , les arts & les sciences. Malgré cette férocité de mœurs qu'il vous plaît de leur imputer , vous n'avez pas à leur reprocher celle dont je vous répends. . . . Ce n'est point la mollesse ou la lâcheté qui me suggerent ces conseils , c'est la douceur & l'humanité dont je fais gloire. Nos fastidieux petits-mâtres ne goûteront point ma morale ; mais sont-ils faits pour goûter rien de sensé ?

* Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée , & n'est propre qu'à faire des braves scélérats. En quoi consiste ce préjugé ? dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'esprit humain , sçavoir , que tous les devoirs de la société sont suppléés par la bravoure ; qu'un homme n'est plus fourbe , fripon , calomniateur , qu'il est civil , humain , poli , quand il sçait se battre ; que le mensonge se change en vérité ;

* J. J. Rousseau.

que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, sitôt qu'on soutient tout cela le fer à la main; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, & qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté, & où l'on ne tue les gens que par hasard; c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang! grand Dieu! & qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce? le veux-tu boire?

Les plus vaillans hommes de l'antiquité songerent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques? & le plus grand capitaine de la Grece fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer d'un bâton? D'autres tems, d'autres mœurs; je le sçais: mais n'y en a-t-il que de bonnes? & n'oseroit-on s'enquerir si les mœurs d'un tems sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable; il ne dépend point des préjugés, il ne peut ni passer, ni renaître; il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste, & dans la regle inalté-

table de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est point une institution de l'honneur, mais une mode afreufe & barbare, digne de sa féroce origine. Reste à sçavoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se regle sur la mode, & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre? Que feroit celui qui veut s'y asservir, dans des lieux où regne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il iroit attendre son homme au coin d'une rue, & le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, & l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, & qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, & n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, & à défendre, en toute rencontre juste & honnête, ce qui lui est cher au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point

sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée; il ne fuit, ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent; &, dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.

§. IV.

Idee qu'on doit avoir d'un homme qui se bat souvent en duel.

Les hommes si ombrageux & si prompts à provoquer les autres, sont pour la plupart de très-mal-honnêtes gens, qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelque affaire d'honneur l'infamie de leur vie entiere. Tel fait un effort & se présente une fois, pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance & moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être, il ne faut ni l'exciter ni le retenir. L'homme de bien le porte par-tout avec lui, au combat

contre l'ennemi, dans un cercle en faveur des absens & de la vérité, dans son lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les tems : elle met toujours la vertu au-dessus des événemens, & ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre.

CHAPITRE XXII.

LE SUICIDE.

* **T**U veux cesser de vivre ; mais je voudrois bien sçavoir si tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'imposait-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux : mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au Juge suprême qui te demandera compte de ton tems ? Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu, que j'apprenne de lui comment il faut avoir passé la vie pour être en droit de la quitter ? Tu comp-

* *J. J. Rousseau.*

tes les maux de l'humanité, & tu dis, la vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses, si tu y trouves quelques biens qui ne soient pas mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y a aucun bien dans l'univers ? & peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature, avec ce qui ne souffre le mal que par accident ? La vie passive de l'homme n'est rien, & ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré ; mais la vie active & morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de la volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, & un bien pour l'honnête homme infortuné ; car ce n'est pas une modification passagère, mais son propre rapport avec son objet qui la rend bonne ou mauvaise.

Tu t'ennuies de vivre, & tu dis, la vie est un mal ; tôt ou tard tu seras consolé, & tu diras, la vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui ; & , puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton ame qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maison, pour n'avoir pas la peine de la ranger. Que sont dix, vingt, trente ans, pour un être

immortel ? La peine & le plaisir passent comme une ombre ; la vie s'écoule en un instant : elle n'est rien par elle-même ; son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure , & c'est par lui qu'elle est quelque chose. Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre , puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien , & que , si c'est un mal d'avoir vécu , c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir ; car autant vaudroit dire qu'il t'est permis de n'être pas homme , qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être , & de tromper ta destination.

Le suicide est une mort furtive & honteuse , c'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter , rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien ; je suis inutile au monde. Philosophe d'un jour ! ignore-tu que tu ne saurois faire un pas sur la terre sans trouver quelque devoir à remplir , & que tout homme est utile à l'humanité , par cela seul qu'il existe ? Jeune insensé , s'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu , viens que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir , dis en toi-même : *Que je fasse encore une*

bonne action avant que de mourir ; puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Si cette considération te tient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après demain, toute la vie : si elle ne te retient pas, meurs ; tu n'es qu'un méchant.

CHAPITRE XXIII.

LE LUXE.

§. I. *Source & progression du Luxe.*

* **C**'Est à la vanité des grands que les peuples sont redevables d'une maladie qui devient épidémique, qui gagne peu à peu tous les états, qui parvient à détruire ou briser les liens de la société. Le luxe est une émulation de dépenses & de richesses. L'exemple des riches & des grands excite le plus grand nombre de citoyens : ceux-ci, toujours fideles à imiter les hommes dont ils ont une haute idée, ou qu'ils supposent heureux, cherchent à se distinguer, & à se faire considérer comme eux & par les

* *Système social, **

mêmes moyens. Cette émulation puéride devient habituelle , & la passion de paroître se change en un besoin pressant , auquel on finit par tout sacrifier. Conséquemment , tous les esprits s'enivrent du desir de s'enrichir à tout prix ; chacun veut se montrer avec éclat , égaler , & , s'il se peut , surpasser ses concitoyens , ou les éblouir par sa dépense. L'on se ruine bientôt par les vains efforts que l'on fait pour joûter de dépenses avec ceux que l'on veut imiter : on sacrifie follement son bien-être réel au bonheur idéal de paroître autant ou plus heureux que les autres.

Le luxe d'une nation est un effet naturel de la progression des desirs de l'homme. Il songe d'abord à contenter ses besoins naturels ; dès que ceux-ci sont remplis , son imagination féconde se met en travail pour en forger de nouveaux , ou pour diversifier les moyens de les satisfaire. Le sauvage & l'homme des champs ne songent qu'aux moyens de subsister ; ils ne sont pas difficiles sur les alimens propres à appaiser leur faim ; ils n'ont pas sous les yeux des exemples capables d'exciter leur jalousie. Le manœuvre , le pauvre , le laboureur , sont contents quand ils ont du pain ; l'homme

opulent qui veut se distinguer par ses richesses ou réveiller son appétit usé, a besoin de ragoûts piquans, & met le globe entier à contribution, pour couvrir sa table ou surpasser ceux qui se distinguent par des festins somptueux.

Tous les hommes ont le desir d'imiter, d'égaliser ou de surpasser ceux à qui ils supposent de la grandeur, du pouvoir, du bien-être. Le pauvre s' imagine toujours que celui qu'il voit superbement vêtu, traîné dans un char élégant, entouré d'un grand nombre de valets, doit être un homme très-heureux. Il se méprise lui-même, & s'estime très-malheureux d'être obligé de travailler pour vivre. Il ne doute pas que ceux qui, sans rien faire, sont à portée de se procurer amplement tous les besoins de la vie, ne soient des êtres à la félicité desquels rien ne doit manquer; dès-lors il est mécontent de son sort, il desiré d'être riche, persuadé qu'il suffit de l'être pour jouir d'un bonheur complet. Ses desirs, bornés d'abord, sont continuellement attifés par l'imagination, par l'émulation, par la comparaison qu'il fait de son état avec celui des autres; ils finissent par ne plus connoître de bornes; & peu à peu vous voyez que l'homme qui au com-

mencement n'aspiroit qu'à une fortune modique, n'est pas encore satisfait au sein des richesses les plus accumulées, parce qu'il voit toujours quelqu'un qu'il croit plus heureux & plus opulent que lui. Ainsi, dans une nation où le luxe s'est introduit, l'inégalité de la répartition des richesses devient un objet fâcheux de comparaison pour ceux qui en possèdent moins, & chacun se croit malheureux en raison de l'excédent du bonheur qu'il croit voir aux autres.

Le faste, la vanité, la parure, la représentation, deviennent nécessaires dans des nations corrompues par le luxe. Les grands en donnent l'exemple, & n'ont communément qu'un vain éclat pour s'illustrer aux yeux du public. Le simple citoyen qui a besoin de fortune & de protection, est obligé de se conformer aux idées de ses supérieurs; il cherche à se relever par son habit, il en a besoin pour trouver accès auprès des êtres frivoles & dangereux desquels dépend son bien-être. Quiconque, par son extérieur, annonce de l'indigence, est rebuté dans un pays où des hommes vains sont les arbitres du sort des autres.

Dans les contrées où le luxe & la vanité ont fixé leur empire, la pauvreté.

est le plus grand des vices, & celui que l'on cache avec le plus de soin. Conséquemment, la crainte du mépris fait que chacun veut paroître ce qu'il n'est point, sortir de son état, faire illusion aux autres, du moins pour un instant, & écarter le mépris qui l'environne. Telle est la source de cette manie ridicule & ruineuse qui se répand jusque dans les dernières classes de la société. Nul homme n'y veut être ce qu'il est, il veut avoir l'air d'appartenir à une classe plus relevée; c'est ainsi que le plébéien veut paroître homme de cour; c'est ainsi que le valet se relève en copiant les travers de son maître; c'est ainsi que, pour en imposer à d'autres, chacun se ruine pour paroître heureux, chacun se rend réellement malheureux.

§. II.

Il est souvent produit par l'oïveté.

L'oïveté contribue à faire naître le luxe. Tout homme qui travaille songe à ses affaires, & n'a pas le tems de penser à ceux qui l'entourent. L'imagination travaille d'autant plus que l'on manque d'occupations utiles : voilà comment l'oïveté devient la *mere du vice*. Il ne faut

donc pas être surpris de trouver des vices aussi diversifiés, des plaisirs aussi recherchés, des mœurs aussi corrompues que l'on en voit, sur tout parmi les riches & les grands, c'est-à-dire parmi ceux qui donnent le ton à la société. L'homme opulent est par-tout un être désœuvré; la richesse le prive communément de toute activité; il tombe dans l'ennui, s'il n'a point appris à s'occuper de manière à remplir agréablement son tems. Mais l'oisif est toujours un être inquiet, malheureux; mécontent de lui-même, il fait continuellement des efforts pour trouver des moyens de donner du mouvement à son ame engourdie; le vice, la volupté, le désordre, lui deviennent comme nécessaires pour sentir son existence; d'où l'on voit que l'oisiveté devient fatale aux mœurs. Le pauvre ne desiré les richesses que pour avoir l'avantage de vivre dans l'oisiveté, & cette oisiveté est pour l'homme un poids qu'il ne peut supporter.

L'ennui est le vrai fléau des nations opulentes, & le tyran des citoyens les plus riches. L'esprit de l'homme poursuivi par l'ennui est dans une torture continue. Pour se tirer d'un état si pénible, il n'est rien qu'il ne tente; c'est par ennui qu'on se ruine; c'est par ennui qu'on

cherche dans la débauche les moyens déshonnêtes de varier ses plaisirs ; c'est par ennui qu'on joue & qu'on s'expose à perdre sa fortune ; c'est par ennui qu'on se mêle de cabales & d'intrigues. Que d'ennuis & de tourmens les hommes ne s'épargneroient-ils pas, s'ils sçavoient s'occuper ? L'ennui & le vice peuvent-ils entrer dans une ame qui connoît le plaisir d'exercer la bienfaisance ? Par une loi d'Amasis, roi d'Egypte, que Solon fit adopter aux Athéniens, les oisifs étoient punis de mort, & pouvoient être dénoncés par tout citoyen. Suivant la loi d'Egypte, chacun étoit obligé de comparoitre tous les ans devant un magistrat à qui il déclaroit son état & ses fonctions. Mahomet, comme ces anciens législateurs, a senti la nécessité du travail des mains ; il en fait un précepte, duquel les souverains eux mêmes n'osent pas se dispenser. Tout Sultan, du moins pour la forme, apprend quelque métier.

§ III.

Plaisirs qui naissent d'une occupation honnête.

Il n'est point de projet si mal conçu & plus impraticable, que celui de s'amuser

toujours. Le repos n'a de douceurs que pour celui qui travaille ; il est un vrai fardeau pour l'homme désœuvré. Le plaisir est un salaire que la nature ne destine qu'à ceux qui l'ont mérité ; il devient dégoût, douleur, ennui, pour celui qui ne sçait pas s'occuper. C'est à l'homme laborieux, à l'artisan, à l'homme du peuple, qu'il appartient de goûter les charmes du repos & la gaieté sincere ; vouloir s'amuser toujours, est aussi peu raisonnable ou possible, que de manger toujours. L'exercice fait naître la faim, la faim fait trouver le goût dans les alimens ; tous les mets deviennent insipides à qui vit toujours dans la bonne chere : la nature n'a donc pas refusé tout bonheur à ceux de ses enfans qu'elle sembloit avoir totalement oubliés.

C'est à l'eqnui causé par l'oïsveté des grands, que sont dues tant de dépenses inutiles, tant d'amusemens ruineux, tant d'édifices somptueux par lesquels, au lieu d'éterniser leur mémoire, ils ne prouvent aux yeux des personnes sensées que leur vanité inquiète & les ennuis dont ils sont rongés. Un homme vraiment grand, pour s'illustrer & se faire considérer, n'a pas besoin de se ruiner en étalages magnifiques ; il n'a pas besoin d'en imposer par

son luxe & son faste , qui presque toujours furent les signes d'une ame rétrécie. Il veut jouir des bénédictions & des hommages des personnes, qui dépendent de lui ; il cherche à les rendre heureuses , il aime à lire dans leurs cœurs le contentement véritable, & à y voir les monumens que la reconnoissance y élève à sa gloire. Il méprisera ce vain attirail qui n'est fait que pour masquer la petitesse & l'orgueil d'un seigneur Asiatique ; ami de la simplicité , économe des richesses dont il ne doit faire qu'un bon usage , il bannit de sa maison le luxe , l'oisiveté & les mauvaises mœurs avec autant de facilité , que d'autres en bannissent la modération & la vertu.

§. I V.

Examen de quelques raisonnemens par lesquels on prétend faire l'apologie du luxe.

Quelques auteurs très-estimables ont fait l'apologie du luxe ; ils ont été jusqu'à croire qu'il étoit très-utile dans un Etat puissant. Accoutumés eux-mêmes aux agrémens de la mollesse , séduits par les plaisirs & les commodités que le luxe procure , épris des merveilles que présentent les arts & les chefs-d'œuvre enfantés par l'industrie,

quelques politiques ont pensé que ce seroit un mal de proscrire le luxe, qu'ils croyoient propre à attirer les richesses des autres peuples. Mais, s'ils l'eussent regardé sous son vrai point de vue, il y a tout lieu de croire qu'ils eussent été forcés de reconnoître que les biens passagers, apparens & frivoles qu'il procure, ne peuvent aucunement balancer les maux qui l'accompagnent. Il est bien plus important que tout un peuple ait toujours abondamment du pain, qu'il n'est essentiel que les opulens d'un Etat aient des palais, des tableaux, des statues, & de brillans équipages. L'édifice le plus superbe, les meubles les plus recherchés, les chefs-d'œuvre de la sculpture & de la peinture, perdent toutes leurs beautés aux yeux de l'homme sensible, qui réfléchit que le prix de ces objets destinés à récréer la vue, ou à nourrir la vanité de l'opulence & de la grandeur, suffiroit pour subvenir aux besoins d'un million de citoyens pauvres, & à effuyer les larmes que font verser la misere & l'abandon. Ce n'est point l'amusement, le goût, les fantaisies d'un petit nombre de riches & d'hommes désœuvrés, que la politique doit consulter; c'est l'utilité de la multitude, c'est le bien général,

c'est ce qui est juste, & conforme aux bonnes mœurs, sans lesquelles nul Etat ne peut jamais long-tems prospérer & se rendre formidable à ses voisins.

§. V.

Effet du luxe sur l'esprit d'une nation.

* Dès que l'esprit de luxe est parvenu à s'introduire dans une nation, l'avidité, le desir d'acquérir des richesses afin de les étaler & de les dissiper, sont des passions épidémiques. De-là tant de dépenses frivoles, de plaisirs coûteux, de goûts fantastiques, de modes passageres, que l'on voit à tout moment paroître & disparoître dans les pays où le luxe a fixé son domicile. Tout est forcé de changer sans cesse, de se dénaturer, de se dépraver, pour plaire à des hommes, ou plutôt à des enfans qui demantent à tout moment de nouveaux jouets, ou qui se croient malheureux dès qu'ils sont privés de ceux qu'ils voient entre les mains des autres. La parure, les ameublemens, des curiosités, dont la rareté fait le prix, des mets défigurés & arrachés à une nature trop lente au gré des desirs, sont l'objet le

* Politique naturelle.

plus sérieux de l'occupation d'un tas d'hommes efféminés, que l'ennui contraint à chercher au dehors des ressources qu'ils ne trouvent point en eux-mêmes. Tout se remplit d'édifices dont l'étendue ne sert qu'à faire sentir au possesseur sa petitesse, son néant, & à exciter dans les autres, soit une envie cruelle, soit une émulation ruineuse; des parcs immenses, des jardins pompeux entourent ces monumens inutiles. Le champ du laboureur enfermé dans des murs est perdu pour l'Etat; par-tout la nature qu'on dédaigne est forcée de céder à l'art qui se plaît à la vaincre. Les montagnes sont applanies, les plaines sont changées en montagnes, l'eau bannie de sa place est forcée de remonter dans les airs pour récréer les regards de ces hommes blasés, qui, peu sensibles aux beautés naturelles, ne trouvent rien d'aimable, s'il n'est dénaturé.

Pour satisfaire des fantaisies renaissantes, il faut sans doute des richesses; quelle qu'en soit la somme dans une nation, elle est toujours infiniment au-dessous de ce qu'il faut pour contenter ceux qui les desireroient. Mais comment rempliront leur devoir des hommes qui n'en ont aucune idée, qui n'ont l'esprit occupé que d'amusemens & de bagatelles, qui se ren-

droient ridicules, s'ils prenoient à cœur des fonctions sérieuses ? Quelles vertus publiques rencontrer dans des êtres qui n'ont aucun intérêt à servir la patrie ; pour qui, hors le plaisir, tout est indifférent ; pour lesquels tout ce qui en détourne paroît une gêne insupportable ? Comment inspirer de la noblesse, de la grandeur d'ame, de l'intrépidité, à des hommes amollis, énervés eux-mêmes, & dont les travaux ne seroient jamais à leur gré suffisamment payés ? Dans le pays où le luxe domine, la guerre devient un trafic honteux. L'or étant la mesure de la considération & du bonheur, l'honneur n'est plus qu'un phantôme ; rien de solide sinon l'argent, rien de réel que l'opulence, rien de desirable que le plaisir. Le citoyen aveuglé calcule & pese tout dans sa balance ; être riche est le seul bien réel ; l'estime, la réputation, la gloire, la probité, ne sont que des chimères. D'ailleurs, les plus riches ne tardent point à faire la loi aux autres, & sont bien les plus considérés. Alors chacun se dit : « Qu'importe » ce que l'Etat devienne, pourvu que je » sois fortuné ? Que fait l'opinion des hom- » mes, pourvu que mes jours coulent » dans les plaisirs ? Pourquoi m'embarras- » ser du sort de mes enfans ? l'homme

» est-il donc fait pour plonger ses regards dans l'avenir? *Il faut vivre pour soi; n'empoisonnons pas notre vie par des chagrins éloignés.* » Ainsi le luxe, après avoir fait perdre toute honte aux hommes, les rend insensiblement cruels, & brise pour eux jusqu'aux liens sacrés desquels dépend leur félicité domestique.

§. VI.

Il nuit à la population.

Le luxe diminue la population. Il ravit aux campagnes une foule de cultivateurs, qui préfèrent la vie molle des villes opulentes, aux travaux pénibles des champs. Les villes où regne le luxe, absorbent l'élite des sujets; le besoin des plaisirs y fait accourir de toute part des hommes oisifs que l'ennui tourmente. Dégoûté d'une vie champêtre & uniforme, d'une solitude qui lui déplaît, d'une langueur accablante, le propriétaire opulent fuit l'héritage de ses peres, & va chercher dans des sociétés plus actives, un mouvement devenu nécessaire à son ame engourdie. Ses richesses le suivent. Au lieu de réagir sur ceux qui les procurent, au lieu de circuler librement parmi les cultivateurs, elles vont enrichir des parasites,

des complaisans, de faux amis, des femmes perdues, & font naître une foule de vices & de désordres. Des besoins imaginaires & toujours renouvelés, empêchent souvent l'homme riche de se multiplier. Il sçait qu'une femme peu réglée augmenteroit sa dépense, une famille nombreuse nuiroit à ses fantaisies; le nom de pere lui fait peur. L'argent tout-puissant lui procure des satisfactions que la nature a attachées à la propagation; il se voue au célibat, & ne veut point donner le jour à des êtres qui pourroient par la suite diminuer son aisance.

La navigation & le commerce, perpétuellement occupés à chercher dans des pays éloignés les marchandises que les besoins fictifs ont rendu très-nécessaires, font périr un grand nombre de citoyens arrachés aux campagnes, pour être sacrifiés à l'intempérie des climats lointains. Ainsi des hommes sans nombre sont indignement immolés aux fantaisies du riche, sottement dégoûté des productions de son pays.

L'agriculture, abandonnée aux soins de laboureurs indigens, ne peut être portée à la perfection dont elle est susceptible. Ceux qui, par leur opulence, pourroient ranimer le zèle du villageois;

§28 LIVRE TROISIEME:

qui devoient, par des avances, le porter à des entreprises utiles; qui, par leurs bienfaits, releveroient son courage abattu, & l'aideroient à supporter les taxes de l'Etat, ignorent le doux plaisir de soulager l'indigence laborieuse: occupés, dans des villes bruyantes, à des amusemens frivoles, ces hommes légers ignorent la misere des campagnes; ils ne songent qu'à consommer leur héritage dans une splendide oisiveté, & ne laissent à leur postérité que des terres incultes & hypothéquées.

Le commerce lui-même, dont l'abus & l'excès font naître le luxe, se ressent des caprices de l'enfant dénaturé dont il repaît l'avidité. Des hommes dédaignent l'industrie de leur patrie & de leurs propres manufactures, & n'estiment les choses qu'autant qu'elles sont rares, & difficiles à se procurer. L'argent, cette idole des nations livrées aux luxes, est lui-même sacrifié au caprice, à l'inconstance, à la fantaisie; pour les satisfaire, on le prodigue sans ressource à des peuples lointains. Les manufactures, multipliées, par l'avidité, au-delà des bornes, nuisent à l'agriculture: les productions de l'art sont alors négliger celles de la nature. Un travail moins pénible

nible engage le cultivateur à laisser là son champ ; & , lorsque l'inconstance naturelle des peuples livrés au luxe , rend quelques manufactures inutiles , l'ouvrier va porter à d'autres nations ses bras & ses talens : jamais il ne consent à retourner au travail de la terre , dès qu'une fois il l'a quitté.

§. VII.

Il nuit à l'esprit militaire.

Demanderait-on des vertus guerrières à un peuple énervé par l'abondance , engourdi par le luxe , dont l'argent est l'unique passion ? Le soldat , il est vrai , enlevé à une vie laborieuse , pourra combattre avec valeur : réduit à une subsistance modique , le luxe n'est point fait pour lui ; il voit , tout au plus , avec envie celui des hommes qui le commandent. Mais à quoi peuvent mener la force & la valeur du soldat , sans la capacité de ceux qui le dirigent ? Le courage devient nuisible , si la prudence ne le retient , si l'expérience ne le guide. Des chefs efféminés dès leur enfance , épris des vains amusemens des villes , énervés par une débauche précoce , porteront-ils dans les camps & sous la toie , cette force , cette vigueur que des an-

dent les travaux de la guerre ? Est-ce dans le commerce des femmes qu'ils auront appris un métier pénible , & qui suppose une longue expérience ? Une mollesse , une foiblesse innées résisteront-elles aux fatigues ? Ont-ils acquis cette force d'ame qui contemple le danger avec sérénité ; ces ressources , ce coup d'œil prompt , qui remédient aux événemens imprévus ? Il n'est qu'un mobile pour ceux qui se destinent à la guerre ; c'est l'amour de la patrie , le desir d'être estimé , la crainte de la honte ; en un mot , c'est l'honneur. Dans un pays où regne le luxe , la vanité l'emporte sur la gloire. Alors tout l'honneur consiste à posséder des richesses : elles effacent la honte ; elles donnent , sans travail , l'estime , la considération , les plaisirs , & tous les avantages que , dans une société bien constituée , procurent le mérite , les talens & l'utilité. L'honneur détermine les hommes à sacrifier leur vie ; mais l'opulence les attache à cette vie , & veut qu'ils en jouissent. Le luxe a mille liens , par lesquels il rend l'homme pusillanime. Un Etat est perdu , lorsque la richesse en est l'objet le plus estimable , & que l'argent seul est le mobile qui fasse remplir les devoirs.

§. VIII.

Il énerve & amollit les esprits.

Dans tout pays où le luxe s'introduit, les hommes, pour s'amuser, ont besoin les uns des autres; les femmes deviennent plus nécessaires à la société. Pour plaire à un sexe qui aime à être flatté, l'homme est forcé de renoncer à l'énergie du sien, de s'accommoder à ses faiblesses, d'adopter ses fantaisies, ses amusemens, ses idées. Peu à peu l'homme d'Etat, le sçavant, le guerrier même, perdent l'habitude de penser ou d'agir avec vigueur: les passions les plus fortes se contraignent, s'amollissent; elles prennent le ton de ces dangereuses Syrenes. L'amour se change en galanterie futile; la jalousie s'affoiblit; tout devient complaisance, politesse, déférence. La crainte d'effaroucher des êtres délicats, donne une teinte de mollesse à tout ce qui les approche. A mesure que le luxe augmente, les femmes prennent plus d'empire, elles reglent enfin tous les goûts: confondues avec les hommes, leurs mœurs se corrompent, leur propre faiblesse les expose au désordre. Ainsi

Zij

532 LIVRE TROISIEME.

la nation se remplit insensiblement de femmes galantes , qui donnent le ton , & d'hommes aimables & légers , qui s'efforcent de leur plaire.

§. IX.

Il anéantit les Mœurs.

En vain chercheroit-on des mœurs & des vertus dans une nation infectée par le luxe ; en vain attendroit-on de l'équité , de la bienfaisance , de la pitié , d'une foule d'hommes avides de richesses , & qui n'en ont jamais assez pour eux-mêmes. Chacun éprouve des besoins si nombreux , que , sans un sacrifice douloureux de lui-même , il ne pourroit secourir son parent ou son ami dans l'infortune. Ainsi le luxe sépare l'homme de ses semblables , nuit à la bienveillance qu'il leur doit , intercepte le commerce des bienfaits & des secours mutuels , si nécessaire à la vie sociale. La sensibilité n'est point faite pour l'opulence endurcie ; le cri de l'infortune n'est point entendu au sein de l'abondance & dans le tumulte des plaisirs. L'homme le plus opulent trouve à peine , dans ses trésors , de quoi faire diversion à ses ennuis ; tout ce qu'il donne aux autres , lui paroît pris

sur ses amusemens. Un pere prodigue & dissipé negligera l'éducation de ses enfans : s'il s'en occupe, dès l'âge le plus tendre, il leur apprendra l'art de plaire à des femmes, & d'user promptement, à son exemple, tous les plaisirs. Incapables de renoncer, par la suite, à des penchans devenus habituels, la mort de ce pere insensé les plongera souvent dans une indigence qu'ils n'ont pas appris à supporter. Des mariages, des alliances dont l'intérêt formera seul les nœuds, unissent des époux également fantasques & déraisonnables. Pour soulager les regrets d'un hymen mal assorti, tous deux seront forcés de doubler leur dépense, & de chercher ailleurs des plaisirs qu'ils ne trouvent pas chez eux. C'est ainsi que la société se remplit de désordres : on y voit la licence, la prostitution, l'adultere marcher le front levé, & ne plus redouter ni la censure publique ni les lois. Des grands, plus corrompus que les autres, mettroient-ils donc un frein à la corruption générale ? Ils l'autoriseront par leur exemple, ils l'encourageront, ils la récompenseront.

Avec de tels exemples, que deviendront les mœurs des citoyens ? Des parens vicieux auront-ils des enfans ver-

tueux ? Il n'est plus de liens du sang , il n'est plus d'amitié , plus d'humanité pour des hommes que l'intérêt du plaisir isole , & à qui la crainte de l'ennui & les besoins factices ne laissent jamais de surperflu. Dans une nation en proie au luxe , toutes les vertus paroissent étrangères & déplacées : la probité n'est qu'une duperie , l'enthousiasme de la gloire est une folie , la modération une foiblesse , l'amour de la liberté une chimere ; l'exactitude & la fidélité à remplir ses devoirs , ne sont que des signes de stupidité. Le luxe pardonne tout , en faveur de l'opulence & de la légèreté : le vice lui paroît aimable , dès qu'il est amusant ; en faveur du plaisir , il fait grace au crime même.

Le luxe , fondé sur une passion défordonnée des richesses , s'étend toujours de proche en proche , & finit par corrompre tous les ordres de l'Etat : par tout il éteint le respect pour la bonne-foi ; par-tout il fait naître la fraude & la supercherie ; par-tout il élève l'or sur les autels de l'honneur. Avoir des dettes , devient un signe de grandeur ; frauder ses créanciers , escroquer le bien d'autrui , emprunter pour ne point rendre , réduire des citoyens laborieux à l'indigence , pour

briller à leurs dépens , telles sont les infamies que le bel usage autorise , & qui ne déshonorent aucunement , dans des nations d'où le luxe a banni toute pudeur.

§. X.

Effets du luxe sur les Talens & les Arts.

Les sciences , les lettres , les arts , partagent , comme tout le reste , les influences contagieuses que le luxe fait éprouver à tout ce qu'il approche. L'homme de lettres ne connoît plus cet enthousiasme désintéressé qui caractérise le génie ; il apprend à calculer , il cherche à s'enrichir , & il néglige des études pénibles. Content des apparences de la science , il quitte son cabinet pour fréquenter des cercles frivoles , plus capables d'amortir son génie , que de lui donner de la vigueur. Les apologistes du luxe semblent sur-tout avoir été touchés des progrès qu'il fait faire aux arts. En effet , on ne peut nier qu'il n'excite une émulation très-marquée entre les différens artistes , que l'appât du gain engage à se surpasser les uns les autres : mais une nation peut posséder une foule de peintres , de sculpteurs , de manufacturiers célèbres , sans être plus heureuse. La vanité

336 LIVRE TROISIEME.

d'un amateur opulent peut donner aux arts une impulsion très-forte, sans qu'il en résulte aucun bien pour le public. D'un autre côté, le luxe anéantit le goût de la belle nature. Ainsi, pour lui complaire, les arts & les talens renoncent à la vérité, à la simplicité, à l'énergie : ils craindroient d'effrayer des âmes pu- fillanimes ; ils se prêtent à ses caprices bizarres ; ils s'amollissent, pour se mettre au ton de la société. Le desir de s'enrichir & de plaire, fait que l'homme de génie dépouille ses ouvrages des beautés mâles ; il les sacrifie honteusement au mauvais goût, à la foiblesse qui domine. Les connoissances utiles & sérieuses cedent par-tout aux talens agréables ; & ceux-ci sont faits pour obtenir la préférence dans des pays frivoles, où l'on ne veut que s'amuser.

§. XI.

Souvent il a ruiné les plus puissans Etats.

Ne soyons point étonnés, quand nous voyons, dans l'histoire, les nations les plus florissantes périr successivement par le luxe. Il n'est guere de ressource pour des malades qui chérissent leurs maux : il n'y a que des charlatans qui puissent

entreprendre de guérir, par de vains palliatifs, des ulcères invétérés que le fer & le feu seuls pourroient faire disparoître. Les opérations les plus douces allarment & font déjà frémir des hommes dont la délicatesse est révoltée de la moindre douleur. Ils périssent donc, & leur châte ne sert qu'à détromper les nations. L'enthousiasme des richesses les saisit successivement; le vice, la corruption, la frivolité, étouffent communément en elles jusqu'au sentiment de leurs maux. Sparte, la fiere Sparte elle-même, après avoir résisté si long-tems aux armes de la Perse, succomba sous son or. Agis trouva la mort, lorsqu'il voulut la réformer: le luxe avoit desséché le germe des vertus tant recommandées par l'austere Lycurgue. Rome, maîtresse des nations, s'affaissa sous le poids de ses richesses, & ne perdit son luxe qu'avec l'empire du monde.



CHAPITRE XXIV.

De la vénération pour l'Antiquité.

§. I.

*Respect des Peuples pour les coutumes
anciennes.*

* **L'**Antiquité donna toujours du poids & de la solidité aux opinions des hommes : des institutions, des usages, des coutumes, des systêmes qui ont duré long-tems, leur paroissent inviolables & sacrés. Tout ce qui remonte à un tems immémorial, leur semble mériter de l'estime : ils ont pour tout ce qui est ancien, la même vénération que pour la vieillesse, qu'ils supposent toujours enrichie d'expériences & de lumières. Ils se persuadent que leurs pères, évidemment ignorans & sauvages, étoient plus éclairés qu'eux-mêmes : ils supposent que leurs prédécesseurs ont, avant eux, pesé très-mûrement les choses; que leurs institutions portent l'empreinte de la sagesse & de la vérité : en un mot, ils s'imaginent que ce que leurs ancêtres

* Essai sur les Préjugés.

ont jugé convenable, ne peut être ni altéré ni anéanti sans crime & sans danger. Les hommes se regardent comme dans une minorité perpétuelle ; ils s'en rapportent aveuglément aux décisions de ceux qui sont plus âgés qu'eux. Cependant où en serions-nous, hélas ! si nos ancêtres avoient eu pour les leurs, & ceux-ci pour leurs devanciers, l'aveugle vénération que l'on exige de nous pour les préjugés antiques ? L'homme seroit encore sauvage, il erreroit tout nu dans les bois, il mangeroit du gland, il se nourriroit de viandes crues.

§. II.

Du préjugé de la naissance.

C'est sans doute au respect déraisonnable que les hommes accordent à l'antiquité, que sont dus ces préjugés qui font, dans tant de pays, attacher une haute idée à la *naissance*. Par une suite de cette opinion, pour estimer un homme, on ne demande jamais ni ce qu'il est, ni quels talens il possède, ni les vertus dont il est orné ; on se borne à demander le nom de ses ancêtres. En conséquence de cette idée, dont souvent on est la dupe, lors même qu'on en sent le ridicule, le mérite obscur est oublié. Les

talens font mis au rebut , quand ils n'ont pas un nom ou des titres à présenter. Le défaut de naissance est une tache qui étouffe toutes les vertus. L'homme que la nature a doué du génie le plus vaste , des connoissances les plus rares , de la plus grande capacité , ne peut songer à se placer sur la même ligne qu'un ignorant distingué par ses aïeux , mais qui n'est rien par lui-même. Que dis-je ? le grand homme ne peut se tirer de l'abjection , qu'en rampant en esclave aux pieds de l'ignorance hautaine. Lorsqu'un heureux hasard élève aux grandes places un homme obscur , capable de les remplir avec dignité , le public s'indigne ; & , complice d'un préjugé déshonorant qui l'avilit lui-même , il trouve très-étrange qu'au préjudice d'une noblesse trop fiere pour s'instruire , le choix soit tombé sur un mortel que sa naissance sembloit exclure du droit de servir son pays.

Dans la plûpart des nations Européennes , un homme n'est considéré qu'en vertu de sa race : la naissance seule donne le droit de prétendre à tout ; les services réels ou prétendus des peres , tiennent lieu de mérite & de vertus aux descendans. Il résulte de - là que ceux qui sortent d'un sang que l'opinion ré-

vere , assurés d'avance des places & des récompenses , ne se donnent aucune peine pour acquérir les qualités nécessaires au bien-être de la société : il leur suffit d'être nés , pour parvenir aux honneurs , à la considération , au crédit , à la faveur , & pour devenir les arbitres du sort des nations. C'est à la naissance seule qu'appartient le droit d'approcher de la personne des princes , de leur donner des conseils , de régler le destin des empires , de commander des armées , de juger les citoyens : c'est à la naissance seule que sont accordés les privilèges , les distinctions , les dignités , les richesses , qui , pour le bien de la patrie , ne devroient être accordés qu'à ceux dont la patrie a éprouvé les services. En un mot , les nations ne semblent faites que pour travailler , afin de mettre dans l'abondance & dans le luxe , des hommes qui , depuis des siècles , n'ont souvent pour eux que les mérites fictifs de leurs premiers ancêtres.

§. III.

Du préjugé de la profession des armes.

Le préjugé qui , dans les nations modernes , devenues cependant plus policées & plus douces , adjuge encore de

si grands avantages à la profession des armes, est une preuve nouvelle de leur vénération déraisonnable pour l'antiquité; c'est un reste de l'ancienne barbarie, qui faisoit regarder la violence, la rapine, le meurtre, comme des actions louables, & ceux qui les exerçoient, comme des personnages distingués. En effet, si nous voulons chercher la source d'une foule d'opinions fausses & d'usages bizarres auxquels nous voyons les peuples fortement attachés, nous serons forcés de remonter à ce qui se pratiquoit chez des Scythes, des Celtes, des Gaulois, des Germains, des Sarmates, des Vandales, des Goths, &c. en un mot, chez des Sauvages, dont les grands & le peuple ont scrupuleusement conservé les idées singulieres.

D'où viennent ces armoiries si bizarrement ornées, dont, parmi nous, la noblesse paroît si jalouse & si fiere? On y voit des animaux & des figures que des Sauvages tout nus se traçoient d'abord sur la peau, pour se rendre plus terribles; qui, lorsqu'ils eurent appris à se vêtir, furent portés grossièrement sur des écus ou boucliers, & furent ensuite entourés des peaux de bêtes qu'ils avoient tuées à la chasse. Telle est la véritable

origine de cet art connu sous le nom d'*héraldique*, qui servit de base à la science fameuse des *généalogies*, inventée pour repaître la vanité de quelques hommes très-curieux de prouver à l'univers qu'ils descendoient en droite ligne de quelque ancien Sauvage vagabond & heureux. Ces colliers, ces chaînes dont les souverains se servent encore pour décorer & récompenser les courtisans qui les environnent, étoient déjà des distinctions pour ces mêmes peuples, dans une antiquité très-reculée. On sçait que le Romain Manlius fut surnommé Torquatus, pour avoir enlevé le *collier* à un Gaulois qu'il avoit vaincu.

§. IV.

Du préjugé du point d'honneur.

N'est-ce point encore à ces premiers Celtes, à ces brigands farouches & ombrageux, que l'Europe moderne est redevable de ses idées si cruelles & si fausses sur le *point d'honneur*, & de ces combats singuliers, ou duels, par lesquels des citoyens croient leur honneur engagé à répandre leur propre sang ou celui de leurs concitoyens, pour l'offense la plus légère; préjugé si fortement enraciné, que, non content de braver l'hu-

manité, il a, jusques ici, résisté & à la religion & aux lois? Par une suite de cet affreux préjugé, les habitans des contrées policées, aussi féroces que les Celtes leurs peres, même au sein des villes, même au sein de la paix, se montrent armés d'un glaive qui annonce qu'ils sont toujours prêts à détruire leurs semblables, & à se venger eux-mêmes.

§. V.

Source du mépris de la noblesse pour les sciences & les arts.

C'est à la barbarie altiere de la noblesse Celtique, que la noblesse moderne doit encore le mépris qu'elle montre pour les sciences & les arts. Nos grands, comme leurs sauvages ancêtres, se font gloire d'ignorer presque tout, & ne font cas que de l'art odieux de piller, de ravager & de tuer. Le militaire dans le grade le plus infime, le plus dépourvu de lumieres, se croit fort au-dessus du magistrat le plus élevé, du génie le plus sublime, du citoyen le plus utile & le plus industrieux; tandis qu'aux yeux de la raison, l'artisan le plus dédaigné est souvent préférable à ces hommes de sang, à ces grands qui, de race en race, ne se font souvent illustrés que par des ravages, des

crimes & des calamités. Ils suivent exactement les mêmes maximes que les hordes de leurs ancêtres, dont la guerre étoit l'unique élément. Aussi la noblesse regarde la paix comme un état violent. Cette paix les plonge dans une honteuse oisiveté, parce qu'un préjugé ridicule lui persuade qu'il faut ou tuer ou ne rien faire, & qu'il seroit indigne d'elle de se livrer à des occupations utiles. En conséquence, nous voyons en Europe des milliers de soldats, pendant la paix, demeurer les bras croisés; tandis que, par des travaux publics & nécessaires, ils pourroient alors au moins dédommager la patrie des maux que lui font toujours les guerres les plus heureuses. Si les chefs qui commandent ces troupes se croyoient déshonorés en les faisant travailler pour le bien de l'État qui les nourrit, on leur dira que les Romains, qui ont conquis la terre, ne dédaignoient pas, durant la paix, d'employer leurs mains victorieuses à faire des aqueducs, des chemins, des canaux, en un mot, des travaux utiles, dont les ruines mêmes sont encore imposantes pour les modernes, énervés & si vains.

Malgré toute la force de ces réflexions, c'est toujours à nos ancêtres les plus re-

culés, c'est-à-dire à des hommes dépourvus de science & de raison, qu'on a recours, lorsqu'il s'agit des mœurs, des lois & du sort des peuples. On prétend qu'il faut remonter aux sources primitives : on ne voit point que c'est remonter, comme on vient de le voir, à des tems de ténèbres, de stupidité, de trouble & de férocité. S'en rapporter ainsi aveuglément, & sans rien examiner, à l'antiquité, n'est-ce pas, en effet, se soumettre aux décisions absurdes d'une multitude grossière & ignorante, qui, privée d'expérience & de vues, fonda tumultuairement des empires dont, depuis, les circonstances se sont altérées, dont les besoins ont changé, qui ont acquis plus de lumières, & qui se perfectionneroient plus vite, s'ils ne continuoient à se traîner sur les traces de la barbare antiquité ? Les Francs, les Goths, les Visigoths, regnent encore impérieusement sur nous ; leurs lois, leurs mœurs, leurs préjugés sanguinaires, leur brutale ignorance, sont encore les idoles de l'Europe : elles reglent le sort des Etats qui, depuis, se sont policés, qui ont acquis des arts, de l'industrie, du commerce, des manufactures, des sciences, & des établissemens inconnus de ces farouches conquérans.

§. VI.

Conclusion de ce Chapitre.

Respectons & embrassons avec enthousiasme ce que l'antiquité nous présente avec le sceau sacré & inviolable de la raison, de la vérité & de la religion : le reste ne mérite que notre éloignement & notre mépris. Cultivons les usages & les vertus que la sagesse conseille, & dont l'expérience a démontré l'utilité, dans la forme de gouvernement sous lequel le ciel nous a fait naître. Qu'instruit par la raison & la vérité, qui lui montreront toujours ses intérêts réels, l'homme s'attache à ses devoirs, dont il doit compte à Dieu, au prince, à la patrie & à sa famille ; qu'il s'attache à ses associés, dont il dépend par ses besoins ; qu'il maintienne une société nécessaire à sa félicité ; qu'il défende une patrie que tout lui rendra chère ; qu'il obéisse à des lois qui sont le gage de sa sûreté, & l'organe de la justice ; qu'il soit soumis de cœur & d'esprit aux puissances légitimes que le ciel a placées sur sa tête ; que la raison du jeune citoyen soit développée par les soins d'une éducation sérieuse & bien dirigée ; que la législation & le gouvernement lui rendent nécessaire la pra-

548 LIVRE TROISIEME.

tique des vertus que l'éducation lui aura enseignées ; qu'une morale pure, simple, désintéressée, le rende bon par principes, citoyen par intérêt & par amour, sujet soumis & fidele, pour son propre bien-être, & celui de tous les individus à qui il doit servir d'exemple & de modele.

Que les peres ne soient point dissipés & livrés à la débauche ; qu'ils apprennent à leurs enfans les suites horribles des voluptés ; qu'ils leur montrent le libertin languissant sur un grabat ; qu'ils leur fassent voir l'intempérant abruti, méprisé, privé de santé ; qu'ils montrent à leurs filles le déshonneur n'osant lever les yeux ; qu'ils donnent à leurs compagnes l'exemple touchant de la fidélité ; que celles-ci, meres actives & soigneuses, présentent à leurs filles le modele d'une vie réglée & occupée ; que, dans les familles, tout conspire à rendre respectables la probité, la décence, la vertu ; & l'on verra bientôt éclore & se fortifier dans les mœurs cette heureuse révolution que la patrie & la religion desirent également.

Fin du Tome premier.



T A B L E.

LIVRE PREMIER.

LA RELIGION.

- CHAPIT. I. *Dieu.* Page 1. §. I. *Preuves de l'existence de l'Être suprême, ibid.*
II. *Idée touchante de la Divinité, 5.* III. *Certitude & utilité du dogme d'un Dieu rémunérateur & vengeur, 8.* IV. *Perfections de Dieu, 13.* V. *Devoirs de l'Homme à l'égard de Dieu.* 21
- CHAP. II. *L'Athéisme, 23.* §. I. *Réfutation d'un de ses principaux raisonnemens, ibid.* II. *Pensées diverses contre les Athées, 28.* III. *Instabilité de l'Athéisme, 29.* IV. *L'Athéisme est-il un principe de politesse? est-il tolérant? 34*
V. *Difficulté de convertir un Athée, 36*
VI. *Reflexions sur les Athées, 38.* VII. *Dialogue entre le comte de Bissi, & le chevalier d'Etavigni, sourd de naissance,* 42
- CHAP. III. *Du Christianisme, & des divines Ecritures, 58.* §. I. *Parallele de l'esprit du Christianisme avec celui du Mulsulmanisme, 58.* II. *Description d'une fête Mahométane, 60.* III. *Eloge des Livres saints, 64.* IV. *Eloge de l'Evangile,* 70

LIVRE II.

LA PHILOSOPHIE.

- CHAPITRE I. *Tableau de la Philosophie*, 74. §. I. *Quel est l'Homme qui mérite le nom de Philosophe ?* *ibid.* II. *Il ne doit point affecter de singularité*, 76 III. *Défauts qui éloignent de la Philosophie*, 78. IV. *Ton de la véritable Sagesse*, 80. V. *Conduite du Sage à l'égard des Grands*, 83. VI. *Le Sage porte son tempérament dans sa Philosophie*, 84. VII. *Vues de la Sagesse*, 86. VIII. *L'intérieur du Philosophe*, 87. IX. *Les libertins, les Auteurs des livres obscènes ou satiriques, sont proscrits par la Philosophie*, 89. X. *Courage du vrai Philosophe*, 95. XI. *Alliance de la Philosophie avec les Arts & les Sciences*, 96. XII. *Son Apologie à leur égard*, 98. XIII. *Plaisirs attachés à l'étude de la Philosophie*, 102. XIV. *Description du Temple de la Sagesse*, 105. XV. *Caractère du vrai Sage, raisons de redouter ses jugemens*, 107. XVI. *Exhortation à la culture constante de la bonne & saine Philosophie*, 110. XVII. *Révolution opérée par Descartes dans la Philosophie*, 115. XVIII. *Bornes où doit,*

T A B L E. 551

<i>en matiere de Religion , se renfermer l'esprit philosophique ,</i>	118
CHAP. II. <i>Nouvelles Réflexions sur le Phi- losophe , 122. §. I. Rien de plus com- mun que le nom de Philosophe, ibid. II. Idée du vrai Sage & de ses devoirs, 123</i>	
CHAP. III. <i>Etude de l'homme, 131. §. I. De la Connoissance du Cœur humain, ibid. II. Auteurs modernes qui ont écrit sur cette matiere, 132. III. Obstacles qui retardent la Connoissance du cœur de l'homme, 138. IV. Moyens qui y con- duisent sûrement ,</i>	141
CHAP. IV. <i>Origine de nos idées , & Ré- flexions sur quelques-uns de nos senti- mens , 144. §. I. Origine de nos Idées & de nos connoissances , ibid. II. En quoi consiste le sentiment de la Douleur & celui du Plaisir ? 146. III. Réflexion sur les suites de ces deux sentimens, 147. IV. Définition philosophique du Plaisir & de la Peine , 149. V. Qu'entend-on par le bien & le mal , le bonheur & le malheur de l'Homme ? 152. VI. Réfle- xions morales sur les différens senti- mens ,</i>	153
CHAP. V. <i>Histoire de l'aveugle de Pui- seaux ,</i>	156
CHAP. VI. <i>Conjectures philosophiques sur l'état des premiers habitans de la terre</i>	

- après le déluge, 162. §. I. *Extrait de Platon sur ce sujet*, *ibid.* II. *Effet du premier coup de soleil sur la nature détrempée des eaux du Déluge*, 168. III. *Réflexions sur l'Age d'or*, 173. IV. *Morceau de Plutarque contre le premier carnivore*, 174
- CHAP. VII. *De l'inégalité parmi les hommes.* 180. §. I. *Origine de cette inégalité, & biens qui en dérivent.* *ibid.* II. *Jamais l'égalité ne subsista entre les Hommes.* 182. III. *Origine du Pouvoir.* 183. IV. *Obligation de l'assistance réciproque.* 185.
- CHAP. VIII. *De la liberté.* 189. §. I. *Etat de la liberté chez les Grecs & les Romains.* *ibid.* II. *Définition de la vraie liberté.* 191. III. *Elle fait naître l'amour de la patrie.* 193
- CHAP. IX. *Origine & progression du gouvernement parmi les hommes.* 195. §. I. *Effet de la perfection & de l'opulence des premières Sociétés.* *ibid.* II. *Dangers des innovations dans le Gouvernement.* 198. III. *Caractère des premiers Législateurs, circonstances où ils ont trouvé le genre humain.* 202. IV. *Longueur du tems nécessaire pour qu'une Nation barbare se civilise & se perfectionne.* 205
- CHAP.

T A B L E. 553

CHAP. X. L'AUTORITÉ. 208. §. I. *Caractère du souverain Pouvoir.* *ibid.* II. *Occupations & plaisirs de la Royauté.* 209. III. *L'Autorité souveraine premier mobile des ressorts de la Société.* 212

CHAP. XI. De la politique. 215. §. I. *Définition & objet de la Politique.* *ibid.* II. *Formes diverses qu'elle doit prendre par rapport aux mœurs & à la situation des différens Peuples.* 217. III. *Elle doit s'occuper des mœurs publiques, de l'éducation de la Jeunesse, & de la Population.* 222. IV. *Des Colonies.* 226. V. *De la richesse acquise par la Guerre.* 229. VI. *Le peu de solidité des Nations commerçantes.* 230. VII. *Des Subsidés.* 232. VIII. *De l'Esprit militaire.* 233. IX. *De la Milice.* 235. X. *Des Récompenses publiques.* 237. XI. *Droits de la Guerre.* 239

CHAP. XII. De la Magistrature. 242. §. I. *Fonctions de la Magistrature.* *ibid.* II. *Qualités nécessaires à un Juge.* 243.

CHRP. XIII. Différentes especes de Gouvernement. 249. §. I. *De la Démocratie.* *ibid.* II. *De l'Aristocratie.* 249. III. *De la Monarchie.* 250

CHAP. XIV. Du gouvernement Britanique. 244. §. I. *Tableau de ce Gouvernement.* *ibid.* II. *Coup d'œil sur cette*
Tome I. Aa

<i>forme d'Administration.</i>	255.	III. <i>Qu'est-ce que le Patriotisme Anglois ?</i>	257.
IV. <i>Vices nationaux opposés à l'amour de la Liberté.</i>			259
CHAP. XV. <i>Sur la Hollande.</i>			263

LIVRE III.

LA MORALE.

CHAP. I. <i>Immortalité de l'Ame.</i>	265.
§. I. <i>Diverses preuves de ce Dogme.</i>	ibid.
II. <i>Peinture de l'Elysée.</i>	276.
III. <i>Idée du Paganisme sur l'union de l'Ame & du Corps.</i>	279.
IV. <i>Tableau du Jugement dernier.</i>	281
CHAP. II. §. I. <i>Sur la Mort, l'espérance d'une autre Vie, & la vanité de la Grandeur humaine.</i>	283.
II. <i>Réflexions capables de calmer les terreurs qu'inspire aux gens de bien l'idée de la Mort.</i>	290.
III. <i>Les méchans ne peuvent participer à ces consolations.</i>	298.
IV. <i>Exhortation à la pratique de la Vertu.</i>	300
CHAP. III. <i>Instabilité des choses créées.</i>	304.
CHAP. IV. <i>De l'étude de la Morale ; & des Passions.</i>	307.
§. I. <i>Nécessité du silence & de la retraite pour étudier la Morale.</i>	ibid.
II. <i>Jugement des passions les unes sur les autres.</i>	309.
III. <i>L'amour de soi-même est le principe de la plupart</i>	

T A B L E. 555

- des usages les plus odieux.* 311 IV. *De la Colere.* 312
- CHAP. V. §. *Pensées sur la Vérité, sur l'amour qu'on a pour elle, & sur la difficulté de la pratiquer.* 314
- CHAP. VI. *De l'intérêt particulier.* 320. *Notre utilité ou notre intérêt particulier est le principe de tous nos jugemens & le mobile de toutes nos actions.* ibid.
- CHAP. VII. *La Vie sociale.* 328. §. I. *Impossibilité de rentrer dans la vie sauvage.* ibid. II. *Origine & progrès des connoissances & des arts.* 329. III. *Idée de l'Homme sauvage.* 330. IV. *Utilité de la vie sociale.* 332. V. *Avantage de cet état sur celui du Sauvage.* 333. VI. *Exhortation à se maintenir en société, & maniere de s'y comporter.* 336. VII. *Peinture fidelle de la société.* 338. VIII. *Nécessité de l'indulgence en société.* 341
- CHAP. VIII. *La Société conjugale.* 343. §. I. *Fonctions de chacun des membres de cette société.* ibid. II. *Un homme cultivé peut-il épouser une femme sans esprit, ou un bel-esprit ?* 344. III. *Doit-on rechercher une femme d'une grande beauté ?* 347. IV. *Recette contre le refroidissement dans le mariage.* 349. V. *Que faut-il pour former une union heureuse ?* 350. VI. *Image d'une mere*

Aa ij

- de famille vertueuse. 351. VII. Pourquoi les femmes doivent-elles vivre retirées. 353. VIII. L'époux doit commander dans la famille. 355*
- CHAP. IX. LES Femmes. 356. §. I. Mauvaise éducation qu'on leur donne. ibid. II. Imprudence des parens qui mariene leurs enfans sans consulter leur inclination. 359. III. L'adultere est souvent le fruit de l'éducation frivole qu'on donne aux femmes. 360. V. Dangers qui menacent la vertu des filles du peuple, & l'ennui que se ménagent pour leur vieillesse celles d'un rang élevé, faute d'une éducation cultivée. 363. VI. Funestes effets des spectacles sur l'esprit des personnes du sexe. 366. VII. Exhortation touchante à la vertu, adressée aux femmes. 370**
- CHAP. X. Devoirs des Peres & Meres. 372. §. I. Inconvéniens qui résultent de la négligence d'une mere qui ne daigne pas nourrir son enfant, ou de celle qui l'éleve dans la mollesse. ibid. II. Avantages qui résulteroient dans l'ordre moral, si les meres remplissoient exactement leurs obligations. 375. III. Devoirs des peres. 377**
- CHAP. XI. L'ÉDUCATION. 379. §. I. But d'une bonne éducation, & vices**

T A B L E. 557

- de l'éducation ordinaire. ibid. II. Réflexions sur l'éducation de Sparte. 380. III. Source. & conséquences d'une mauvaise éducation. 381. IV. Plan d'une bonne éducation, exhortation aux peres à l'embrasser. 383. V. Exemple frappant de patience & de modération d'un gouverneur chargé d'un enfant capricieux & gâté. 386*
- CHAPITRE XII. *Vertus sociales. 396.*
- §. I. *L'Indulgence. ibid. II. La complaisance & la douceur. 398. III. La Sensibilité. 399*
- CHAP. XIII. *De l'estime, de la conscience & de l'honneur. 405. §. I. Sources de l'estime. ibid. II. L'homme vertueux estimable par-tout, & pourquoi? 406. III. Qu'est-ce que la conscience? 409. IV. Qu'est-ce que le véritable honneur? Il ne consiste ni dans la vengeance d'une injure particuliere, ni dans les opinions bizarres reçus chez quelques nations civilisées. 410. V. Vrai moyen de se juger soi-même avec équité. 415*
- CHAP. XIV. §. I. *Peinture de la vie humaine, en bien & en mal. 418. II. Image de l'homme juste, dont le cœur a été cultivé de bonne heure, & ses jouissances. 422. III. On trouve souvent des hommes heureux. 424. IV. Bonheur*

- inaltérable impossible sur la terre. 426.*
 V. *Source du mécontentement de la plupart des hommes. 428.* VI. *Maux qui dérivent de la société, & qui s'opposent au bonheur des particuliers. 430.*
- CHAPITRE XV.** *Réflexions philosophiques sur les organes du bonheur. 432.*
 §. I. *Quels sont les organes du bonheur ? ibid.* II. *Des plaisirs & des peines du corps. 435.* III. *La source des plaisirs de l'ame se trouve dans la pratique de la justice, & dans la découverte de la vérité. 438*
- CHAP. XVI.** *La Félicité domestique, ou le bonheur de la Vie privée. 440.* §. I. *La dépravation générale ne justifie point les désordres particuliers. ibid.* II. *Tableau de la félicité conjugale ; qui sont ceux qui sont faits pour la goûter ? 442,* III. *Fruits que les parens recueillent, dans la vieillesse, du soin qu'ils ont eu de l'éducation de leurs enfans. 446.* IV. *Avantages de l'union qui regne dans les familles. 449.* V. *Raisons de la rareté des amis. 450.* VI. *Quel est le véritable ami ? 453.* VII. *Conduite du sage opulent à l'égard de ses vassaux & de ses domestiques. 455.* VIII. *Délices attachées au goût de l'étude. 457*
- CHAP. XVII.** *Tableau du Monde. 460.*

T A B L E.

559

- CHAP. XVIII. §. I. *Du bon Ton.* 464.
 II. *Du bel Usage.* 869
- CHAP. XIX. *La Soirée de l'an 2440 :*
critique des mœurs actuelles. 474
- CHAP. XX. *Recueil de Caractères & de*
Portraits. 482. §. I. *L'Homme retiré du*
monde. *ibid.* II. *Caractères de fem-*
mes. 483. *L'Avare.* 485. IV. *Le Débi-*
teur. 487. V. *Le Pareffux.* 491. VI. *Les*
heureux Epoux. 492. VII. *L'homme*
abruti par la débauche. 497. VIII. *L'hom-*
me de robe. 497
- CHAP. XXI. *Le Duel.* 501. §. I. *La fu-*
reur du duel annonce une ame lâche. *ibid.*
 II. *Examen du préjugé qui met les ar-*
mes à la main du duelliste. 504.
 III. *Exemples tirés des anciens & des*
modernes qui condamnent la passion du
duel. 505. IV. *Idée qu'on doit avoir*
d'un homme qui se bat souvent en
duel. 509
- CHAP. XXII. *Le Suicide.* 510
- CHAP. XXIII. *Le Luxe.* 513. §. I. *Sour-*
ce & progression du Luxe. *ibid.* II. *Il*
est souvent produit par l'oïfveté. 517.
 III. *Plaisirs qui naissent d'une occupa-*
tion honnête. 519. IV. *Examen de quel-*
ques raisonnemens par lesquels on pré-
tend faire l'apologie du luxe. 521.
 V. *Effet du luxe sur l'esprit d'une na-*

tion. 523. VI. *Il nuit à la popula-*
tion. 526. VII. *Il nuit à l'esprit mili-*
taire. 529. VIII. *Il énerve & amollit*
les esprits. 531. IX. *Il anéantit les*
Mœurs. 532. X. *Effets du luxe sur les*
Talens & les Arts. 535. XI. *Souvent*
il a ruiné les plus puissans Etats. 536.
 CHAP. XXIV. *De la vénération pour*
l'Antiquité. 538. §. I. *Respect des Peu-*
ples pour les coutumes anciennnes. *ibid.*
 II. *Du préjugé de la naissance.* 539.
 III. *Du préjugé de la profession des*
armes. 541. IV. *Du préjugé du point*
d'honneur. 543. V. *Source du mépris*
de la noblesse pour les sciences & les
arts. 544. VI. *Conclusion de ce Cha-*
pitre. 547.

Fin de la Table.

